


RENG
Exlibris Chr. Lovén
THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY



LES

LETTRES ET LES ARTS



Il a été tiré de cette eau-forte cinquante épreuves sur parchemin avec remarque (nos 1 à 50). Ces épreuves, portant la signature autographe du peintre, celle du graveur et le timbre de la *Printsellers' Association* de Londres, sont en vente chez MM. Boussod, Valadon et Cie, au prix de CENT FRANCS l'épreuve.

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME DEUXIÈME



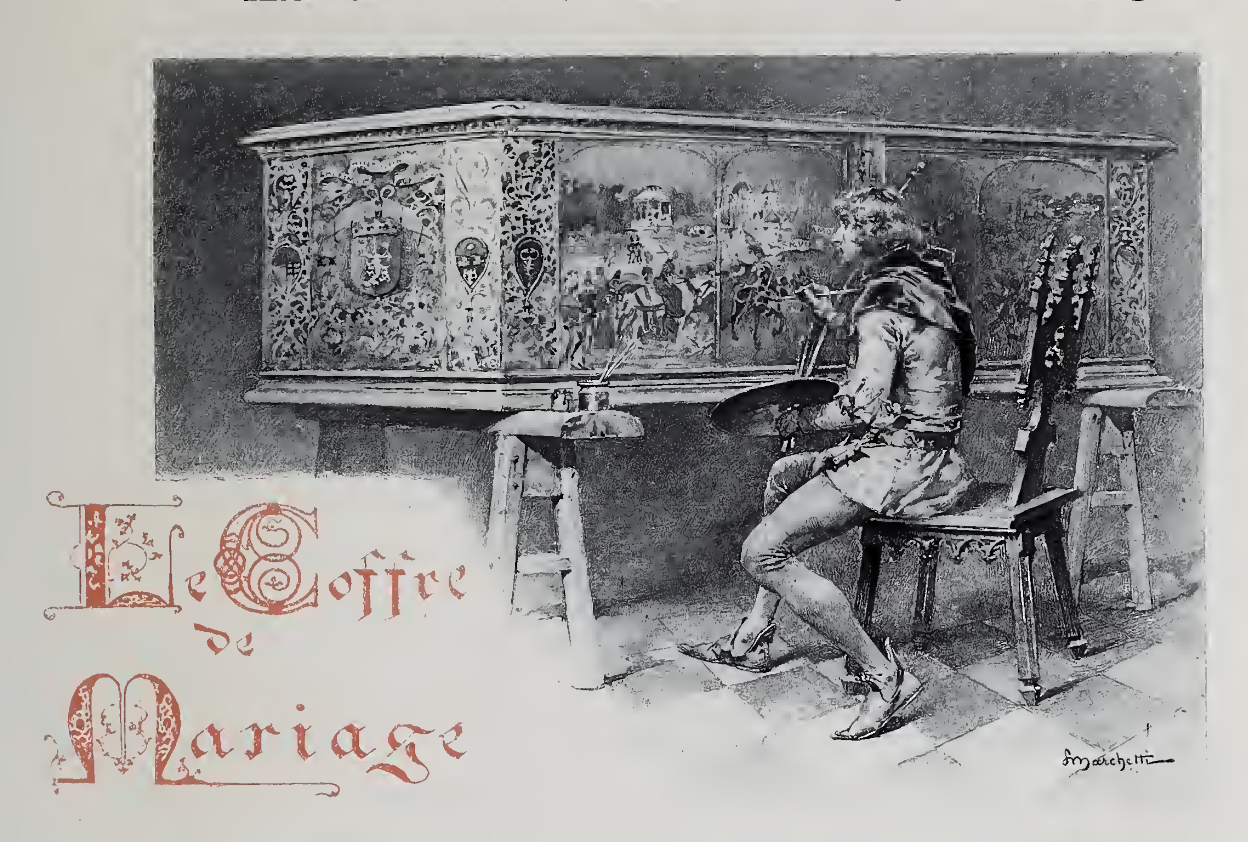
PARIS

BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

LES

LETTRES ET LES ARTS



Le Coffre de Mariage

N° 428. — *Panneau* (Larg. 5 pieds, Haut. 1 pied 6 pouces). Formait le devant d'un *Cassone* ou coffre destiné à contenir les vêtements ou les bijoux d'une fiancée.

Sujet : Le Triomphe de l'Amour. — (*École ombrienne du XVe siècle.*) A droite, une inscription à demi effacée ; on lit :

Desider..... de Civitate Lac..... me.... ecit.

Cette remarquable peinture a été endommagée par l'humidité et par des corrosifs minéraux, le coffre ayant probablement servi jadis à cacher en terre des trésors.

Légué en 1878 par la veuve du révérend Lawson Stone, de son vivant, Fellow du Trinity College, Cambridge. (Catalogue du Smith museum. Birmingham.)

EXTRAIT D'UNE CHRONIQUE DE L'OMBRIE AU XVe SIÈCLE

Le jour de l'Ascension, Desiderio de Castiglione del Lago avait achevé de peindre le panneau de devant du coffre de mariage commandé par messer Troïlo Baglioni à Ser Piero Bontempi, lequel avait sa boutique en bas des marches de Saint-Maxentius, dans l'ancienne cité de Perugia —

la ville que les Romains appelaient Augusta en souvenir de sa grande gloire — au quartier qui tire son nom de la Porte d'Ivoire, érigée par Théodoric, roi des Goths. Ledit Desiderio avait représenté le triomphe de l'Amour, tel que l'a décrit dans son poème messer Francesco Petrarca d'Arezzo, le seul poète du temps présent — exception faite de ce Dante qui a raconté la vision de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis — qui puisse être comparé aux *doctissimi viri* P. Virgilius, Ovidius de Sulmona et Statius. Et Desiderio avait ainsi disposé son œuvre : il avait partagé le panneau en quatre parties ou régions dont chacune devait présenter une phase de la passion d'amour. La première montrait un pays ouvert et riant, où, au milieu de buissons de roses odoriférantes, rouges et blanches, entre des bouquets d'ormes et de peupliers, serpentaient, à pleines eaux claires, quantité de ruisseaux joyeux. La seconde région était montagneuse : on y voyait des châteaux, des bois de chênes et de pins, propres à la chasse, et, autour, des buissons de lauriers : c'était la région de l'amour glorieux. Dans la troisième région, — *aspera ac dura regio,* — nulle végétation, sauf d'énormes épines et des chardons hérissés; point d'animaux, sauf le pélican qui se déchire les entrailles pour nourrir ses petits, symbole de la cruauté de l'amour pour certains amants. Enfin, la quatrième région était un mélancolique bois de cyprès où ne perchaient que des hiboux, des corbeaux et d'autres oiseaux de mauvais augure; et c'était pour montrer que tout amour terrestre ne conduit qu'à la mort.

Chaque région était entourée d'une guirlande de myrtes, dessinés à miracle, qui allait rejoindre la corniche sculptée et dorée représentant aussi des myrtes, que Ser Piero avait exécutée avec une habileté singulière. Au milieu du panneau, Desiderio avait représenté l'Amour, comme le poète l'a décrit : un jeune homme nu, aux ailes de couleurs changeantes, trônant sur un chariot dont les essieux et les roues étaient d'or, et d'un or si éclatant que tout le chariot paraissait en feu. A son dos, pendaient un arc et un carquois plein de terribles flèches. Dans ses mains, il tenait les rênes de quatre coursiers blancs comme la neige, caparaçonnés d'or, qui soufflaient du feu par leurs naseaux. Sur ses yeux était attaché un bandeau bordé d'or,

pour montrer que les coups de l'Amour sont aveugles, et autour de ses épaules flottait une banderole sur laquelle était écrit : *Sævus Amor, hominum deorum que deliciæ.* Autour du char, devant, derrière, à cheval, à pied, se pressaient les humains que leur amour a faits illustres : ici, sur un cheval bai, avec un aigle pour cimier, Julius Cæsar, qui aima Cléopâtre, reine d'Égypte ; Sophonisbe et Massinissa, dans leurs vêtements arabes, étranges et riches ; Orpheus tenant son luth et cherchant Eurydice ; Phædre, qui mourut d'amour pour Hippolytus, son beau-fils ; Marc-Antoine ; Renaud de Montauban qui aima Angélique ; Socrate, Tibullus, Virgilius et d'autres poètes avec messer Francesco Pétrarca et messer Giovanni Boccaccio ; puis, monté sur un cheval alezan, Tristram, qui but le poison d'amour, et près de lui, Isotta, au turban de drap d'or ; puis, les amants de Rimini, et d'autres encore dont l'énumération serait trop longue ; tous, tels que le poète les a décrits.

Et, dans la région de l'amour heureux, au milieu des buissons de lauriers, Desiderio s'était peint lui-même avec ses cheveux roux et son capuchon vert tombant sur ses épaules, et cela parce que, la veille de la Saint-Jean, il devait épouser Maddalena, la fille de son patron, Ser Piero. Et, parmi les amants malheureux, il avait, sur sa demande, peint messer Troïlo, celui pour lequel il faisait ce coffre. Et messer Troïlo était représenté sous le costume de Troïlus, fils de Priam, empereur de Troie. Il portait une armure, couverte d'un surcot de drap d'argent semé de roses brodées. Il tenait une longue lance ; sa tête était coiffée d'un bonnet rouge ; derrière lui, marchaient ses fauconniers et ses hommes d'armes mi-partis noir et jaune, un scorpion brodé sur leur pourpoint ; et, de sa lance, flottait un pennon où était écrit : « TROÏLUS SUM SERVUS AMORIS. »

Mais Desiderio refusa de placer dans le cortège Monna Maddalena, fille de Ser Piero, qui allait être sa femme, parce que, dit-il, il ne convenait pas que de modestes jouvencelles prêtassent leurs traits à de semblables héroïnes ; et il dit cela parce que Ser Piero lui avait demandé de ne pas irriter messer Troïlo ; mais, en fait, il avait diverses fois pourtraict Monna Maddalena (qui était merveilleusement jolie) tou-

jours, il est vrai, dans le personnage de Notre-Dame, mère de Dieu.

Et le panneau fut achevé le jour de l'Ascension, et Ser Piero avait préparé le coffre, les sculptures et les dorures, griffons et chimères, feuilles d'acanthe et de myrte, avec les armes de messer Troïlo Baglioni : c'était un très bel ouvrage. Et Maestro Cavanna, de la porte de Saint-Pierre, avait, pour le même coffre, forgé une clef et une serrure d'un merveilleux travail. Et messer Troïlo venait souvent à cheval, de son château de Fratta, pour voir l'œuvre avancer, et il s'arrêtait longuement à la boutique et parlait à chacun avec une bonté et une sagesse surprenantes chez un homme si jeune, car il n'avait que dix-neuf ans. Il plaisait fort à Ser Piero, mais Desiderio ne le goûtait point ; il lui faisait mauvaise figure et avait pour cela maintes disputes avec son futur beau-père.

Il faut dire que messer Troïlo Baglioni, surnommé Barbacane, pour le distinguer d'un autre Troïlo, son oncle, qui était évêque de Spello, quoique bâtard, avait jeté les yeux sur Maddalena di Ser Piero Bontempi. Il l'avait vue pour la première fois aux fêtes données pour le mariage de son cousin, Grifone Baglioni, fils de Ridolfo l'aîné, avec Dejanira degli Orsini ; à cette occasion, de merveilleuses choses furent faites dans la cité de Perugia, à la fois par la magnifique maison des Baglioni et par les citoyens : banquets, joutes, courses de chevaux, bals sur la place près de la cathédrale, combats de taureaux, allégories en langue latine et en langue vulgaire présentées avec autant de science que d'esprit ; — et entre autres, la fable de Perseus, et comme il délivra Andromeda, écrite par maître Gianozzo Belli *rector magnificus istæ universitatis ;* — arcs de triomphe et autres ornements pour lesquels Ser Piero Bontempi fit quantité de belles inventions, en compagnie de Benedetto Bonfigli, de messer Fiorenzo di Lorenzo et de Piero di Castro Plebis, le même que Sa Sainteté Notre Seigneur le pape Sixtus IV appela par la suite à Rome pour travailler dans sa chapelle. A cette occasion, je le répète, messer Troïlo Baglioni de Fratta, que chacun proclamait un très beau et courtois jeune homme, d'une science et d'une bravoure remarquables, bien digne de la Magnifique famille des Baglioni, jeta les yeux sur Maddalena di Ser Piero et lui envoya par son écuyer le nœud de

rubans qu'il avait enlevé de la tête d'un taureau sauvage tué par lui, *singulari vi ac virtute.* Et messer Troïlo ne négligea aucune occasion de la voir à l'église et dans la boutique de son père, venant à dessein de son château de Fratta, mais toujours *honestis valde modibus,* car la fille demeurait fort prude et refusait tous cadeaux. Ser Piero ne l'empêchait point de converser honnêtement parce qu'il craignait la colère de la Magnifique famille des Baglioni, mais Desiderio di Citta del Lago, fiancé à Monna Maddalena, eut souvent des mots à ce sujet avec Ser Piero et, un jour, il cassa presque les côtes à l'écuyer de messer Troïlo, qui s'était chargé de messages déshonnêtes.

Et ensuite, il arriva que messer Troïlo, s'il était le plus beau et le plus magnanime de sa Magnifique maison, en était aussi le plus cruel et ne pouvait souffrir délais ou obstacles; et, étant un très beau jouvenceau (il avait atteint à peine sa dix-neuvième année, et le premier duvet ne paraissait pas encore sur ses joues, et sa peau était blanche et lisse comme celle d'une femme), il était d'une nature très amoureuse : on racontait nombre d'histoires sur ses violences à des filles ou à des femmes mariées de Gubbio et de Spello et sur de vilaines débauches, à son château de Fratta dans les Apennins, qu'il vaut mieux passer sous silence; et il avait résolu de posséder cette Maddalena di Ser Piero. Aussi, une semaine après avoir emporté le coffre de mariage de la boutique de Ser Piero (le payement dûment fait en bons florins au Lys de Florence), il saisit, pour accomplir ses cruels projets, l'occasion des fêtes de la Nativité de saint Jean, où les citoyens ont coutume d'aller à leurs jardins et à leurs vignes pour voir comme est la campagne et pour boire et manger en honnête compagnie. Par aventure, ledit Ser Piero, qui était riche et dont les affaires prospéraient, possédait un verger dans la vallée du Tibre, auprès de San Giovanni, et devait — ce jour étant la veille du mariage de sa fille — y traiter ses amis, lesquels, n'ayant idée que de se divertir, n'étaient point armés. Et une maudite servante, mauresque et esclave, qui avait été corrompue par messer Troïlo, proposa à Monna Maddalena et aux jouvencelles de sa société qui avaient passé le temps à cueillir des fleurs, à

jouer aux cerceaux, à deviner des rébus et à se divertir à la mode des jeunes filles, de se rafraîchir en se baignant dans le Tibre, qui coulait au bas du verger. A quoi acquiesça la vierge confiante. Or, à peine lesdites filles étaient-elles descendues au lit de la rivière — laquelle était basse et facile à passer à gué, à cause de l'été — que, soudain, parut, sur la rive opposée, une troupe de cavaliers armés et masqués, qui enlevèrent Maddalena, et l'emportèrent au galop. Vainement, comme une autre Proserpine, elle appela ses compagnes, qui, effrayées et honteuses d'être nues, crièrent, mais en vain. Les cavaliers traversèrent Bastia au galop et disparurent longtemps avant que Ser Piero et ses amis eussent pu venir à la rescousse. C'est ainsi que Monna Maddalena fut cruellement ravie à son père et à son fiancé par la passion amoureuse de messer Troïlo.

Ser Piero tomba par terre évanoui de douleur et demeura plusieurs jours semblable à un mort; et, lorsqu'il revint à lui, il pleura, et il blasphéma, et il refusa de manger, de dormir et de se raser. Mais, comme il était vieux et prudent, et qu'il était père d'autres enfants, il domina sa douleur, sachant qu'il était inutile de s'opposer aux desseins de la Providence, et ne pouvant, lui pauvre artisan, entrer en lutte avec la Magnifique famille des Baglioni, seigneurs de Perugia depuis quantité d'années, et riches, et puissants autant que magnanimes et implacables. C'est ainsi que, lorsqu'on commença à dire que Monna Maddalena pouvait avoir fui de son plein gré avec un amant et qu'il n'était point prouvé que les cavaliers masqués fussent à messer Troïlo, — cela, malgré que les gens de Bastia affirmassent avoir vu les couleurs mi-parties jaunes et noires de ceux de Fratta et que ledit Troïlo s'abstînt, quantité de mois après l'événement, de venir à la ville — jamais pourtant, par prudence ou par crainte, Ser Piero n'y contredit. Mais Desiderio de Castiglione del Lago, entendant ces mots, frappa le vieil homme sur la bouche au point qu'il saigna.

Et il arriva que, près d'une année s'étant passée depuis l'enlèvement de Monna Maddalena, alors qu'on avait presque cessé de parler de cette histoire — attendu qu'il y avait eu la peste dans la ville et que beaucoup de miracles avaient été opérés par un saint homme du couvent



de Santa-Anna, lequel avait jeûné durant soixante-dix journées, attendu aussi que messer Ascanio Baglioni avait levé une compagnie montée pour servir la Seigneurie de Florence dans la guerre contre celle de Sienne, — il arriva donc que des hommes armés, masqués, mais ayant les couleurs de messer Troïlo et le scorpion sur leur pourpoint, vinrent à cheval de Fratta, portant un coffre enveloppé de beige noire qu'ils déposèrent, le soir, sur le pas de la porte de Ser Piero Bontempi. Et Ser Piero, allant au lever du jour à son atelier, trouva le coffre et le reconnut pour celui-là même qui, avec son panneau représentant le Triomphe de l'Amour, avait été fabriqué pour messer Troïlo, surnommé Barbacane. Alors, il trembla de tous ses membres, et il alla, et il appela Desiderio, et, avec lui, il porta secrètement le coffre dans une chambre écartée de sa maison et se garda d'en ouvrir la bouche à qui que ce fût. La clef, chef-d'œuvre du forgeron Cavanna, pendait à la serrure à un fil de soie verte, auquel était attaché un morceau de parchemin avec ces mots :

A MAÎTRE DESIDERIO, PRÉSENT DE NOCES DE TROÏLO BAGLIONI DE FRATTA

allusion sans doute, *ferox atque cruenta facetia*, au Triomphe de l'Amour peint sur le devant du coffre d'après la description de messer Francesco Petrarca. Ayant levé le couvercle, ils trouvèrent un morceau de drap rouge comme on en a pour les couvertures de mules; et, après, une serpillière de toile commune et, après, un couvre-pied de soie verte. Et l'ayant levé, ils virent *(Heu! Infandum patri sceIleratumque donum)* le corps de Monna Maddalena, nu comme Dieu l'avait fait, mort, le col troué de deux coups de poignard, ses longs cheveux d'or tressés avec des perles tout imprégnés de sang. Et ladite Maddalena était cruellement serrée dans ce coffre, ayant sur son sein le corps d'un enfant nouveau-né, mort comme elle. Quand il vit cela, Ser Piero se jeta sur la terre, et pleura, et blasphéma terriblement. Mais Desiderio de Citta del Lago ne dit rien. Il alla chercher un frère de Ser Piero, qui était prêtre et prieur de Saint-Severus, et, avec son assistance, il porta le coffre dans le jardin. Ce jardin, sis dans les murs, du côté de la porte Eburnea, avait une vue agréable et était rempli de fleurs, d'arbres qui donnaient à la fois des fruits et de

l'ombrage, et d'herbes telles que le thym, la marjolaine, le fenouil et quantité d'autres que les prudentes ménagères désirent pour leur cuisine ; tout y était arrosé par des canaux en pierre que Ser Piero avait ingénieusement construits et qu'alimentait une fontaine où l'on voyait une sirène en pierre tendre du Monte Catria, jetant l'eau par ses seins : œuvre admirable du même Piero et qui, par son exécution, eut fait honneur à Phidias ou à Praxitèle.

A cet endroit, Desiderio de Castiglione del Lago creusa, sous un amandier, un trou profond, qu'il revêtit soigneusement de pierres sèches et de dalles de marbre arrachées du pavement, en vue de combattre l'humidité ; puis, il demanda au prêtre, frère de Ser Piero, qui l'avait aidé dans son ouvrage, d'apporter ses ornements sacrés, et ses livres, et tout ce qui était nécessaire pour faire ce terrain consacré. Et le prêtre le fit sur l'heure, car il était un saint homme et il était fort affligé du malheur advenu à sa nièce. En attendant, avec le secours de Ser Piero, Desiderio enleva tendrement le corps de Monna Maddalena du coffre de noces, et il le lava dans des eaux odoriférantes, et il le revêtit de linges très fins et d'ornements de fiancée, et, pendant tout ce temps, il pleurait amèrement sur le malheur de la pauvre jouvencelle et il maudissait la cruauté de son ravisseur ; et, l'ayant tendrement embrassée, ils la couchèrent de nouveau dans le coffre sur lequel était peint le triomphe de l'Amour. Et elle reposait sur des pièces de brocard et de damas fin, et ses mains étaient jointes, et sa tête, couronnée de roses que Desiderio avait lui-même tressées, s'appuyait sur un oreiller de drap d'argent. Et ainsi, on aurait cru voir une sainte bienheureuse ou la demoiselle Julia, fille de l'empereur Augustus César, dont le corps fut découvert enterré sur la Voie Appienne et tomba incontinent en poussière, ce qui est une chose merveilleuse. Ils emplirent le coffre d'autant de fleurs qu'ils en purent trouver, et aussi d'herbes odoriférantes, de feuilles de lauriers, de poudre d'iris, d'encens, et d'ambre gris et d'une certaine gomme que les Syriens appellent Fizelis et les Juifs Barach, grâce à laquelle, assure-t-on, le corps du roi David fut préservé de toute corruption terrestre et que le

prêtre, frère de Ser Piero, qui était instruit en alchimie et en astrologie, avait achetée de certains Maures. Et ensuite, avec quantité de lamentations et de larmes, ils couvrirent la figure de la demoiselle d'un voile de dentelle et d'un morceau de brocard; et, fermant le coffre, ils le descendirent dans le trou qu'ils emplirent de paille et de sable et ils aplanirent le terrain, et, pour reconnaître la place, Desiderio planta sous l'amandier une touffe de fenouil : mais d'abord il avait nombre de fois embrassé la demoiselle, et, sur la fosse, il avait pris une poignée de terre qu'il avait avalée en faisant contre messer Troïlo quantité d'imprécations qu'il serait terrible d'écrire. Alors, le prêtre, frère de Ser Piero, récita l'office des morts, Desiderio lui servant d'acolyte, et chacun d'eux, en extrême chagrin, alla de son côté. Quant au cadavre d'enfant qu'ils avaient trouvé dans le coffre de noce, ils le jetèrent près de Saint Herculanus, dans un endroit appelé Sardegna, où l'on jette les ordures et les débris et les animaux crevés — cela parce que cet enfant était le bâtard de Ser Troïlo et *infamiæ scelerisque partus.*

Alors, comme cette histoire se répandit, et aussi les imprécations de Desiderio contre messer Troïlo, Ser Piero, en homme vieux et prudent, le le força à partir de Perugia parce qu'il craignait le courroux du Magnifique Orazio Baglioni, oncle de messer Troïlo et seigneur de la ville.

Desiderio de Castiglione del Lago alla à Rome où il fit des œuvres très belles et très admirables et, parmi elles, certaines fresques à Saint-Côme et Saint-Damien, pour le cardinal d'Ostia. Puis, il vint à Naples, où il entra au service du duc de Calabre, dont il suivit les armées, construisant des forteresses, fabriquant machines et modèles pour canons et autres utiles inventions. Et ainsi pendant sept années, jusqu'à ce qu'il eût appris que Ser Piero était mort, à Perugia, d'une indigestion d'anguilles et que messer Troïlo était en ville, levant avec son cousin Astore Baglioni une compagnie de cavaliers pour le duc d'Urbino : ceci se passait avant la peste et avant la terrible venue en Ombrie des Espagnols et des renégats maures que commandait César Borgia *Vicarius Sanctæ Ecclesiæ seu vere flagellum Dei et novus Attila.* Or donc, Desiderio revint secrètement

à Perugia et mit sa mule dans une petite hôtellerie; il avait teint ses cheveux en noir et avait laissé pousser sa barbe à la manière des Orientaux et il dit qu'il était un Grec qui venait d'Ancône. Et il alla trouver le prêtre, prieur de Saint-Severus et frère de Ser Piero, et il se découvrit à lui, et lui, quoiqu'il fût un vieil homme, eut grande joie à le voir et à l'entendre. Et Desiderio lui confessa tous ses péchés et obtint l'absolution, et reçut le corps du Christ avec grande ferveur et componction, et le prêtre mit l'épée de Desiderio sur l'autel, à côté de l'Évangile, pendant qu'il disait la messe, et il la bénit. Et Desiderio s'agenouilla et il fit le vœu de ne toucher aucune nourriture, sauf le corps du Christ, avant qu'il n'eût goûté au sang de messer Troïlo. Et pendant trois jours et trois nuits, il le guetta et il l'épia, mais messer Troïlo sortait rarement sans être accompagné, car il avait, par sa folie d'amour, offensé quantité d'honorables citoyens, et il savait que ses parents le craignaient et seraient heureux de se défaire de lui, tant à cause de sa férocité et de son ambition, que pour réunir le fief de Fratta aux autres terres que possédait la principale lignée de la Magnifique maison des Baglioni, illustre par les armes. Mais, un jour, vers le crépuscule, Desiderio vit messer Troïlo qui descendait une ruelle à pic auprès de Saint Herculanus, et messer Troïlo était seul, parce qu'il allait voir une femme de petite renommée, appelée Flavia Bella, laquelle était très jolie. Alors Desiderio prit quelques échelles qui servaient tout près de là à construire une maison et les plaça en travers du chemin, et il se cacha sous une arche qui coupait la ruelle, laquelle était très escarpée et très étroite. Et messer Troïlo descendait à pied par cette route et, en marchant, il s'arrangeait les ongles avec une paire de petits ciseaux. Et il était vêtu d'un haut-de-chausse de soie grise et d'un surtout de drap rouge et de brocard d'or, dont le jupon était souple et brodé de semence de perle, et qui était lacé d'or. Et sur la tête, il avait un chaperon de drap écarlate, avec quantité de plumes, et il portait sous son bras gauche son manteau et son épée. Et messer Troïlo était âgé de vingt-six ans, mais il paraissait beaucoup plus jeune, car il n'avait point de barbe et

sa figure était comme celle d'Hyacinthus ou de Ganymède, que Jupiter prit pour son échanson à cause de sa beauté. Et il était grand de taille et vraiment d'un esprit magnanime et féroce. Et pendant qu'il marchait ainsi, allant chez Flavia, la courtisane, il sifflait un air.

Et lorsqu'il arriva devant les échelles et les sacs qui barraient la ruelle, Desiderio se jeta sur lui et essaya de le percer avec son épée. Quoique blessé, messer Troïlo lutta longtemps, mais il ne pouvait tirer son épée embarrassée dans son manteau, et, avant qu'il pût rendre sa main libre et saisir son poignard, Desiderio l'avait terrassé et, trois fois, lui avait passé son épée dans la poitrine en criant : « Voici de la part de Maddalena en retour de son coffre de noces. » Et messer Troïlo, voyant couler son sang, comprit qu'il devait mourir et il dit seulement : « Quelle Maddalena ? Ah ! je me rappelle, la fille du vieux Piero ; ce fut toujours une souillon maudite et difficile », et il mourut. Et Desiderio se pencha sur lui et but son sang comme il en avait fait vœu, et c'était la première nourriture qu'il prenait depuis qu'il avait reçu le corps du Christ, ainsi qu'il l'avait juré.

Alors Desiderio vint, en se cachant, à la fontaine, sous l'arche de Saint Praxedis, là où, dans la journée, les femmes lavent le linge, et il se nettoya un peu du sang dont il était couvert. Puis, il alla chercher sa mule et la cacha dans des arbres, auprès du jardin de messer Piero ; et, à la nuit, il ouvrit la porte dont le prêtre lui avait donné la clef et il entra, et, avec une pelle et une pioche qu'il avait apportées, il enleva le coffre de noces qui contenait le corps de Maria Maddalena, lequel, grâce aux vertus des herbes et des gommes, avait séché et était devenu beaucoup plus léger. Et il trouva la fosse en cherchant la touffe de fenouil sous l'amandier, alors en fleurs, car c'était le printemps. Il chargea sur la mule le coffre, noirci et moisi, et mena la mule devant lui jusqu'à Castiglione del Lago, où il se cacha. Et, ayant rencontré certains cavaliers qui lui demandèrent ce qu'il portait dans ce coffre (car ils le prirent pour un voleur), il leur répondit que c'était sa bien-aimée, sur quoi ils se mirent à rire et le laissèrent passer. Et ainsi, il arriva sain et sauf sur le territoire d'Arezzo, ancienne cité de Toscane, et il s'y arrêta.

Et, lorsqu'on trouva le corps de messer Troïlo, il y eut grand étonnement et surprise, et ses parents furent très courroucés, mais messer Orazio et messer Ridolfo, ses oncles, dirent : « c'est aussi bien, car son ardeur et sa férocité étaient excessives et, s'il avait vécu, il nous aurait à tous fait bien du mal. » Et ils lui commandèrent un superbe enterrement; et, quand il était gisant, mort, dans la rue, bien des gens, et surtout des peintres, vinrent le regarder, car il était extrêmement beau, et les femmes le plaignirent à cause de sa jeunesse, et des écoliers le comparèrent à Mars, dieu de la guerre : telles étaient, même dans la mort, sa force et sa fierté. Et huit hommes d'armes le portèrent au tombeau des siens, et douze damoiselles et damoiseaux, habillés de blanc, marchaient derrière son corps, jetant des fleurs, et il y eut beaucoup de splendeur et de lamentations, si grande était la puissance de la Magnifique maison de Baglioni.

Pour Desiderio de Castiglione del Lago, il demeura à Arezzo jusqu'à sa mort, gardant toujours avec lui le corps de Monna Maddalena dans le coffre de noces, sur lequel est peint le triomphe de l'Amour, parce qu'il considérait qu'elle était morte *in odore magnæ sanctitatis*.

VERNON LEE.





HISTOIRE D'UN DUEL

I

L'OFFENSE

Subitement, leur altercation commença de bruire dans le café très éclairé que venait de remplir le public sortant des théâtres.

Les deux jeunes gens étaient debout, nez à nez, dans un angle, agitant les manches noires de leurs habits. L'un, fort grand; l'autre, tout petit : en cravates blanches. Encore à demi-voix, ils proféraient des injures que l'entourage discernait, sans les entendre, sur le seuil de leurs lèvres contractées.

... Les garçons de service, pétrifiés par la curiosité, cessèrent de circuler; et des plateaux chargés, que la paume de leurs mains portait à bout de bras, oscillèrent sur place, interceptant la vue des adversaires à quelques clubmen qui grimpèrent sur les sièges. Une femme, au loin, par un de ces indéfinissables mouvements de tendresse qui apportent ou demandent protection, saisit le bras de son cavalier. D'autres femmes, vaguement émues, pour être sans doute plus prêtes à partir, dirigèrent

aussitôt leurs mains dégantées, vers des étuis à lorgnette en velours ou vers des éventails qui reposaient sur le marbre tiède et un peu poisseux des tables... Au centre de l'action, des marmottages furieux échangeaient l'épithète de drôle. Puis, tout le monde perçut cette phrase :

« C'est vous qui êtes le dernier des drôles! »

Ce superlatif eut manifestement pour effet de rendre inacceptable la qualité de drôle que chacune des parties s'était laissé d'abord attribuer... Et, après une brève hésitation, le dernier des drôles bouscula le drôle pur et simple.

Celui-ci eut, à son tour, une seconde d'effarement; mais son poignet, qui battait l'air, tourna court soudain. Clac! Une claque sonore.

... Dans un brouhaha immédiat, l'élégante galerie exhala une sorte de soupir de soulagement, à se sentir désormais garantie contre tout incident possible de mauvais ton. Car la gifle a quelque chose de concluant et de comme il faut. Elle figure au code du cérémonial, qui en règle les pratiques active et passive; et les gens d'honneur lui reconnaissent une courtoisie spéciale...

Précisément alors, le front même des adversaires sembla s'alléger d'un poids moral. Leur précédente gaucherie disparut, comme si elle leur eût été inspirée par les gênes du respect humain, par la crainte de tomber, sous de nombreux regards, dans quelque incorrection.

Les héros de la scène se tendirent leur carte, réciproquement, galamment, sérieusement. Et l'un et l'autre affectèrent de déchiffrer, sur le carré de carton adverse, un nom et une adresse pourtant si bien connus par cœur, par leurs cœurs de vieux amis.

Ensuite, dans leur envie hâtive de se soustraire à l'attention indiscrète dont on les environnait, ils commirent une confusion de chapeaux. Le petit s'empota jusqu'aux oreilles dans le couvre-chef du grand. Et, tandis que la troupe des garçons les aidait à endosser le pardessus, gifleur et giflé, s'étant cognés au cours d'efforts en sens contraires, murmurèrent ensemble de secs : « Pardon, monsieur! — Pardon, monsieur! »

Après quoi, ils se portèrent, en même temps, vers cette porte qu'ils

avaient tant de fois franchie bras dessus bras dessous. Là encore, pour se céder le pas, ils s'arrêtèrent, dans un commun accord de politesse.

Finalement, M. de Sempach se décida à passer le premier, par l'envie de dissimuler l'effigie rouge de cinq doigts qui allait, selon toute probabilité, s'ébaucher sur sa joue. M. Préfanier le suivit, sans retard, lui marchant presque sur les talons.

Quoique aucun de ces messieurs ne démêlât encore rien parmi le tohu-bohu de son cerveau, du moins tous deux se sentaient mal à l'aise; et la fraîcheur subite, au dehors, leur causa une impression pareille : comme un avant-goût du pré, les picotements de l'air leur parurent avoir une vivacité sauvage, par contraste avec l'atmosphère civilisée, lumineuse et chauffée au gaz de l'estaminet.

M. de Sempach tourna par le boulevard des Capucines, tout en donnant à ses hanches un dandinement qu'il destinait à prouver sa supériorité envers la circonstance, pour le cas où M. Préfanier marcherait sur les derrières. Mais celui-ci avait déjà pris par la rue Auber, qui le ramenait directement à son domicile. Au-dessus des demi-rideaux du café, plusieurs fronts hissés, des bouehes entr'ouvertes, des yeux sans expression assistèrent à l'éloignement de ces parfaits hommes du monde.

. . . .

A mesure que Sempach arpentait le trottoir et que la faculté du raisonnement renaissait en lui, une rage intime, toujours croissante, se substitua à l'espèce d'ahurissement où il avait été jeté par la violence subie.

... Quand il avait été frappé, le jeune homme avait éprouvé cette stupeur inepte que la plupart des créatures éprouvent, quelle que soit leur force, sous l'effet immédiat d'un acte de méchanceté imprévu. Il s'était effaré comme un terre-neuve sur qui fond un roquet. Maintenant, il se demandait si le fait de riposter à une gifle en mettant la main à sa poche pour y chercher un porte-cartes avait été le plus propre à sauvegarder sa dignité, devant une nombreuse assistance... Comment sa conduite était-elle, à cette heure, appréciée? Ne trouvait-on pas généralement qu'il aurait plutôt dû se précipiter sur l'insulteur, et l'assommer? N'était-ce pas à de telles

représailles que semblaient le vouer sa structure d'athlète, ses magnifiques épaules, ses jambes musculeuses dans leur pantalon tirebouchonné?

Tout en méditant ainsi, Sempach multipliait nerveusement ses enjambées. Il tourmentait ses gros favoris noirs; ce qui réveillait, sur une partie de sa face, d'exaspérantes cuissons. Alors, il revit la tête de Préfanier, pleine de défis, mauvaise et frêle : une tête de petit phoque, avec des moustaches ébouriffées et claires... Oh! ce Préfanier!... Lui, un camarade de collège! un ami de vingt ans... Car, il n'y avait pas à dire! Oui, tous les torts étaient à Préfanier. Oui!... Sempach avait beau chercher et rechercher : il ne s'en découvrait pas un, de tort.

Ah ça, voyons!... Si l'attitude de Préfanier vis-à-vis de madame Ormel était devenue inconvenante, si on en avait jasé, est-ce que ce n'était pas la faute à Préfanier, à Préfanier tout seul?... Hein? Quoi? Allait-on objecter que Sempach avait fait chorus, qu'il avait même parlé plus haut que personne?... Certainement, il avait fait chorus! Certainement, il s'était récrié avec la dernière des libertés!..... Pourquoi?

Eh bien! n'était-il pas le plus intime ami de Préfanier? N'était-il pas aussi l'ami d'Alphonse Ormel, et un peu (mais moins qu'il l'eût souhaité) celui de madame Ormel? Dans ces conditions, lui était-il permis de ne pas avoir son opinion?..... Surtout, qu'on n'allât point s'imaginer qu'il fût amoureux de la jeune femme. Cette hypothèse le troubla.

A vrai dire, madame Ormel était une de ces créatures si ouvertement avides de plaisir qu'elles suggèrent à tous les hommes l'idée d'une possession possible, facile même, sans que toutefois aucun voie bien au juste comment il y parviendra. Aussi les plus indifférents se vexent-ils dès que, dans l'entourage, quelqu'un semble avoir trouvé le véritable itinéraire. Ce genre de femmes sont comme des conquêtes assurées, et en réserve, que le sentiment de la contradiction humaine délaisse pour courir à des conquêtes d'apparences plus ardues. En leur présence, chacun pense : « Je les séduirai demain ». Et la vie s'écoule, laissant ainsi vertueuses beaucoup d'entre elles.

Mercédès Ormel avait ceci de particulier qu'elle était née dans l'île de Cuba, parmi les plantations de tabac. Contrairement à la majorité de celles

que l'on courtise, elle n'éveillait pas les merveilleuses rêveries vers les fleurs. Mais elle dégageait un charme pervers d'exotisme acclimaté, une séduction intoxicante et amère. « Est-ce que ma femme ne vous fait pas l'effet d'un cigare? » demandait souvent son mari en la montrant dans ses toilettes toujours foncées et très serrées où, droit et maigre, se tendait un petit corps au bout duquel flambait constamment un bout de cervelle. Faite pour inspirer plutôt des querelles que des vers, elle devait déplaire à certaines gens par son teint bronzé, ses formes grêles et raides, sa voix un peu rauque, et les grains de sa peau dans lesquels on devinait une vive saveur. D'autre part, quiconque était grand fumeur, comme M. de Sempach, devait être conduit à la trouver désirable, par cette spéciale dépravation du goût.

... Celui-ci chassa la vision qui l'avait subitement obsédé; et, rappelant le souvenir des péripéties qui venaient de s'accomplir, il revit le moment cruel où Préfanier avait cessé de le tutoyer. Un émoi l'étrangla; puis, devant l'évidence qu'il allait falloir se battre, ce ne fut plus que de l'indignation. Certes, Sempach n'avait pas peur; mais, pour la première fois de sa vie, il s'avisait de ce que le préjugé du duel violât, entre tant d'autres, une des volontés les plus manifestes de la Providence... Comment! lui qui était de taille à dévorer ce gringalet de Préfanier, oui, comment était-il permis de l'abaisser physiquement au niveau de ce dernier, par les artifices de règles imaginaires et la similitude d'armes souveraines?

« C'est idiot! » gronda-t-il à plusieurs reprises, en aspirant, avec toute la puissance de ses robustes poumons, une provision d'air qui, davantage encore, élargit sa carrure. Maintenant il causait tout haut, il dévorait l'espace; il jetait, à droite et à gauche, de ces regards noirs et inexpliqués, que les passants paisibles prennent pour eux avec un trouble fugitif.

II

LE CHOIX DES TÉMOINS

Sempach était ainsi arrivé, rue Basse-du-Rempart, devant le cercle Cosmopolite. Machinalement il se dirigea vers l'escalier de la maison de jeux, dont le tapis descendait jusqu'à la rue. En gravissant les premières

marches, il frotta vigoureusement ses pommettes barbues pour leur communiquer un coloris uniforme. Il projetait de risquer et de perdre tout l'argent qu'il avait sur lui, par ce sentiment humain qui cherche à faire jaillir le bien de l'excès des maux.

... Dans le salon avant la salle de baccarat, la première personne que Sempach aperçut, pensive, assise à l'écart, malveillante en son attitude, les doigts besogneux au creux des goussets, ce fut le comte de Brugnans. Cet élégant vieillard — qui, selon la rumeur, s'était appelé jadis Lecomte, à Monte-Carlo, et Brugnans, à Spa — avait une réputation parisienne pour ce qui concernait les affaires d'honneur. A force de signer des procès-verbaux, il s'était acquis une autorité d'expert; on le respectait en tant que duelliste, quoiqu'il n'eût guère rempli, de sa vie, d'autre rôle que celui de témoin. Mais quels détails ne se confondent point dans la mémoire publique? Avoir été trois fois second, sur le terrain, de même que pour prendre place au banquet de la Saint-Charlemagne, cela équivaut à la gloire d'avoir une fois figuré au premier plan.

Le comte de Brugnans possédait des petits yeux de cobaye, un nez bourbonien, des joues creuses, un menton pointu, des lèvres en cœur, encadrées par des moustaches longues et blanches comme sa blanche et longue barbiche. Son aspect austère était de ceux qui désignent matériellement leur homme à la présidence, dans les réunions publiques, dans les jurys d'honneur, dans les matchs de billard. Au théâtre, il eût personnifié le général en retraite qui ne porte plus la rosette depuis que sa fille a commis une faute. Dans les maisons centrales, où il aurait pu séjourner, on ne se serait point permis de l'employer ailleurs qu'aux écritures.

Nul ne connaissait des ressources au comte de Brugnans ni d'autre table que celles des repas après les duels qu'il avait heureusement dirigés. Mais personne n'aurait rien trouvé à redire sur sa tenue. Dès le petit matin, il était rasé, cosmétiqué, en redingote et souliers vernis. Et quand la porte de son appartement s'ouvrait, on pouvait être sûr de le trouver prêt à servir de témoin et à demander des réparations en tous genres.

... Bref, dans l'ordre de préoccupation où était Sempach, celui-ci fut

immédiatement requis par l'apparence vénérable, la renommée et le titre même de ce spécialiste.

« Hé ! jeune millionnaire ! s'exclama justement Brugnans avec une familiarité d'ancien, ne pourriez-vous point me passer dix louis ?

— Parfaitement ! » répliqua Sempach qui, mis à l'aise par cette entrée en matière, fit rouler un siège auprès de l'interpellateur, et, à voix basse, lui confessa son cas.

Le vieillard écouta silencieusement, gravement, paternellement, mieux que pour dix louis. Parfois ses épaules s'agitaient en signe de blâme; parfois il clignait des yeux avec une expression qui prétendait à être plus fine encore que la finesse, comme s'il eût voulu bien indiquer que non seulement il comprenait, mais qu'il traversait des états d'intelligence innommés et supérieurs à ceux des gens pour qui comprendre suffit.

« Bon ! très bien ! » déclara-t-il dès que l'incident eut été exposé.

Alors il affecta des manières plus solennelles qu'auparavant. Il croisa ses deux genoux qui, jusque-là, avaient reposé en éventail, sur chaque bras du fauteuil, et commença par objecter que si on l'eût consulté avant tout état de cause, l'affaire aurait mieux débuté.

« Enfin, conclut-il, nous sommes le giflé. J'aime autant cela. Je me charge, mon cher, de votre affaire : c'est ma vingt-septième...

— Dites-moi, est-ce que jamais aucun de vos clients n'est... n'a été tué ?

— Jamais, jamais ! s'écria le comte avec orgueil.

— Tant mieux ! » murmura Sempach avec plaisir.

Et pendant un instant, l'un et l'autre goûtèrent en silence ces sentiments subits et d'une discutable logique.

« Ah ça, reprit le vieillard, vous connaissez un peu le métier des armes, n'est-ce pas ?... Non !... Soit, je n'y tiens pas. Avez-vous un deuxième témoin ? Je puis vous recommander quelqu'un. Précisément, il est là. Constantinowich ! » cria-t-il sans attendre davantage.

Ce dernier, sous-capitaine en congé de l'armée bulgare, s'avança avec une grâce formaliste et martiale. Il avait de grands yeux d'un bleu fixe et doux, le visage imberbe, la chevelure courte, fine et dorée. Quand

un membre du cercle voulait éviter de souper seul ou en tête-à-tête avec une maîtresse, il appelait Constantinowich; et Constantinowich venait. Quiconque avait une place libre, dans sa victoria pour aller aux courses, ou dans une loge pour la pièce du soir, pensait aussitôt à Constantinowich. Le sous-capitaine pourtant n'était point de la race des *quatorzièmes* à table, en ce sens d'abord que les compagnies n'étaient pas tenues de monter à plus de douze personnes pour que le besoin de lui fût éprouvé. Dans cet ordre d'idées, on aurait plutôt pu en dire que c'était un *deuxième,* un *troisième,* à la rigueur un *quatrième.* De plus, Constantinowich ne se présentait pas comme un boute-en-train, un anecdotier, comme le bavard aimable qui partage successivement les avis de tout le monde. Il se bornait à n'approuver et à ne désapprouver personne. Jamais il ne prononçait une parole. De sorte qu'auprès de lui chacun avait la jouissance de causer sans être contredit, tout en se sentant à côté d'un caractère. A force de ne rien être, Constantinowich était enfin quelqu'un.

... Tout en le remerciant de son concours aussitôt consenti, Sempach ressentait la mystérieuse angoisse d'un maladroit qui se prend dans un engrenage.

« Bien entendu, observa le comte, si l'on nous offre des excuses!... »

Cette possibilité frappa Sempach qui n'avait pas encore eu le loisir d'y songer. Mais, gêné par le ton avec lequel on la supposait, il ne sut que balbutier : « Ma foi!... Oh! mais alors de plates, de très plates excuses! »

Le comte fronça légèrement ses blancs sourcils.

« Tenez, ajouta Sempach en cherchant une contenance, voici la carte de mon adversaire.

— Parfait! A midi, demain, le capitaine et moi nous serons à l'adresse. »

Quelque chose se contracta au centre du cœur de Sempach. Demain! A midi!... Un éclair de souvenir lui montra la seule détresse analogue qu'il eut encore connue, un matin où son cheval s'était emballé dans une étroite allée du Bois de Boulogne. C'est qu'aussi l'affaire galopait comme une bête méchante.

« Ne croiriez-vous pas, risqua-t-il, que nous devrions?... qu'il serait

peut-être plus régulier?... Par exemple, si nous patientions une journée?... Ne conviendrait-il pas de laisser l'initiative...

— Quoi! répliqua sèchement le vieillard, n'avez-vous pas subi une voie de fait?

— Mais je l'avais poussé, je l'avais même assez rudement poussé... Regardez : je l'avais poussé comme ça... »

Joignant la pantomime aux paroles, après s'être d'avance excusé, Sempach empoigna Constantinowich aux épaules, et se mit à le secouer. Puis, par la crainte de ne pas avoir été assez démonstratif, il renouvela son effort, augmentant d'impétuosité à mesure que le comte hochait plus négativement la tête; tandis que le capitaine prêtait à l'expérience son buste impartial, sans raideur ni facilité, avec un regard bleu, fixe et doux.

« Si vous l'avez poussé, objecta Brugnans, c'est sans doute après avoir reçu une injure?...

— Oui : dernier des drôles!

— Là, vous voyez bien...

— Ah mais, moi, je l'avais appelé : drôle! »

A présent, Sempach s'évertuait à s'accuser de torts. Pour un peu, il allait en imaginer.

Son premier témoin coupa court à ce zèle : « Laissons ces enfantillages; nous tenons le bon bout... Un mot encore : l'épée, n'est-ce pas? »

Sempach tressaillit. Mais, sans hésiter, il répondit : « Certes, l'épée!

— Et pour après-demain la rencontre? »

Le jeune homme médita, feignant de combiner en sa cervelle un arrangement de dates et d'obligations contractées.

« Je préférerais, déclara-t-il enfin, que ce fût après après-demain. »

Le comte ne contraria point ce désir qui lui permettait de faire durer son rôle et son plaisir. Constantinowich, ayant adhéré aux résolutions par son silence et son immobilité, enveloppa du moins avec noblesse la main de son client dans sa large paume d'où toutes les mains, pareillement pétries, sortaient pour un instant, rouges et pareilles.

Déjà, Sempach, au bas de l'étage, s'apprêtait à mettre le pied dehors,

quand le vieux comte le héla en ces termes : « Pst, mon petit!... Vous vous rappelez : *mes* dix louis ?... »

*
* *

Pendant ce temps, Préfanier rentré dans le petit entresol qu'il occupait, rue de l'Arcade, au-dessous de l'étage de ses parents, tardait à se déshabiller, et promenait ses nerfs de long en large.

Ses inséparables, Alphonse Ormel et Jacques Bernoir, étaient évidemment les témoins indiqués. Eux, comme lui, appartenaient d'ailleurs à la même salle d'armes; et tous les trois se divertissaient constamment, le fer à la main, ensemble. Souvent, après ces assauts qui échauffent le sang et que seuls interrompent des récits de prouesses, dans un lieu excitant de petite guerre, ils s'étaient réciproquement adjurés, à haute voix, devant du monde, avec une certaine jouissance d'amour-propre : « Dis donc, tu sais, si j'ai jamais une affaire, tu me serviras de témoin ! » Et durant ces minutes-là d'expansion, le trio souhaitait presque l'occasion de duels dans l'avenir.

Au reste, maintenant encore, la perspective de se battre prochainement ne décontenançait pas Préfanier. Cependant, instruit par des souvenirs comparatifs il avait un peu peur d'avoir peur, lors de l'échéance. Il se rappelait quelques périls antérieurs que ses prévisions avaient, en toute sincérité, bravés de loin, et par qui, au contact positif, ses facultés d'action immédiate s'étaient senties paralysées. C'était ainsi qu'un jour, il avait, au dernier moment, abandonné une partie convenue, en ballon. Son courage actuel appréhendait donc quelque défaillance durant la série à franchir des étapes prochaines. Au surplus, pour l'instant, l'énergie de Préfanier trouvait peut-être un moyen de se soutenir par ce côté de l'aventure qui lui opposait un ancien camarade au lieu d'un inconnu rébarbatif. Chaque fois que Préfanier essayait de se représenter la physionomie de la future rencontre, il voyait apparaître, en face de lui, son vieux Sempach, la bonne figure de son vieux Sempach; et, dès lors, il lui semblait que tous les incidents de ce duel fatal devraient être caractérisés par une absence de gêne, une familiarité unique en son genre, une sorte de cordialité.

A cette idée, une bouffée d'affection envers Sempach était montée inopinément du cœur au cerveau de Préfanier. Celui-ci eut comme un remords, non point pour le passé, mais pour ce qui allait advenir. S'étant aussitôt livré à un rigoureux examen de conscience, il se jugea irréprochable.

Certes, Préfanier n'ignorait point qu'une foule de gens avaient *potiné* contre ses façons à l'égard de madame Ormel. Mais est-ce qu'on peut gifler tout le monde? Parbleu non! Toujours un choix s'impose... Préfanier avait giflé Sempach, parce que celui-là, du moins, était son ami...

... Le lendemain matin, après un sommeil agité, le jeune homme sauta lestement du lit; et, avant neuf heures, il sonnait chez Jacques Bernoir, qu'il trouva encore couché. Aux premiers mots, le petit auditeur au Conseil d'État se mit sur son séant, très intrigué. Il avait trente ans, un nez crochu, pas de sourcils, des paupières frangées de rouge, une calvitie précoce, la denture incomplète et brune.

« Pas possible! » s'exclama-t il en se frottant les yeux.

Puis, le reste de somnolence qui congestionnait son visage plissé et faisait osciller son dos maigre, voûté, se dissipa.

« Alors, remarqua-t-il avec une négligence affectée, tu ne vas pas pouvoir me présenter, ce soir, chez les Chose?...

— Pourquoi? Qu'est-ce que ça fait?... Habille-toi vite, j'ai une voiture en bas; nous filons chez Ormel.

— Voyons, voyons, ce n'est pas sérieux? »

Mais, dans le secret de son esprit, Jacques eût été dépité maintenant que ce ne fût pas sérieux. Sa surprise amicale de la première seconde était passée. Il avait une envie de sourire. Il voyait l'attrait de son rôle, et rien du rôle qui incombait à Préfanier.

« Tu comprends, poursuivit ce dernier, je t'ai tout raconté; mais naturellement je n'avouerai pas à Alphonse qu'il a été question de sa femme. Pour lui, il s'agira d'une femme quelconque...

— Ce brave Alphonse! fit simplement Jacques.

— C'est bête ce que tu dis là!

— Moi! qu'est-ce que j'ai dit? »

Préfanier protesta, d'ailleurs, avec vivacité. Rien, il n'y avait rien, entre lui et madame Ormel. On avait prétendu ci, on avait prétendu ça... Et le jeune homme trouvait une douceur passagère à récapituler tout ce qu'on avait prétendu.

« D'abord, elle est trop maigre, » observa-t-il en matière de conclusion.

Jacques, debout à présent, mettait à sa toilette une activité de joyeuse humeur. Il était content que ce grand escogriffe de Sempach eût été giflé; il était content qu'il courût des histoires sur la femme de ce poseur d'Ormel. Seule, une vague pudeur l'empêchait d'exprimer son contentement de nabot laid et valétudinaire. Plusieurs fois, il répéta, par convenance, sans s'écouter, tout en brossant quelques cheveux épars sur son crâne : « Est-ce que ça ne va pas pouvoir s'arranger?... »

Mais Préfanier, qui tendait bien un peu à se ragaillardir lui-même, s'emporta pour crier à l'impossible. Il joua le dialogue de la veille, en élevant si haut la voix que Jacques le chuta, par prudence au sujet de madame Bernoir mère qui aurait pu se trouver dans la pièce au-dessus. Alors Préfanier, se modérant, fut réduit à marmotter sa scène d'imitation : « Vous êtes un drôle! » — « Et vous, le dernier des drôles!... »

Il fronçait les sourcils, multipliait les grimaces féroces, dans un bizarre contraste de ces expressions de fureur avec la câlinerie des intonations.

« Qu'aurais-tu fait à ma place? demanda-t-il enfin.

— Dame! Il aurait fallu voir...

— Il aurait fallu! il aurait fallu!... Qu'est-ce que tu aurais fait? »

Jacques fut contraint à déclarer qu'il aurait giflé Sempach; mais, en même temps, son air était d'un homme qui, jamais, ne giflerait personne. Même, en montant dans le fiacre, il murmura : « C'est risqué, ce que tu me fais faire, étant donnée ma situation officielle... »

Les jeunes gens parvinrent vite au petit hôtel du quai de Billy où demeurait leur ami commun Alphonse Ormel, ingénieur civil d'une quarantaine d'années, et leur ancien doyen de plaisirs.

Celui-ci, passionné pour tous les sports, prétendant à toutes les mondanités, utilisait des aptitudes industrieuses dans une importante entreprise

qui lui permettait de combiner une partie de ses goûts avec le besoin de rouler sur l'or. Il avait fondé une société pour la construction de yachts, yoles à vapeur et canots en tous genres; et jamais il ne manquait une occasion de faire valoir que ce noble métier, en Angleterre, mène à la baronnie. Les réclames commerciales, autour de son nom, lui avaient valu la notoriété des hommes les plus illustres ou de certains pharmaciens. Mais il manquait à son bonheur de n'avoir pu encore populariser les traits de sa figure. Il aurait voulu que, dehors, on se retournât sur son passage, en chuchotant : « Voyez-vous ce monsieur décoré, c'est M. Ormel. » Car, depuis peu, il était effectivement chevalier de la Légion d'honneur. Au demeurant, un très brave garçon, à tu et à toi avec tous les échotiers de la presse; il n'y avait pas de fête, de grand mariage, ni de bon enterrement sans lui...

... Quand lui arrivèrent ses visiteurs matinaux, Alphonse, en chapeau de voyage, allait sauter dans son dog-cart, où le groom venait d'installer une petite valise.

« Bonjour, les enfants! cria-t-il, je vais au Havre...

— Il faut que tu restes.

— Impossible. On m'attend aux chantiers. »

Préfanier souffla dans l'oreille de l'ingénieur :

« Je me bats avec Sempach. Tu dois m'assister. »

Alphonse eut un haut-le-corps. Quoiqu'il eût été déjà mêlé à deux affaires qui se fussent terminées par les excuses de ses clients, le duel d'autrui continuait à lui apparaître dans une splendeur de réclame gratuite et distinguée, dont les témoins reçoivent une irradiation.

« Mon cher, répliqua-t-il, je suis à tes ordres. Accorde-moi seulement d'expédier une dépêche... Au fait, Bernoir et toi, vous allez déjeuner à la maison. »

Préfanier rougit, à la perspective d'être inopinément mis en présence de madame Ormel.

« C'est que, balbutia-t-il, j'ai prévenu chez moi que je serais rentré à midi, pour accueillir les visiteurs probables...

— Nous y serons ! » assura, après avoir consulté sa montre, l'ingénieur qu'il ne fallait jamais songer à contredire sur un chiffre de nombre ou de durée.

... En entrant chez sa femme pour lui annoncer ces convives imprévus, Alphonse prit l'air particulier de grand affairement auquel la plupart des hommes ont recours lorsqu'ils veulent tout à fait bien montrer que rien ne les préoccupe.

« Comment ! s'exclama aussitôt madame Ormel, tu ne pars donc plus ? Qu'est-ce qui se passe ? Qu'as-tu donc ?

— Mais rien, fit Alphonse en essayant de s'esquiver, j'ai changé d'idée, voilà tout. »

Sa femme le retint avec des questions harcelantes.

« Eh bien ! finit-il par concéder, je suis témoin de duel.

— Pour qui ? »

L'ingénieur eut un scrupule. N'allait-il pas excéder ses droits de galant homme, commettre une indiscrétion interdite par les principes ? Car un mandat d'honneur, dans une affaire d'honneur, a pour effet immédiat de porter à l'aigu le sens général de l'honneur.

Sous le feu des interrogations, il riposta : « C'est pour Jacques Bernoir. »

Et cette supercherie lui parut devoir ingénieusement réparer la faute première.

« Contre qui se bat-il ? demandait la jeune femme intriguée... Pour quel motif ?... »

Mais son mari protesta d'une complète ignorance que, du reste, les explications postérieures de Préfanier devaient mal instruire.

A ce dernier, le cœur battit bien fort, lorsque Mercédès fut descendue au salon, étroitement drapée dans une matinée de soie havane, avec un parfum d'ambre qui tombait du bout de ses ongles. Il supposait qu'Ormel n'avait point dû tenir sa langue; et, dans un accès de sauvagerie subite, il appréhendait quelque manifestation embarrassante d'une sympathie inévitable.

Mais la jeune femme entra légère, dans l'éclat de sa gaieté grêle.

Elle distribua des poignées de mains, à deux mains à la fois, bavarde, occupée d'elle-même et n'allant pas au delà.

« Tiens, je n'ai pas mes bagues, fit-elle en considérant ses doigts où son intérêt se portait naturellement parce que c'était la partie de son être en action pour le moment... Ne faites pas attention, reprit-elle, à la façon dont je suis coiffée. » Et, s'élançant devant une glace, tordant le cou pour mirer sa nuque plate, elle éclata de rire tandis qu'elle essayait en vain de dissimuler les cornes d'un bigoudi oublié sous sa crinière noire et tendu par un haut peigne d'écaille.

Puis son plaisir d'avoir du monde à déjeuner s'exhala dans une verve hospitalière : « C'est très gentil à vous d'être venus nous surprendre. J'adore ces réunions à l'improviste, surtout le matin : rien n'est prêt, tout va de travers, on est laid, on est bête, on est vraiment soi. Oh! ça m'amuse!... »

Sur ces entrefaites, Préfanier avait recouvré l'usage de la réflexion. L'indifférence de madame Ormel dépassait la mesure de ce qu'il eût souhaité. Manifestement, l'ingénieur n'avait pas dû renseigner sa femme. C'était correct. Néanmoins, à tout peser, peut-être que par un avis discrètement donné, par un simple mot à l'avance... Préfanier savait bien comment, pour sa part, il eût agi en semblable occurrence. Mais le tact est une qualité tellement variable, tellement individuelle... Toujours était-il que si Alphonse eût jugé bon de mettre un peu madame Ormel en garde, de dire par exemple : « Ce pauvre Préfanier va se battre », tout le monde eût été d'aplomb, chacun aurait su de quel pied on dansait. Cela n'aurait pas empêché d'être badin si l'on avait voulu, de causer d'autre chose, de bien manger, que diable! Aussi, malgré les espérances dont Alphonse comblait à sa table son client, celui-ci restait taciturne, un peu boudeur. Madame Ormel lui ayant demandé s'il assisterait à une *première,* le lendemain, Préfanier répondit mélancoliquement : « Oh moi, madame, je ne fais jamais de projets. »

En même temps, satisfait de la dignité modeste de cette échappatoire, il en chercha l'approbation dans un échange de regards avec ses témoins. Ceux-ci avaient alors le nez sur leur assiette. Alphonse mâchonna seule-

ment ces mots pêle-mêle avec une noix de côtelette : « Toi, d'abord, mon cher, tu es un sage.

— C'est bien vrai, s'écria Mercédès en battant malicieusement des mains. Je suis sûre, M. Préfanier, que vous n'avez jamais fait sauter un bouton en mettant vos bottines. Vous vous rappelez ce que je vous dis toujours lorsque nous valsons ensemble : que la musique aille vite, qu'elle aille lentement, vous suivez votre même petit bonhomme de chemin. »

Sur cette raillerie au moins déplacée en la situation, Préfanier se mordit les lèvres. Une envie subite et furieuse le saisit de confondre la jeune femme, de lui tout révéler dans une surhumaine expression de physionomie, de lui faire comprendre qu'il était sur le point de risquer sa vie en l'honneur d'elle qui ne s'en doutait pas et n'avait aucun titre pour le mériter.

Mais l'attention vagabonde de madame Ormel, trompée de but par le subterfuge de son mari, ne s'arrêtait que sur Jacques Bernoir, dans les rares instants où elle parvenait à se fixer. Ses yeux devenaient alors tout sombres ; et leur pointe, dardée à travers la vilaine enveloppe du prétendu duelliste, semblait vouloir fouiller jusqu'aux sources d'un de ces caractères inconnus et magnifiques d'où coulent les drames.

Une jalousie exaspéra Préfanier. Il rêva des folies, espérant, sans définir par quel miracle, que Mercédès et lui allaient tout d'un coup se trouver seuls. Son cœur battit. Il conçut, avec une perfidie vengeresse, les efforts inutiles qu'elle tenterait pour empêcher la rencontre brutalement annoncée. Il se représenta des attitudes où elle l'aurait ainsi supplié : « Mon ami, pour l'amour de moi... » ; et devant lesquelles il se serait montré intraitable. Puis, attendri sur lui-même, par la dignité héroïque de ses réponses imaginaires, il se vit, à son tour, aux genoux de Mercédès, improvisant la déclaration permise à celui qui va mourir, se grisant de ses propres paroles ; devenant ainsi, par la plus factice des combinaisons, peu à peu amoureux d'elle, pour se persuader qu'il le lui avouait.

Maintenant des appétits et une hardiesse presque inconsciente s'étaient emparés de Préfanier. Il se mit à chercher, sous la table, le petit pied de Mercédès ; et sa lourde semelle, soulevée au-dessus du tapis, glissa


G. Rochegrosse

bientôt sur la boucle d'un mignon soulier qui se déroba. Madame Ormel, dont les lèvres roses et un peu trop courtes devaient, pour se joindre, s'infliger une sorte de contre-sourire, tourna vers l'audacieux un visage naturellement ébahi; et, à la commissure gauche, apparut le petit défaut d'une de ses dents absentes. Le regard du jeune homme s'attacha à cette imperfection avec un air de regret tellement familier que Mercédès, troublée, ferma brusquement la bouche, tandis qu'une chaleur parcourait ses veines de créole. Elle se leva, et prit le bras de Bernoir dont l'aventure à présent la laissait indifférente. Elle aurait voulu que personne ne s'en allât, qu'il se passât encore quelque chose entre elle et Préfanier. Elle jacassait, avec une extrême dignité.

« Mes enfants, déclara son mari, nous n'avons que le temps de prendre notre café. »

*
* *

..... A l'heure de midi, les trois compagnons s'installaient ponctuellement dans le petit entresol de Préfanier.

Celui-ci, quant aux origines de la querelle, avait opposé une discrétion relative aux instances de l'ingénieur, qui dut se contenter d'apprendre qu'il s'agissait d'une histoire de femme. Oui! mais quelle femme pouvait bien être celle-là?... Tout en fumant songeusement un cigare, Alphonse dévisageait Préfanier qui restait impénétrable. Il dévisageait aussi l'auditeur au Conseil d'État qui, surveillé d'ailleurs par son client, prenait tour à tour des mines non convaincantes de fausse naïveté. En somme, Jacques voulait bien ne pas trahir la confiance de Préfanier; mais, puisqu'il avait l'avantage de *savoir,* c'était bien le moins qu'il jouît un peu, par une forme d'ostentation indirecte, de sa supériorité d'état intellectuel.

Après un temps de silence assez gêné, Alphonse voulut dissimuler son dépit, sous un air de zèle.

« Je suis d'avis, opina-t-il, que nous commencions par revendiquer la situation d'offensé...

— Cependant... objecta Jacques.

— Oh ! mon cher, j'ai, du moins, plus d'expérience que toi en ces matières... Je prétends que la tentative peut toujours réussir, et qu'elle ne nuit jamais... Au surplus, je me charge de ce soin. Qu'en penses-tu, Préfanier ? »

Celui-ci concentrait, pour lors, son attention sur la marche des aiguilles de la pendule. Son angoisse, bien qu'elle ne cessât de croître, devenait pour ainsi dire d'une meilleure nature, à constater que le temps s'écoulait sans amener personne. De même, sous un tunnel, à mesure que l'obscurité s'épaissit, l'espérance qu'on a d'aller vers le jour se confond, de plus en plus, avec les formes normales de l'oppression... Soudain, une sonnette tinta.

« Ah !... » fit Préfanier.

D'abord, il s'était fait fort de rester immobile sur son siège. Mais, bientôt, secoué par des impatiences, mis debout, il alla, sur la pointe des pieds, doucement entre-bâiller une porte de sa chambre. Au fond de l'antichambre, il distingua une voix dont les sons inconnus le firent palpiter. Et, presque aussitôt, son valet lui apporta les cartes de deux personnes qui venaient d'être introduites au salon.

« Le capitaine Constantinowich, le comte de Brugnans, lut hâtivement le jeune homme... Ça ne peut être que pour ça !... »

Mais, au fond, dans le tohu-bohu de ses souvenirs, il cherchait malgré tout si ça ne pouvait pas être pour autre chose. Des lueurs dans sa cervelle lui montrèrent des suppositions folles.

« Parbleu ! affirma Jacques qui avait enlevé les cartes aux doigts agités de son ami... Il y a, au crayon : de la part de M. de Sempach...

— Oh ! oh ! s'était déjà écrié Alphonse avec un œil brillant... Le comte de Brugnans ! Mais c'est une notabilité du terrain... Tiens, précisément, on me l'a montré, l'autre jour, à l'assaut du cirque... Mais si, mes bons, vous le connaissez, vous ne connaissez que ça : un vieux qui promène toujours un petit carlin !... La tête de côté, une belle tête blanche !... Laissez-moi donc tranquille ! C'est un type connu, connu, archiconnu !... »

Préfanier murmura : « Ça m'embête qu'il y ait le comte de Brugnans ! »

En cet instant, tout l'embêtait. Et c'était, à tout hasard, que son

abattement visible s'accrochait après cette considération spéciale. « Il faut pourtant que je les reçoive, » ajouta-t-il, en passant au salon.

... Alphonse demeurait pensif, faisant sonner, dans son for intérieur, les deux noms annoncés. Il leur trouvait un bon retentissement. Par une association d'idées, il s'avisa tout à coup du bénéfice qu'il y aurait eu, pour lui, à être accouplé avec quelque personnalité marquante : un général, par exemple, un député, un tireur célèbre. En effet, Jacques Bernoir, physiquement, socialement, nominalement, cela manquait d'ampleur. Cet animal de Préfanier (oh! le pauvre garçon, ce n'était pas pour dire!); mais n'avait-il donc pas la moindre connaissance un peu chic?

« A propos, demanda l'ingénieur avec une négligence affectée, quelle est la femme dont il s'agit?

— Je n'en sais rien, fit Jacques... Non, je te jure! » protesta-t-il en portant vivement les doigts à ses cils malsains pour se donner une contenance.

Mais son interlocuteur eut l'intuition d'un mensonge; et il conçut du mauvais vouloir à se voir mis à l'écart d'un secret. Dans cet état d'esprit, la mémoire lui revint des affaires de duel dans lesquelles il s'était jadis immiscé et dont l'issue avait été si lamentablement amiable. Alors, il lança ceci, à brûle-pourpoint : « Que penses-tu des dispositions de notre ami? Ne le trouves-tu pas un peu fébrile? Es-tu sûr qu'il marchera droit jusqu'au bout?

— Quoi? Qu'entends-tu par là? répliqua l'autre qu'aucune leçon préalable n'avait conduit à réfléchir sur ce genre d'éventualité.

— Dame! la question nous intéresse. Avec un homme comme le comte de Brugnans, il n'y a pas à badiner. Admets que Préfanier, pour un motif quelconque, nous lâche sur le terrain : nous serons forcés, toi ou moi, de prendre sa querelle à notre compte...

— Comment? Comment cela?... Mais c'est impossible! Moi, d'abord, dans ma situation, moi fonctionnaire!... Voyons, tu comprends bien? »

Les mains dans ses poches, Alphonse semblait préoccupé. Peut-être l'hypothèse, qu'il avait formulée par taquinerie d'homme vexé, prenait-elle

en lui une consistance dont il s'inquiétait. Peut-être espérait-il que Jacques, retirant soudain son épingle du jeu, allait faire place au général souhaité, à la personnalité idéale?...

Ce dernier s'agitait, regrettant de s'être ainsi compromis à la légère, déjà même prêt à crier : « Eh bien! s'il y a lieu, tu t'arrangeras, tu es l'aîné! après tout, c'est ton affaire!... » Mais, sur ces entrefaites, Préfanier rentra, ému, un peu pâle, avec une dignité composée que les lignes de sa face rapportaient de la pièce voisine.

« Ces messieurs, articula-t-il d'un ton assez ferme, acceptent l'entrevue immédiate, ici, pour éviter un nouveau dérangement. »

Jacques hésitait à se lever. Alphonse apposa ses deux mains sur les épaules de Préfanier, et : « Si nous avons le choix, nous demandons l'épée, n'est-ce pas?... Bien! Pour le jour et l'heure as-tu une préférence?

— J'aimerais autant samedi.

— Bon!... nous sommes aujourd'hui jeudi... C'est parfait : après-demain donc... Autant vaut éviter la date du vendredi. On est bête, mais on est comme ça... Viens-tu, Jacques? »

Celui-ci revêtait en hâte une paire de gants, ajustait son binocle et raidissait son dos recourbé, sa poitrine caverneuse. Il insista pour qu'Alphonse le devançât. Il s'effaça littéralement. Un peu de plus, il aurait déclaré en entrant : « Messieurs, veuillez le constater, en cas d'anicroche, c'est mon collègue qui passe toujours en avant. » L'ingénieur avait mis en valeur le ruban rouge qui fleurissait finement sa boutonnière.

III

ENGAGEMENT DE L'AFFAIRE

Le comte de Brugnans salua rien qu'en ployant la nuque, un peu de profil, à cause du port habituel de sa tête penchée. Sa longue barbiche, éclatante de blancheur, se courba, comme un croissant de lune, dans le creux de son estomac. Le capitaine, ainsi que s'il eût été en deux morceaux tenus seulement par sa redingote sanglée, abattit et releva brusquement son buste. Alphonse et Jacques, intimidés, opérèrent leur

présentation réciproque, en bredouillant par crainte de faire attendre. Leurs salamalecs furent un peu dépourvus de style. Jacques se prit le pied dans un tapis et faillit choir.

Ce début mit en belle humeur le comte de Brugnans qui, d'un coup d'œil, se sentit chef de la situation. Intraitable sur les principes quand on lui opposait un de ses pairs, il avait des trésors d'indulgence envers les néophytes, et aussi ce fond de bonhomie générale des tireurs de plans chez qui dix louis bien offerts peuvent toujours transformer les dispositions morales.

... Durant quelques instants, des exclamations d'hospitalité et de remerciements seules s'entrecoisèrent. C'étaient les fauteuils qu'on se passait et repassait. Lorsque chacun fut convenablement installé, après un silence, le vieillard prit galamment la parole : « Avec des personnalités telles que les vôtres, messieurs, notre tâche cesse d'être pénible. »

Les personnalités s'inclinèrent. Elles étaient en train, après le choc du premier contact, de remettre mentalement en ordre les sentiments instinctifs de leurs droits et de leurs devoirs. Toutefois, elles respiraient déjà, plus à l'aise, dans une atmosphère d'amabilité qui leur semblait meilleure que l'oxygène ordinaire. Le comte reprit : « Vous savez, messieurs, l'objet de notre visite. Comme nous, vous estimez, sans doute, que toute tentative de conciliation est impraticable... »

Il attendit avec sollicitude, vaguement accessible à quelque combinaison indéfinie. Mais par un geste simultané, les témoins de Préfanier adhérèrent à l'opinion exprimée. Leurs poumons, de seconde en seconde, se saturaient de complaisance et d'urbanité. Ils éprouvaient même une sorte de besoin d'expliquer, d'approuver davantage leur propre approbation. Ainsi, sans doute, que par un phénomène naturel de contraste, par une loi d'équilibre, dans ces préliminaires de duel qui vont déchaîner la sauvagerie humaine, les négociateurs apportent toujours un immense désir de faire bonne grâce, d'attester leur politesse jusqu'à l'excès. Peut-être aussi ce zèle provient-il de la preuve qu'on a, spécialement alors sous les yeux, des inconvénients amenés par les façons cavalières.

Au surplus, le comte de Brugnans lui-même, en ces préambules où chaque partie se tâte, dépensait volontiers mille soins à se montrer exagérément doux et courtois, par délicatesse d'homme qui se sent enveloppé d'une réputation terrible. Celui-ci continua, les paupières mi-closes, serein comme le patriarche Isaac, lorsqu'il jugea entre ses enfants Ésaü et Jacob : « La qualité d'offensé, je présume, n'est pas contestée à M. de Sempach ? »

L'assentiment empressé d'Alphonse fut contrarié par un regard équivoque de Jacques.

« Permettez ! » hasarda l'ingénieur, furieux contre son partenaire qui lui rappelait intempestivement un engagement pris en l'air, furieux contre lui-même de la spontanéité amicale qui l'avait fait s'engager.

Le comte eut un geste bienveillant qui signifiait : Je permets tout.

Quant au capitaine Constantinowich, il se borna à esquisser un mouvement de surprise gracieux.

Alphonse commença par déclarer qu'il n'entendait pas remonter aux origines du différend, à cause de leur caractère intime.

« Vous savez, comme nous, insinua-t-il d'un air capable, que l'honneur d'une personne est en jeu... L'honneur d'une femme du monde, » répéta-t-il comme si en maniant cette phrase il eût eu chance d'en faire jaillir de quoi contenter sa curiosité.

Les témoins de Sempach firent semblant de savoir à quoi s'en tenir. Pour Jacques, flairant des dangers ambiants, il se mit à contempler le plafond, comme quelqu'un de bien élevé qui ignore ce dont on s'entretient et qui ne veut pas chercher à le savoir.

« Enfermons-nous donc, proposa l'ingénieur, dans le domaine des incidents publics.

— D'accord ! concéda Brugnans qui jouait avec le chaton de sa bague... Voyez-vous, en effet, lorsque les femmes, ces sacrées femmes ! s'en mêlent... » Et il renonça à être plus explicite.

Alors Alphonse développa l'historique de la scène au café ! « Vous êtes un drôle ! — C'est vous qui êtes un drôle ! — Drôle ! — Drôle ! — Dernier des drôles !... » Ensuite le colletage et le soufflet.


G. Rochegrosse

Incontestablement, le récit de Sempach avait dû être identique à celui de Préfanier, car le comte et le capitaine confirmaient chaque citation par un double hochement de tête qui saluait le mot « drôle » au passage. Au reste, dans un scrupule délicat, Alphonse se complaisait à enguirlander d'extrêmes égards les nom, faits et gestes du client adverse, à toute mention; tandis que, par une rigueur de méthode, il traitait assez cavalièrement son propre client.

« Par conséquent, termina-t-il, les premiers torts ne me paraissent pas imputables à M. Préfanier... »

Brugnans et Constantinowich ne dénièrent point. Alphonse jugea la partie gagnée; et, au lieu de s'en réjouir, il ressentit une sorte de honte à se croire surpassé par la générosité des autres. Par bonheur, le vieux comte reprit, à son tour, la relation des faits. Textuellement la même, en des termes identiques. A vrai dire, il embrouilla parfois les noms des héros et, par suite, leurs rôles respectifs; ce qui fut sur le point, à plusieurs reprises, d'amener le capitaine à prononcer quelques mots de rectification. Mais Jacques et Alphonse, par leurs mines enchantées, par leurs petits gestes d'entente, témoignaient que ça ne faisait rien, que c'était bien. Au surplus, leur aurait-il appartenu de contester des propos où leur client, par un juste retour, était qualifié bien plus avantageusement que son rival?

Enfin, le comte arriva à cette conclusion : Il ne peut donc pas y avoir de doute : M. de Sempach est l'offensé.

Davantage insister dans le sens contraire, c'eût été friser l'inconvenance. Les témoins de Préfanier, avec un attendrissement dans les yeux, se déclarèrent touchés, gagnés, vaincus. Le vieillard fut sensible à cette déférence.

« Nous réclamons l'épée, » murmura-t-il.

Et, piqué d'émulation, il regarda Alphonse béat sous l'accord intervenu, avec un air encourageant qui semblait dire : « Est-ce que vous auriez préféré autre chose, cher monsieur? » Voilà que sur ces entrefaites, Jacques éprouva une velléité de se mettre en scène; et, se prévalant d'une opinion qu'il avait jadis entendu formuler par des interlocuteurs compétents : « Le pistolet, observa-t-il, est toujours brutal ou ridicule... »

Le vieux comte ne parut point partager ce sentiment. Une grâce de mélancolie charmante refleurit sur son visage ; et ses prunelles s'égarèrent dans un rêve qui le rajeunissait, qui le reportait vers un passé délicieux de duels au pistolet, où il avait été le témoin fringant et choyé.

Alphonse saisit, au passage, cette expression fugitive. Il vit l'occasion double de plaider une cause sympathique à un si galant adversaire, et d'infliger une petite leçon à un partenaire agaçant.

« Brutal ! prétendit-il, je veux bien l'admettre ; mais il n'est jamais ridicule, le pistolet. Finissons-en, une bonne fois, avec cette phrase toute faite. Est-ce qu'un soldat qui revient sans blessure, du champ de bataille, est ridicule ? Pourtant il ne s'y est pas tenu droit, immobile, patient, comme une cible volontaire attendant qu'on la visât, à moins de trente pas. Non, le soldat n'est pas ridicule de rentrer chez lui sain et sauf, même s'il s'est abrité derrière un tertre ou un arbre, contre un ennemi distant parfois d'un quart de lieue... Alors, comment oserait-on railler ceux qui se soumettent aux règles bien autrement sévères et redoutables des combats singuliers ?...

— Bien ! très bien ! » semblait ponctuer le vieux comte par des hochements de tête.

Et le capitaine Constantinowich laissait courir sur ses lèvres un vague sourire de bienveillance qui ne pouvait s'adresser qu'aux attraits évoqués de ce brave pistolet.

Aussi Jacques marmotta-t-il, confus et désireux de faire pardonner sa sotte intervention : « Oh ! je n'ai pas de prévention personnelle contre le duel au pistolet. »

D'autre part, Brugnans avait cru deviner comme un dernier effort pour rattraper le choix des armes, comme une discrète envie de répudier l'épée, dans la profession de foi de l'ingénieur. Il se dit qu'une politesse en valait une autre. On venait de lui concéder le point de droit ; il s'acquitta aussitôt sur le point de fait.

« Mon Dieu ! murmura-t-il, j'avoue qu'à tout examiner la matière d'offense est toujours délicate : qui a eu les premiers torts ? Qui ne les a pas eus ?

C'est la bouteille à l'encre... Aussi, dans le doute, je ne vois pas pourquoi nous ne ferions pas battre ces messieurs au pistolet. »

L'intention d'obliger était bien évidente en ce propos. Une fois de plus, Alphonse et Jacques ne voulurent pas être en reste. Et, par un modeste haussement d'épaules, ils convinrent qu'ils étaient incapables, eux aussi, de voir ce qui, en fait d'empêchement, aurait pu échapper au grand spécialiste.

« Alors, le pistolet ? »

L'emploi de cette arme fut enfin décidé, avec tir au commandement, à vingt-cinq pas.

« C'est une très bonne petite distance, assura le vieillard.

— C'est la meilleure ! » confirma Jacques flatteusement.

Alphonse proposa que deux balles seulement fussent échangées. Le comte et le capitaine se consultèrent du regard.

« Soit ! Deux balles. »

Ces conditions étant réglées à la satisfaction des assistants, restaient plusieurs autres points.

« Quel est votre jour ? » demanda Alphonse avec cordialité.

Brugnans se souvint alors confusément du désir d'un ajournement que lui avait exprimé son client.

« Après-demain, répondit-il, si vous n'avez pas d'objections, messieurs?

— Très bien, messieurs. A samedi.

— Auriez-vous préféré demain, messieurs ?

— Non, messieurs. Et vous ?

— Pas du tout.... Alors, après-demain.

— Ou demain ?

— Après-demain ou demain ? »

Et ce fut sans doute un écho dans quelque angle du salon, plutôt que la voix même des médiateurs acharnés à se concéder tout, qui prononça arbitrairement ces dernières syllabes du rendez-vous : demain !

Sur ce, les quatre témoins, calmes dans leur conscience, ayant l'esprit dégagé, la poitrine libre, rédigèrent un procès-verbal où il était attesté

que, après épuisement de tous les moyens de conciliation, une rencontre avait été convenue, pour le lendemain, au pistolet, à une heure de l'après-midi, sur la berge de Sartrouville.

Le capitaine Constantinowich n'avait signalé sa présence que par l'inscription d'un paraphe monumental, dont il reçut force compliments, dans le besoin mutuel où chacun était de se témoigner les meilleurs sentiments.

Puis, on se salua affablement, avec un reste de cérémonial qui déjà ne rappelait que de loin la froideur forcée des débuts. Des poignées de mains presque chaleureuses traduisirent le contentement général que l'on goûtait d'avoir enfin fait connaissance; et elles promettaient que, quoi qu'il pût résulter du duel pour les parties, les témoins n'en conserveraient pas moins, entre eux, d'excellentes relations et un exquis souvenir de cette entrevue.

. . . .

Pendant la durée de cette longue conférence, Préfanier, l'oreille collée à la cloison, avait essayé vainement de saisir les propos tenus. Il s'énervait dans le silence et la solitude.

Aussi, à leur retour et devant sa mine, ses deux amis se hâtèrent-ils d'effacer les restes de sourires coquets qui traînaient encore dans les coins de leurs lèvres.

« Eh bien, mon vieux, voilà qui est arrangé! dit Alphonse en brossant, du coude, la soie de son chapeau.

— Ah!... »

Quoique le renseignement n'eût rien d'explicite, Préfanier n'hésita pas à comprendre que la rencontre était décidée. Il s'y attendait bien; il la savait inévitable; et pourtant il fut très impressionné.

Jacques, hanté par la crainte d'une défaillance chez son client, s'efforça de lui procurer une réaction.

« Allons, allons! fit-il... Tout ça, c'est de la blague qu'il faut prendre à la blague! »

Et il se força pour rire.

Préfanier fut choqué de cette apparente gaieté, ou plutôt stupéfait. Comment pouvait-il y avoir, au monde, des gens qui riaient? Cependant il parvint à se dominer. Et, sans en entendre les termes, il articula machinalement cette question : « On ne vous a pas fait de difficultés?

— Aucune, aucune! Les choses ont marché comme sur des roulettes... Seulement, mon vieux, c'est au pistolet.

— Comment? Mais je vous avais... Mais, sacrebleu! »

Préfanier s'abattit sur une chaise, sans pouvoir en dire plus long, suffoqué par une rage déjà ancienne et maintenant fournie d'un prétexte.

Très gênés, Alphonse et Jacques se perdaient en recherches sur les causes qui avaient prévalu contre la désignation de l'épée. Ils ne trouvèrent pas même une explication. Toutefois, pour se disculper, d'un commun accord, ils affirmèrent : « Ce sont ces messieurs qui ont exigé... Du reste, nous devons le reconnaître : ils ont été vraiment très bien, ces messieurs... »

Préfanier, après une série de gestes furibonds, demeurait accablé. Ces façons lassèrent vite la patience des deux autres qui, pendant les trois quarts d'heure qu'avait duré l'entrevue précédente, venaient de dépenser déjà une somme d'aménité bien supérieure à la moyenne fixée par l'économie sentimentale. Une compensation s'établit en eux. Autorisés à cela par l'ancienneté et la force des relations, ils se sentirent libérés vis-à-vis de leur ami, de ce genre d'égards qu'ils avaient prodigués au comte de Brugnans et au capitaine Constantinowich.

« Ah ça! s'écria Jacques, si tu voulais garder le choix des armes, tu n'avais qu'à ne pas assumer les torts!

— Oui! appuya l'ingénieur... Pourquoi l'as-tu giflé? »

Préfanier tenait son front dans ses deux mains. Il réclama, lamentablement : « Mais, Jacques, toi-même, ce matin, tu m'as dit que tu en aurais fait autant, tu me l'as bien dit, n'est-ce pas?

— C'était pour avoir la paix. Tu m'assommais, mon cher, à me répéter : « Qu'est-ce que tu aurais fait? »... En tout cas, j'aurais été moins bête que toi.

— C'est vrai, observa Alphonse, quand on est sûr d'avoir commis une

bêtise, on met bien plus d'ardeur à la faire approuver que si c'était un acte raisonnable. »

Préfanier n'écoutait pas. Tourmentant ses petites moustaches hérissées, il murmurait avec une obstination émouvante et idiote : « Au pistolet, je suis flambé! »

A la fin, Alphonse, exaspéré dans son amour-propre de témoin, cria brutalement : « Si tu dois être flambé, tu l'aurais été aussi bien à l'épée!

— Non, non, non! protesta Préfanier; et, comme un enfant, il radota : Je voulais l'épée, je voulais l'épée, moi... »

Jacques lui mit alors la main sur les épaules; et, le regardant affectueusement, fit appel à son amitié :

« Écoute : tu n'es pas gentil pour nous. C'est mal. Nous avons fait de notre mieux...

— Laisse-le donc, interrompit Alphonse, je voudrais seulement qu'il fût à notre place. Il aurait vu comment il s'en serait tiré, le gaillard, le malin!... »

Sous la double influence de ces admonestations diverses, Préfanier redevint un peu maître de son tempérament. « Pardonnez-moi, soupira-t-il en offrant ses deux mains, et merci!... A moi, de m'occuper du reste. Je vais prévenir mon médecin et retenir la voiture. »

Les trois hommes s'embrassèrent, dans un moment d'effusion générale. Au fond, ils s'aimaient bien. Mais, pour considérer les choses d'ici-bas, est-ce que chacun n'est pas placé à son point de vue?

« Un grand landau, n'est-ce pas? recommanda Alphonse... Avec de bons chevaux. Il faut partir d'ici, à midi, demain...

— Quoi? s'exclama Préfanier, demain! J'avais demandé samedi! »

Cette fois, ses témoins eurent un haussement d'épaules qui signifiait : « Pour l'amour de Dieu, nous n'allons pas recommencer, hein? » Il eut un retour de colère impuissante, une envie de tout désavouer, une velléité de partir en voyage. Puis, il se dompta définitivement. Alors, Préfanier sentit un grand soulagement en son cœur. Il devint content de son courage, sur lequel il souffrait de doutes intimes et fréquents, et qui venait de

s'affirmer à ses yeux en franchissant malgré tout une mauvaise passe.

Lorsqu'ils descendirent l'escalier, Jacques dit à Alphonse : « Ne crois-tu pas qu'un chirurgien vaudrait mieux qu'un médecin ?... Dame, mon cher, au pistolet !...

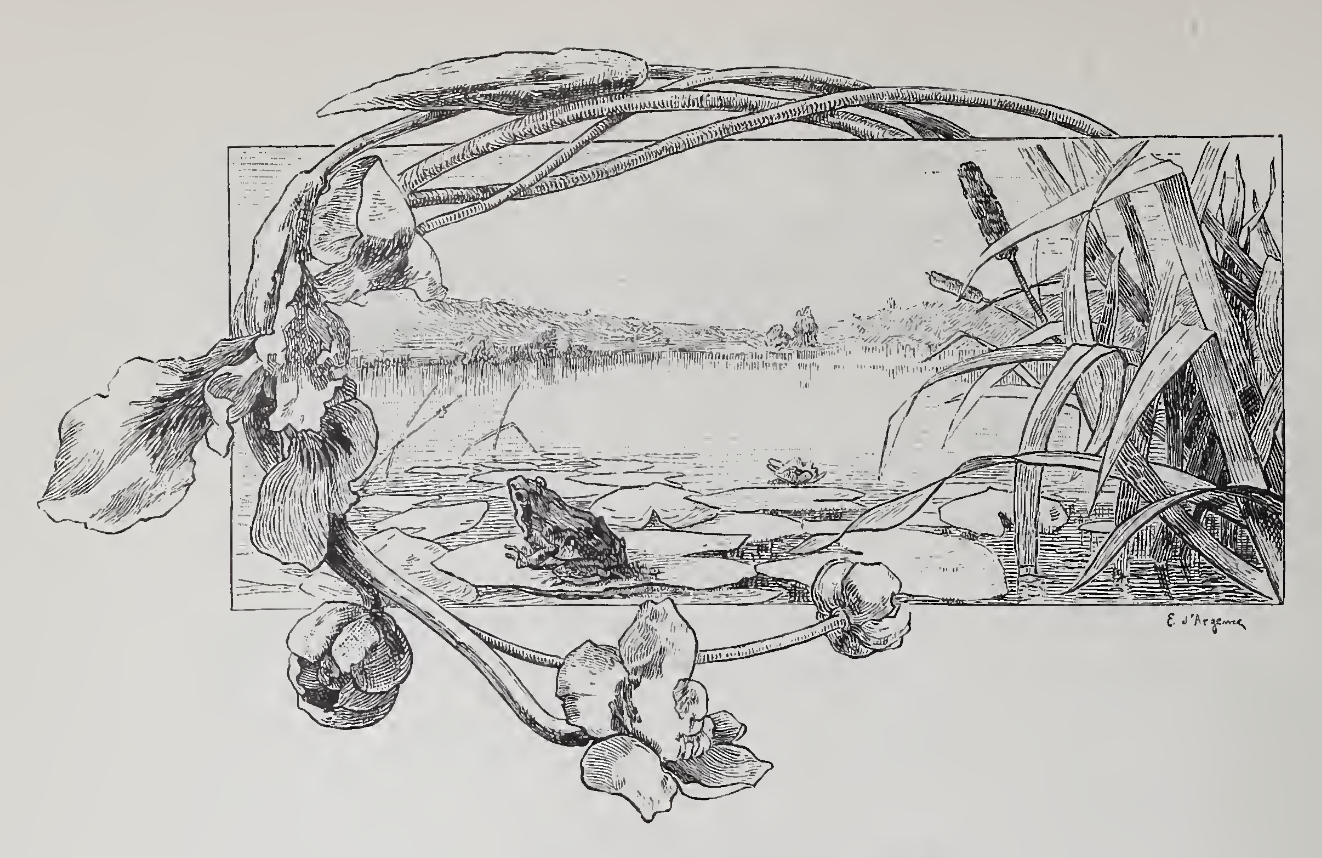
— Oh ! je ne t'engage pas à remonter pour ça. Notre pauvre ami prend tout si mal, en ce moment... Il y pensera peut-être... Et puis, des chirurgiens, on en trouverait, quand nous rentrerons à Paris, autant qu'on voudrait. »

Et, sur le pas de la porte, Alphonse ajouta, en remuant le buste dans sa redingote par une sensation frisquette : « Moi, j'emporterai un petit pardessus. Tu sais... à la campagne... »

PAUL HERVIEU.

(A continuer.)





LA FEMME ET L'ONDE

La curieuse, pour se voir,
Sur le grand lac bleu, son miroir,
Elle se penche
Et, lys en fleur au bord des eaux,
Mêle aux verdures des roseaux
Sa clarté blanche.

Or, tandis que ses membres nus,
Adorablement ingénus,
Avec paresse,
S'offrent au long baiser charmant
De l'air tiède ou du lac aimant,
Qui les caresse,

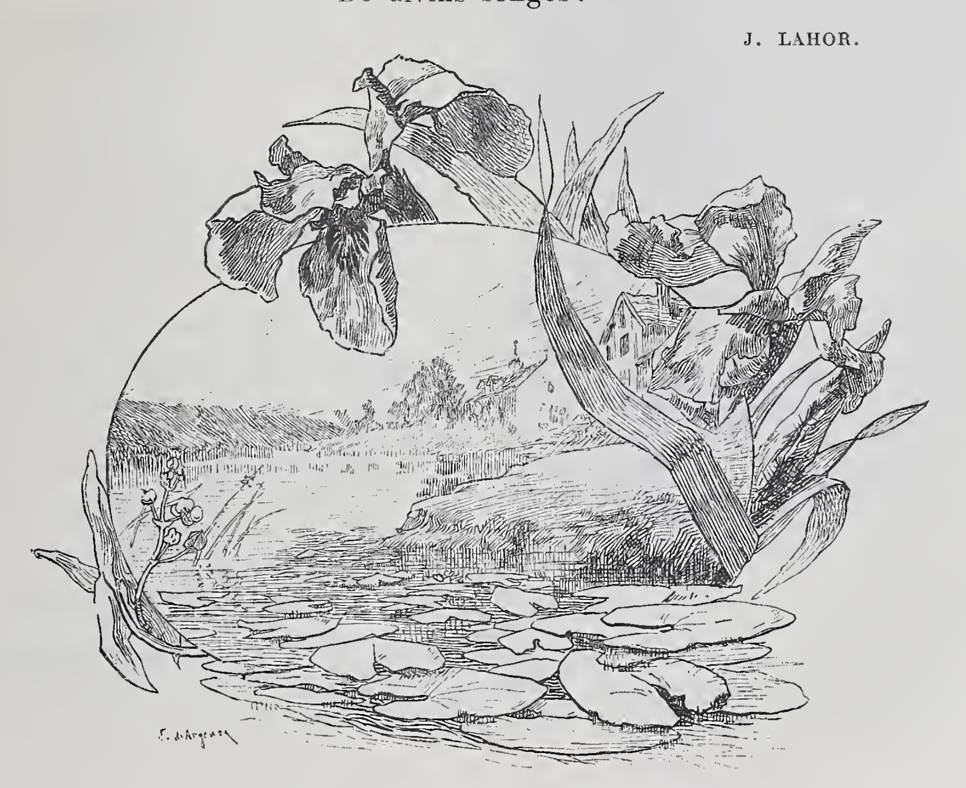
L'onde jaseuse avec douceur
Semble parler comme une sœur
A cette blonde,
Et lui dire : « Tes yeux vermeils,
Tes yeux attirants sont pareils
A ceux de l'onde.

O ma sœur pâle, entre tes bras
Tes amants, tu les berceras,
Et leur ivresse
Sera telle qu'ils se fieront
Aux candeurs de ton jeune front,
A ta tendresse :

Et qu'importe, quand à genoux
Ils boivent le philtre si doux
Qui les pénètre,
Si tes yeux, tels qu'un lac profond,
Cachent sous l'appel qu'ils leur font
La mort peut-être,

Pourvu que celle qui sourit
Comme une eau bleue, et qui les prit
Dans ses mensonges,
Sache du moins quelques moments
Mettre en l'âme de ses amants
De divins songes! »

J. LAHOR.





SUR L'EAU (*)

Saint-Tropez, 13 avril.

Comme il faisait fort beau ce matin, je partis pour la Chartreuse de la Verne.

Deux souvenirs m'entraînaient vers cette ruine. Celui de la sensation de solitude infinie et de tristesse inoubliable ressentie dans ce cloître perdu et puis celui d'un vieux couple de paysans chez qui m'avait conduit, l'année d'avant, un ami qui me guidait à travers le pays des Maures.

Assis dans un char à bancs, car la route deviendra bientôt impraticable

(*) Voir les *Lettres et les Arts* du 1er février et du 1er mars 1888, tome I, pages 151 et 241.

pour une voiture suspendue, je suivis d'abord le golfe jusqu'au fond. J'apercevais, sur l'autre rive en face, les bois de pins où la *Société* essaye encore une station. La plage d'ailleurs est admirable et le pays entier magnifique. La route ensuite s'enfonce dans les montagnes, et bientôt traverse le bourg de Cogolin. Un peu plus loin, je la quitte pour prendre un chemin défoncé qui ressemble à une longue ornière. Une rivière, ou plutôt un grand ruisseau coule à côté et tous les cent mètres coupe cette ravine, l'inonde, s'éloigne un peu, revient, se trompe encore, quitte son lit et noie la route, puis tombe dans un fossé, s'égare dans un champ de pierres, paraît soudain devenu sage et suit son cours quelque temps, mais, saisi tout à coup par une brusque fantaisie, il se précipite de nouveau dans le chemin qu'il change en mare où le cheval enfonce jusqu'au poitrail et la haute voiture jusqu'au coffre.

Plus de maisons ; de place en place une hutte de charbonniers. Les plus pauvres demeurent en des trous. Se figure-t-on que des hommes habitent en des trous, qu'ils vivent là toute l'année, cassant du bois et le brûlant pour en extraire du charbon, mangeant du pain et des oignons, buvant de l'eau et se couchant, comme les lapins en leurs terriers, au fond d'une étroite caverne creusée dans le granit? On vient d'ailleurs de découvrir au milieu de ces vallons inexplorés, un solitaire, un vrai solitaire, caché là depuis trente ans, ignoré de tous, même des gardes forestiers.

L'existence de ce sauvage, révélée je ne sais par qui, fut signalée sans doute au conducteur de la diligence, qui en parla au maître de poste, qui en causa avec le directeur ou la directrice du télégraphe, qui s'étonna devant le rédacteur d'un *Petit Midi* quelconque, qui en fit une chronique à sensation reproduite par toutes les feuilles de Provence.

La gendarmerie se mit en marche et découvrit le solitaire, sans l'inquiéter d'ailleurs, ce qui prouve qu'il devait avoir gardé ses papiers. Mais un photographe, excité par cette nouvelle, se mit en route à son tour, erra trois jours et trois nuits à travers les montagnes et finit par photographier quelqu'un, le vrai solitaire disent les uns, un faux, affirment les autres. Or, l'an dernier, l'ami qui me révéla ce bizarre pays me fit voir deux êtres plus curieux assurément que le pauvre diable qui vint cacher dans ces bois impénétrables

un chagrin, un remords, un désespoir inguérissable ou peut-être le simple ennui de vivre.

Voici comment il les avait trouvés. Errant à cheval à travers ces vallons, il rencontra tout à coup une sorte d'exploitation prospère, des vignes, des champs et une ferme, humble mais habitable.

Il entra. Une femme le reçut, âgée de soixante-dix ans environ, une paysanne. Son homme, assis sous un arbre, se leva et vint saluer.

« Il est sourd, » dit-elle.

C'était un grand vieillard de quatre-vingts ans, étonnamment fort, droit et beau. Ils avaient à leur service un valet et une servante.

Mon ami, un peu surpris de rencontrer dans ce désert ces êtres singuliers, s'informa d'eux. Ils étaient là depuis fort longtemps. On les respectait beaucoup et ils passaient pour avoir de l'aisance, une aisance de paysans.

Il revint les voir plusieurs fois et devint peu à peu le confident de la femme. Il lui apportait des journaux, des livres, s'étonnant de trouver en elle des idées ou plutôt des restes d'idées qui ne semblaient point de sa caste. Elle n'était d'ailleurs ni lettrée, ni intelligente, ni spirituelle, mais semblait avoir, au fond de sa mémoire, des traces de pensées oubliées, le souvenir endormi d'une éducation ancienne.

Un jour elle lui demanda son nom.

« Je m'appelle le comte de X..., » dit-il.

Elle reprit, mue par une de ces obscures vanités gîtées au fond de toutes les âmes : « Moi aussi, je suis noble. »

Puis elle continua, parlant pour la première fois assurément de cette chose si vieille, inconnue de tous :

« Je suis la fille d'un colonel. Mon mari était sous-officier dans le régiment que commandait papa. Je suis devenue amoureuse de lui et nous nous sommes sauvés ensemble.

— Et vous êtes venus ici ?

— Oui, nous nous cachions.

— Et vous n'avez jamais revu votre famille ?

— Oh ! non.

— Et vous n'avez jamais entendu parler de personne de votre famille, ni de votre père, ni de votre mère?

— Oh! non; maman était morte. »

Cette femme avait gardé quelque chose d'enfantin, l'air naïf de celles qui se jettent dans l'amour comme dans un précipice.

Il demanda encore : « Vous n'avez jamais raconté cela à personne?

— Oh! non. Je le dis maintenant, parce que Maurice est sourd. Tant qu'il entendait, je n'aurais pas osé en parler. Et puis, je n'ai jamais vu que des paysans depuis que je me suis sauvée.

— Avez-vous été heureuse au moins?

— Oh! oui, très heureuse. Il m'a rendue très heureuse. Je n'ai jamais rien regretté. »

Et j'avais été voir à mon tour, l'année précédente, cette femme, ce couple, comme on va visiter une relique miraculeuse. J'avais contemplé, triste, surpris, émerveillé et dégoûté, cette fille qui avait suivi cet homme, ce rustre, séduite par son uniforme de hussard cavalcadeur, et qui, plus tard, sous ses haillons de paysan, avait continué de le voir avec le dolman bleu sur le dos, le sabre au flanc et chaussé de la botte éperonnée qui sonne.

Cependant elle était devenue, elle-même, une paysanne. Au fond de ce désert, elle s'était faite à cette vie sans charmes, sans luxe, sans délicatesse d'aucune sorte; elle s'était pliée à ces habitudes simples. Et elle l'aimait encore. Et elle était devenue une femme du peuple, en bonnet, en jupe de toile. Elle mangeait dans un plat de terre, sur une table de bois, assise sur une chaise de paille, une bouillie de choux et de pommes de terre au lard. Elle couchait sur une paillasse à son côté.

Elle n'avait jamais pensé à rien, qu'à lui! Elle n'avait regretté ni les parures, ni les étoffes, ni les élégances, ni la mollesse des sièges, ni la tiédeur parfumée des chambres enveloppées de tentures, ni la douceur des duvets où plongent les corps pour le repos. Elle n'avait jamais eu besoin que de lui; pourvu qu'il fût là, elle ne désirait rien. Elle avait abandonné la vie, toute jeune, et le monde, et ceux qui l'avaient élevée, aimée. Elle était venue, seule avec lui, dans ce sauvage ravin. Et il avait été tout pour elle,

tout ce qu'on désire, tout ce qu'on rêve, tout ce qu'on attend sans cesse, tout ce qu'on espère sans fin. Il avait empli de bonheur son existence, d'un bout à l'autre. Elle n'aurait pas pu être plus heureuse.

Maintenant, j'allais, pour la seconde fois, la revoir avec l'étonnement et le vague mépris que je sentais en moi pour elle.

Elle habitait de l'autre côté du mont qui porte la Chartreuse de la Verne, près de la route d'Hyères, où une autre voiture m'attendait, car l'ornière que nous avions suivie cessait tout à coup et devenait un simple sentier accessible seulement aux piétons et aux mulets.

Je me mis donc à monter, seul, à pied et à pas lents. J'étais dans une forêt délicieuse, un vrai maquis corse, un bois de conte de fées, fait de lianes fleuries, de plantes aromatiques aux odeurs puissantes et de grands arbres magnifiques. Les granits dans le chemin brillaient et roulaient, et, par les jours entre les branches, j'apercevais soudain de larges vallées sombres s'allongeant à perte de vue, pleines de verdure.

J'avais chaud, mon sang vif coulait à travers ma chair, je le sentais courir dans mes veines, un peu brûlant, rapide, alerte, rythmé, entraînant comme une chanson, la grande chanson bête et gaie de la vie qui s'agite au soleil. J'étais content, j'étais fort, j'accélérais ma marche, escaladant les rocs, sautant, courant, découvrant de minute en minute un pays plus large, un gigantesque filet de vallons déserts d'où ne montait pas la fumée d'un seul toit.

Puis je gagnai la cime, que d'autres cimes, plus hautes encore, dominaient, et, après quelques détours, j'aperçus sur le flanc de la montagne en face, derrière une châtaigneraie immense qui allait du sommet au fond d'une vallée, une ruine noire, un amas de pierres sombres et de bâtiments anciens supportés par de hautes arcades. Pour l'atteindre, il fallut contourner un large ravin et traverser la châtaigneraie. Les arbres, vieux comme l'abbaye, survivent à cette morte, énormes, mutilés, agonisants. Les uns sont tombés, ne pouvant plus porter leur âge, d'autres, décapités, n'ont plus qu'un tronc creux où se cacheraient dix hommes. Et ils ont l'air d'une armée formidable de géants antiques et foudroyés qui montent encore à l'assaut du ciel. On sent les siècles et la moisissure, l'antique vie des racines pourries dans ce

bois fantastique où rien ne fleurit plus au pied de ces colosses. C'est, entre les troncs gris, un sol dur de pierres et d'herbe rare.

Voici deux sources captées en des fontaines pour faire boire les vaches.

J'approche de l'abbaye et je découvre tous les vieux bâtiments dont les plus anciens datent du XII[e] siècle et dont les plus récents sont habités par une famille de pâtres.

Dans la première cour, on voit, aux traces des animaux, qu'un reste de vie hante encore ces lieux; puis, après avoir traversé des salles croulantes pareilles à celles de toutes les ruines, on arrive dans le cloître long et bas promenoir encore couvert entourant un préau de ronces et de hautes herbes. Nulle part au monde je n'ai senti sur mon cœur un poids de mélancolie aussi lourd qu'en cet antique et sinistre marchoir des moines. Certes la forme des arcades et la proportion du lieu contribuent à cette émotion, à ce serrement de cœur, et attristent l'âme par l'œil, comme la ligne heureuse d'un monument gai réjouit la vue. L'homme qui a construit cette retraite devait être un désespéré pour avoir su créer cette promenade de désolation. On a envie de pleurer entre ces murs, de pleurer et de gémir ; on a envie de souffrir, d'aviver les plaies de son cœur, d'agrandir, d'élargir jusqu'à l'infini tous les chagrins comprimés en nous.

Je grimpai par une brèche pour voir le paysage, au dehors, et je compris. — Rien autour de nous, rien que la mort. — Derrière l'abbaye, une montagne allant au ciel, autour des ruines, la châtaigneraie, et devant, une vallée, et plus loin, d'autres vallées, des pins, des pins, un océan de pins et, tout à l'horizon, encore des pins sur des sommets. Et je m'en allai, ayant peur de la nuit, comme si j'allais être surpris là, tout à coup, par les ténèbres.

Je traversai ensuite un bois de chênes-lièges où j'avais eu l'autre année une surprise émouvante et forte.

C'était par un jour gris, en octobre, au moment où l'on vient d'arracher l'écorce de ces arbres pour en faire des bouchons. On les dépouille ainsi depuis le pied jusqu'aux premières branches, et le tronc dénudé devient rouge, d'un rouge de sang comme un membre d'écorché. Ils ont des formes bizarres, contournées, des allures d'êtres estropiés, épileptiques qui se

tordent, et je me crus jeté soudain dans une forêt de suppliciés, dans une forêt sanglante de l'enfer où les hommes avaient des racines, où les corps déformés par les supplices ressemblaient à des arbres, où la vie coulait sans cesse, dans une souffrance sans fin, par ces plaies saignantes qui mettaient en moi cette crispation et cette défaillance que produisent sur les nerveux la vue brusque du sang, la rencontre imprévue d'un homme écrasé ou tombé d'un toit. Cette émotion fut si vive, cette sensation fut si forte que je crus entendre des plaintes, des cris lointains, innombrables, déchirants et qu'ayant touché, pour raffermir mon cœur, un de ces arbres, je crus voir, je vis, en la retournant vers moi, ma main toute rouge.

Aujourd'hui ils sont guéris — jusqu'au prochain écorchement.

Mais j'aperçois enfin la route qui passe auprès de la ferme où s'abrita le long bonheur du sous-officier de hussards et de la fille du colonel.

De loin, je reconnais l'homme qui se promène dans ses vignes. Tant mieux : la femme sera seule à la maison.

La servante lave du linge devant la porte.

« Votre maîtresse est ici? » lui dis-je.

Elle répondit, d'un air singulier, avec l'accent du Midi : « Non, m'sieu, voilà six mois qu'elle n'est plus.

— Elle est morte ?

— Oui, m'sieu.

— Et de quoi ?

La femme hésita, puis murmura : « Elle est morte, elle est morte donc.

— Mais de quoi ?

— D'une chute, donc !

— D'une chute. Où ça ?

— Mais de la fenêtre.

Je donnai vingt sous : « Racontez-moi, » lui dis-je.

Elle avait sans doute envie de parler, sans doute aussi elle avait dû répéter souvent cette histoire depuis six mois, car elle la récita longuement, comme une chose sue et invariable. Et j'appris que, depuis trente ans, l'homme, le vieux, le sourd, avait une maîtresse au village voisin et que sa

femme l'ayant appris par hasard d'un charretier qui passait et qui causa de ça, sans la connaître, s'était sauvée au grenier, affolée et hurlante, puis lancée par la fenêtre, non point peut-être par réflexion, mais poussée par l'horrible douleur de cette surprise qui la jetait en avant, d'une irrésistible poussée comme un fouet qui frappe et déchire. Elle avait gravi l'escalier, franchi la porte, et sans savoir, sans pouvoir arrêter son élan, continuant à courir devant elle, elle avait sauté dans le vide.

Il n'avait rien su, lui, il ne savait pas encore, il ne saurait jamais puisqu'il était sourd. Sa femme était morte, voilà tout. Il fallait bien que tout le monde mourût! Je le voyais de loin, donnant, par signes, des ordres aux ouvriers.

Mais j'aperçus la voiture qui m'attendait à l'ombre d'un arbre, et je revins à Saint-Tropez.

---

14 avril.

J'allais me coucher hier soir, bien qu'il fût à peine neuf heures, quand on me remit un télégramme. Un ami, un de ceux que j'aime, me disait : « Je suis à Monte-Carlo pour quatre jours et je t'envoie des dépêches dans tous les ports de la côte; viens donc me retrouver. »

Et voilà que le désir de le voir, le désir de causer, de rire, de parler du monde, des choses, des gens, de médire, de potiner, de juger, de blâmer, de supposer, de bavarder s'alluma en moi comme une flamme. Le matin même j'aurais été exaspéré de ce rappel, et, ce soir, j'en étais ravi. J'aurais voulu déjà être là-bas, voir la grande salle du restaurant pleine de monde, entendre cette rumeur de voix où les chiffres de la roulette dominent toutes les phrases comme le *Dominus vobis cum* des offices divins.

J'appelai Bernard : « Nous partirons vers quatre heures du matin pour Monaco, lui dis-je. »

Il répondit avec philosophie : « S'il fait beau, monsieur.

— Il fera beau.

— C'est que le baromètre baisse!

— Bah! Il remontera. »

Le matelot souriait de son sourire incrédule.

Je me couchai et je m'endormis. Ce fut moi qui réveillai les hommes. Il faisait sombre. Quelques nuées cachaient le ciel. Le baromètre avait encore baissé.

Les deux matelots remuaient la tête d'un air méfiant.

Je répétais : « Bah! il fera beau. Allons, en route. »

Bernard disait : « Quand je peux voir au large, je sais ce que je fais; mais ici, dans ce port, au fond de ce golfe, on ne sait rien, monsieur, on ne voit rien; il y aurait une mer démontée que nous ne le saurions pas. »

Je répondais : « Le baromètre a baissé, donc nous n'aurons pas de vent d'est. Or, si nous avons du vent d'ouest, nous pourrons nous réfugier à Agay, qui est à six ou sept milles. »

Les hommes ne semblaient pas rassurés, cependant ils se préparaient à partir.

« Prenons-nous le canot sur le pont? demanda Bernard.

— Non. Vous verrez qu'il fera beau. Gardons-le à la traîne. »

Un quart d'heure plus tard nous sortions du port et nous nous engagions dans la sortie du golfe, poussés par une brise intermittente et légère. Je riais : « Eh bien! vous voyez qu'il fait beau. »

Nous eûmes bientôt franchi la tour qui indique le bas-fond de la Moutte; et, bien que protégés par le cap Camarat, qui s'avance au loin dans la pleine mer et dont le feu à éclipses apparaissait de minute en minute, le *Bel-Ami* était déjà soulevé par de longues vagues puissantes et lentes, ces collines d'eau qui marchent, l'une derrière l'autre, sans bruit, sans secousses, sans écume, menaçantes sans colère, effrayantes par leur tranquillité.

On ne voyait rien; on sentait seulement les montées et les descentes du yacht sur cette mer remuante et ténébreuse. Bernard disait : « Il y a eu gros vent au large cette nuit, monsieur. Nous aurons de la chance si nous arrivons sans misère. »

Le jour se levait, clair, sur la foule agitée des vagues, et nous regardions tous les trois au large si la bourrasque ne reprenait pas.

Cependant le bateau allait vite, vent arrière et poussé par la mer. Déjà nous nous trouvions par le travers d'Agay et nous délibérâmes si nous

ferions route vers Cannes, en prévision du mauvais temps, ou vers Nice, en passant au large des îles. Bernard préférait entrer à Cannes, mais, comme la brise ne fraîchissait pas, je me décidai pour Nice.

Pendant trois heures tout alla bien, quoique le pauvre petit yacht roulât comme un bouchon dans cette houle profonde.

Quiconque n'a pas vu cette mer du large, cette mer de montagnes qui vont, d'une course rapide et pesante, séparées par des vallées qui se déplacent de seconde en seconde, comblées et reformées sans cesse, ne devine pas, ne soupçonne pas la force mystérieuse, redoutable, terrifiante et superbe des flots.

Notre petit canot nous suivait loin derrière nous, au bout d'une amarre de quarante mètres, dans ce chaos liquide et dansant. Nous le perdions de vue à tout moment, puis soudain il reparaissait au sommet d'une vague, nageant comme un gros oiseau blanc.

Voici Cannes, là-bas, au fond de son golfe, Saint-Honorat avec sa tour debout dans les flots, devant nous le cap d'Antibes.

La brise fraîchit peu à peu et, sur la crête des vagues, les moutons apparaissent, ces moutons neigeux qui vont si vite et dont le troupeau illimité court, sans pâtre et sans chien, sous le ciel infini.

Bernard me dit : « C'est tout juste si nous gagnerons Antibes. »

En effet, les coups de mer arrivent, brisant sur nous, avec un bruit violent, inexprimable. Les rafales brusques nous bousculent, nous jettent dans les trous béants d'où nous sortons en nous redressant avec des secousses terribles.

Le pic est amené, mais le gui, à chaque oscillation du yacht, touche les vagues, semble prêt à arracher le mât qui va s'envoler avec sa voile, nous laissant seuls, flottant, perdus sur l'eau furieuse.

Bernard crie : « Le canot, monsieur. »

Je me retourne. Une vague monstrueuse l'emplit, le roule, l'enveloppe dans sa bave comme si elle le dévorait et, brisant l'amarre qui l'attache à nous, le garde, à moitié coulé, noyé, proie conquise, vaincue, qu'elle va jeter aux roches, là-bas, sur le cap.

Les minutes semblent des heures. Rien à faire ; il faut aller, il faut gagner la pointe devant nous et, quand nous l'aurons doublée, nous serons à l'abri, sauvés. Enfin, nous l'atteignons! La mer, à présent, est calme, unie, protégée par la longue bande de roches et de terres qui forme le cap d'Antibes.

Le port est là, dont nous sommes partis depuis quelques jours à peine, bien que je croie être en route depuis des mois, et nous y entrons comme midi sonne. Les matelots, revenus chez eux, sont radieux, quoique Bernard répète à tout moment : « Ah! monsieur, notre pauvre petit canot, ça me fait gros cœur de l'avoir vu périr comme ça. »

Je pris donc le train de quatre heures pour aller dîner avec mon ami dans la principauté de Monaco.

Je voudrais avoir le loisir de parler longuement de cet état surprenant, moins grand qu'un village de France, mais où l'on trouve un souverain absolu, des évêques, une armée de jésuites et de séminaristes plus nombreuse que celle du Prince, une artillerie dont les canons sont presque rayés, une étiquette plus cérémonieuse que celle de feu Louis XIV, des principes d'autorité plus despotiques que ceux de Guillaume de Prusse joints à une tolérance magnifique pour les vices de l'humanité, dont vivent le souverain, les évêques, les jésuites, les séminaristes, les ministres, l'armée, la magistrature, tout le monde.

Saluons d'ailleurs ce bon roi pacifique qui, sans peur des invasions et des révolutions, règne en paix sur son heureux petit peuple, au milieu des cérémonies d'une cour où sont conservées intactes les traditions des quatre révérences, des vingt-six baise-mains et de toutes les formules usitées autrefois autour des grands dominateurs.

Ce monarque n'est point sanguinaire ni vindicatif; et quand il bannit, — car il bannit — la mesure est appliquée avec des ménagements infinis.

En faut-il donner des preuves?

Un joueur obstiné, dans un jour de déveine, insulta le souverain. Il fut expulsé par décret.



Pendant un mois il rôda autour du Paradis défendu, craignant le glaive de l'archange, sous la forme du sabre d'un gendarme. Un jour enfin il s'enhardit, franchit la frontière, gagne en trente secondes le cœur du pays, pénètre dans le Casino. Mais soudain un fonctionnaire l'arrête : « N'êtes-vous pas banni, monsieur? — Oui, monsieur, mais je repars par le premier train. — Oh! en ce cas, fort bien, monsieur, vous pouvez entrer. »

Et chaque semaine il revient; et chaque fois le même fonctionnaire lui pose la même question à laquelle il répond de la même façon.

La justice peut-elle être plus douce?

Mais, une des années dernières, un cas fort grave et tout nouveau se produisit dans le royaume. Un assassinat eut lieu. Un homme, un Monégasque, pas un de ces étrangers errants qu'on rencontre par légions sur ces côtes, un mari, dans un moment de colère, tua sa femme.

Oh! il la tua sans raison, sans prétexte acceptable. L'émotion fut unanime dans toute la Principauté.

La Cour suprême se réunit pour juger ce cas exceptionnel (jamais un assassinat n'avait eu lieu), et le misérable fut condamné à mort à l'unanimité. Le souverain indigné ratifia l'arrêt.

Il ne restait plus qu'à exécuter le criminel. Alors une difficulté surgit. Le pays ne possédait ni bourreau ni guillotine.

Que faire? Sur l'avis du ministre des Affaires étrangères, le Prince entama des négociations avec le gouvernement français pour obtenir le prêt d'un coupeur de têtes avec son appareil.

De longues délibérations eurent lieu au ministère à Paris. On répondit enfin en envoyant la note des frais pour déplacement des bois et du praticien. Le tout montant à seize mille francs.

Sa Majesté Monégasque songea que l'opération lui coûterait bien cher; l'assassin ne valait certes pas ce prix. Seize mille francs pour le cou d'un drôle! Ah! mais non.

On adressa alors la même demande au gouvernement italien. Un roi, un frère ne se montrerait pas sans doute si exigeant qu'une république.

Le gouvernement italien envoya un mémoire qui montait à douze mille

francs. Douze mille francs ! Il faudrait prélever un impôt nouveau, un impôt de deux francs par tête d'habitant. Cela suffirait pour amener des troubles inconnus dans l'État.

On songea à faire décapiter le gueux par un simple soldat. Mais le général, consulté, répondit en hésitant que ses hommes n'avaient peut-être pas une pratique suffisante de l'arme blanche pour s'acquitter d'une tâche demandant une très grande expérience dans le maniement du sabre.

Alors le Prince convoqua de nouveau la Cour suprême et lui soumit ce cas embarrassant. On délibéra longtemps, sans découvrir aucun moyen pratique. Enfin le Premier Président proposa de commuer la peine de mort en celle de prison perpétuelle ; et la mesure fut adoptée.

Mais on ne possédait pas de prison. Il fallut en installer une, et un geôlier fut nommé, qui prit livraison du prisonnier.

Pendant six mois tout alla bien. Le captif dormait tout le jour sur une paillasse dans son réduit, et le gardien en faisait autant sur une chaise devant la porte en regardant passer les voyageurs.

Mais le Prince est économe, c'est là son moindre défaut, et il se fait rendre compte des plus petites dépenses accomplies dans son État (la liste n'en est pas longue). On lui remit donc la note des frais relatifs à la création de cette fonction nouvelle, à l'entretien de la prison, du prisonnier et du veilleur. Le traitement de ce dernier grevait lourdement le budget du souverain.

Il fit d'abord la grimace ; mais quand il songea que cela pouvait durer toujours (le condamné était jeune), il prévint son ministre de la Justice d'avoir à prendre des mesures pour supprimer cette dépense.

Le ministre consulta le président du tribunal, et tous deux convinrent qu'on supprimerait la charge de geôlier. Le prisonnier, invité à se garder tout seul, ne pourrait manquer de s'évader, ce qui résoudrait la question à la satisfaction de tous.

Le geôlier fut donc rendu à sa famille, et un aide de cuisine du palais resta chargé simplement de porter, matin et soir, la nourriture du coupable. Mais celui-ci ne fit aucune tentative pour reconquérir sa liberté.

Or, un jour, comme on avait négligé de lui fournir ses aliments, on le vit arriver tranquillement pour les réclamer; et il prit dès lors l'habitude, afin d'éviter une course au cuisinier, de venir aux heures des repas manger avec les gens de service, dont il devint l'ami.

Après le déjeuner, il allait faire un tour jusqu'à Monte-Carlo. Il entrait parfois au Casino risquer cinq francs sur le tapis vert. Quand il avait gagné, il s'offrait un bon dîner dans un hôtel en renom, puis il rentrait dans sa prison dont il fermait avec soin la porte, au dedans.

Il ne découcha pas une seule fois.

La situation devenait difficile, non pour le condamné, mais pour les juges. La Cour se réunit de nouveau, et il fut décidé qu'on inviterait le criminel à sortir des États de Monaco.

Lorsqu'on lui signifia cet arrêt, il répondit simplement : « Je vous trouve plaisants. Eh bien, qu'est-ce que je deviendrai, moi? Je n'ai pas de moyens d'existence. Je n'ai plus de famille. Que voulez-vous que je fasse? J'étais condamné à mort. Vous ne m'avez pas exécuté. Je n'ai rien dit. Je fus ensuite condamné à la prison perpétuelle et remis aux mains d'un geôlier. Vous m'avez enlevé mon gardien. Je n'ai rien dit encore. Aujourd'hui vous voulez me chasser du pays. Ah! mais non. Je suis prisonnier, votre prisonnier, jugé et condamné par vous. J'accomplis ma peine fidèlement. Je reste ici. »

La Cour suprême fut atterrée. Le Prince eut une colère terrible et ordonna de prendre des mesures. On se remit à délibérer.

Alors il fut décidé qu'on offrirait au coupable une pension de six cents francs pour aller vivre à l'étranger. Il accepta.

Il a loué un petit enclos à cinq minutes de l'État de son ancien souverain, et il vit heureux sur sa terre, cultivant quelques légumes et méprisant les potentats.

Mais la cour de Monaco, instruite un peu tard par cet exemple, s'est décidée à traiter avec le gouvernement français; maintenant elle nous livre ses condamnés, que nous mettons à l'ombre, moyennant une pension modique.

On peut voir, aux archives judiciaires de la Principauté, l'arrêt qui règle la pension du drôle en l'obligeant à sortir du territoire monégasque.

En face du palais du Prince se dresse l'établissement rival, La Roulette. Aucune haine d'ailleurs, aucune hostilité de l'un à l'autre, car celui-ci soutient celui-là qui le protège. Exemple admirable, exemple unique de deux familles voisines et puissantes vivant en paix dans un petit État, exemple bien fait pour effacer les souvenirs des Capulets et des Montaiguts. Ici, la maison souveraine et, là-bas, la maison de jeux, l'ancienne et la nouvelle société fraternisant au bruit de l'or.

Autant les salons du Prince sont d'un accès difficile, autant ceux du Casino sont ouverts aux étrangers. Je me rends à ces derniers.

Un bruit d'argent, continu comme celui des flots, un bruit profond, léger, redoutable emplit l'oreille, dès l'entrée, puis emplit l'âme, remue le cœur, trouble l'esprit, affole la pensée. Partout on l'entend, ce bruit qui chante, qui crie, qui appelle, qui tente, qui déchire.

Autour des tables une foule surprenante de joueurs où se coudoient les gens du monde, les bourgeois, les escrocs de tous les peuples, les usuriers, les filles fourbues, un mélange unique sur la terre d'hommes de toutes les races, de toutes les castes, de toutes les sortes, de toutes les provenances. Un musée de rastaquouères russes, brésiliens, chiliens, italiens, espagnols, allemands, de vieilles femmes à cabas, de jeunes drôlesses portant au poignet un petit sac où sont renfermés des clefs, un mouchoir et trois dernières pièces de cent sous destinées au tapis vert, quand on croira sentir la veine.

Je m'approche de la première table et je vois... pâlie, le front plissé, la lèvre dure, la figure entière crispée et méchante... la jeune femme de la baie d'Agay, la belle amoureuse du bois ensoleillé et du doux clair de lune. Assis devant elle, il est là, lui, nerveux, la main posée sur quelques louis :

« Joue sur le premier carré, » dit-elle.

Il demande avec angoisse : « Tout?

— Oui, tout. »

Il pose les louis, en petit tas.

Le croupier fait tourner la roue. La bille court, danse, s'arrête. « Rien ne va plus, » jette la voix, qui reprend au bout d'un instant : « Vingt-huit. »

La jeune femme tressaille et, d'un ton dur et bref : « Viens-t'en. »

Il se lève et, sans la regarder, la suit, et on sent qu'entre eux quelque chose d'affreux a surgi.

Quelqu'un dit : « Bonsoir l'amour. Ils n'ont pas l'air d'accord aujourd'hui. »

Une main me frappe sur l'épaule. Je me retourne. C'est mon ami. . .

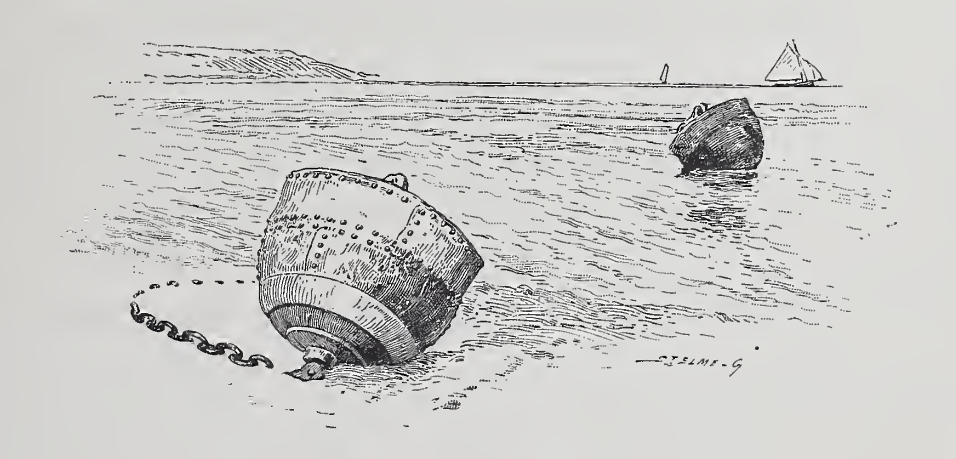
. . . .

Il me reste à demander pardon pour avoir ainsi parlé de moi. J'avais écrit pour moi seul ce journal de rêvasseries, ou plutôt j'avais profité de ma solitude flottante pour arrêter les idées errantes qui traversent notre esprit comme les oiseaux dans le ciel.

On me demande de publier ces pages sans suite, sans composition, sans art, qui vont l'une derrière l'autre sans raison et finissent brusquement, sans motif, parce qu'un coup de vent a terminé mon voyage.

Je cède à ce désir. J'ai peut-être tort.

GUY DE MAUPASSANT.





MIREMONDE (*)

CONTE MORAL

L'âge n'avait touché Don Juan qu'avec respect. La beauté n'osait se résoudre à déserter ce corps auquel elle devait ses plus chères victoires ; avec la douceur encore chaude d'un crépuscule, elle s'y attardait complaisamment. Le temps avait posé sur le front hautain sa couronne de neige, mais le visage, épargné par les rides, conservait la pureté de ses lignes ; il gardait, après soixante années, sa grâce altière. Rien n'égalait le charme cruel de ses yeux glauques, tachetés d'or, et l'on devinait à leurs éclairs ce qu'ils avaient jeté dans les cœurs de désespoir et de volupté. Le nez dominateur, aux ailes frémissantes, indiquait l'homme de proie, mais la bouche féline, dont le sourire avait ciselé les minces contours, montrait, comme une promesse rassurante, la gaieté de ses dents lumineuses. Les cheveux droits et courts, la moustache soyeuse et la fine barbe taillée en pointe, éblouissants de blancheur argentée,

(*) Voir les *Lettres et les Arts* du 1er mars 1888, tome I, page 279.

donnaient l'harmonie des choses anciennes à cette mâle figure, que pâlissait l'infinie tristesse d'avoir reflété tant d'orages. L'air, le maintien, la voix, le geste, tout s'était ennobli et apaisé. Debout, sur son seuil, le vieux seigneur, vêtu d'un costume de velours noir à broderies mates, désignait à Pons l'entrée du logis. Le chevalier, troublé jusqu'au fond de l'âme par ce muet accueil, s'inclina sur la main de l'aïeul, et d'un baiser plus léger qu'un souffle il effleura les doigts diaphanes, où luisait une opale éteinte.

« Soyez le bienvenu à Miremonde, » reprit le châtelain, avec une courtoisie d'autrefois.

Tandis que le chevalier franchissait la porte, il surprit ce dialogue, échangé derrière lui, à voix basse : « Eh bien ! mon maître ?

— Tu as raison, c'est miraculeux ! »

La salle où pénétra des Liguières était meublée selon le goût ancien, avec de riches armes de tous pays, accrochées aux tentures fanées. En face de la haute fenêtre ouverte sur les jardins, une vieille peinture allumait aux derniers feux du jour les ors de son cadre. C'était le portrait en pied d'un adolescent d'une beauté souveraine. Debout, tête nue et l'épée au côté, le jeune cavalier, paré pour une fête, froissait une lettre entre ses doigts : il souriait, mais d'un étrange sourire de lassitude qui attristait sa face orgueilleuse. Au loin, dans les profondeurs de la toile, l'œil devinait un pays de rêve, tout baigné de lumière bleuâtre, où glissaient des formes légères.

Pons, retenant à peine un cri de stupeur, demeura immobile devant cette peinture : il pensait se mirer en la contemplant.

« Dites, seigneur ? Est-ce votre portrait ou le mien ? » demanda une voix toute gracieuse.

Don Juan laissait errer ses yeux du chevalier au tableau, comme pour comparer le modèle et l'image.

« C'était moi, jadis, » fit-il avec un soupir. Et, sans prendre garde à la confusion de son hôte, il s'assit à ses côtés, sur un divan.

« Ce Leporello est un drôle précieux ! Je lui ai ri au nez d'abord, quand il m'a conté avoir vu mon double. Je vois maintenant qu'il disait vrai, tout

en me flattant. Ah! seigneur! que votre vue est pour moi rajeunissante, et qu'elle fait de bien à mes vieux regards!

Le chevalier se taisait. Il avait préparé, pendant la route, plusieurs phrases de compliment, d'une courtoisie élégante et simple, sur lesquelles il comptait pour donner à Don Juan une rare idée de son visiteur; les mots, hélas! refusaient de sortir. Enfin, saisi du courage des poltrons, il se lança, confiant dans son étoile : « Vous me voyez, balbutia-t-il, confus et ravi. Je supplie votre bienveillance de m'épargner. Hier encore, je n'aurais pu rêver l'honneur qui m'est fait. Daignez donc agréer mon hommage et me tenir pour un homme à vous.



— Le chevalier a votre voix! n'est-ce pas, mon maître? s'écria joyeusement Leporello.

— Paix, coquin! » dit Don Juan, laissant éclater sa belle humeur. Va dire qu'on nous serve!

Il y eut un silence : le pauvre chevalier s'estimait l'homme le plus stupide du royaume.

« Ce portrait que vous regardez, reprit Don Juan, votre portrait, mon cher hôte, est dû à un artiste florentin. Il n'est rien de plus beau chez le Pape, et je tire vanité de ce chef-d'œuvre. J'ai follement aimé les arts, en ma jeunesse. Connaissez-vous Florence, chevalier?

— Hélas! je ne connais rien. Je suis un pauvre Toulousain, prisonnier de sa ville, qui voyage pour la première fois.

— Charmante cité que votre Toulouse! J'y reçus jadis le plus franc accueil...

— Les femmes y sont belles, hasarda Pons.

— Elles sont belles partout, répondit Don Juan... Mais voici Leporello. Eh bien ! nous feras-tu souper aujourd'hui ? »

Sur la table où des gerbes de frais iris tremblaient au col des vases, les faïences italiennes et les verreries de Catalogne reflétaient les flammes des candélabres. La riche vaisselle aux armes du maître, les mets choisis, les fruits, les vins rares, tout, dans ce luxe exquis, cherchait à flatter discrètement le convive d'un soir. Devant cette bonne grâce et ce goût suprême, Pons sentit l'assurance lui revenir. « C'est pourtant vrai, pensait-il, que je soupe chez Don Juan ! »

« Seigneur, dit-il, en prenant place, vous me traitez au-dessus de mes mérites.

— Vous vous moquez ; je crains, au contraire, que vous ne fassiez triste chère à la table d'un paysan tel que moi. Mais rien ne vaut un Français pour la courtoisie, et j'ai compté sur votre pardon. »

Pons répondit par un salut.

« Ce vin, que Leporello vous verse, est de mon terroir, ces ortolans viennent de ma chasse, et je vous donne les fruits du verger. Vous êtes chez un rustique, veuillez ne pas l'oublier.

— Vivez-vous toujours ici ? demanda Pons.

— Miremonde est désormais mon univers. Je cherchais depuis longtemps un lieu de repos. J'ai fait halte ici, sous ces vieux arbres, et j'espère ne plus quitter leur ombre. Tout me parle d'oubli sur ces hauteurs. L'été, je chasse l'izard et le bouquetin dans la montagne, j'arrose mes œillets, j'explore la vallée; l'hiver, je relis l'histoire des guerres, ou je réchauffe mes souvenirs au coin de l'âtre. Je suis vieux... »

« Se serait-il converti, par hasard ? » songea des Liguières. Était-ce bien Don Juan, l'impie Don Juan, ce vieillard aux façons sereines, qui parlait de solitude et d'oubli ? Le pécheur fourbu se repentait-il, et la bouche, illustrée

par le blasphème, allait-elle psalmodier d'hypocrites sentences de sagesse et de vertu?

Le chevalier n'était pas venu chez Don Juan pour entendre parler de la vanité des passions humaines : le premier huguenot rencontré sur les routes de Navarre suffisait à pareille besogne. C'était le récit de ses débauches qu'on attendait de lui, et surtout l'explication du mystère de sa prétendue damnation! Il s'agissait bien de philosopher! « Là-dessus, se disait Pons, j'en sais, hélas! autant qu'homme du monde : Oisille a pris soin de m'édifier. Au surplus, j'ai aussi à le consulter sur mes propres misères. Peut-être serait-il habile de lui conter mes malheurs. Ce qu'il y a d'extraordinaire dans mon infortune l'amènera sans doute à jeter le masque, et je suis curieux de voir ce qu'il pensera de son convive, en apprenant que, sans une circonstance fortuite, mon corps, roulé par les cailloux du Gave, servirait de pâture aux aigles... A nous deux! »

Et le chevalier, pour entamer les hostilités, poussa le plus lamentable des soupirs.

« Quel âge avez-vous, mon cher hôte? demanda Don Juan.

— Vingt ans, seigneur.

— Et vous soupirez de la sorte?

— Hélas!

— Voici un hélas! qui sied mal à votre printemps.

— Seigneur Don Juan, au jeu de la finesse, comme à tout autre, je m'attends à être battu par vous. Je n'ignore pas qu'il vous serait facile de me tirer mon secret du cœur; je préfère donc vous dire franchement les causes de l'ennui qui m'assiège et du triste état où vous me voyez.

— En vérité, chevalier, vous m'épouvantez!

— Où trouverais-je un confident plus expert dans les choses du cœur? Je m'adresse à vous, comme au médecin de l'âme.

— Parlez-moi comme à un ami. Je vous écoute.

— Seigneur, je suis déplorablement malheureux! J'avais une maîtresse, trésor de beauté et de grâce. J'en étais éperdu...

— Elle vous a trahi?

— Indignement.

— Avec votre meilleur ami, n'est-il pas vrai? »

Pons baissa la tête.

La main pâle de Don Juan se posa, consolatrice et caressante, sur l'épaule du jeune homme.

« J'ai souvent entendu cette histoire, mais elle me paraîtra nouvelle dans votre bouche. Poursuivez. »

Alors le chevalier lui dit tout : ses voyages capricieux à la poursuite du bonheur, ses désillusions, ses nouveaux espoirs, et l'odieuse trahison des derniers jours. Il montra Oisille telle qu'elle était, sans l'excuser, sans la charger, aussi noire que son crime. Il fut éloquent et sincère. Son récit terminé, il s'arrêta, comptant sur une parole à la hauteur de son infortune.

« Est-ce tout? » demanda Don Juan.

Mon Dieu, oui; c'était tout! La foi menteuse, les serments profanés, les larmes fausses, la beauté prostituée, l'amitié perfide, c'était tout! La question semblait une injure ou une ironie. La voix du chevalier devint amère.

« C'est tout! » fit-il.

Don Juan s'était levé, doux et grave : « J'admire que vous soyez vivant, monsieur des Liguières, dit-il, du ton le plus sérieux. »

Pons soutint de son mieux le regard qui plongeait dans le sien.

« Seigneur, s'écria-t-il, j'ai quitté Toulouse, décidé à mettre fin à une existence que l'infamie d'Oisille me rendait insupportable. J'ai fui les hommes, et j'ai demandé à la nature de m'indiquer l'heure où je devrais partir.

— Elle vous a dit de rester, j'en suis sûr. Je la connais, c'est une courtisane. Elle donne à chacun l'avis qu'il désire; il n'est pas une conscience qu'elle ait violentée.

— J'ignore encore sa réponse.

— Je la devine, moi : vous verrez de vieux jours. »

Don Juan remplit une coupe, et la tendit à Pons, avec un sourire.

« Chevalier, je vous propose un toast : voulez-vous? A la santé de votre ami Roquetaillade! »

Le chevalier eut un bond d'horreur.

« Votre Grâce, dit-il sèchement, m'avait promis de me traiter en ami et non en écolier.

— Vous refusez! répliqua Don Juan. Ah! jeunesse, qui croit que tout lui est dû, c'est duperie que de te servir! Vous êtes un ingrat, seigneur Pons. Je boirai seul. »

Des Liguières se mordit les lèvres : « Vous avez la raillerie cruelle, » murmura-t-il.

Don Juan alla vers lui, les bras ouverts, et le tint un moment embrassé.

« Excusez-moi, chevalier; la vieillesse a des privilèges dont elle est parfois tentée d'abuser. Sachez que je ne raille point la douleur. Le dernier des manants de la vallée viendrait me conter qu'il a été trahi par sa bergère que je l'écouterais avec respect. Tout ce qui vient de la femme, joie ou peine, n'est-il pas sacré? Votre visage, si étrangement semblable à celui de mon passé, m'autorise à vous traiter comme un fils. Vous êtes de haute race et de noble cœur. J'aime votre candeur et votre air. Je me suis cru votre père un instant. »

La mauvaise humeur du chevalier céda devant cet élan de tendresse exquise. Il descendit en lui-même, et, d'un coup d'œil rapide, prit pour la première fois la mesure exacte de sa douleur.

« Ah! mon maître! s'écria-t-il, je ne suis encore qu'un enfant! je n'ai pas l'habitude de souffrir. Aidez-moi, par pitié, à lire au fond de mon propre cœur! Puisque la science de l'amour est pour vous sans mystères, donnez-moi un peu de votre sagesse... Que je sois l'héritier de votre génie!

« Science, génie, sagesse, murmurait Don Juan... Mots sonores! » Et il soupira à son tour.

« Chevalier, fit-il brusquement, j'ai grande envie de vous dire un conte.

— Je vous écoute avec toute mon âme.

— Mais vous boirez à la santé de Roquetaillade? Vous me le promettez? Je le veux. »

*
* *

« Je vous dois la vérité sans voiles, mon cher chevalier. Vous m'aimez, je le sens. Moi, j'aime en vous ce que j'y retrouve de moi-même. Puisque vous rêvez de me continuer, il importe que vous connaissiez mes dispositions dernières. Voici le testament de Don Juan, mon héritier. Puissiez-vous en saisir le sens!...

— Votre volonté sera la mienne. Je jure...

— Ne jurez point, jeune homme! Il ne vous sera peut-être pas donné de m'obéir. Écoutez-moi :

Avant de recevoir ma lettre, vous me croyiez mort. Peut-être ne vous trompiez-vous qu'à demi. Je n'ignore aucune des légendes qui circulent sur ma fin dans le populaire. Ceux qui menèrent bruit ici-bas doivent distraire de leurs aventures les veillées oisives des bonnes gens. Il m'amuse de connaître ces fables par Leporello. Si j'étais meilleur clerc, j'écrirais l'histoire de ma vie; elle différerait de la tradition. Mais le peuple m'accuserait d'imposture. Son jugement est rendu : rien ne le changera.

Je n'aurai garde d'infliger à votre patience le récit complet de mes actions. Je ne vous dirai de ma naissance que ceci : elle mit le deuil sur mon berceau. La duchesse Tenorio, ma mère, trépassa sans m'avoir vu. Un languide sommeil l'enveloppa de ses ombres dès qu'elle eut accompli sa tâche. Elle expira, dormante et inerte, au bout de quelques heures. Mon front ne connut pas son baiser. Il ne me reste rien d'elle, pas même un portrait. Un jour, étant tout enfant, je demandai à mon père s'il possédait une image de la morte. Ma question chagrina le digne seigneur. Il allait partir pour la chasse, plaisir qu'il

aimait par-dessus tout. Il me répondit, en sifflant sa meute, que les traits de la duchesse défunte étaient à jamais gravés dans son cœur. C'était suffisant pour lui, en effet.

Je vous parlerai peu de Don Luis. Nous n'eûmes pas la joie de nous aimer. Les charges qu'il remplissait auprès de Sa Majesté Catholique, le souci de sa gloire et de ses affaires ne lui permirent pas de s'occuper de mon enfance. Il me donna cependant quelques leçons d'escrime : il tirait l'épée remarquablement. Je lui dois cette facilité à dégainer qui m'a joué parfois de méchants tours. Au témoignage de ses amis, le duc, un des Vingt-Quatre de Séville, fut le seigneur le plus accompli de son temps. Je déplore de l'avoir si peu connu. Des circonstances diverses nous séparèrent tôt l'un de l'autre. En vingt ans, je ne le vis qu'une fois. Cette fois-là, il prit à peine le temps de me maudire, et repartit en hâte. Nos deux orgueils se heurtèrent et le dernier regard que nous échangeâmes fut un éclair de haine. Il me souvient, — j'étais fou alors ! — d'avoir salué son départ de quelque insolence. Je conserve de cela un regret sincère : de telles scènes sont façons de vilains.

J'ai grandi seul, au milieu des mensonges des laquais et des flatteries de mes précepteurs. On m'apprit à saluer, à danser, à monter à cheval, à m'escrimer selon les règles. Un gros moine qu'on allait querir dans la cave aux heures de la leçon, avait charge de m'apprendre la morale. Il me fut très utile pour porter des messages aux caméristes. Plus tard, je reconnus ses services en lui obtenant une abbaye. J'ai su depuis qu'il était mort en odeur de sainteté, après avoir brûlé force



juifs sur la place de Tolède. Dans la pensée de ce saint homme, j'étais destiné à l'épiscopat. Je trompai son espoir et, quand j'eus quinze ans, j'entrai aux pages de la Reine.

J'étais alors, je vous assure, un joli cavalier. Je n'insisterai pas sur ce point, de peur d'alarmer votre modestie. Rappelez-vous ce que vous étiez à cet âge. Les dames de la cour, saisies d'une vive sympathie pour ma



personne, se disputèrent l'honneur d'achever mon éducation. Elles me sollicitèrent en si grand nombre que, en m'attardant aux pieds d'une d'entre elles, j'eusse péché contre la courtoisie. Ce fut ainsi que j'appris de bonne heure à mettre de la diversité dans l'amour. J'effeuillai une à une ces fleurs faciles avec l'insouciance d'un enfant gâté. Mais aucune de ces passantes ne m'a laissé d'elle un souvenir. J'aurais peine, en fermant les yeux, à mettre des noms sur leurs visages : c'est un ossuaire que ma mémoire. Je me rappelle seulement qu'elles étaient dépravées et charmantes, et surtout qu'elles étaient *toutes la même*. Elles m'ont bien aimé !

Grâce à elles, j'avais à vingt ans les sens d'un vieux reître. Ce qui désole et ravit les jeunes hommes n'était plus pour moi qu'une habitude. J'allais aux rendez-vous comme un soldat à la parade. La cour d'Espagne est par bonheur si riche en beautés qu'il m'arriva rarement d'être de loisir. J'admire aujourd'hui d'avoir pu cheminer, sans m'y perdre, dans ce dédale de félicités.

Je dus commettre d'innocentes erreurs, et, parmi tant d'Arianes, brouiller quelquefois les écheveaux. Pourtant on ne m'adressa jamais de reproches, et voici, selon moi, la raison de cette indulgence. Je passais déjà, sans nulle injustice, pour le moins fidèle des amants. Or, les femmes, — celles-là du moins dont je parle ! — se soucient médiocrement d'être aimées. Être préférées, tout est là pour elles. Chacune de mes belles amies prenait à me voler à une autre un double plaisir : celui, d'abord, d'affliger une rivale, auquel s'ajoutait l'ambitieux projet d'éviter, elle, une douleur semblable, en fixant à jamais mon inconstance. Chacune donc, alors qu'elle me faisait don d'elle-même, cachait au coin le plus pudique de son âme l'espoir de me trahir la première. Rendu clairvoyant par l'usage, je lisais cette pensée douce au ciel de ses yeux, et, par la promptitude de mon adieu, je l'éveillais loyalement de sa chimère. Ainsi m'accoutumai-je insensiblement à ne voir dans une rencontre d'amour qu'un assaut d'orgueil, un duel déloyal où chaque adversaire cherche à dépasser l'autre en perfidie. Je me rendais au lit d'une maîtresse, cuirassé comme pour un guet-apens, redoutant par-dessus tout de m'attendrir. A travers cette armure de méfiance, la volupté ne m'arrivait au cœur que glacée. Telles furent mes amours de jeunesse.

Tant de bonheur ne tarda pas à m'importuner; je quittai la cour. J'eus la curiosité de voir le monde ; je fus en Allemagne, en Italie, en France, chez le Grand Turc. Partout ma réputation m'avait précédé. Je m'en apercevais à la décevante facilité de mes victoires. Les femmes de toutes races et de toutes couleurs s'obstinèrent à devancer mes hommages. Furent-elles mille et trois, ou davantage? Il me serait malaisé de le dire. Sur ce point, Leporello vous édifiera : le drôle prenait des notes dans ses loisirs. J'en vins à souhaiter d'être dédaigné. Je forçai la porte des cloîtres pour y découvrir la vertu ; ce que j'y trouvai lassa mes vices. Les dires de mes biographes ne sont à ce sujet que vérité. Néanmoins, je veux rectifier en passant une inexactitude qui m'offense. Il circule des grimoires où l'on m'accuse de moyens brutaux, à l'usage des pirates : philtres, breuvages, chaînes et cachots. J'aime à penser, chevalier, que vous n'avez jamais daigné croire un mot de ces sottises. Elles furent inventées, j'imagine, par quelqu'un de pauvrement


Louis Morin

renseigné sur la vraie nature du plaisir. Sans parler de la flatteuse opinion qu'il vous plaît d'avoir sur mon compte, j'en appelle à vos propres souvenirs. L'expérience vous interdit d'admettre qu'une dame puisse être violentée... Mais je vois que vous faites un geste. Parlez, de grâce. »

Pons rougit de se sentir deviné.

« Que Votre Seigneurie me pardonne, balbutia-t-il. Je songeais malgré moi...

— A quoi donc ?

— A la fille du... »

Voyant Don Juan pâlir, il n'acheva pas.



« ... Ah ! cette Anna ! Quelle horrible histoire ! J'en dirai deux mots pour l'amour de vous. Oui, j'ai versé le sang du vieillard ! Ce fut malgré moi, je le jure. Il m'avait frappé au visage du plat de son épée. C'était un rude jouteur, en dépit de l'âge ; la partie était égale entre nous. Je ne voulais que parer ses coups. Les cris de sa fille attirèrent le guet. Je perdis la tête, et je ripostai. Il tomba !... »

Don Juan, écrasé par ce souvenir, se recueillit un instant dans son vieux remords. Il y eut un lourd silence.

« Mais elle ! reprit-il avec une farouche colère. Elle ! Ah ! je n'ai pas usé de violence envers celle-là !... Je la connus au bal de ses fiançailles avec Ottavio. Le malheureux l'idolâtrait. Comme il était de chétive noblesse, le Commandeur le dédaigna longtemps. Il alla aux armées, s'y couvrit d'honneur, et revint, toujours épris et fidèle. Il attendit quatre ans. Jeune, candide, enthousiaste, il déposait aux pieds de sa dame la fleur d'un premier et unique amour J'étais corrompu et flétri. Il m'a fallu huit jours pour être préféré à un tel amant ! J'ai commis une action lamentable en prenant cette femme à cet homme. Mais elle, de quel nom appellerez-vous sa chute ? Cette insensée, dont l'absurde caprice me donnait la nausée le premier soir, a mis de ses mains son père au tombeau. Ma part me suffit dans le crime, et j'entends qu'on lui laisse la sienne. D'ailleurs, Ottavio et elle se sont payés. Je vous dirai comment tout à l'heure...

Laissons ces choses. A quoi bon vous retracer ma vie ? Le premier venu vous apprendra que Don Juan Tenorio fut l'homme qui s'amusa le plus en ce monde. Il faut que cela soit vrai, puisque tous le disent. Soit, je me suis diverti sans relâche. Il est aussi des gens qui rament nuit et jour sur les galères de Sa Majesté.

Que poursuivais-je ainsi dans mes courses folles ? Un poète de votre pays prétend le savoir. Il veut que mes désirs errants aient cherché l'Amour. A l'entendre, une vision sublime illuminait ma nuit. Mes bras n'ont enlacé tant de fantômes que pour étreindre, ne fût-ce qu'une seconde, la fuyante illusion divine ; martyr glorieux, j'ai succombé pour m'être fait du bonheur une idée trop haute ; mon cœur s'est brûlé à sa propre flamme !... J'imagine que vous avez lu ces jolis vers. L'aimable esprit qui les rima à ma louange me fait, en vérité, beaucoup d'honneur. Mais je vous ai promis d'être sincère. Ce n'est, hélas ! qu'un rêve de poète. Bien que je préfère cette erreur à celle des maîtres sots qui m'accusent d'avoir abusé d'enfants endormies, je ne puis vous la laisser partager. Je m'embarrassais peu d'un tel idéal. L'ennui, l'incurable ennui des heureux, avait tari en mon cœur la source de joie. Je n'ai jamais cherché qu'à me fuir moi-même. Misérable forçat du plaisir, je demandais au jour présent l'oubli de la veille, et demain s'était à peine levé que j'en étais las ! Ayant bu le dégoût à toutes les coupes, où aurais-je pu retrouver l'ivresse ?

...Mais je deviens maussade, et je m'égare. J'oublie d'ailleurs que je vous dois un conte, le voici :

Une de mes distractions favorites était de fuir, pendant quelques semaines, la scène banale de mes succès et de chevaucher seul, à l'aventure. Mon caprice m'avait conduit cette fois en Castille, dans la riante Sierra de Gredos. Un jour que je longeais les bords du Tietar, je me pris sottement de querelle avec un chevalier de Saint-Jacques, qui prétendait faire boire sa monture avant la mienne. On dégaina. Dès la première passe, un joli coup de pointe à l'épaule m'étendit au revers d'un fossé. Je m'évanouis. Leporello, toujours prudent, avait assisté à l'affaire, caché derrière un arbre. Me voyant privé de sentiment, il prit peur et s'en fut aux environs querir du secours.

Je m'éveillai, couché sur un bon lit, dans une chambre inconnue. Une servante, qui filait à mes côtés, répondit à mes questions que Doña Andrea, marquise de Montalvo, m'offrait l'hospitalité sous son toit. Leporello m'apprit le reste. Des paysans, le voyant en peine, lui avaient indiqué le manoir de la marquise. Cette noble dame, veuve d'un compagnon du feu roi, vieillissait, retirée du monde, en son domaine de Pulgar. Sa charité la rendait célèbre dans cette partie de la contrée qu'on appelle la Vera. Mon valet était venu sonner à la grille, demandant assistance pour son maître, Don Miguel de Ercilla : c'était le nom que je prenais en voyage. Aussitôt, Doña Andrea avait envoyé ses gens à mon secours, et m'avait fait installer dans la meilleure chambre de sa demeure. Elle me priait de rester l'hôte de Pulgar, jusqu'à complète guérison. Force m'était d'accepter un asile, d'ailleurs si courtoisement offert : ma blessure était cuisante, et la fièvre commençait à me gagner. J'envoyai Leporello me mettre aux pieds de la marquise.

Un chirurgien des environs me pansa de son mieux. Il prétendit m'avoir sauvé. En tout cas, grâce à lui ou à la nature, j'étais sur pied au bout de huit jours. Aussitôt rétabli, je pris mes dispositions pour un prompt départ. Je sollicitai de Doña Andrea la faveur d'une audience de congé. Elle me fit répondre que je lui serais agréable en m'attardant encore à Pulgar. La maison entière était en fête : sa fille unique revenait du couvent le jour même. J'étais convié à me mêler aux réjouissances ordonnées pour cet heureux retour. La gratitude me rendait esclave des moindres désirs de madame de Montalvo : je consentis à rester.

En m'habillant, je questionnai Leporello.

« La mère, me dit-il, a grand air sous son deuil. Quant à la fille, je n'ai pu la voir. Je sais seulement qu'elle a seize ans à peine, et qu'elle arrive de Notre-Dame-de-Grâce d'Avila. Les gens d'ici paraisse

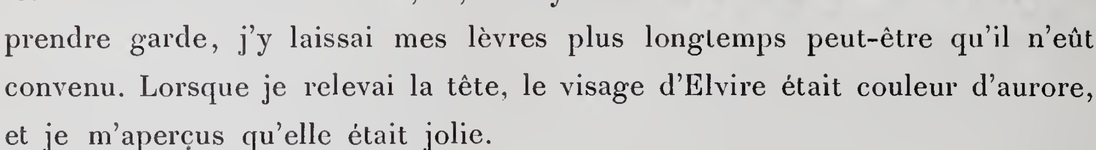
adorer leur jeune maîtresse : ils ne tarissent pas d'éloges sur ses vertus.

— Quelque ingénue de province, » pensai-je.

On annonça le comte de Ercilla aux dames de Pulgar. Les moindres détails de cette entrevue sont présents à mon esprit : vous souffrirez que je m'y complaise. Il me semble voir la vieille marquise, coiffée du chaperon des veuves, s'avançant vers moi, droite et simple. Non loin d'elle, brillaient, dans la clarté douce du vitrail, une robe blanche et des cheveux blonds.

« Elvire, dit Doña Andrea, le comte est notre hôte. »

C'était presque une enfant encore, qui me parut de beauté médiocre. Au furtif regard qu'elle jeta de mon côté, deux larges yeux, de pâle azur, illuminèrent sa maigre figure. Avec une révérence de pensionnaire, elle me tendit la main. Je pris ses doigts frêles, et je les baisai : leur fraîcheur était délicieuse, et, sans y prendre garde, j'y laissai mes lèvres plus longtemps peut-être qu'il n'eût convenu. Lorsque je relevai la tête, le visage d'Elvire était couleur d'aurore, et je m'aperçus qu'elle était jolie.



« Cette espiègle est mon trésor, disait la marquise, jouant avec les nattes ambrées de l'enfant. J'eusse voulu qu'elle restât au couvent une année encore, pour y devenir parfaite : la place des cœurs purs est parmi les anges. Voici qu'il lui plaît de revenir, parce qu'elle s'ennuie, dit-elle! Je devrais gronder. »

La jeune fille passa la tête sous le bras de sa mère et se blottit frileusement contre son cœur.

« C'est là ma place, dit-elle d'un ton de câlinerie mutine. »

Une étreinte passionnée rapprocha les deux têtes, boucles d'or et cheveux gris, et j'entendis un murmure de tendresse. Ainsi cachée sous les voiles de sa mère et tout abritée de chaste amour, cette vierge de

seize ans me parut plus inaccessible et plus lointaine de moi que l'Infante.

La marquise avait du savoir et de l'esprit; la conversation s'établit, facile et légère. Elvire, penchée sur un métier de tapisserie, demeurait dans un coin, silencieuse.

« Vous ne dites donc rien, mon ange? fit sa mère. Comte, excusez-la; vous l'intimidez. Singulière enfant! Toujours, quand elle arrive, elle m'as-



sourdit de son babil. N'avez-vous rien à nous conter, mon cœur, sur votre belle vie de Notre-Dame?

— Je me hâte, dis-je en me levant, de rendre à doña Elvire la liberté et la voix. Je n'ai que trop usé de vos bontés, señoras; je prendrai congé ce soir même.

— Vous m'offensez en parlant ainsi, répondit la marquise. Vous n'êtes point guéri, seigneur comte. Il vous faut quelques jours encore l'air de nos montagnes et les breuvages du docteur. Elvire serait confuse de vous chasser. »

Une pensée mauvaise traversa mon cerveau. Soit! me dis-je. Et m'approchant de la jeune fille : « Je supplie Votre Grâce, murmurai-je, de ne point s'apercevoir de ma présence. »

Elle leva vers moi ses yeux limpides où flottait une ombre de crainte.

« Vous ferez pleurer ma petite nonne en lui parlant comme aux

dames de la cour. Venez ça, ma mie, et montrez-nous ce grand ouvrage.

— C'est pour la chapelle d'Avila, ma mère. Une scène du Dernier Jugement. »

Je me penchai sur la tapisserie. Le front d'Elvire était à deux lignes de mes lèvres.

« Cet alguazil fait une laide grimace! dis-je en désignant un personnage que la brodeuse habillait de soie rouge.

— S'il vous plaît, c'est un diable de l'enfer.

— En vérité. Pourquoi en veut-il à cet homme jaune?

— C'est un damné, celui-là. Voyez : ici sont les menteurs et tous ceux qui firent de la parole un mauvais usage. Leur langue est arrachée par la fourche ardente. »

Son doigt mignon, rougi par l'aiguille, courait au milieu des figures, atroces ou grotesques, des tourmenteurs et de leurs victimes.

« Alors, celui-là n'a fait qu'impostures : il a plus de cent diables à ses trousses.

— C'est un courtisan. »

Elle dit cela de sa voix la plus fraîche. Soudain, la fureur comique d'un démon la mit en gaieté, et, pour la première fois, je la vis rire. Le rire est l'épreuve de la beauté, mon cher Pons. Chez la plupart des femmes, il n'est qu'une grimace qui rompt les lignes du visage et montre à nu les bas-fonds de l'âme. Les sottes et les impures n'y résistent pas ; mais celles qu'il embellit, croyez-moi, sont de race divine.

Le rire d'Elvire était un miracle. Il chantait, comme une claire musique, et secouait d'un frisson sa gorge enfantine. Chez elle, tout riait, le col pâmé, les frémissantes épaules, les joues épanouies, la bouche illuminée. Devant cette forme chaste, ainsi renversée, je sentis la morsure du désir. A l'espoir d'entendre, un matin d'amour, ce rire-là sonner sous mes baisers, mon vice, un instant endormi, eut un éveil sauvage. Et

je me jurai — de tels serments m'étaient faciles! — de cueillir sans tarder cette fleur d'enfance !

Pour apprivoiser ce cœur farouche, il fallait des ruses d'oiseleur. Je me fis caressant, fraternel; j'imitai de mon mieux l'accent d'Elvire pour lui parler des choses qu'elle aimait. Peu à peu, je la surpris à s'enhardir. Mes badinages ramenèrent sur ses traits cette gaieté qui la rendait si belle. Au bout d'une heure, nous étions amis. Notre entretien, commencé à voix haute, sur un ton de coquetterie décente, s'achevait tout bas en un murmure de confidence, plein d'aveux, de silences et de soupirs. Elle me contait sa vie de recluse; je lui disais des histoires guerrières. Elle aurait voulu vivre aux temps de chevalerie et panser de ses mains les blessures des preux. Elle m'avoua, dans sa franchise ingénue, qu'elle eût désiré me guérir elle-même, prétendant connaître un baume d'une vertu souveraine; et, m'ayant questionné sur les causes de ma présence à Pulgar, elle me félicita gentiment de ma vaillance.

« Vous fûtes attaqué par des bandits? » demanda-t-elle.

Leporello, toujours zélé, me donnait à l'office pour un paladin; d'après lui, j'avais défendu l'honneur d'une belle voyageuse dont le carrosse était assailli par des mécréants. Je dus répéter, en l'embellissant, le récit de mon valet; mais je lui sus gré de son imposture, en voyant palpiter d'enthousiasme le jeune sein d'Elvire.

« J'aime les coups d'épée donnés pour les dames, s'écria-t-elle, toute rayonnante de bravoure naïve.

— Est-ce au couvent, señorita, que vous avez pris ces goûts de bataille?

— Mon père était soldat, répondit-elle. »

Pardonnez-moi ces longueurs, mon cher hôte : je m'oublie à revivre, une à une, les secondes de cette heure bénie. Tout ce qu'elle dit ce jour-là fut divin. La grâce un peu sauvage de ses pensées m'apparaissait à travers un cristal. Elle me dévoila le mystère de son âme : la bonté, la foi, l'héroïsme s'y reflétaient en images fidèles. L'idée du mal glissait sur son esprit comme l'eau sur un marbre. Chimères enfantines, sereines mélancolies, espoirs crédules, tout me semblait nouveau dans sa bouche. Sa candeur

soufflait sur mon vieil ennui des bouffées d'avril. Je l'eusse écoutée parler toujours. Il fallut la quitter. Je m'arrachai d'elle, pénétré d'un trouble inconnu. Elle m'avait grisé de sa douceur.

Certes, j'avais rencontré bien des jeunes filles : je me connaissais en pudeurs menteuses. Je savais ce qu'il peut se cacher, derrière un front d'ange, de ruse sournoise et de froid calcul. Mais, cette fois, c'était bien l'innocence! Sa voix sonnait le son de l'or; un azur profond bleuissait ses yeux. La Vertu, ignorant le péril, le dédaignant peut-être, venait de s'égarer sur mon chemin. L'apparition de cette étrangère m'irrita comme un défi.

Devant le monde inexploré qui m'était promis, ma curiosité s'exaspéra. La loi de mon caprice était implacable et je lui obéissais en esclave aveugle. Elle prononça la sentence d'Elvire.

Cette sentence, il m'était facile de l'exécuter. J'avais la certitude tranquille d'être aimé déjà de cette enfant; ses regards, en m'apercevant, se chargeaient d'aveux. Son amour attendait, désarmé, ma première audace. Elle n'était pas de celles qui se marchandent, lorsqu'elles ont résolu de se donner.

Jusqu'alors je devais mes triomphes à ma seule renommée : j'étais las de ces joies qu'on ramasse. Elvire au moins ignorait Don Juan! Elle n'aimerait en moi que moi-même. N'était-ce point mon rêve inavoué, de refléter mon image au fond d'une âme neuve et de m'y contempler, rajeuni?

Mais c'était un époux qu'elle attendait! La foi qu'on n'engage point devant l'autel n'existait pas pour sa piété naïve. Sa conquête exigeait un crime. Je n'en étais plus à les compter! Au surplus, ma cruauté frivole s'amusait de l'idée d'un mariage : c'est un féroce conseiller que l'ennui. Pourtant je pressentais confusément qu'il y aurait un lendemain grave à ces noces hasardeuses. Mais ne savais-je pas mes devoirs? La duchesse Tenorio, veuve d'un époux vivant, serait assurée d'un sort digne d'elle. D'ailleurs, je ne raisonnais point : j'allais au mal, comme la flèche au but.

Quelques jours passèrent. Un soir nous étions au jardin : Doña Andrea, un peu souffrante, s'était retirée. C'était la fin d'une journée radieuse.

Elvire, décoiffée, palpitante, suivait le vol des libellules à travers le verger. Tout à coup elle poussa un cri : la fuite d'un reptile l'avait surprise. Sans y prendre garde, elle se blottit contre ma poitrine. Je fermai mes bras autour de sa taille et j'imprimai sur son front la marque de mes lèvres...



Pons, j'ai vu couler bien des larmes; j'ai versé le sang; j'ai entendu la colère de Dieu gronder sur la mer; je n'ai rien vu d'aussi solennel que l'effroi de cette vierge en face du baiser! Elle s'affaissa, comme un lis coupé, tandis qu'une ombre de mort voilait sa pâleur. Je l'enveloppai d'une étreinte nouvelle.

« Elvire, reviens à toi! Je t'aime. »

Une fraîche rosée ranima ses yeux, et je sentis renaître sur sa bouche un sourire dont je bus le parfum.

« As-tu peur encore? demandai-je.

— Peur! Et de quoi? Vous êtes gentilhomme, et je suis fille noble.

— Voulez-vous de moi pour époux, Doña Elvire? »

Sa petite main tomba dans la mienne : « Miguel, je vous donne mon âme.

— Tu m'aimes donc?

— Du jour où je vous vis, je vous appartins. »

Je rouvris les bras pour la saisir.

« Rentrons, soupira-t-elle. A demain, Miguel. »

Elle posa ses doigts sur ses lèvres, et je vis la blancheur de sa robe se perdre dans l'ombre du jardin.

... Ah! chevalier! j'ai hâte d'en finir!... On nous maria. Les noces d'Elvire de Montalvo et du comte Miguel de Ercilla mirent la verte Vera tout en fête. Les pâtres du Gredos m'amenèrent l'épousée sous un dais de feuillages. Je la reçus des mains de sa mère, au son joyeux des cloches de Pulgar, par un matin d'été.

A peine le prêtre eut-il béni les anneaux, j'emportai Elvire comme un

voleur. Un château que je possédais aux environs de Ségovie était préparé pour nous recevoir. Ce fut là... Ici, je veux me taire! Il est des souvenirs qu'on n'évoque point sans les profaner.

Mes sens, repus à toutes les auberges du plaisir, dormaient depuis longtemps d'un lourd sommeil. Le réveil m'attendait sur le sein d'Elvire. Celles qui se livrent tout entières sont les enchanteresses sans rivales. Seules, elles savent le secret vainqueur. L'extase qu'on devine en leurs yeux mourants opprime les volontés les plus fières ; leur chaste abandon, leur pudeur docile font murmurer des mots désappris. On croit leur donner la joie, on la reçoit d'elles ; elles la multiplient en la purifiant. La volupté est fille de l'innocence ! Les délices de cette nuit nuptiale me ravirent au ciel de l'Amour. Elle me berça, la bonne compagne, en des songes aussi frais que son haleine, et, dans l'enlacement de ses bras maigres, pour la première fois, je goûtai l'oubli.

Elle s'endormit au matin, heureuse et lassée. J'écoutais le bruit léger de son souffle, à travers son sourire. Elle était si charmante ainsi que j'eus peur. Je craignis, si j'étais encore là à son réveil, de rester le prisonnier de sa faiblesse. Un geste, devenu inconscient à la longue, me faisait rejeter aussitôt les fleurs respirées. Ma vanité m'interdisait l'attendrissement à l'égal d'une honte. Le souci de ce que j'appelais ma liberté me rivait à mon destin solitaire. Et puis, tant de lendemains m'avaient menti que jamais je n'eusse osé croire au retour d'une heure pareille. Que sais-je encore ?... Je ne devais comprendre que plus tard qu'il est des parfums immortels et des ivresses qui durent.

J'effleurai d'un baiser les cheveux d'Elvire, et je partis. Une courte lettre, que je confiai à Leporello, lui révélait de quel époux, indigne de sa vertu, elle allait désormais subir le nom.



J'avais toujours souhaité de voir les Indes : je décidai de faire ce voyage. Je mettrais entre Elvire et moi l'Océan. Leporello me rejoindrait à Palos. L'amiral Sayavedra, qui appareillait pour les pays de l'or, était mon ami. Il donna en mon honneur une fête à son bord. Ce fut une orgie; j'en avais besoin. Au milieu d'aventuriers et de courtisanes, je redevins Don Juan; on m'admira. Tous m'enviaient : j'étais si heureux!



Dès que Leporello fut arrivé, je m'enfermai avec lui.

« Eh bien? » demandai-je?

Sa face de coquin s'assombrit : « C'est fait, mon maître!

— Qu'a-t-elle dit?

— Rien. Pas un mot. Après avoir lu votre lettre, la señora porta la main à son cœur, et tomba toute droite, à la renverse. Ses femmes sont accourues, qui l'ont ranimée.

— Elle a parlé, alors?

— Non. Elle semblait absente d'elle-même, et fixait un angle du mur... Celle-là n'est pas comme les autres, monseigneur!...

— Va-t'en! m'écriai-je. »

A ce moment, les cloches du bord sonnèrent le départ, et le vaisseau leva l'ancre.

Quelle prison que l'orgueil! J'étais grand d'Espagne, mes désirs ordonnaient : je n'avais qu'un mot à dire à Sayavedra. Il eût mis un canot à la mer : rien n'était irréparable encore. Sur cette terre d'Espagne, qui s'effaçait là-bas, dans la nuit, m'attendaient la paix et le pardon. Je ne dis rien. Je ne voulus pas que derrière moi l'on rît de Don Juan : je portai le poids de ma triste gloire.



Aux Indes, où je demeurai près d'une année, j'accomplis ma besogne coutumière. Mon nom, dans ces capitaineries lointaines, aujourd'hui fait scandale encore. Je souillai de mes débauches cette terre de gloire.

Je m'étais flatté d'amuser mes regards au spectacle d'un autre univers; mais pour refléter ces vierges merveilles, il fallait des yeux que je n'avais plus. Je retrouvai sur cette terre sauvage l'âme prolongée de la patrie : une ombre me voilait la beauté des choses. Ainsi, il n'était rien, sous ce nouveau soleil, qui n'eût déjà fatigué mon cœur! En cet étrange et joyeux décor se continuait le vieux duel monotone de l'homme et de la femme, aussi vain que dans l'ancien monde, et, comme là-bas, perfide et cruel. J'y répétai mon rôle insipide. La comédie où je jouais depuis tant d'années le même personnage ne gagnait rien à changer de tréteaux. J'éteignis les lumières du théâtre, j'arrachai mon masque, j'essuyai mon fard et j'allai,

histrion avide de grand air, demander à la solitude un peu de liberté et de silence.

L'amertume de l'exil est salutaire. L'isolement m'inspira des pensers nouveaux. Je sondai le vide de ma destinée. Où en étais-je après tant de fortunes? J'avais trente ans et plus de souvenirs qu'un aïeul. J'étais né riche, beau, puissant, illustre : le sort m'avait comblé de ses faveurs. De quelles joies pouvais-je manquer? Je fis mon compte.

J'aboutis à ceci : de toute cette vie, pompeuse et bruyante, il me restait la mémoire d'une heure. Les plus enviées donneuses d'amour, dames de haute lignée, courtisanes savantes, avaient lassé en moi le désir : une enfant m'obsédait de son charme. J'avais bu la soif à son baiser.

Je compris alors que pour peupler le pays désert où se consumait ma tristesse, il suffisait de la seule Elvire. Non qu'une vraie clarté dessillât mes yeux! Je songeais aux enchantements de cette nuit unique, avec l'égoïste regret d'un buveur dont la coupe s'est brisée, encore pleine, et je ne plaignais que moi-même, en me rappelant l'hymen parjuré. J'évoquais la forme d'Elvire, sa frêle beauté heureuse de s'offrir, sa grâce d'épouse fière d'être vaincue. Je m'enivrais, comme un fiancé, de cette pure image, et je maudissais l'orgueil stupide qui m'avait fait partir, inassouvi. Pourquoi m'être ainsi hâté de fuir? J'avais craint les déboires du réveil : et si le rêve s'était prolongé? Peut-être est-il de rares créatures auprès desquelles le lendemain se suppose et dont la foi persiste longtemps? Si elle était de celles-là, l'abandonnée? Si j'avais passé, moi, l'insatiable, à côté d'une telle joie, sans l'épuiser! Je remuai les cendres de mon cœur : il y couvait un feu qui m'épouvanta. J'essayai de railler, par habitude. Allais-je par hasard devenir amoureux de ma femme, moi, Don Juan Tenorio? Je voulus chasser l'importun fantôme : il s'obstina doucement à me suivre. Je dus renoncer à me mentir. Il me fallait une seconde nuit, dans les bras d'Elvire. Je la désirais éperdument.

D'après les lettres de mon intendant, la duchesse, ma femme, avait quitté la maison, le jour même de mon départ, pour se réfugier auprès de sa mère. Un courrier récent venait de m'apporter la nouvelle de la mort soudaine de

Doña Andrea. La marquise de Montalvo n'était plus : le malheur de sa fille avait hâté sa fin.

Je partirais, j'irais à Pulgar! J'apporterais à l'orpheline inconsolable, à l'épouse délaissée, mon amour victorieux de l'absence : Don Juan, pour la revoir, traverserait les mers! Quelle femme n'eût payé de toutes ses larmes un pareil hommage? J'estimais cela suffisant; j'étais ainsi. Arrivée au suprême degré d'inconscience, la vanité devient de la candeur. Je pensais m'acquitter royalement envers Elvire, et j'escomptais déjà par avance les transports d'allégresse et de gratitude qui salueraient l'aube de mon retour.

Combien la traversée me parut longue! N'ayant jamais attendu jusqu'alors, j'ignorais le charme des choses lointaines. La vie m'avait gâté implacablement. En me gorgeant de joies immédiates, elle m'avait interdit de connaître la seule illusion qui l'embellisse, le douloureux et divin espoir. Je m'étonnais, comme un enfant, de l'inévitable, et les lenteurs infligées à mon impatience m'inspiraient une sorte de colère. Quand j'atteignis le but de mon voyage, il ne me restait plus des heures de l'épreuve qu'un besoin brutal et la honte mauvaise d'être dompté.

Je revis d'un œil sec la maison quittée. C'était le soir. La bise aigre et glacée de novembre couvrait le sol de Pulgar d'une jonchée de feuilles; le parc, témoin des aveux d'Elvire, était la proie saignante de l'automne.



Les choses semblaient, à ma venue funeste, se vêtir d'une plus sombre mélancolie. Je connaissais, pour en avoir été l'hôte, les moindres détours de la demeure : je parvins, sans rencontrer personne, à la chambre d'Elvire.

Elle était accoudée, languissante, sur la croisée ouverte à la nuit :

« Miguel! » cria-t-elle.

Et ce fut tout. Elle restait là, terrifiée, inerte. Je voyais son cœur affolé battre sous sa guimpe, j'entendais trembler ses mains sur la soie de sa robe.

Je m'attendais tout au plus à des larmes. Cette muette stupeur m'offensa. J'ignorais les âmes de cette trempe. Ce fut la minute où je jouai ma vie.

« On me nomme Don Juan, » répondis-je.

Je fis un pas vers elle : elle pâlit, comme jamais on ne vit pâlir.

« Je suis la veuve du comte de Ercilla, dit-elle.

— Vous êtes ma femme!

— Hélas! je le sais!... »

Amaigrie, fanée par les larmes, elle semblait le fantôme d'une sainte : j'osai lui parler de sa beauté. La honte incendia son visage.

« Par pitié, taisez-vous! supplia-t-elle... Si vous êtes chrétien, vous partirez! »

Croyant qu'elle faiblissait, je tendis les bras.

« Elvire, tu es à moi! Je te veux!... Rappelle-toi ton serment au pied de l'autel... »

Et j'ajoutai, sans songer que je blasphémais : « Je t'aime... Comprends-tu? »

— Eh bien, faites! »

Et, les mains croisées sur son sein, sans un cri, sans un geste, immobile et glacée, — elle attendit.

Oui, chevalier, j'ai fait cela : j'ai violé l'épouse! N'était-ce pas mon droit? Trop faible pour lutter contre l'outrage, trop fière pour appeler les valets, Elvire céda, froide et pâmée. Mais elle ne me livra que sa dépouille. En vain mon baiser chercha le sien : l'horreur et le mépris lui scellaient les lèvres. Je meurtris son sein sans le réchauffer. Elle se refusait en s'abandonnant... Lorsqu'elle s'affaissa, demi-mourante, on eût dit que la beauté s'était enfuie avec l'amour de ce corps profané. Ma rage se changea en épouvante, et je m'enfuis, de la fuite des lâches!... »

Don Juan se tut, la voix lui manquait.

« Vous plaît-il d'entendre la fin? murmura-t-il.

— Oh! dites-moi tout, je vous en supplie! »

Le seigneur de Miremonde, appuyant sur sa main son front de cire, acheva lentement le triste récit.

* * *

« Je n'avais point prévu ce comble d'injure. Cette puissance, qui me

rendait si vain, s'était brisée contre une force invincible. Il était quelque chose ici-bas de plus hautain que ma volonté; je ne pouvais rien contre certaines âmes. Elle ne m'avait même pas fait l'honneur de lutter, cette enfant chétive! Prise en l'étau serré de mes bras, elle était restée libre et lointaine. L'orgueil de Don Juan gisait, écroulé, sous son dédain. Me rappelant alors de quelle façon se donnait Elvire, lorsqu'elle se donnait, je comparais l'horreur inutile d'un tel attentat à cette belle nuit d'inoubliable amour, dont le regret me servait de remords. J'étais banni du ciel entrevu. Ce qu'il y avait encore d'humain au fond de mon cœur disparut au souffle du désespoir, et je sombrai dans l'ignominie.

Ici commence une période de ma vie dont il messied de remuer la fange. Devenu le bouffon de mes propres vices, je perdis jusqu'à cette noblesse



native qui m'avait illustré dans l'orgie. Je me grisai des plus grossiers breuvages, je m'étourdis des bruits les plus vils. Le vacarme insolent de mes folies monta jusqu'au trône. Ni la disgrâce royale, ni les foudres de l'Église ne changèrent ma conduite. Ce fut à ce moment que je devins célèbre. Leporello dut renoncer à tenir sa liste. Deux sœurs s'égorgèrent à cause de moi.

Une nuit, je donnais à souper dans mon palais de Séville. Les amis de Don Juan se divertissaient; mes moindres mots soulevaient de grands rires.

Soudain, un de mes domestiques me remit une lettre scellée de noir. Je crus à quelque exhortation pieuse, comme j'en recevais à tout propos, et je réclamai le silence. Je voulais offrir à mes convives le régal d'une lecture à voix haute. La plus belle de mes voisines me prêta, pour briser le cachet, une des épingles de ses cheveux. J'ouvris la lettre... et, dès le premier mot, je la lus tout bas! La voici, je la sais par cœur :

« Adieu, Miguel, mon cher époux! Reçois mon âme... Ceux qui m'ont assistée dans ma misère voulaient me dicter des paroles de haine; ils t'appellent d'un nom que je ne connais point... Écoute ceci, qu'il faut bien que tu saches : je n'ai jamais cessé de te chérir! J'ai follement espéré ton retour...

« Celui qui revint un soir, ce n'était pas toi. Mais à celui-là aussi je pardonne... Pourquoi m'as-tu brisée? Je t'appartenais. J'étais ta femme et ta servante. Il fallait m'ordonner doucement, j'eusse obéi... Nous ne nous reverrons plus, mon Miguel! Apprends au moins comme t'aimait

ELVIRE. »

C'en était trop! Une clarté subite inonda mon cœur, et je conçus l'horreur de mon crime. L'adieu d'Elvire, échappé de mes mains, vint tomber sur la table banale, au milieu des coupes et des fleurs.

En quel lieu inconnu se mourait-elle? Je me levai pour y courir. Je saurais la sauver et la reprendre!

Cependant l'orgie continuait autour de moi sa fête outrageante.

« Eh bien, Don Juan! Cette lettre? fit quelqu'un... Nous écoutons... »

A cet écho du passé, ma raison s'enfuit. « Arrière, vous tous! » criai-je.

Et je fondis, l'épée en main, sur mes hôtes; leur foule s'évanouit, épouvantée. Chacun s'en fut porter la nouvelle que Don Juan venait d'être atteint de démence.

Leporello, fou de terreur, rampait à mes pieds.

« Qui t'a remis cette lettre? lui dis-je.

— Un père de Saint-François, monseigneur.

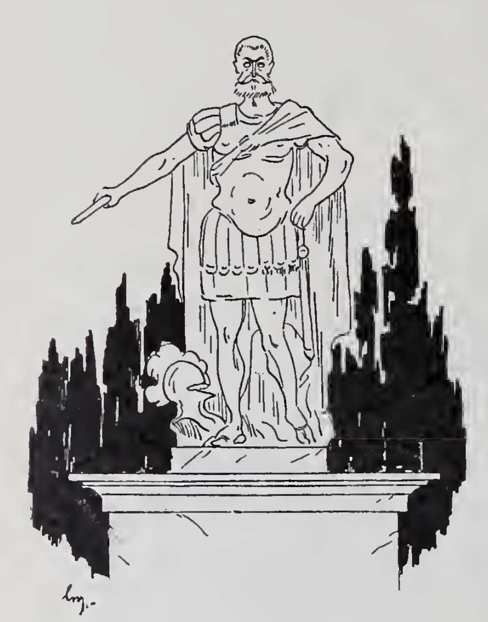
— Ce moine, le connais-tu? Allons, parle!

— Oui, maître. Mais vous m'avez défendu de prononcer son nom devant vous...

— Ottavio! » criai-je.

Ceux d'autrefois me payaient leur dette!... Pardonner, c'était bon pour Elvire; mais Doña Anna ne pardonnait point. J'étais à la merci de sa haine.

Soit! j'irais m'humilier aux pieds d'Ottavio! Il avait souffert, celui-là, il pouvait comprendre. Je n'espérais plus que dans sa pitié.



Je courus au couvent de Saint-François. Tout y dormait. J'appelai, je menaçai : rien ne répondit.

Enfin la porte du vieux cimetière céda sous mes coups; je troublai de mes cris la paix des morts. La grille d'un tombeau me barra le passage. Au sommet du mausolée magnifique, la statue du Commandeur Ulloa blanchissait la nuit.

Encore un que j'avais oublié! Que me voulait-il? L'horreur de sa vue m'imposa silence.

— Il s'agit bien de toi! murmurai-je.

Et, saisi d'une rage sacrilège, je tendis le poing vers l'assassiné. Je crus voir alors, — chimère ou prodige? — s'abaisser lentement son bras de pierre. Le geste affreux désignait une tombe. Mes yeux obéirent, et je lus ces mots, gravés sur un marbre que la lune caressait d'un rayon livide :

ELVIRE, DUCHESSE TENORIO,

DIX-HUIT ANS.

Je jetai un cri, que j'entends encore.

Une main se posa sur mon épaule : Ottavio se tenait devant moi.

« Nous l'avons mise là, auprès de lui! me dit-il. Cette fois, enfin, es-tu las de crimes?

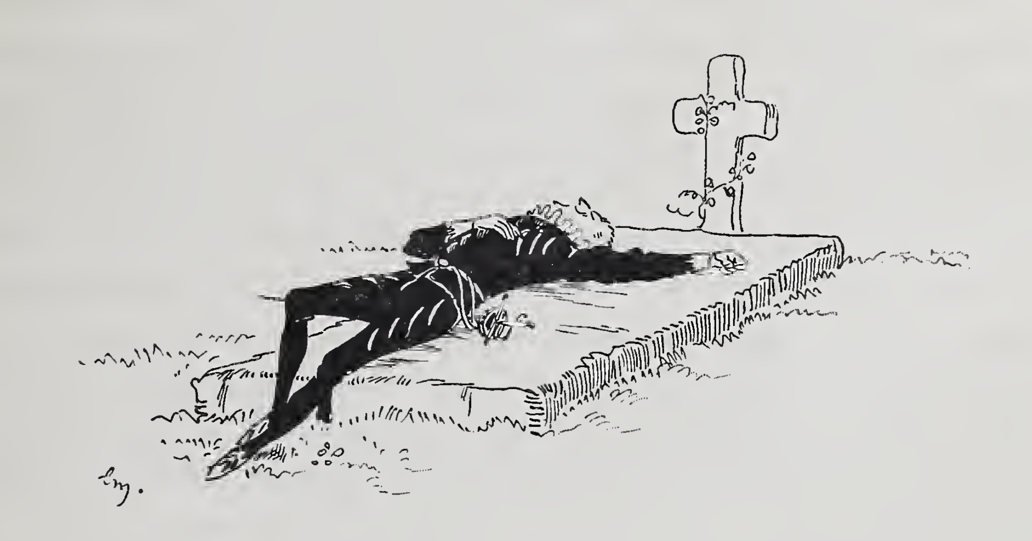
— De quels crimes parles-tu ? Je n'en connais qu'un. A bas la statue !... Vanité ! Mensonges !... »

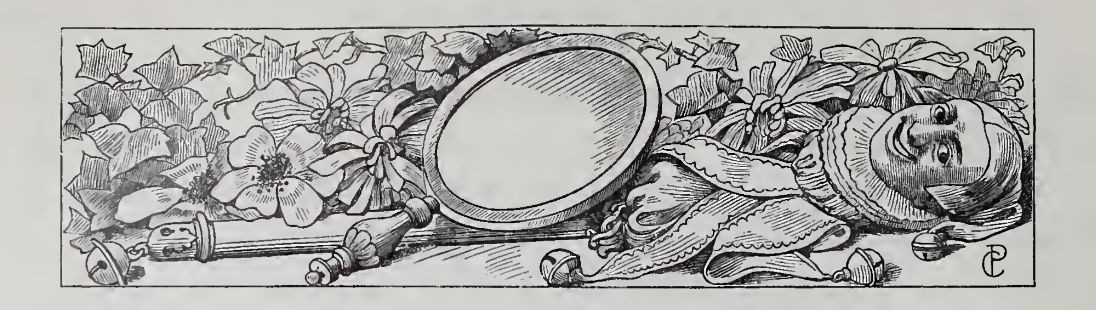
Mon esprit avait fui loin de moi : je m'élançai pour renverser la statue, dont la froide majesté m'insultait. Cet effort insensé me terrassa. Les membres raidis, l'écume aux lèvres, je m'abîmai sur la tombe d'Elvire. Des fossoyeurs me trouvèrent là, au matin ; ils me rapportèrent dans mon palais, me croyant mort.

Ce fut en effet cette nuit-là que Don Juan mourut... »

La nuit prit fin avec son récit. Le premier rayon qui blanchit les vitres éveilla les alouettes de Miremonde. Debout, à la fenêtre ouverte, Pons admirait ce lever d'aurore, et son cœur, guéri des maux de l'enfance, s'emplissait librement de clartés nouvelles.

HENRI LAUJOL.





A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

MADAME BARETTA-WORMS

Le poète disait que la plus belle épitaphe que l'on pût mettre sur la tombe d'une Romaine, c'était ce simple vers :

Elle vécut chez elle et fila de la laine.

On pourrait dire de mademoiselle Baretta, aujourd'hui madame Worms, que sa biographie tient tout entière dans une ligne : « elle vécut chez elle et joua la comédie ». Il n'y a pas d'existence plus unie que la sienne, plus dépourvue d'événements, plus dénuée d'imprévu. Il semble qu'elle se soit abandonnée au courant qui l'emportait, et qui, d'un mouvement insensible et continu, sans accroc ni accident, l'a menée paisiblement du Conservatoire à l'Odéon et de l'Odéon à la Comédie-Française ; et, une fois à la Comédie-Française, elle a régulièrement, avec l'approbation du public, monté des humbles rangs qu'occupent les pensionnaires au Sociétariat, et nous la verrons un jour, sans bruit, de son petit air tranquille et avenant, prendre possession du titre de doyenne, que la fortune lui apportera, comme le reste, en souriant.

Mademoiselle Baretta, gardons-lui son nom de jeune fille, puisque aussi bien c'est sous ce nom qu'elle est encore connue au théâtre et sur l'affiche, mademoiselle Baretta (Blanche-Rose-Marie-Hélène) est née en avril 1856 dans la vieille ville d'Avignon. Son père y tenait un hôtel, l'hôtel qui pouvait offrir aux voyageurs la chambre où fut assassiné le maréchal Brune. Elle

était encore tout enfant, quand il se décida à quitter la province pour venir à Paris exercer la même profession. Il s'établit rue Saint-Honoré. Le hasard fit que la famille de mademoiselle Sarah Bernhardt habitait non loin de là. Mademoiselle Baretta et sa sœur (qui est morte aujourd'hui) avaient occasion de la voir souvent et se lièrent avec elle. Mademoiselle Sarah Bernhardt, qui n'était encore que la petite Sarah, était élève au Conservatoire. De quoi pouvait-elle bien causer avec ses deux gamines d'amies? Du Conservatoire où elle allait prendre ses leçons, et du théâtre où elle rêvait de se faire une grande place. Il n'en faut pas davantage pour tourner la cervelle à une petite fille. Ces récits et ces tableaux enflammaient l'imagination de la cadette, de Blanche. Dans la pension où elle allait pour achever son éducation, on lui faisait réciter des vers, et elle s'en tirait à ravir. Elle avait déjà l'instinct de la diction. Elle a gardé le souvenir d'un jour de triomphe, où le curé, après l'avoir écoutée avec bienveillance, lui donna amicalement une légère tape sur la joue, en lui disant : « tu iras loin, ma fille! » Le bonhomme ne se doutait guère, j'imagine, qu'elle irait à la Comédie-Française.

Elle y entra pourtant, mais ce qui vous étonnera sans doute, c'est qu'elle y fit à huit ans — vous avez bien lu : à huit ans — ses premières armes. On cherchait une petite fille intelligente pour jouer dans le *Supplice d'une Femme,* le rôle du bébé à qui son père apporte le jour de sa fête une belle poupée. Je ne sais qui la signala à l'auteur qui la trouva gentille et la choisit. Vous voyez qu'elle était prédestinée.

A douze ans et cinq mois, elle concourut pour être admise aux cours du Conservatoire; elle y fut reçue, et Beauvallet qui allait être son professeur, la voyant si grêle et si chétive, s'écria avec sa brutalité ordinaire : « Ah ça, est-ce qu'on va maintenant nous les donner en nourrice? »

Elle y resta quatre ans. La durée des cours ordinaires est de trois années. Mais elle était entrée en 1868, et l'année de la guerre désorganisa tous les services. Elle en sortit avec le second prix; le public avait jugé qu'elle méritait le premier, que ne lui décerna pas le jury. Il y eut là un de ces petits passe-droits qui ne sont pas très rares dans l'histoire des concours. La presse fut unanime à protester contre cette injustice, qui fit grand bien

à la victime, car elle mit tout de suite son nom en lumière, et lui attira une foule de sympathies. Il était dit que tout lui réussirait, même ses mécomptes. Celui-là, au reste, n'était pas bien gros. C'est si peu de chose qu'un prix au Conservatoire dans la carrière d'un artiste!

Le moment était venu pour mademoiselle Baretta de signer un engagement. A l'heure de prendre cette responsabilité redoutable, la famille hésita. Elle était retenue par des scrupules qui se conçoivent aisément, si l'on veut bien se rappeler qu'elle était originaire de la ville des papes. Le curé de la paroisse (celui-là peut-être qui avait prédit à l'enfant une brillante destinée) protestait, se fâchait.

« Que feriez-vous de moi? disait la petite fille. Vous ne trouverez pas à me marier, puisque je n'ai pas de dot.

— Cela est vrai pourtant, observait le père, nous n'avons pas de dot à lui donner.

— Laissez-moi donc m'en gagner une, » fit-elle résolument.

Cette logique était péremptoire. On lui permit donc d'accepter l'engagement qui lui avait été proposé par le directeur de l'Odéon. C'est en septembre 1872 qu'elle y débuta dans une pièce fort oubliée aujourd'hui, *la Salamandre*, d'Édouard Plouvier: débuts modestes qui ne furent remarqués que de quelques connaisseurs. Elle n'était pas de celles qui emportent de haute lutte, par un grand coup d'éclat, la renommée. Il lui fallait lentement, et spectateur à spectateur, conquérir la faveur du public. Par une ironie singulière du sort, ce ne fut pas sur son théâtre, mais bien au Vaudeville qui l'avait empruntée à l'Odéon, qu'elle obtint, l'année suivante, son premier véritable succès. Barrière cherchait, pour une pièce de lui, *Dianah*, un type de jeune femme que mademoiselle Baretta lui sembla réaliser. Il lui offrit le rôle, qu'elle accepta. Le drame n'était pas des meilleurs et ne réussit qu'à demi, mais la débutante gagna tous les cœurs.

Pardon si je me cite; mais j'ai plaisir à retrouver toute chaude dans mon feuilleton l'impression du moment. J'écrivais donc au lendemain de la première : « L'Odéon avait prêté au Vaudeville son ingénue, mademoiselle Baretta. Elle est adorable de grâce chaste, de gaieté voilée, de mélancolie



Chalot phot

MADAME BARETTA.

(COMÉDIE FRANÇAISE)

tendre. On ne saurait dire qu'elle soit très jolie; elle est bien mieux : elle est charmante ou plutôt c'est une charmeuse. A des dons naturels exquis, elle joint un art de diction qui serait remarqué sur n'importe quelle scène. C'est une des premières ingénues de Paris. »

Vous voyez que je ne ménageais pas l'éloge. Mais personne ne trouva qu'il y en avait trop. On était ravi. L'année suivante fut marquée par un incident qui amusa tout Paris, qui ne manqua pas de défrayer les chroniques de la semaine et les revues de fin d'année. Trois théâtres s'avisèrent de jouer à la fois l'*École des Femmes :* trois Agnès, mademoiselle Reichenberg à la Comédie-Française, mademoiselle Baretta à l'Odéon et mademoiselle Maria Legault au Gymnase, se disputèrent le premier prix. La pomme resta à mademoiselle Reichenberg, qui, de l'aveu de tous les bons juges, battit ses deux rivales. Mademoiselle Baretta, qui devait plus tard se former au vieux répertoire, n'était pas encore, malgré ses qualités de séduction, de taille à le bien jouer. Ce charme un peu précieux, cette espièglerie mouillée de tendresse, ce gentil petit air composé de malice fûtée et de mélancolie romanesque, qui nous avaient enchantés quand elle n'avait à dire que du Barrière, semblaient mièvres quand on les appliquait à l'œuvre robuste du maître.

Mademoiselle Baretta n'avait pas encore l'ampleur qu'exigent les rôles de la comédie classique. C'était en ce temps-là — car depuis elle a pris, à force de travail et en élargissant son jeu, plus d'envergure et plus d'autorité — c'était une bonne et aimable petite fille de la bourgeoisie contemporaine. Elle resta jusqu'en 1875 à l'Odéon jouant tous les rôles de son emploi, la Marianne de *Tartuffe,* l'Isabelle de l'*École des Maris,* la Diane du *Marquis de Villemer,* et même le Zacharie de l'*Athalie,* de Racine; mais là où elle était encore le plus séduisante, car elle y était elle-même, c'était dans la Geneviève de la *Jalousie paternelle* ou dans la Camille de la *Demoiselle à marier,* de Scribe, deux vieilleries qu'on avait reprises un peu pour elle, je crois, et où elle était charmante. Ou pour mieux dire, quand elle jouait la Marianne ou l'Isabelle, de Molière, c'était toujours la Geneviève ou la Camille de Scribe qu'on voyait. Elle ramenait tous les grands rôles du

répertoire à sa taille et à son air; c'était toujours et partout mademoiselle Baretta, une ingénue de la fin du dix-neuvième siècle, née dans la chambre où l'on avait assassiné le maréchal Brune.

M. Perrin ne faisait du vieux répertoire qu'un cas médiocre. Il prisait assez peu les qualités qu'il réclame. Il est probable que mademoiselle Baretta lui plut, justement par cet accent contemporain et personnel qu'elle prêtait à tous ses personnages. Il l'engagea, et c'est le 22 juin 1875 qu'elle débuta à la Comédie-Française dans l'Henriette des *Femmes savantes* et, un mois après, dans l'Angélique du *Malade imaginaire.*

Le charme opéra rue Richelieu comme il avait fait à l'Odéon. Elle plut tout de suite par la fraîcheur de son visage, par la grâce de son sourire, par la gentillesse de sa diction, au public qui aime les nouvelles figures et a des engouements. Les vieux amateurs réservaient leur opinion. Ils attendaient mademoiselle Baretta à une œuvre qui allât mieux que celles de Molière au tour particulier de son talent. M. Perrin remonta pour elle le *Philosophe sans le savoir,* de Sedaine, et lui donna le rôle délicieux de Victorine. On sait que ce qui fait le charme exquis du personnage, c'est son inconscience. Victorine est une bonne petite fille très naïve et très tendre, qui aime sans s'en douter, et qui pleure, comme elle le dit elle-même, parce que les jeunes filles pleurent souvent, sans savoir pourquoi. Mademoiselle Baretta changea la physionomie du rôle : elle y fit preuve de cette sensibilité nerveuse, un peu tourmentée et légèrement factice, qui était alors le caractère de son talent. Elle ne pouvait rien avoir dans le jeu de tranquille ni de large. En revanche, cette grâce compliquée et fébrile la servit merveilleusement dans ce même rôle, quand on reprit le *Mariage de Victorine,* de madame Sand. Elle était, cette fois, l'héroïne même du poète. Elle fut rappelée avec enthousiasme après chaque acte. Deux mois après, elle était nommée sociétaire (29 mai 1876).

A la suite de ce triomphe, mademoiselle Baretta traversa une phase, je ne dirai pas d'éclipse, mais d'attente. La plupart des artistes de la Comédie-Française ont connu les années de disette : pas un rôle nouveau à créer; rien que des reprises, rien que le répertoire... On languit dans l'inaction,

on piétine sur place; on s'use à ne rien faire, et ce que l'on fait est au-dessous de l'attente qu'on avait excitée.

Nous vîmes mademoiselle Baretta à la reprise de *Paul Forestier,* d'Émile Augier, reprendre le rôle de Camille qu'avait autrefois créé madame Victoria Lafontaine. Elle nous y parut bien petite fille. Elle reprit encore dans l'*Été de la Saint-Martin* le rôle d'Adrienne, où mademoiselle Croizette avait laissé de si séduisants souvenirs. On remarqua avec une surprise mêlée de chagrin que le personnage s'était comme réduit à rien entre les mains de la nouvelle sociétaire. Lorsque Adrienne se présentait sous les traits de mademoiselle Croizette c'était un grand premier rôle; mademoiselle Baretta le ramenait aux proportions d'une ingénue de vaudeville. Ce qu'il y avait d'étriqué et de mièvre dans son jeu ne s'élargissait point.

Elle portait dans l'ancien répertoire des grâces un peu maniérées.

J'écrivais le lendemain d'une représentation du *Barbier de Séville* (juin 1877) : « Mademoiselle Baretta est une comédienne qui empreint de sa personnalité tous les rôles qu'elle joue. Que ce soit Rosine, Henriette, Agnès ou Victorine qu'elle représente, elle en fait des Baretta. Elle leur donne à toutes ses jolis petits raffinements de naïveté précieuse, ses mines engageantes, ses caresses de voix, ses roueries de sourire. Rien ne convient moins à Rosine qui est aussi primesautière et droite qu'elle est maligne et fûtée. Non, en vérité, ce n'est pas du tout Rosine. Eh bien! ce n'en est pas moins charmant. Il ne faut pas dire que mademoiselle Baretta a de la grâce; elle est la grâce en personne, une grâce qui ne va pas, il est vrai, sans un soupçon d'afféterie, qui joue la franchise plus qu'elle n'est franche, qui donne la sensation de ces parfums délicieux et entêtants comme celui de l'héliotrope ou du bois de santal, tandis que mademoiselle Reichenberg fait plutôt penser à la rose, dont l'odeur est plus nette. J'avoue que la séduction qu'elle exerce est inquiétante, qu'elle irrite autant qu'elle charme; avec tout cela on ne saurait s'en défendre :

Sa grâce est la plus forte,

comme dit Alceste de Célimène, et Alceste se flatte ensuite de purger de ces vices du temps l'âme de sa coquette maîtresse. »

Ce fut un Alceste aussi qui exerça sur le talent de mademoiselle Baretta une considérable et heureuse influence : elle épousa son camarade Worms, qui n'est pas seulement un excellent comédien, qui est encore un des meilleurs maîtres de diction, un des plus habiles metteurs en scène que nous possédions à Paris.

Le mariage est de 1883, mais j'imagine que bien avant la conclusion définitive, mademoiselle Baretta avait plus d'une fois consulté celui qu'elle devait épouser, et qu'elle s'était trouvée bien de ses conseils. Elle avait remis aux mains de son futur mari la direction de son talent, avant de lui abandonner sa personne.

Que ce soit travail personnel ou enseignement du professeur, ce qu'il y a de certain, c'est que nous vîmes peu à peu mademoiselle Baretta, avant même qu'elle fût devenue madame Worms, se dégager de son joli maniérisme et s'élever vers le simple. Il se fit dans son talent une évolution, dont les connaisseurs suivirent les progrès d'un œil attentif et charmé. Parmi les rôles qu'elle joua dans cette période, il faut citer en première ligne la Céline de l'*Aventurière,* où elle était adorable de chasteté jeune, tendre et fière ; Suzanne du *Mariage de Figaro,* où elle était gaie et verdissante, pour me servir du mot de Beaumarchais lui-même, et Barberine dans la *Quenouille,* d'Alfred de Musset, où elle fut à la fois mélancolique et piquante.

L'autorité qu'elle prenait sur le public allait toujours croissant ; les habitués des mardis et jeudis l'avaient prise en grande amitié, et M. Perrin, qui lui savait gré de donner dans de vieux rôles une note contemporaine, la mettait toujours en avant. Chaque année, sa part de sociétaire s'augmentait d'un douzième, et j'étais obligé de rappeler, dans le journal, que mademoiselle Reichenberg, l'ingénue en titre, possédait un talent infiniment plus large et qu'elle avait l'envergure du répertoire antique.

Je ne faisais point la guerre à madame Baretta, car j'estimais son talent à sa juste valeur, mais je sentais comme un besoin de réagir contre un engouement que je trouvais excessif. Il fallut bien me rendre comme les autres, et l'applaudir sans réserve dans l'espiègle Casilda de *Ruy-Blas,* que personne n'a jouée, ne jouera comme elle, dans l'Hélène de *Mademoiselle*



[illegible] phot

LA LOGE DE MADAME BARETTA

(COMÉDIE FRANÇAISE)

de la Seiglière, dans l'Angélique du *Malade imaginaire,* dont elle a fait une création idéale, et enfin dans cette Rosine du *Barbier de Séville,* où je l'avais si fort malmenée autrefois. Et puisque j'ai cité mon feuilleton de 1877, il faut que je donne en opposition l'article que j'écrivais dix ans plus tard au lendemain d'une reprise de ce même *Barbier :*

« Madame Baretta-Worms, c'est dans le rôle de Rosine, la perfection même, l'idéal. Les ingénues s'imaginent toujours que Rosine est une fille très maligne et très délurée, qui est ravie de faire pièce à son tuteur, qui lui joue des tours pendables avec une joie perverse. Elles appuient sur les roueries que lui prête Beaumarchais, elles les soulignent. Elles font autant qu'elles peuvent de la Rosine du maître une gredine en herbe, quelque chose comme cette petite peste de Dachellery dans *Numa Roumestan.*

« Rosine est une honnête fille très chaste, très pudique, d'un cœur simple et d'un esprit droit. Elle ne se résout aux petites malices à l'aide desquelles elle trompe son tuteur, que pressée par une nécessité fâcheuse. Elle le dit elle-même : « Mon excuse est dans mon malheur, » et ailleurs : « Je suis « loin d'avoir cet usage du monde qui assure le maintien des femmes en toute « occasion. Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'inno- « cence même. » L'innocence même, voilà la caractéristique du rôle.

« Cette chasteté, cette bonne grâce, cette ingénuité railleuse et douce, mademoiselle Baretta les a rendues sans effort ; car ce sont là les qualités aimables dont se compose son talent. Étudiez-la dans ce rôle : il n'y a pas un geste, pas un mouvement de physionomie, pas une inflexion qui ne soient de la plus parfaite justesse, qui ne nous révèlent dans cette jolie Rosine une des créations les plus charmantes de notre théâtre, une âme tendre, pudique, réservée jusqu'en ses malices, s'ouvrant avec joie à l'amour, mais pénétrée de sentiments d'honneur, une Française exquise ! — Un rôle interprété de la sorte, cela est divin ! »

Je voudrais pouvoir rester sur cette note ! Mais depuis un an, nous voyons madame Baretta se diriger lentement, doucement, vers un autre emploi, celui des grandes jeunes premières et des grandes coquettes qui lui semble, j'imagine, plus brillant que celui des ingénues. C'est ainsi qu'elle a, dans

ces derniers temps, abordé le rôle de Camille dans *On ne badine pas avec l'Amour,* la Marquise de Presle dans le *Gendre de Monsieur Poirier,* Sylvia dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard.*

Je ne puis ni ne veux rien dire encore de ces ambitions nouvelles. Je crains que madame Worms, avec sa bonne grâce souriante de petite bourgeoise, ne soit pas trop faite pour représenter les grandes dames. Et, de fait, elle n'a porté, jusqu'à présent dans ces rôles nouveaux pour elle, qu'une rare intelligence et une grande envie de bien faire, mal servie par un organe insuffisant.

Mais elle a déjà une première fois vaincu nos résistances. Elle réussira sans doute encore dans son projet et elle pourra dire en tout cas, avec le poète :

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

MADEMOISELLE MARIE MULLER

Je la vois encore quand, pour la première fois, elle se présenta devant nous, en juillet 1880, au concours du Conservatoire dans une scène de : *Il ne faut jurer de rien.* Ce ne fut qu'un cri dans la salle : « c'est la *Cruche cassée,* de Greuze ! » Elle n'avait pas encore quinze ans : les cheveux d'un blond idéal, jolie comme un cœur et toute mignonne, un air de candeur répandu sur toute sa personne, qui faisait songer aux vers de Victor Hugo quand il parle de l'enfant :

Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Elle était si enfant qu'on ne lui donna qu'un second accessit, bien qu'elle eût enchanté le public, qui se laisse aisément prendre aux avantages extérieurs. L'année suivante elle nous revint sous les traits de Sylvia. Elle ! Sylvia ! C'était une gentille petite statuette de porcelaine de Saxe ; mais si gentille, si gentille ! Personne ne prit garde à ce qu'elle récitait ; les yeux étaient ravis d'admiration ; elle eut, cette fois, le premier accessit. Enfin,



Chalot phot

MADEMOISELLE MULLER

(COMEDIE FRANÇAISE)

l'année suivante, elle avait choisi dans l'*Épreuve nouvelle,* de Marivaux, la scène classique où l'ingénue, apprenant que ce n'est pas elle qu'on aime, laisse tomber le bouquet que lui a donné celui dont elle se croyait aimée. La scène est d'un effet sûr au théâtre et il n'y a pas de petite débutante qui ne soit certaine, avec ce geste, d'empaumer la salle. Non, vous n'imaginez pas l'exquise ingénuité, la grâce naïve de cette gentille poupée! Ce fut un charme, un enchantement.

On lui donna du coup son second prix, et M. Perrin n'attendit point qu'elle concourût pour le premier. Il l'engagea séance tenante : elle n'avait pas dix-huit ans.

Quatre ou cinq mois après, elle débutait dans le rôle délicieux de Rosette, la pauvre petite paysanne dont Perdican se joue de façon si cruelle dans *On ne badine pas avec l'Amour.* Elle séduisit le public des mardis et des jeudis par ses grands yeux clairs ingénus, par ses façons naïves et accortes, par l'innocence de son jeu, comme elle nous avait ravis au Conservatoire. On crut que l'on avait trouvé une rivale à mademoiselle Reichenberg. Mademoiselle Reichenberg avait l'air de n'en prendre aucun ombrage et, quand on lui parlait de la débutante :

« Elle est bien gentille, disait-elle, tout à fait gentille ! »

Elle joua la Cécile de *Il ne faut jurer de rien* et elle y fut très gentille, tout à fait gentille; elle joua l'Agnès de l'*École des femmes* et elle y fut fort gentille, tout à fait gentille ; point de poésie dans le rôle de Cécile ; pas d'ampleur dans celui d'Agnès, mais de la gentillesse, une gentillesse menue et mignonne.

C'est après l'avoir vue dans la Marianne de l'*Avare* que M. J.-J. Weiss, le critique des *Débats,* écrivait cette phrase terrible : « Le mignon poupéisme de sa personne qui a d'abord séduit le public, pourra bien tourner contre elle un jour. »

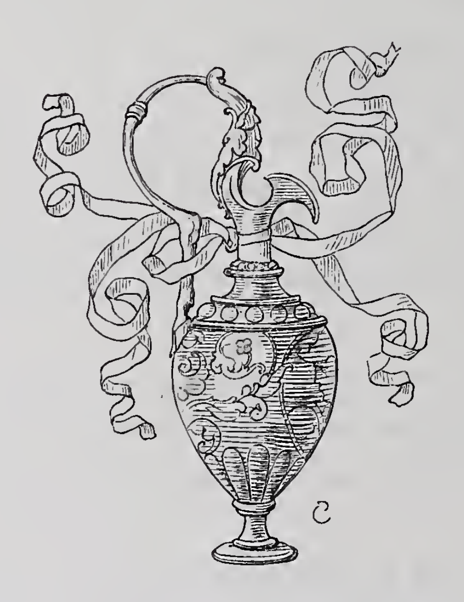
Ce jour n'est pas venu et j'espère bien qu'il ne viendra jamais. La vérité est, pourtant, qu'elle n'a été bonne que dans les rôles de second plan qui ne demandent qu'une grâce naïve ou une piquante étourderie : elle a été charmante dans Fanchette du *Mariage de Figaro,* dans Peblo le petit

moinillon du *Don Juan d'Autriche,* dans l'une des malicieuses jeunes filles de la *Coupe enchantée.* Peut-être était-elle trop menue pour la Diane de Xaintrailles du *Marquis de Villemer* et pour la Blanche des *Fourchambault.*

Elle mérite encore tous les éloges dont on l'a entourée, et sa charmante petite personne justifie encore l'engouement dont elle a été l'objet. Mais elle s'est contentée, comme on dit en style militaire, de marquer le pas; et, quand on a un rôle important à distribuer dans une pièce nouvelle, c'est encore à mademoiselle Reichenberg que l'on s'adresse. Pailleron avait besoin, pour sa *Souris,* d'une toute jeune fille, ignorante de son cœur et à peine échappée du couvent : c'était bien l'affaire de mademoiselle Muller, il a préféré mademoiselle Reichenberg qui a l'âge où l'on est doyenne. Pourquoi! — car il avait ses raisons sans doute, — il avait ses raisons... et il avait raison.

Mais mademoiselle Muller n'en est pas moins un bien joli Saxe!

FRANCISQUE SARCEY.





L'ART
AU
CERCLE DES MIRLITONS
1860-1888

Le public parisien ami des arts n'a pas manifesté un désappointement démesuré à la nouvelle que l'exposition annuelle du cercle de l'Union artistique n'aurait pas lieu cette année place Vendôme, mais bien rue de Sèze. Ici ou là, c'est toujours les Mirlitons. L'enseigne subsiste, et quelle enseigne! Les visiteurs, d'ailleurs, n'ont pas à changer de quartier et l'exposition même eût-elle été obligée de choisir

son local hors frontière, je connais des gens qui feraient plus de cent lieues pour voir un Meissonier ou un Gérôme, un Detaille ou un Carolus-Duran.

Mais, place Vendôme, la question du changement de local a failli amener des tempêtes dans le verre de coco que le cercle offre gratuitement à ses membres. La commission de peinture, présidée par M. Meissonier, voulait sa galerie habituelle et n'entendait pas en démordre. En vain, le comité lui disait : « Cette galerie n'est plus disponible. Les membres du cercle des Champs-Élysées, avec lesquels nous sommes fusionnés, y sont installés. Ils ont pris là leurs habitudes. On leur a placé les tables où ils pratiquent leurs jeux coutumiers, le placide piquet, l'émollient bésigue. Vous n'aurez pas le cœur de les déranger! »

Pendant ces discours insinuants, M. Meissonier plongeait sa main dans sa barbe de dieu marin, hochait la tête et ne se rendait pas.

Alors, on s'est mis à étudier des plans. L'un voulait couvrir la cour intérieure du cercle. Cet autre se demandait si l'on ne pourrait pas louer les baraquements des Tuileries. Bref, on ne savait auquel entendre lorsque, un beau jour, M. Meissonier, assuré de trouver pour les tableaux une lumière, un emplacement suffisants, retira son *non possumus*. Cet acte de courtoise abdication fut accueilli par des cris de joie; si une image audacieuse m'était permise, je dirais que la cagnotte se frotta les mains. Et, voyez le revirement des jugements humains : tel artiste qui croyait tout perdu si l'on n'exposait pas place Vendôme a dit plus tard dédaigneusement de cette salle : « Elle a perdu de son prestige depuis que Pranzini venait y faire des connaissances féminines. Vive la salle de la rue de Sèze! »

Et nous aussi, maintenant que le cercle de l'Union artistique quitte la place Vendôme, nous pouvons dire que sa salle d'exposition n'a jamais conquis les suffrages des artistes éclairés, lesquels trouvaient, pardon du jeu de mots, que leurs tableaux ne l'étaient pas assez. Ils ajoutaient que la place leur y était trop mesurée, et il fallait voir comme ils soupiraient en songeant au premier avatar de leur cercle, de ce cercle nomade qui se transporte aujourd'hui aux Champs-Élysées, mais qui a eu jadis un berceau si coquet, si souriant à son origine dans le joli hôtel de la rue de Choiseul.



La rue de Choiseul, que de souvenirs évoque ce nom dans l'esprit de tous les Parisiens qui ont l'âge d'homme! Aujourd'hui le principe auquel les Mirlitons doivent leur originalité, à savoir la fusion sous un même toit de cercle d'un élément mondain et d'un élément artistique, est entré dans nos mœurs, mais, aux jours de 1860, cela paraissait une sorte d'excentricité, une gageure destinée à être aussitôt perdue que risquée.

***

Le point de départ de la fondation du cercle a été une sourde protestation non contre l'amélioration de la race chevaline, mais contre les fastidieuses conversations qu'elle alimente. Las d'entendre toujours discuter dans un salon de club les performances des futurs *Gladiateur* et des *Fille-de-l'air* de l'avenir, quelques jeunes gens élégants s'avisèrent qu'en discourant sur la littérature, la peinture et la musique dans un local clos et couvert, en appelant autour d'eux l'élite des artistes, ils pourraient très agréablement tuer les deux ou trois heures pénibles de l'avant-dîner et ces soixante minutes, de minuit à une heure, où l'on aime à se dérouiller la langue en sortant d'une salle de spectacle ou d'un tralala mondain.

A tout seigneur tout honneur, d'autant mieux qu'il s'agit en l'occurrence d'un vrai grand seigneur. C'est le comte d'Osmond, encore vivant, grâce à Dieu, qui a eu le premier l'idée de fonder le Cercle Artistique et qui, en outre, l'a doté des trois institutions qui font sa vie et qui fonctionnent encore, la triple commission de littérature, de peinture et de musique.

Le comte d'Osmond appartient à l'aristocratie la plus haute et la moins mésalliée du faubourg Saint-Germain. Son père avait été ambassadeur à Londres sous la Restauration; sa sœur est la duchesse de Maillé. Un tel homme était bien placé pour entraîner dans son orbite les hésitants, les timides du grand monde. Il avait d'ailleurs le feu au corps. Passionné dilettante, il rêvait d'un cénacle d'hommes où l'on ferait de la musique entre soi et où l'on inviterait des directeurs de théâtres soucieux de dénicher les talents nouveaux. Telle fut l'idée première du cercle. Une autre vint s'y greffer. Dès cette époque, le salon de peinture tournait à la halle aux toiles.

Ne serait-ce pas une pensée féconde que d'ouvrir aux artistes une petite galerie dont les visiteurs pussent faire le tour en une heure, sans fatigue, et où lui, d'Osmond, se chargerait d'amener le beau monde, le vrai beau monde pour les peintres et les sculpteurs, celui qui achète de la peinture?

Lui-même, au surplus, avait déjà prêché d'exemple en petit. Dans son bel hôtel de Neuilly, il réunissait depuis longtemps artistes et gens du monde. Tous les invités se félicitaient de ce contact et l'on peut dire que le cercle de l'Union artistique a été le prolongement en grand des soirées d'Osmond.

Ce qui confond les hommes graves c'est qu'une initiative aussi pratique ait été menée à bien par l'homme le moins pratique dans la conduite de la vie qui soit au monde. Le comte d'Osmond est, en effet, un original, un fantaisiste dont on n'en est pas à compter les excentricités gaies. Qui ne se souvient de ses redoutes, de ses fêtes costumées toutes marquées par quelque trait inoubliable, par exemple, ce fameux couronnement de la rosière de Neuilly qui a eu lieu chez lui en pleine soirée masquée, avec l'assistance de M. Dupuis, des Variétés, déguisé en maire?

Ce diable d'homme a usé plusieurs vies d'hommes, tant il mettait de fièvre dans ses moindres actions. Le repos a toujours été son pire ennemi et Dieu sait pourtant que la locomotion ne s'offre pas à lui sous un aspect aussi pratique qu'une fondation de cercle. Ne s'avise-t-il pas, en effet, par horreur du chemin de fer, d'aller tous les ans, dans sa voiture, de Paris aux territoires de chasse qu'il possède en Autriche!

Et avec cela, cet homme, qui embrasse tant de choses, n'a qu'un bras. Il a perdu l'autre à la chasse étant encore adolescent : ce qui du reste ne l'a nullement empêché de faire son devoir — et par conséquent, comme manchot, plus que son devoir — pendant la dernière guerre et après. Aux heures de la Commune il a mené une vie périlleuse aux côtés de son ami Galliffet, alors colonel de chasseurs à cheval, si bien qu'après la victoire de l'ordre, M. de Galliffet lui ayant dit avec une amusante solennité :

« Rentre maintenant dans tes foyers, mon ami. Et si tu veux une attestation de moi pour te faire nommer député, je te la donnerai sans hésiter.

— Alors mets au bas, répliqua le plus gai des manchots, que j'ai perdu

mon bras comme chasseur. On ne sera pas obligé de savoir si c'est comme chasseur à cheval. »

Cette « lacune brachiale », comme M. d'Osmond l'appelle lui-même, me remet en mémoire un petit incident dont le cercle a été le théâtre. C'était en juin 1877. On jouait ce soir-là une revue sur la petite scène du club et le prince de Galles avait promis d'y assister.

Le général de Gramont, président du cercle, qui avait eu un bras emporté à Sedan par un boulet, se tenait sur le seuil, attendant le fils de la reine d'Angleterre. M. d'Osmond vient se joindre à lui comme ancien président. Le prince arrive, descend de voiture. Il ne faisait pas très clair et, dans la pénombre, il avance une main qui vient s'abattre sur la manche flottante du général. Il s'aperçoit de sa méprise, fait un mouvement à gauche et, dans sa hâte de mieux placer son shake-hand, il se rattrape sur le moignon du comte d'Osmond. Pendant quelques secondes le prince a pu croire que le cercle de l'Union artistique n'était qu'une élégante succursale de la Cour des Miracles.

Dès le début, l'heureuse étoile du comte d'Osmond lui a procuré d'admirables seconds pour mener à bien l'entreprise. Un Portugais bon vivant — les Portugais sont toujours gais, devait dire plus tard un refrain populaire — M. de Sampayo, s'adjoignit tout de suite à lui pour jeter les premières bases de l'organisation. Puis, vinrent le marquis de Vogué, qui fut plus tard ambassadeur à Vienne, aujourd'hui président du cercle; le prince Poniatowski, l'auteur de *Pierre de Médicis;* M. Cabrol, un poète charmant; M. Mario Uchard, l'auteur applaudi de la *Fiammina*. Dès les premiers pourparlers tous ces hommes distingués furent d'avis, même les musiciens, ô prodige! même les littérateurs, ô merveille! que l'œuvre ne serait viable que si l'on accordait une place prééminente aux peintres et aux sculpteurs. L'idée fut acceptée avec enthousiasme et, pour lui donner tout de suite un corps, on envoya un manifeste à quiconque avait un nom dans la gent qui tient un pinceau ou qui manie la terre glaise.

Ce petit écrit qui contenait une esquisse des statuts futurs, obtint un plein succès. On eut, au bout de peu de temps, l'adhésion de MM. Baudry,

Bida, Gustave Boulanger, Cabanel, E. Dubufe, Fromentin, Gérôme, Gudin, Isabey, Lambert, Eugène Lami, Meissonier, Palizzi, Pérignon, Protais (aujourd'hui vice-président du cercle), Philippe Rousseau, Troyon, j'en passe et d'excellents.

De ce jour-là le cercle était fondé. En même temps on s'assurait le concours de littérateurs comme Émile Augier, Théophile Gautier, Aubryet, Camille Doucet, Octave Feuillet, Mérimée, Nestor Roqueplan. Enfin, l'on ne frappait pas inutilement à la porte de musiciens qui avaient nom Auber, Gounod, Halévy, Membrée, Listz. Détail à noter : en 1861, première année où le cercle a vraiment fonctionné, le président de la commission de musique était Auber, et, parmi les membres de la commission, figurait Richard Wagner. Et, à ce propos, on comprendra l'ardeur avec laquelle la princesse de Metternich a défendu le *Tannhauser* en rappelant que Wagner avait le mari de la princesse pour collègue et ami dans la commission.

A cette même date la commission de peinture se composait ainsi qu'il suit : président : M. le comte Melchior de Vogué ; vice-président : M. du Sommerard ; membres : MM. Maurice Cottier, Davioud, Paul Demidoff, Eugène Fromentin, Théophile Gautier, Jauvin d'Attainville, Jouffroy, Eugène Lami, Penguilly-L'Haridon, vicomte du Manoir, Troyon.

Combien de ces noms, hélas ! ont disparu de l'annuaire du cercle pour cause de décès ! Et, en revanche, n'est-il pas curieux de rappeler que le doyen, à peu d'années près de cette commission de 1860, M. Eugène Lami, alors âgé de cinquante-huit ans, fait aujourd'hui partie, et partie agissante, de la commission de peinture de 1888 ! Du reste, à part lui, cette commission s'est entièrement renouvelée. Voici sa liste actuelle : président : M. Meissonier ; vice-présidents : MM. Cabanel et Gérôme ; membres : MM. Béraud, Bonnat, Boulanger (Gustave), Cormon, Delaunay, Franceschi, Humbert, Gruyer, Lefebvre, Mercié, Saint-Marceaux, Thirion.

On remarquera que cette dernière nomenclature ne comporte que des « professionnels », comme on dit maintenant, tandis que, dans l'esprit primitif du cercle, les amateurs devaient être confondus avec les artistes


EDOUARD DETAILLE

proprement dits. Le nom du prince Paul Demidoff et du vicomte du Manoir en témoignent. Il paraît que la non assiduité des amateurs aux réunions a été la cause de leur éviction successive pratiquée courtoisement ainsi qu'il convient à un cercle, mais avec persévérance. En revanche, un autre statut du cercle est tombé sans motif, selon nous, en désuétude. C'est celui par .lequel on réservait chaque année une certaine somme à l'achat de tableaux destinés à l'ornementation des salons du cercle. C'était la commission qui devait décider de ces acquisitions en excluant les œuvres de ses membres, bien entendu, et en fixant uniquement son choix sur les envois de débutants de talent. C'est grand dommage que l'on n'ait pas tenu la main à l'exécution de cet article. Jugez seulement de la valeur des tableaux que le cercle posséderait aujourd'hui si ces commissions avaient pressenti, par exemple il y a vingt ans, le talent de presque tous les peintres de sa commission d'aujourd'hui.

Disons à la décharge du cercle d'alors qu'il n'avait à sa disposition que des sommes bien faibles, de simples crédits sur le papier. Ses dépenses de première installation avaient été formidables. Le prince de Polignac et M. Cabrol, chargés de trouver un local, avaient mis la main sur un hôtel superbe mais cher, celui qu'avait occupé la fameuse maison Delille, et les travaux d'aménagement avaient absorbé une belle part des cotisations. Si bien que, au bout d'un an, les Mirlitons étaient à la veille de jouer un air funèbre, celui de leur dissolution. On se battait les flancs pour chercher des ressources et en même temps pour diminuer les frais. A ce dernier point de vue le peintre Gendron, un amusant pince-sans-rire, proposa un beau soir de faire du jardin du cercle un joli petit cimetière, lieu de repos où les membres décédés dans l'année viendraient mourir en paix. Cette idée ayant été écartée, comme on peut le présumer, on en adopta une plus pratique.

M. Maurice Cottier, mort depuis vice-président, qui faisait un libéral usage d'une grande fortune, offrit de prêter quarante mille francs. La proposition fut agréée puis complétée. D'autres membres souscrivirent jusqu'à concurrence de cent mille francs. On fit face ainsi aux premières dépenses

nécessaires. Pendant ce temps les nouveaux membres affluèrent. Le baccarat, l'affreux baccarat, donna de beaux produits — c'était le temps où M. Wilson, en taillant à banque ouverte, gagnait... un conseil judiciaire — et le cercle fut sauvé.

Jamais salut ne fut plus gai. Les premières années du cercle de la rue de Choiseul ont laissé d'inénarrables traces dans l'esprit des contemporains. La bonne humeur traditionnelle des peintres déteignait sur ceux de leurs collègues du cercle qu'on appelait alors des gandins. On se retrouvait à dîner, dans les causettes du café et du petit verre, après le repas et l'on ne se séparait qu'au moment où le valet de pied venait dire :

« Messieurs, il y a cent louis en banque. »

Alors, pendant que les gandins allaient regarder tailler ou bien M. Wilson, déjà nommé, ou le duc de Grammont-Caderousse, ou le marquis de Miramon, sans compter tant d'oubliés aujourd'hui, chefs de gare honorables en France ou mélancoliques éleveurs dans les *pampas* d'Amérique, les artistes, plus ménagers de leurs ressources, en hommes pour qui un banco perdu représente un effort de cervelle inutilisé, allaient s'asseoir tranquillement à leur petit trente et un, le « mistron à un sou ». On ne s'ennuyait pas trop à ce mistron, surtout quand ces bons diables de Jadin et de Rousseau, ces amis intimes qui se taquinaient avec délices, se trouvaient seuls en présence, les autres joueurs étant mis hors de combat. Ce qu'ils s'injuriaient plaisamment, ce qu'ils se faisaient de coups de Jarnac dans ce duel de cartes, nul ne saura jamais le redire, mais c'était la joie de la galerie. Rousseau sans Jadin, Jadin sans Rousseau étaient deux corps sans âme. Ils avaient besoin des niches l'un de l'autre, mais il fallait voir comme chacun d'eux s'ingéniait à ne pas se laisser prendre. Un jour, Rousseau, le nez sur ses trois cartes, clignant de l'œil, méditait un coup de trente et un contre son adversaire. Jadin entre dans la salle de jeu, le voit, marche sur la pointe des pieds et, se plaçant derrière lui, se met à lui souffler doucement, tout doucement, dans le cou. Les joueurs ne faisaient semblant de rien et retenaient leur envie de rire. Mais Rousseau, qui avait flairé l'ennemi, demeure immobile, lève seulement



un peu le nez de dessus ses cartes et, avisant un valet de pied, lui dit de sa voix la plus douce : « Fermez la porte derrière moi. Il me vient de la cuisine une épouvantable odeur de poisson gâté. »

Ce soir-là Jadin n'a pas eu les rieurs de son côté.

Ces mêmes hommes et les autres joyeux artistes, leurs camarades, retrouvaient tout leur sérieux lorsqu'il s'agissait de régler, dans leurs moindres détails l'ordre et la marche des expositions.

C'était un véritable événement. La faveur publique ayant consacré l'idée première de M. d'Osmond, on voulait faire beau, faire grand et surtout, autant que possible, ne présenter aux visiteurs que des œuvres hors ligne. Cédant à cette pensée, la commission de peinture adressa un beau jour à divers artistes éminents, non membres du cercle, une invitation à prendre part à l'exposition. Le comte de Nieuwerkerke, alors membre influent du cercle et président de la commission de peinture, put, comme surintendant des Beaux-Arts, recueillir de précieuses adhésions. Et c'est ainsi qu'on vit défiler, dans la galerie de la rue de Choiseul, des centaines de toiles hors ligne parmi lesquelles il convient de citer l'*Angelus,* de Millet, et l'*Allée des Châtaigniers,* de Théodore Rousseau.

En même temps, on organisait des exhibitions partielles. Tel ou tel peintre exposait un ensemble d'œuvres. La chose était annoncée sans grand apparat, par une simple convocation adressée aux membres du club ; on distribuait quelques cartes à des amateurs connus, et les artistes exposants, trouvant très souvent de sérieux et solides acquéreurs parmi les visiteurs convoqués, bénissaient un cercle dont il était à la fois agréable, flatteur et rémunérateur de faire partie.

*
* *

Ces heureuses traditions se sont conservées : en passant de la rue de Choiseul à la place Vendôme, le cercle a tenu à rester sous le patronage de l'art. C'était un crève-cœur pour lui, lorsqu'un peintre en vue donnait sa démission ; c'était une douce satisfaction quand il pouvait inscrire dans son annuaire un nom déjà guetté par la célébrité.

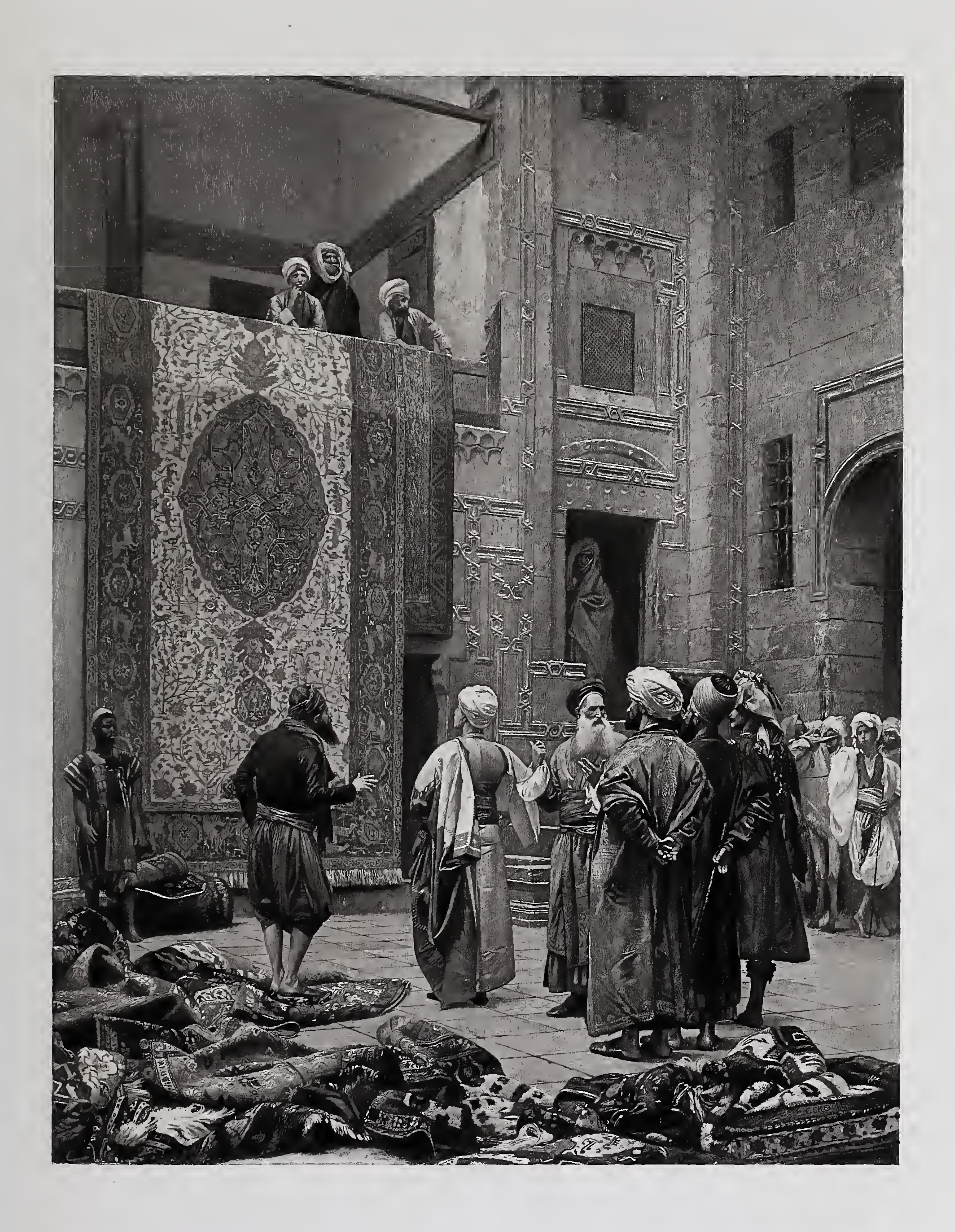
Nous n'avons pas la prétention de redire, par le menu, le catalogue des diverses expositions qui se sont succédé place Vendôme. Toutes ont été marquées par l'apparition de deux ou trois œuvres au moins qui ont occupé Paris et défié la critique. Le seul reproche que j'aie entendu faire à ces exhibitions c'est la profusion d'œuvres d'amateurs qui les inonde. Mais, que voulez-vous? Il est bien malaisé de tracer la ligne idéale qui sépare l'amateur de l'artiste. L'amateur est-il ou n'est-il pas, comme on l'a dit sévèrement, un artiste qui n'a pas de talent? Ce qui est certain, c'est que tous les membres du cercle ont le droit d'exposer et qu'il est malaisé de leur chicaner ce droit. Accrochez toujours! Sur la cimaise ou au-dessus de la cimaise, l'art reconnaîtra les siens!

L'année 1881 a été, pour le cercle de la place Vendôme, une date inscrite à la craie blanche dans ses annales. Cette année-là, deux de ses membres, M. Carolus-Duran et M. de Saint-Marceaux, obtenaient l'un et l'autre la médaille d'honneur : l'un comme peintre, l'autre comme sculpteur. De plus, un autre membre, M. Maignan, conquérait d'emblée une première médaille de peinture. Cette triple victoire fut fêtée dans un grand banquet auquel s'associèrent plus de trois cents camarades des nouveaux élus. On porta à ces derniers des toasts en prose et en vers, et le champagne... Saint-Marceaux coula à flots.

Depuis, en dehors du salon annuel, le cercle a fait de curieuses et intéressantes exhibitions partielles : les dessins de Bida; les grandes décorations destinées par ce pauvre Palizzi, qui vient de mourir, à la salle à manger d'un membre du cercle, M. Bartholoni; les œuvres de de Nittis, entre autres un champ de courses de Longchamps du plus saisissant effet; les grandes toiles de Gustave Doré et de Gustave Boulanger.

*
* *

Ici se place une question que bien des gens se posent et que les artistes ne laissent pas que de discuter quelquefois entre eux : y a-t-il plus d'inconvénients pour eux que d'avantages à faire partie d'un cercle dont la majorité est composée de mondains? Pour moi, ce problème est tout tranché.



L'idée du comte d'Osmond et de son entourage a été féconde. Si le cercle de l'Union artistique n'existait pas il faudrait l'inventer.

Où voyez-vous, en effet, pour un artiste, le danger de faire partie d'un cercle? Craint-on qu'il n'y perde son temps? C'est bien mal le connaître. Regardez autour de vous, dans les salons des Mirlitons, pendant le jour, tant que le soleil donne sur un atelier, vous n'y croiserez ni un peintre ni un sculpteur. Ces messieurs ont mieux à faire que de pousser une queue de billard ou que de dévisager, du fond d'un large fauteuil, au cabinet de lecture, les jolies promeneuses de la place Vendôme. C'est à peine s'ils viennent faire un tour de cercle entre cinq et six. Le plus grand nombre ne fréquente les salons qu'après dîner. A part M. Protais, l'excellent vice-président, MM. Detaille, Saintin, de Saint-Marceaux qui, en leur qualité de membres du comité, sont tenus à une fréquentation plus assidue, il n'y a pas de pilier de cercle parmi les artistes.

Et pourtant, ils tirent de cette vie de cercle un grand bienfait. Ils apprennent à se connaître et, partant, à s'estimer. En général, en effet, la vie des peintres et des sculpteurs occupés équivaut presque à une claustration. Combien en pourrait-on nommer vivant dans une maison où se trouvent quelquefois dix ateliers et n'ayant jamais eu l'idée d'entrer chez un confrère! Ils n'ont pas le temps, ou bien ils craignent de gêner les inspirations d'autrui, redoutant pour eux-mêmes d'être troublés en plein travail commencé. Conclusion : nombre d'entre eux vivent repliés sur eux-mêmes, à l'instar de ce sculpteur autrichien du début de ce siècle qui, plusieurs années après Waterloo, disait à un interlocuteur :

« Vous savez, mon ami, c'était du temps de ce grand militaire... qui a gagné tant de batailles... Aidez-moi donc. Je ne sais plus son nom. »

Ce nom était Napoléon.

Væ soli! Ce cri de l'Écriture doit s'appliquer à l'artiste. Quelques-uns qui l'ont compris se retrouvent bien dans les cafés dits d'artistes, mais le bock et le débinage, également à jet continu, ne sont pas du fait de tout le monde. Le cercle, au moins, est une école de savoir-vivre. A coup sûr tel ou tel artiste ne se croira pas tenu de célébrer le génie d'un autre

uniquement parce que leurs deux noms figurent dans le même annuaire, mais c'est assez d'avoir été présentés, d'échanger quelques mots à l'occasion pour retenir sur les lèvres les plaisanteries d'autrefois. Il y a quelque pudeur à dire d'un monsieur, auquel on serre la main, qu'il manque de patte!

***

J'ai dit un mot des transactions qui interviennent entre amateurs et artistes pour l'achat d'une œuvre, mais, en somme, surtout par le temps de krach et de crise qui sévit encore, l'amateur ne s'appelle plus légion et c'est pourquoi je prendrai la liberté d'appeler l'attention du cercle sur l'article de son règlement, que j'ai mentionné plus haut, qui a pour objet de faciliter le plus d'achats possible d'œuvres exposées, à l'aide d'une loterie annuelle.

Ne vous récriez pas. Les griefs ordinaires dirigés contre l'immoralité des loteries n'ont rien à voir dans l'affaire. L'aléa des paris de courses étant protégé par la loi, nous voudrions bien voir qu'on fît moins pour les artistes que pour les chevaux. Une loterie organisée à la suite de chaque exposition nous paraît être une idée excellente, maintenant surtout que, dans un cercle de deux mille membres et plus, le placement des billets est assuré de s'effectuer sans difficulté. Quel est le monsieur habitué à lancer un jeton d'un louis sur le tapis vert qui hésitera à prendre un numéro pouvant lui donner la chance de se commencer une galerie pour vingt francs? M'est avis que la loterie du cercle de l'Union artistique aurait d'emblée autant de succès que la loterie espagnole, qui fait précisément florès dans les salons du cercle où quelques passionnés prennent en commun les billets de cinq cents et mille pesetas. Ce serait un amusement, une distraction de plus. Les gens du monde nourriraient une chance de gagner un Meissonier avec autant d'ardeur que les portiers de la Restauration en mettaient à engraisser un quine.

Voilà ce que je me disais, aux premiers jours de février dernier, en assistant, rue de Sèze, au déballage des œuvres envoyées pour l'exposition du cercle. Je me voyais, en imagination, possesseur d'une dizaine, d'une vingtaine de billets — on se fait la part large en rêve — et, au fur et à

mesure que les toiles s'alignaient devant moi pour aller ensuite se ranger le long d'un mur, je me croyais déjà au jour du tirage, allongeant la main sur quelque œuvre hors ligne, aux applaudissements d'une galerie envieuse et émue. Quels seraient pour moi le gros lot, les lots moyens, et même le tout petit lot, œuvre d'amateur encouragé par une famille trop complaisante, celui pour lequel je regretterais mes vingt francs?

Tout d'abord, ma convoitise s'éteignait ou se tempérait, selon le genre. Ainsi, j'apprécie fort la peinture de portrait, mais elle a quelque chose de personnel qui limite mon désir de possession. Voyez les beaux portraits de mademoiselle Saléta-Ricard, par M. Jules Lefebvre; de M. Himly, doyen de la Faculté des lettres, par M. Wencker; du général Garnier, par M. Jalabert; de la baronne Gustave de Rothschild, par M. Chartran; de madame Ephrussi, par M. Stewart, et les superbes envois de MM. Cabanel, Émile Lévy, Ferrier, Sain, Schommer, Machard, Humbert et le magnifique Alphonse Karr, de M. Carolus-Duran. A qui appartiennent-ils? Au modèle, à la femme, à la fille, au père, au frère du modèle. Rien à tenter de ce côté-là. Ça ne sort pas de la famille. C'est sacré.

Par exemple, en dehors du portrait, que de tentations, que d'invites à prendre des billets de loterie! Je le vois d'ici, le panneau de mon cabinet de travail où j'accrocherais avec ivresse cette *Bretonne,* de M. Dagnan-Bouveret; ou bien ce *Galop de Chasse,* de M. Goubie; ou bien enfin l'*Amour au papillon,* de M. Bouguereau. Il y encore là, sur ce coin de mur, une toute petite place; y caserai-je cette jolie inspiration de M. Lematte, la *Mère de Dieu;* ces scènes de vie rurale si pittoresquement rendues par M. Victor Gilbert, ou ce *maraudeur,* de M. Berne-Bellecour, ou cet *Avant le départ,* par M. Clairin? Mais l'Orient m'attire. C'est là, c'est là que je voudrais mourir, comme disait Béranger de la Grèce. Vite, faisons le vide sur ce petit panneau du salon, débarrassons-le de glaces inutiles pour y suspendre allègrement la *Fantasia*, le *Lever de lune à Tanger,* de M. Benjamin Constant; la *Nuit sur la terrasse à Alger,* de M. Bridgman; la *Vue de la Goulette à Tunis,* par M. Cormon; le *Marché d'esclaves,* au Maroc, par M. Ziem, ce Vénitien qui donne un heureux coup de canif à son contrat

de mariage avec l'Adriatique. Et, comme contraste à ces merveilles ensoleillées, comme je placerais bien en face le saisissant *Effet de neige,* de M. Huet, le poétique *Hiver,* de M. Pierre Lagarde!

Tout cela dans un billet de loterie? Mon Dieu, oui; et puisque j'ai commencé le rêve de Perrette, menons-le jusqu'au bout. Avant de casser mon pot au lait, hâtons-nous de voir sortir de l'urne les bienheureux numéros qui m'assureront l'exclusive propriété du *Pasquale,* de M. Meissonier; de la *Paresse,* de M. Rochegrosse; du *Fortunio*, de M. Courtois. Et ce ne sera pas une journée manquée que celle où je gagnerai la *Journée manquée,* de M. Théophile Gide.

En même temps dressons les socles sur lesquels reposeront bien en vue cette *Jeune Arabe* et cet *Écolier,* ces deux merveilleuses terres cuites de M. de Saint-Marceaux, près de ces excellents morceaux de sculpture signés d'Épinay, Franceschi, et de ce beau buste en vieil argent, de M. Gautherin, représentant l'impératrice de Russie.

Et puis, et puis, voici mes rêves de Mécène à vingt francs le billet qui se précisent, qui prennent corps; une sélection s'opère dans mes visées ambitieuses et peu à peu il me semble que mon choix se délimite à cinq œuvres, que je regarde et regarde encore sans pouvoir m'en détacher, cinq perles de l'exposition des Mirlitons, cinq gros lots que je compte bien gagner tous les cinq, ou l'on verra bien!

Ainsi, est-ce qu'il ne m'est pas dû, par exemple, ce *Gravelotte,* où M. Aimé Morot met aux prises un cuirassier français et un cuirassier prussien, cet entrelacement superbe de deux hommes et de deux chevaux lancés à fond de train dans la plaine, cette lutte terrible où le Français, nu-tête, les yeux ardents, les dents serrées, cherche désespérément à désarçonner son adversaire?

Après le glorieux vaincu d'hier, voici l'heureux vainqueur d'autrefois. Fièrement campé sur son cheval, les rênes d'une main, de l'autre tenant le sabre, le *hussard de 1806* s'avance seul au milieu d'une clairière, tournant à gauche son profil mâle et fin. 1806 c'est Iéna, c'est Auerstaedt, c'est Magdebourg se rendant à une poignée de hussards comme ceux-là. Le



tableau est digne des nobles évocations qu'il fait surgir. Jamais les qualités de sobriété, de précision, et de grandeur simple qui caractérisent le talent de M. Detaille n'ont apparu avec plus d'éclat. Avec son hussard de 1806, l'éminent artiste gagne à la salle de la rue de Sèze sa bataille d'Iéna.

Le *marchand de tapis au Caire* que nous montre M. Gérôme, est exécuté de main de maître ou, comme disait Labruyère des belles œuvres littéraires, « de main d'ouvrier ». La perfection de dessin, l'art infini de la composition, la science de la couleur sont arrivés chez le grand artiste à cette perfection qu'on appelle justement désespérante, parcè qu'elle procure de mauvais rêves aux bons petits camarades. Cette fois, je leur garantis un véritable cauchemar, car M. Gérôme s'est surpassé, si c'est possible. La figure des marchands, l'attitude gravement orientale des acheteurs, le gigantesque tapis offert à la convoitise de ces derniers sont des morceaux de premier choix, exécutés par une main qui ne connaîtra pas de longtemps les défaillances, car elle a pour guide un des cerveaux d'artiste les plus originaux et les plus puissants de cette fin de siècle.

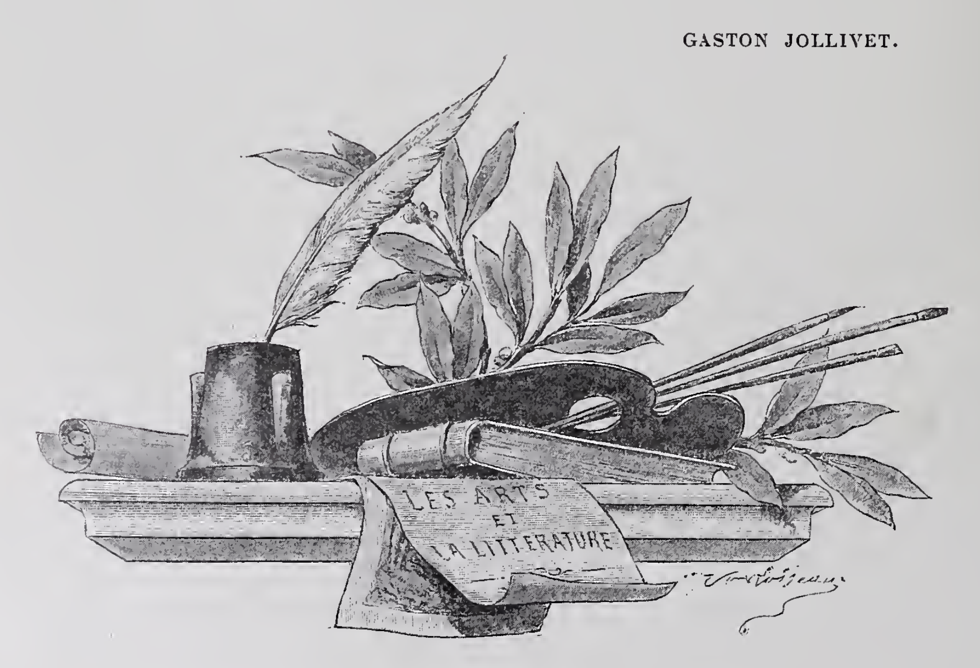
Avec M. Delort nous voici transportés en plein Louis XV. Rien de plus gracieux et de plus pimpant que son *Enlèvement*. La chaise de poste est préparée à l'entrée du parc et les deux postillons fièrement campés à cheval, attendent les ordres. Un galant, qui n'a rien de transi, sort par une petite porte du parc, son chapeau à la main, très bas, et, de l'autre main, soutenant un amour de petite femme coiffée d'un amour de chapeau, tremblante, émue, regardant de côté pour ne pas voir la chaise de poste qui l'entraînera tout à l'heure, au galop de ses quatre chevaux. Plus loin, un homme à cheval, la tête retournée, s'assure que l'entreprise a réussi. Heureux coquin, comme on disait alors, que l'aimable petit-maître qui va entraîner cette délicieuse conquête dans quelque maison discrète, inaccessible aux gens du Roi et au ressentiment, bien justifiable en l'occurrence, du mari!

M. Doucet, qui est décidément passé maître comme peintre des élégances mondaines, a exposé un « *five o'clock tea* » vraiment délicieux. Dans un salon meublé à la dernière mode, tout peuplé de tableaux de maîtres, de vases de Chine, de tapisseries anciennes, il a réuni une demi-douzaine de

jeunes femmes, l'une assise au piano, l'autre se balançant dans un rocking-chair, les autres offrant du thé. Sur tout ce gracieux ensemble, flotte délicieusement un subtil parfum de « flirt ». Un vieux beau baise respectueusement la main de la jeune femme qui se balance. Et, comme contraste, un tout jeune homme, les jambes timidement rapprochées l'une de l'autre, écoute les confidences que lui fait en riant, un doigt sur les lèvres, une jolie brunette. A gauche, au piano, un autre adolescent, plus réservé encore, tourne consciencieusement les pages d'une partition, alors qu'il n'aurait qu'à faire un pas en arrière pour admirer l'adorable nuque de l'exécutante. Mais, que voulez-vous, tout est honnête dans ce « *five o'clock* ». On y attend presque l'entrée de l'abbé Constantin.

Et maintenant à qui le gros lot? Je ne me prononce pas, mais la moins parfaite de ces œuvres mérite à elle seule, je le répète, qu'on provoque le rétablissement de la loterie du cercle, sans compter qu'on n'aurait pas tiré un mauvais numéro, si l'on gagnait la ravissante illustration que M. Stewart a placée au frontispice de cet article, et où se révèlent une fois de plus l'élégance et la grâce délicate de cet artiste américain, devenu si rapidement parisien pour le plus grand agrément des deux peuples.

GASTON JOLLIVET.





L'AVEU

PERSONNAGES

Général, Comte de ROCA, 45 ans.
Le docteur ROBERT, son neveu, 28 ans.
Comtesse MARTHE DE ROCA, 29 ans.
UNE SŒUR.
LISBETH, vieille servante.

La scène se passe de nos jours dans l'hôtel du Comte de Roca, à Paris.

Une grande chambre à coucher, très richement meublée : chambre de femme. Un large lit avec baldaquin style Henri II, une haute cheminée avec feu flambant. Des gros fauteuils modernes en peluche fourrée, une large fenêtre avec de tout petits carreaux plombés. Un prie-Dieu, un tabouret; sur la cheminée une lampe baissée avec un grand abat-jour en dentelle crème. Au lever du rideau, le comte de Roca est étendu dans un fauteuil, de trois quarts au public, les pieds appuyés sur le tabouret; il dort. Le comte est en grand uniforme de général de cavalerie. La porte de gauche s'ouvre. La comtesse paraît, en peignoir blanc, elle se dirige vers le fond, soulève la portière, l'attache à une large patère. On entrevoit une chambre éclairée par une veilleuse qui donne la lumière rosée. Un berceau d'enfant aux rideaux fermés, une Sœur et une vieille bonne veillant de chaque côté du berceau. Toutes deux se lèvent en apercevant la comtesse.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE *endormi*, LA SŒUR, MARTHE, LISBETH

Marthe, *bas à la Sœur.* — Eh bien, ma Sœur? Restez assise, je vous prie.

La Sœur. — Six heures de grand repos.

Marthe. — Six heures, et sans agitation? sans fièvre?

La Sœur. — L'enfant a été assez agité vers trois heures du matin. Monsieur le comte n'a pas voulu qu'on éveillât madame, mais il a fait prévenir le docteur Robert qui a donné à l'enfant une potion calmante. Lisbeth l'a bercé, il s'est alors endormi et ne s'est point éveillé depuis.

Marthe, *écartant les rideaux du petit lit.* — Oui, il dort encore. Quelle heure? Neuf heures dix, oui, cela fait six heures de bon sommeil. Pauvre cher petit bébé, c'est la première fois qu'il dort ainsi depuis trois semaines. Hélas! ce mieux continuera-t-il?

La Sœur. — J'ai tout lieu d'espérer qu'il continuera, madame; le docteur Robert affirmait hier qu'il ne croyait pas à une rechute possible.

Marthe. — Ah! que je suis heureuse, ma Sœur.

La Sœur. — Moi aussi, madame, bien heureuse.

Marthe, *faisant signe à Lisbeth d'approcher.* — Dites-moi, Lisbeth...

Lisbeth. — Madame.

Marthe. — Est-ce que mon mari a veillé dans ce fauteuil que je vois tout en ordre ici?

Lisbeth. — Monsieur le comte s'est jeté sur le lit hier au soir, après le départ de madame, puis, éveillé par ma Sœur à trois heures, parce que monsieur Jean avait un accès de fièvre, il est resté à veiller avec son neveu le docteur Robert. A sept heures, monsieur le comte est allé s'habiller et m'a dit qu'il se rendait à la Place, d'en prévenir madame la comtesse si madame venait avant son retour.

Marthe. — Ah oui, c'est aujourd'hui à onze heures l'enterrement du général Moirel.



Lisbeth. — Monsieur le comte est de retour depuis près d'une heure Madame se sent mieux aujourd'hui?

Marthe. — Oui, Lisbeth, tout à fait reposée; je pourrai ce soir reprendre ma veillée.

Lisbeth. — Oh! pas ce soir encore; madame la comtesse tombera malade sûrement.

Marthe. — Non, ma bonne Lisbeth, je ne tomberai pas malade. Merci, allez prendre un peu de repos.

Lisbeth. — Madame n'a besoin de rien?

Marthe. — Dites à Rose de m'attendre dans ma chambre.

(Lisbeth sort sur la pointe des pieds, emportant la lampe. Pendant ce temps, Marthe parle bas à la Sœur, puis elle laisse retomber la lourde portière et va vers son mari toujours endormi. Elle se pose devant lui et le contemple, les mains croisées, le visage convulsé par la douleur.)

SCÈNE DEUXIÈME

LE COMTE *endormi,* MARTHE

Marthe, *à voix basse.* — Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse! Pierre, mon époux, mon maître aimé, si vous saviez comme je souffre!

Le comte, *s'éveillant brusquement.* — Ah! pardon, ma chère Marthe, je m'étais endormi lourdement et je rêvais de toi, pardine!... Mais un vilain rêve... Brrr, brrr, mais tu pleures... Est-ce que...

Marthe, *le retenant.* — Jeanot va mieux, rassure-toi.

Le comte. — Alors pourquoi pleures-tu? (*L'attirant à lui:*) Voyons, ma chère enfant, du courage, le danger réel est passé, le péril n'existe plus, et tu pleures! Ah! l'épreuve a été rude, je le sais. Perdre cet enfant! ce fils si ardemment désiré, si longtemps attendu, c'eût été le châtiment de mon trop grand bonheur, mais nous n'avons pas mérité une telle douleur... Dieu est trop juste pour nous l'infliger.

Marthe, *sombre.* — Oui... Dieu est juste... et j'ai peur!

Le comte. — Eh bien! moi, je n'ai plus peur, plus peur du tout.

Marthe. — Oh! Jean est encore bien malade!...

Le comte. — C'est vrai! mais cette nuit j'étais là près du berceau; mon brave neveu Robert était debout, tenant la main du pauvre baby qui tremblait la fièvre. Peu à peu, l'enfant s'endormit, Robert ne bougeait pas. Étonné, je levai les yeux sur lui. Son regard était fixé sur mon fils par une si douloureuse attraction qu'il semblait ne pouvoir s'en détacher. Je vis une larme dans ses yeux. Comme je l'interrogeais : « Pardonnez-moi, mon oncle, me dit-il, c'est une détente de mes nerfs, après cette horrible lutte contre la mort. Elle est vaincue et moi je suis brisé, prêt à pleurer comme une femme. Enfin, il est sauvé! J'ai craint un instant, je vous le dis maintenant; mais c'est fini, et plus rien à craindre, plus rien! » Ah! le brave cœur, quel dévouement! Voilà trois semaines qu'il n'a pas quitté le chevet de notre pauvre petit baby. Et dire que tu ne voulais pas que ce fût lui qui soignât notre fils... et dire qu'il a fallu me fâcher... presque... Qui est-ce qui avait raison... mauvaise mère?

Marthe. — Moi.

Le comte. — Ah! tu es injuste, tu es ingrate, Marthe. C'est plus que de l'antipathie, c'est de l'aversion.

Marthe, *gênée.* — Soit.

Le comte. — Je trouve ce sentiment indigne de toi, ma chère enfant, et le motif de cette aversion, permets-moi de te le dire, est au-dessous de ton intelligence.

Marthe, *étonnée.* — Le motif?

Le comte. — Ta mère m'a raconté vos querelles religieuses. Oui... oui, je sais, Robert est un athée, athée endurci, et madame ma femme est dévote.

Marthe. — Eh bien, puisque vous savez... ne me tourmentez plus à ce sujet, je vous en prie. En effet, votre neveu ne croit à rien, ne respecte rien; il affiche des incroyances qui me révoltent, et les théories qu'il soutient conduisent tôt ou tard à commettre une lâche action.

Le comte. — Que voilà bien les femmes! Tout de suite l'exagération! Pour un rien, tu pousserais jusqu'au crime.

Marthe. — Oh mon Dieu!... qui... quoi le retiendrait?

Le comte. — Sa conscience.

Marthe. — La conscience ne se prêtant ni au scalpel ni au microscope, votre neveu doit l'ignorer.

Le comte. — Mon neveu, ma chère Marthe, a été élevé par moi ; je vous affirme que je lui ai appris ce que sont l'honneur et la conscience.

Marthe. — Je vous affirme, moi, qu'il l'a oublié... mais voyez... vous me faites dire des choses... Je vous en supplie, ne parlons plus de lui, cela me désoblige.

Le comte. — Soit, nous reprendrons plus tard cet entretien; mais, pour le moment, voilà qui est fini, je n'en parle plus, et, pour dérider ce joli front, je vais t'apprendre une nouvelle qui te fera plaisir.

Marthe. — Ah! quoi donc?

Le comte. — Voilà une lettre de ta mère qui m'annonce son arrivée pour demain; elle demande si elle peut amener Régina sans danger.

Marthe, *joyeuse.* — Ma fille! ma mère! demain! oh, quel bonheur! Mais oui, mais oui, Régina n'a rien à craindre maintenant; il me semble... du moins... n'est-ce pas? tu ne vois aucun danger?

Le comte. — Non... cependant je vais consulter l'athée et, d'après sa réponse, envoyer un télégramme à ta mère.

Marthe. — Mais pourquoi maman ne m'a-t-elle pas écrit aussi?

Le comte. — Parce que... Comment tu ne devines pas... pourquoi ta mère et ta fille veulent absolument venir demain?

Marthe. — Pourquoi... non... je ne devine pas.

Le comte. — Mais c'est demain l'anniversaire de ta naissance.

Marthe. — Tiens! c'est vrai.

Le comte. — La maladie de notre petit m'avait fait oublier ce très heureux jour. Tu me pardonnes?

Marthe, *l'embrassant.* — Non... te voilà puni. Ah! dire que j'aurai demain vingt-neuf ans!

Le comte. — Comme te voilà vieille!

Marthe. — Tu ris! mais c'est vrai tout de même... Vois-tu, vingt-neuf ans pour les femmes c'est la limite... Vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf et soixante, comme au piquet.

Le comte. — Alors, moi qui ai quarante-cinq ans, je suis un vieux podagre.

Marthe. — Oh! toi! pour un général, tu es très jeune.

Le comte, *riant.* — Mais je ne suis pas que général!

Marthe. — Oh! comme mari, tu as l'âge d'or.

Le comte. — Alors tu m'aimes toujours bien, dis, Marthe?

Marthe. — Oh oui! je t'aime de toutes les forces de mon cœur.

Le comte. — Merci, ma chère femme, pour tout le bonheur que je te dois. Vois-tu, je suis si heureux depuis dix ans, que lorsque la mort s'est approchée là, j'ai eu peur qu'elle ne me fît payer ma dette à la douleur. C'est si rare, le bonheur complet. Ah! ils ne sont pas nombreux, les privilégiés qui marchent la main dans la main, au-devant de l'inconnu; ils sont rares ceux-là qui, comme nous, peuvent embellir leur amour par l'estime et la confiance. Mais tu pleures... Ah! je ne suis qu'un imbécile, un vieux rêveur. Je devrais te faire sourire et je te fais pleurer. Pauvre chère créature, ne pense plus au passé, regarde dans l'avenir, regarde ton fils courir dans les grandes avenues de notre vieux château de Roche-Brune, là-bas, en Bretagne; regarde comme il grandit, comme il devient beau et quel superbe officier!

Marthe. — Ah! oui, je voudrais partir, partir bien vite; car, il faut que je te le dise, j'ai fait un vœu, un serment... à Dieu. J'ai juré que si mon fils était sauvé, j'irais à Roche-Brune et que je vivrais là jusqu'à ma mort...

Le comte. — Tu n'étais que mère, ma pauvre Marthe, ce jour-là, tu n'étais pas épouse et tu m'as oublié!

Marthe. — Oh! si, j'étais épouse et ne t'ai point oublié. Écoute-moi. J'ai une grande prière à t'adresser, une grande preuve d'amour à te demander.

Le comte. — C'est?... Parle donc!

Marthe. — Jure que tu diras : oui.

Le comte, *riant.* — Non, certes!

Marthe. — Pour ma fête?

Le comte. — Eh bien si c'est possible... oui.

Marthe. — Oh! cela ne t'engage à rien ce « oui » là.

Le comte. — Enfin, parle!

Marthe. — Je voudrais... je voudrais que tu quittes le service.

LE COMTE, *violemment.* — Jamais!

MARTHE, *montrant la chambre de l'enfant.* — Plus bas.

LE COMTE. — Oui, c'est vrai; excuse ma brusquerie, mais à ton tour, écoute-moi bien, Marthe : tu as fait un vœu, c'est un serment, et quelque cruel qu'il me semble, tu le tiendras. Mais je me suis promis à moi-même, — et cette promesse vaut ton serment, — je me suis promis de servir ma patrie de toutes les forces de ma vie.

MARTHE. — Oh! Pierre, laisse-moi t'expliquer!...

LE COMTE. — Ma chère enfant, il ne me convient pas de discuter avec toi les devoirs du soldat français dans le présent et ses responsabilités dans l'avenir; mais sache, une fois pour toutes, que je ne démissionnerai jamais! C'est la seconde tentative que tu fais; j'ai cru d'abord à un caprice; mais, devant les conséquences graves de ton serment, je comprends ton insistance et je prévois de nouvelles attaques. Épargne-les-moi, ma chère Marthe; elles seraient inutiles. Tu me connais assez pour savoir que je ne transige pas avec ma volonté. Tu tiendras ta parole, je resterai fidèle à la mienne et je ferai tout pour ne pas m'éloigner de toi. Allons, je vais voir Robert, puis envoyer la dépêche à ta mère; regarde-moi.., tu me comprends?... Tu me pardonnes... tu m'aimes?

MARTHE, *passionnément.* — Oh! oui, je t'aime!

(Le comte l'embrasse longuement sur les cheveux, puis, il sort.)

SCÈNE TROISIÈME

MARTHE, *seule.*

(Elle reste longtemps silencieuse, debout, regardant la porte par laquelle est sorti son mari.)

Oui, je t'aime... et je voudrais mourir. (*Elle sanglote et tombe assise, accablée.*) Oh! mon Dieu, ayez pitié de moi! Emportez-moi dans le tourbillon douloureux des âmes repentantes. Ne me laissez pas me débattre ainsi sous le poids effroyable de ce crime dont l'horreur m'étouffe, me terrasse et me laisse sans force pour l'aveu. Ah! misérable et lâche créature que je

suis, je ne trouve rien, je ne sais rien que pleurer et mentir... mentir sans cesse. Oh! pour cela je suis forte, je cache ma honte sous un sourire, j'abandonne mon front, mes lèvres souillées aux baisers de mon mari... Et rien en moi, rien ne lui révèle mon infamie! Mais où donc ai-je appris ces choses? Qui donc m'a enseigné les sourires qui bravent, les baisers qui mentent; qui donc est né en moi qui s'y installe en maître, chasse ma pudeur et me souffle au cœur d'indulgentes excuses? Hélas! hélas! chaque heure qui s'éteint me laisse plus lâche et me fait plus coupable. Quoi, mon cœur sera donc éternellement habité par la terreur et le remords!... Oh! non, non, hors de moi, lâcheté, hors de moi, je veux parler! Je veux que mon front se courbe sous l'humiliation de l'aveu et non sous la honte du mensonge! Mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi le courage de frapper cet honnête homme dans ses plus chères affections... Mais, hélas! si je parle, il en mourra, et je l'aime, je l'aime!

La Sœur, *ouvrant la porte.* — Venez, venez, madame! l'enfant a une syncope.

Marthe, *bondissant.* — Mon fils! mon fils! vite, vite le docteur!... Du secours... Son père, cherchez son père... Allez, ma Sœur, courez! (*tombant à genoux.*) Ah! ne meurs pas, mon petit enfant chéri, ne meurs pas... Mon Dieu! Comme il est pâle! Jean! mon petit Jeanot! ouvre les yeux; c'est moi, ta maman... Comme il est glacé. Mais il va mourir, mais ce n'est pas vrai que Dieu est juste... Pourquoi souffre-t-il, lui! Ce n'est pas lui qui doit souffrir, c'est moi! (*tombant à genoux.*) Oh! mon Dieu! Dieu si bon, Dieu si juste, laissez-le-moi! (*Le comte entre, et reste pétrifié sur le seuil de la porte.*) Ne le tuez pas, je partirai... j'emporterai mon enfant, si loin, que lui, le trahi, l'abandonné, nous croira morts tous deux... Oui, je faisais un voleur, un traître, un criminel de cet être innocent. Oui, cette maison, il y vole sa place; cet homme qui est mon mari, il le soufflette en l'embrassant, je comprends tout cela. (*Elle se frappe la poitrine.*) C'est ma faute, ma faute, ma très grande faute! Mais moi je suis sa mère, moi j'ai droit à sa vie...

Le comte (*Il a fermé la porte au verrou, est descendu vers Marthe agenouillée et lui pose la main sur l'épaule*). — Le père?

(*Marthe se redresse, comme mue par un ressort et recule en poussant un cri terrible et prolongé.*)

LES

LETTRES ET LES ARTS


F.H. KAEMMERER

LES LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE



PARIS



Il a été tiré de cette eau-forte cinquante épreuves sur parchemin avec remarque (nos 1 à 50). Ces épreuves, portant la signature autographe du peintre, celle du graveur et le timbre de la *Printseller's Association* de Londres, sont en vente chez MM. Boussod, Valadon et Cie, au prix de CENT FRANCS l'épreuve.

LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME DEUXIÈME



PARIS

BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1888

Le comte. — Le nom de l'homme?

Marthe, *hébétée.* — Oui... oui, je sais bien... vous me demandez...

Le comte, *frémissant de colère sourde.* — Le nom du père de cet enfant.

Marthe, *doucement.* — Le nom... pourquoi le nom?

Le comte. — Je veux le savoir.

Marthe, *toujours très douce.* — Je ne peux pas le dire.

Le comte, *lui prend les poignets.* — Femme! Femme! si courageuse pour le crime, si audacieuse dans le mensonge et si lâche devant l'aveu! Le nom?

Marthe. — Il ne faut pas que je le dise. Ayez la pitié de me tuer.

Le comte. — Pas de paroles inutiles! Répondez à ma question. Quel est le nom de cet homme?

Marthe. — Deux victimes doivent suffire à votre vengeance.

Le comte. — Vous avez donc bien peur pour lui?

Marthe, *douloureusement.* — Oh! pas pour lui!

(On pousse la porte du salon.)

La Sœur. — Ouvrez, ouvrez, voici le docteur!

Marthe, *se précipitant à la porte.* — Ah! voilà, voilà. (*Au comte qui la retient.*) Mais c'est mon enfant, monsieur, mon petit garçon qui est là, qui souffre, il faut le sauver. Laissez-moi ouvrir cette porte. Oui, vous demandez?... Oui... je... sais... Oui je vous dirai, je vous le jure... Oui! mais laissez donc! (*Avec fureur.*) Mais lâchez-moi donc, misérable!

Le comte, *froidement, entre les dents.* — Écoutez-moi, madame, cet enfant qui est là, qui râle, n'est pas mien; mais il est vôtre, sauvez-le! Parlez! Sur mon honneur, je n'ouvrirai pas cette porte que vous n'ayez nommé son père.

Marthe. — Mais c'est un meurtre.

Le comte. — Si vous vous taisez, oui, c'est un meurtre; et c'est vous qui l'aurez commis.

Marthe. — Mais vous êtes donc lâche!

Le comte. — Vous savez bien que non. Mettez-moi en face de l'homme pour que je ne tue pas l'enfant.

Robert, *au dehors.* — Mais ouvrez donc, mon oncle! il sera trop tard.

Le comte. — Mais, malheureuse créature, il se meurt, ton enfant, parle donc !

(Il la traîne au berceau.)

Marthe. — Ah ! tant pis pour tous !... Ouvrez la porte à son père !

Le comte *pousse un rugissement, puis il se précipite vers la porte, après avoir saisi un pistolet; mais il le repose et ouvre la porte.* — Non, qu'il sauve cet enfant... J'ai promis.

SCÈNE QUATRIÈME

ROBERT, LE COMTE, MARTHE, LA SŒUR, LISBETH

Robert *entre préeipitamment sans rien remarquer, il est suivi de la sœur et de Lisbeth. Il est très ému.* — Mais vous étiez donc fous tous les deux ! (*Il entre.*) Oui, je vois, je vois, une syncope... ce n'est pas grave. Passez-moi ce flacon... là... Mais dépêchez-vous donc ! Préparez-moi de l'eau, permettez que je ferme cette porte, mon oncle ; il faut en ce moment le plus grand calme. Je vous rappellerai tous les deux dès que j'aurai triomphé de cette crise. Rien, rien à craindre, l'enfant ne court aucun danger, je vous le jure. (*La porte se referme.*)

SCÈNE CINQUIÈME

LE COMTE, MARTHE

Le comte, *il vient vers Marthe, qui est par terre, la tête enfoncée dans un fauteuil, comme assommée ; il s'assied sur le siège bas placé près du fauteuil; il relève la tête de Marthe et tous deux parlent bas tout près l'un de l'autre.* — Cet homme est votre amant depuis longtemps ?

Marthe. — Mon amant, non. Mon bourreau, oui ; vous comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur, que je vais vous dire la vérité ? *(Le comte fait signe que oui.)* — Il y a deux ans... Et mon enfant qui est là, qui souffre !... Il y a deux ans, vous fûtes envoyé au Maroc ; je devais vous y accompagner, mais je dus rester près de ma mère tombée gravement malade. Votre neveu, le docteur Robert, la soignait, et, d'après vos ordres, on lui dressa

un lit dans votre cabinet de toilette, près de la chambre de ma mère. Votre départ m'avait laissée horriblement triste et je pleurais sans cesse : votre neveu s'ingénia à me distraire, s'immisça dans mes pensées et vola ma confiance par son dévouement pour ma mère et sa fausse affection pour vous. Je compris vite que je m'étais trompée. Ma mère étant hors de danger, je vous suppliai de me permettre de vous rejoindre. Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas ?... Oh ! laissez-moi écouter. (*Elle est allée à la porte.*) Rien. Je n'entends rien... (*Elle redescend.*) N'est-ce pas, vous vous souvenez ?

Le comte. — Je me souviens. Votre lettre était si pressante que je vous répondis par dépêche de partir le lendemain, 12 septembre.

Marthe. — Oui. Le soir même, je lus votre télégramme à ma mère et lui annonçai ma résolution de partir le surlendemain. Votre neveu était présent. Il leva brusquement la tête et dit d'une voix que je ne lui connaissais pas : « Partir ! partir ! C'est impossible ? » Et sous le regard interrogateur de ma mère, il rougit et se retira sans rien ajouter.

La Sœur, *entr'ouvrant la porte.* — Jean va bien. Jean va beaucoup mieux, madame. Prenez courage ! Dieu nous exauce !

Marthe. — Ah ! soyez bénie pour cette parole ! (*Elle se dresse sur ses genoux.*) Oh ! monsieur, ayez pitié de moi !

Le comte, *doucement.* — Courage ! Dieu vous exauce ! (*Il montre la chambre.*)

Marthe, *sur ses genoux, face au public.* — J'étais dans ma chambre. Il était onze heures ; je m'étais mise à rêver, les yeux clos, mais l'esprit éveillé. Je pensais à la joie de vous revoir. Je rêvais à ces beaux pays dont me parlaient vos lettres et que j'allais voir, moi aussi. Brusquement, la vision de votre neveu traversa mon rêve, et mon cœur fut angoissé comme à l'approche d'un malheur. Pour échapper à l'obsession, j'ouvris les yeux. Un homme était là, devant moi, effroyablement pâle, mais résolu, hardi. J'avançais mes bras pour chasser ce que je croyais être un fantôme ; mes deux poignets furent saisis, broyés par une étreinte de fer qui me fit comprendre la réalité de mon malheur. Folle de terreur, je me jetai aux pieds de votre neveu, le suppliant de vous épargner l'outrage. Je lui rappelai votre bonté, votre tendresse pour lui. Cet homme était fou. Il n'entendait rien. Il me soufflait

au visage des paroles incohérentes qui me grisaient et m'étouffait contre sa poitrine à me faire crier de douleur. Ah! l'horrible, l'abominable scène. (*Elle sanglote.*)

Le comte. — Je vous épargne la honte de continuer ce récit. A moi, le dégoût et le désespoir de l'entendre.

Marthe. — Oh! pitié! Je vous aime.

Le comte. — Peut-être!... (*à lui seul.*) Le 11 septembre. — Le 13, deux jours après, je reçus une dépêche de votre mère me disant que vous étiez très malade et dans l'impossibilité de me rejoindre.

Marthe, *qui est redescendue.* — Ah! j'ai bien espéré mourir pendant cette cruelle maladie, mais on ne meurt pas comme on veut. Hélas! vous êtes revenu à Paris le 9 novembre. J'étais à peine convalescente, mais j'avais repris possession de ma volonté et je voulus tout vous dire.

Le comte. — Pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

Marthe. — Parce que je ne suis qu'une femme et que j'ai eu peur... non pour moi... mais j'ai eu peur de l'effondrement de votre bonheur, de votre amour. En vous voyant si effrayé du danger que j'avais couru, si rayonnant, si désireux de me serrer dans vos bras, je suis devenue lâche... Demain, demain, je lui dirai... Hélas! les semaines emportaient les jours et je disais encore : demain. C'est mon adoration pour vous qui m'a faite par mon silence la complice du misérable. Amollie par mon amour, encouragée par le vôtre, j'ai donné à la révolte de ma conscience l'excuse de votre bonheur. Oh! je suis bien malheureuse!... Ayez pitié de moi!

Le comte. — Je ne peux pas avoir pitié. (*Il lui relève la tête, et la regardant dans les yeux.*) Ainsi, quand j'ai partagé votre lit, vous saviez déjà...

Marthe. — Ah! monsieur, vous êtes cruel... Eh bien! oui, je savais que je portais en moi la preuve de votre outrage. Oui, la veille de votre arrivée, je m'en souvenais encore... Mais le cri qui m'a jetée dans vos bras m'a fait tout oublier. Je me suis grisée de vos paroles. Je me suis brûlée à votre passion, et quand, le lendemain, je me suis éveillée à votre côté, j'ai compris que j'étais infâme.

Le comte. — Et alors, vous avez fait appel à la ruse, au mensonge et

vous n'avez pas eu un geste, une parole, une larme qui me révélât la vérité, rien... Triple imbécile que je suis, triple brute! (*Il se frappe avec rage.*) Et j'ai ri... j'ai ri... d'orgueil quand on m'a présenté cet enfant, étonnant, disait le vieux médecin, étonnant pour un enfant de sept mois, et pas un cri d'indignation, de pitié n'est sorti de votre bouche quand je l'ai tenu dans mes bras. Ah! lâche et misérable femme!

Marthe. — Soyez-moi clément. Achevez ma vie de tortures. Tuez-moi.

Le comte. — Vous l'avez déjà dit.

Marthe, *sanglotant.* — Mon Dieu!... mon Dieu!... mon Dieu!...

Le comte. — Ah! pleurez, pleurez. Vos larmes coulant jusque dans l'éternité ne pourront laver la plaie béante de mon cœur arraché. Pleurez et priez pour celui qui va mourir.

Marthe. — Oh! vous voulez tuer mon enfant!

Le comte. — Le cri de la femelle pour son petit avant le cri de l'épouse. Non. — C'est le père que je veux tuer... à moins qu'il ne me tue.

Marthe. — Vous battre! vous battre contre cet homme! mais c'est impossible, c'est odieux... Non, je ne veux pas, je ne veux pas. Punissez-moi, bannissez-moi, mais ne me faites pas trembler pour vous... (*Elle se traîne à ses genoux.*) Ah! je suis maudite... pardonnez-moi, pardonnez-moi!

Le comte. — Et quand je te pardonnerais, malheureuse femme! Crois-tu donc que le pardon entraîne l'oubli! Mais, soit, vous pouvez encore mériter ma pitié. Écoutez : dans quelques minutes le misérable qui est là ouvrira cette porte : je le retiendrai ici; vous irez dans cette chambre, vous fermerez cette porte et, quelque bruit que vous entendiez, quelque terrible que soit le drame présenté à votre imagination, vous n'ouvrirez pas cette porte, vous n'appellerez pas.

Marthe. — Quelle horreur!... Mais si la Sœur... si Lisbeth...

Le comte. — Trouvez le moyen de détourner leurs soupçons. Pour cela vous n'aurez qu'à vous souvenir... Comprenez ceci encore et retenez bien ce que je vais vous dire : il se peut faire que je sois tué; vous partirez alors avec votre mère et vos enfants. Vous enterrerez avec moi, à tout jamais, l'infâme secret, et vous accomplirez votre vœu, de vivre à Roche-Brune jusqu'à votre mort.

Marthe. — Je vous jure de mériter votre pitié par mon courage... Je n'ouvrirai pas cette porte... Je ne crierai pas... J'attendrai... Ah! (*frissonnant et claquant des dents.*) pauvre, pauvre de moi! (*La porte glisse doucement dans les rainures; Robert est de dos, parlant bas à la Sœur qui fait signe qu'on peut entrer.*) Quoi, c'est maintenant... C'est fini là, ça va recommencer ici... j'ai peur!

Le comte *l'attire doucement à lui.* — Allez près de votre enfant.

Marthe, *le regardant dans les yeux.* — Vous êtes bon, je vous aime de toute mon âme. (*Elle va à pas lents vers la chambre du fond. Robert sort bouleversé, pâle, les manches retroussées; il tombe dans un fauteuil et s'essuye le front. Marthe les regarde tous deux et fait glisser les deux portes dans les rainures. Le comte va jusqu'à la porte, fait retomber la lourde portière, puis il redescend près de Robert; il parle bas.*)

SCÈNE SIXIÈME

LE COMTE, ROBERT

Le comte. — Il est sauvé?

Robert. — Mais il est bien faible. Ah! je ne sais pas, j'ai fait l'impossible.

Le comte. — Tu ne peux rien de plus pour lui? Ta science ne lui est plus nécessaire? Mais, réponds-moi donc!

Robert. — Je ne puis plus rien qu'attendre et espérer. Ah! je donnerais de mon sang pour le sauver, je te jure.

Le comte, *faisant un mouvement violent, puis le réprimant.* — Oui, tu l'aimes comme un père. (*Robert relève la tête, regarde le comte. Les deux hommes sont face à face, le comte l'œil fixe, la bouche crispée, blême, les bras croisés, sans mot dire, fouille dans les yeux de Robert, qui recule épouvanté et pousse un cri rauque.*)

Le comte. — Tais-toi, drôle! Laisse reposer ton fils!

Robert, *après un silence.* — Eh bien! que voulez-vous?

Le comte. — Je veux être vengé!

Robert. — Soit! Tuez-moi.

Le comte. — Non, je ne peux pas te tuer; tu es le fils de mon pauvre frère.

Robert. — Mais je ne veux pas me battre avec vous.

Le comte. — Moi non plus !

Robert. — Que voulez-vous enfin ?

Le comte. — Je te le répète, je veux être vengé.

Robert. — Je ne comprends pas.

Le comte. — Prête-moi deux minutes d'attention. Un officier est appelé par son service en Afrique ; il part, laissant sa femme, sa belle-mère et sa fille sous la garde de son neveu, presque son fils, car il a recueilli l'orphelin et l'a aimé absolument. A son retour, le malheureux apprend que sa femme a été lâchement subornée ; il apprend que l'enfant qu'il croyait sien est le fruit de la trahison. Fou d'indignation, il cherche, pour le tuer, celui qui l'a déshonoré, et, quand il est mis en sa présence, il se trouve dans l'impossibilité de se défendre ; son sang bout à lui crever les artères, son cœur bat à lui fendre la poitrine ; il faut qu'il réprime son cœur, qu'il refoule son sang. Il ne peut pas, il ne doit pas se venger lui-même.

Robert. — Je comprends... n'achevez pas... C'est l'autre, celui qui est presque son fils, qui doit venger son honneur, c'est l'autre qui tuera le misérable. Soit ! Mais croyez-moi, mon oncle, il est plus malheureux qu'infâme. Gardez-lui un souvenir de pitié. (*Il s'est approché du meuble où est le pistolet et il pose sa main dessus.*) Ah ! j'ai le droit de parler, puisque je vais mourir : oui, j'ai souffert toutes les tortures que la passion inflige à ses possédés. J'ai lutté sept années contre l'envahissement de cet amour pour lequel je meurs. J'ai lutté sept années et j'ai vingt-huit ans. Mon affection, mon respect pour vous, ma reconnaissance bataillaient contre ma passion, mais en vain. Malgré vos prières, malgré vos ordres, j'ai quitté cette maison. Je me suis enfui. Quatre ans durant, j'ai vécu loin de vous tous. Je me suis grisé de science, saoûlé de débauches. Enfin, un jour, on m'a rapporté chez vous, le corps traversé par une balle, pour l'honneur d'une drôlesse qui lui ressemblait, à *elle*. Quand j'ai ouvert les yeux, c'était *elle* qui était là près de moi ; c'est *elle* qui me soignait, *elle* qui emplissait la chambre, me reprenait et m'envahissait tout entier. Fou de terreur, j'ai voulu partir, mais ma blessure

a mis un long temps à se refermer; vous n'avez pas voulu me laisser partir... alors, je suis resté, m'abandonnant en désespéré, souffrant toutes les rages jalouses de votre amour et devinant qu'un jour je serais criminel. Le moment inévitable est arrivé; mes sens, aiguisés par la jalousie et le désir, mon cerveau, obsédé par la vision de vos étreintes, sont devenus mes maîtres. J'ai été fou, et, n'ayez aucun remords, mon oncle, car je suis aussi éperdument amoureux, aussi furieusement jaloux et plus désespéré qu'il y a sept ans. Ah! je ne cherche pas une excuse, je vous donne une explication et vous demande un regret... Adieu, mon oncle! (*Il prend le pistolet et ouvre sa redingote. En ce moment, Marthe pousse un cri désespéré.*)

MARTHE. — Mort! mon fils est mort! Il est mort! mon pauvre petit enfant!

(En entendant ce cri, le comte va vers Robert et lui saisit le poignet qui tient le pistolet. Lisbeth a ouvert les portes, relevé la portière. La Sœur est à genoux et dit tout bas la prière des Morts. Marthe, à genoux, sanglote.)

LE COMTE. — La justice des hommes est maintenant inutile ici, monsieur, place à la justice de Dieu!

SARAH BERNHARDT.





FAËLLE

Cette partie de la forêt de Fontainebleau reçoit chaque année ma visite; avant la chute des feuilles, un désir passionné, analogue à l'effet de quelque sortilège, me prend, et, de gré ou de force, me ramène vers elle; il me semblerait vraiment que je laisse échapper le bonheur si je manquais au rendez-vous que nous nous sommes donné une fois pour toutes, moi et les grands pins d'Aspremont, en cet automne mémorable dont je vais parler. De loin, je crois sentir leur chaud parfum de résine qui m'attire et me grise; du haut des blocs de grès auxquels se cramponnent leurs noueuses racines, ils me font signe, ils m'appellent et j'obéis. Une date, toujours la même, me retrouve invariablement à mon poste d'observation sur ce plateau que battent les vagues de la forêt, frémissantes comme celles de la mer qui jadis remplissait tout ce vaste paysage de ses fureurs encore visibles dans le chaos des rochers. Qu'est-ce que je reviens voir si fidèlement? Le spectacle que m'a préparé octobre, un coloriste incomparable : l'effet des joyaux d'or prêts à se détacher de la chevelure pâle et légère

du bouleau, tous ces tons d'écarlate et de bronze qui se mêlent à la verdure houleuse et qui brillent ou s'éteignent à chaque rayon de soleil, à chaque nuage qui passe, suggérant l'idée d'un écrin magnifique dont tout à l'heure l'hiver éparpillera les richesses. Et c'est l'idée même de la destruction prochaine qui lui donne tant de prix. Ce murmure confus que j'entends sortir des cimes inclinées par le vent, moirées par les jeux de la lumière, a la signification d'un adieu; cette odeur vague, indéfinissable, qui monte vers moi, troublante et triste, c'est le parfum du déclin. Les flammes de ces buissons ardents vont s'éteindre, la magie des couleurs n'aura duré qu'un jour. Comment ne pas profiter de ce jour-là? J'espère peut-être aussi, comme on espère vaguement recommencer un rêve, voir encore apparaître la petite Faëlle.

J'avais attendu le coucher du soleil qui s'enfonçait sanglant derrière l'épais rideau nuancé; maintenant je descendais au hasard, parmi les genévriers, ces petits sentiers en zigzags, d'une blancheur pailletée sous la pourpre roussie des bruyères. Tout à coup, au-dessous de moi, une voix s'éleva juste et fraîche, voix de femme ou de jeune garçon, je n'aurais su le dire, mais le timbre tout particulier de ce contralto sans culture m'eût semblé bien franchement italien, même si je n'avais pas entendu les paroles de la *canzone* populaire :

Benedetta sia la madre
Che ti fece cosi bella...

nasillés avec l'accent caractéristique des rues de Rome ou de Florence. Je pressai le pas et, sous une haute futaie à laquelle aboutissait mon petit chemin, après avoir décrit vingt méandres autour de la butte, j'aperçus une figure singulière, presque fantastique, une figure du quinzième ou du seizième siècle, occupée à dépouiller de leurs fruits les buissons de houx, très nombreux à cet endroit.

Aussitôt, la forêt devint pour moi un décor de Shakespeare, un de ces bois enchantés où se promenaient aux environs d'Athènes, alors que Thésée en était duc, des fées, des clowns et des princesses. Celle qui la première

entrait en scène sur le tapis de mousse que jonchaient çà et là des flèches de feu dardées languissamment parmi les branches, ne me parut pas toutefois avoir atteint l'âge requis pour le *Songe d'une nuit d'été,* l'âge des méprises et des illusions de l'amour. A peine devait-elle avoir plus de douze ans, mais la jupe traînante de sa robe de brocart à ramages et à taillades la grandissait et lui prêtait une sorte de majesté. D'ailleurs sa taille enfantine n'avait rien de celle d'une sylphide, elle était plutôt carrée, massive et robuste, dans le corset lacé par devant sur une de ces guimpes dont Holbein couvrit les épaules d'Élisabeth Tudor et d'Anne de Clèves. Tout le costume était de la même époque : le petit béguin d'argent à trois pièces d'où pendait par derrière, jusqu'aux talons, un long voile blanc, l'aumônière suspendue par des galons ouvrés qui s'accrochaient et s'éraillaient à chaque mouvement trop brusque de l'étrange petite créature, insouciante des épines pour ses mains comme pour sa toilette.

Le bruit que je fis, en approchant, interrompit l'occupation qui l'absorbait tout entière et arrêta sa chanson sur ses lèvres, qui restèrent entr'ouvertes, tandis que deux yeux noirs largement fendus et très hardis, du jais dans de la nacre vive, se fixaient sur moi, me dévisageant avec autorité comme s'ils eussent dit : « D'où sortez-vous?... que venez-vous faire dans mon empire ? »... Sans doute ce regard éblouissant lut dans le mien une interrogation, car elle répondit sans que j'eusse rien dit en me montrant les baies vermeilles amassées comme des grains de corail dans un pan de sa robe : « C'est pour un collier. »

La voix était forte, un peu rauque, moins agréable que lorsqu'elle chantait, assez commune en somme, — rien des notes suaves et flûtées d'une voix de princesse ; le geste était celui d'un gamin, tout simplement.

Je me dis qu'avec une personne aussi décidée, qui entamait d'elle-même la conversation je serais vite renseigné sur le bizarre amalgame qui m'intriguait, ce costume du moyen âge, ces allures peuple, ce type italien, — car Italienne, elle l'était, elle l'était des pieds à la tête, d'un beau type régulier, sculptural, le front bas sous d'épais cheveux noirs coupés droits

au-dessus des sourcils comme ceux d'un page, le teint pâle, très brun avec les transparences jaunes de l'ambre, la mâchoire un peu forte, le menton et les joues de cette forme ronde qui s'alourdit trop vite, mais que la ligne superbe du cou, planté comme une colonne de marbre, attachait à de larges épaules. Elle s'était remise à cueillir les perles de son futur collier, tout en me lançant par intervalles, de bas en haut, car j'étais resté immobile sur la dernière marche du rocher, un regard furtif, étouffé dans la soie de ses cils démesurément longs qui donnaient une expression d'indicible mélancolie à ses traits sévères, sans que le sourire ingénu de la bouche rouge, épaisse et petite, y pût rien changer. Mais pourquoi ne portait-elle pas des habits de Transtévérine ?

J'allais le lui demander quand un coup de sifflet aigu sembla déchirer le feuillage et lui fit dresser l'oreille. Il éclata de nouveau, dur, impérieux, deux fois, trois fois, et je vis les joues brunes de l'enfant s'empourprer comme si elle eût été prise en faute.

« Qu'arrive-t-il ? lui demandai-je.

— Mon maître se fâche, » répondit-elle, en prenant sa course, les jupes relevées dans ses deux mains, sans souci de me montrer des jambes robustes recouvertes de gros bas tricotés.

Je la suivis, mais elle avait maintenant les ailes des lutins, elle fuyait sous les longues nefs ouvertes devant nous, si vite que j'aurais en vain essayé de la rattraper et que j'eus même perdu de vue bientôt le sillage de son voile. Heureusement les grains rouges qu'elle croyait tenir emprisonnés dans sa robe s'éparpillaient derrière elle à mesure et, comme les cailloux du petit Poucet, ils guidaient mes pas. Je fus ainsi conduit dans la direction du bornage de Barbizon, où les coups de sifflet continuaient à retentir, aigres et courroucés, semblait-il.

Au sortir de la forêt, je me trouvai devant une sorte d'écran composé de planches mal ajustées, qui formait un atelier en plein air, emprisonnant un coin de paysage : rocher moussu, entouré de magnifiques fougères, terrain rugueux, hérissé de genêts noirs, de hautes herbes brisées.

« Je vous avais donné une demi-heure, disait quelqu'un derrière la palis-



sade, pas une minute de plus, et, sans vous gêner, vous prenez une heure et demie. Où diable étiez-vous ? »

Ces mots furent jetés sèchement, sévèrement, avec un imperceptible accent britannique.

« Où étiez-vous ?... Allons, répondez... »

L'enfant balbutia des excuses. Elle avait couru jusqu'au village. La mère Fouchard l'avait retenue à travailler dans la maison.

« C'est dans la maison que vous avez fait cet accroc à votre voile ? C'est dans la maison que vous avez verdi votre jupe aux genoux ?... »

Un silence suivit ce bref interrogatoire après lequel l'homme ajouta d'un ton méprisant : « Vous ne serez jamais exacte, vous ne direz jamais la vérité. Je ne puis me fier à vous. Vite, emportez cela ! »

L'instant d'après, ma petite princesse sortit de l'enclos palissadé, visiblement penaude, la tête basse, portant un attirail assez lourd, boîte à couleurs, chevalet, etc., sa traîne relevée dans la ceinture, son voile enroulé avec soin autour du cou. Tous les oripeaux qui la couvraient me parurent très fanés et de qualité médiocre ; le jour verdâtre de la forêt les avait embellis à mes yeux ; ce n'était en réalité que loques et clinquant ; seule, la fillette ne perdait rien à être vue de près.

En passant à côté de moi, elle me lança un regard d'intelligence.

« Vous venez d'être grondée ? lui dis-je tout bas. Pourquoi n'avoir pas avoué la vérité ? »

Elle hésita, baissa ses longs cils, puis rejetant sa tête en arrière, répondit : « Il m'aurait trouvée trop enfant.

— De vous être oubliée dans les bois à faire un collier ?... Mais c'est de votre âge ! »

La curiosité, beaucoup plus qu'un souci exagéré de la morale, me poussant, j'ajoutai : « Il n'y a pas de mal à s'amuser, il y en a davantage à mentir. »

Avec une moue un peu boudeuse, ironique surtout, elle haussa les épaules, et continua de marcher, sous son fardeau, dans la direction du village.

Je fus scandalisé de voir, quelques minutes après, celui qu'elle appelait son maître et qui faisait d'elle une petite bête de somme, quitter l'enclos à son tour, les bras ballants, une cigarette aux lèvres. C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, blond, l'air hautain, bien découplé, coiffé d'un béret de laine, les mollets pris dans de hautes guêtres qui rejoignaient des *knickerbockers*.

Un vieux paysan, chargé de branches mortes, à qui je demandai s'il le connaissait, me répondit : « M. Carton ?.. » avec un étonnement qui me fit comprendre qu'il fallait connaître M. Carton, sous peine d'être traité d'imbécile. « Vous ne logez donc pas chez Ganne ? » reprit le bonhomme, très familier.

Je dus lui expliquer que j'étais arrivé le matin même.

« Ainsi, repris-je, c'est à l'auberge que M. Carton demeure ?

— Mais non, répliqua mon interlocuteur avec une pitié visible pour cet excès d'ignorance. Il a loué, comme tous les ans, chez la mère Fouchard, mais il va prendre ses repas à la table de Ganne, qui en a vu passer des fameux !...

— Des fameux quoi ?

— Des fameux peintres, dame ! Vous trouverez leurs tableaux dans la salle. Il y en a aussi de M. Carton.

— Qu'est-ce que cette petite fille qui est avec lui ?

— Eh ben ! C'est toujours Faëlle, la petiote Faëlle qu'il amène quand il vient chez nous pour la faire travailler, répondit le vieux, d'un ton qui signifiait décidément : — Voilà un original qui ne sait rien de rien par exemple ! »

Peut-être me serais-je montré moins ignorant et moins stupide, si le parler de Seine-et-Marne n'eût pas défiguré jusqu'à le rendre méconnaissable, le nom anglais de Carlton. Certain *Champ de blé,* signé Hugh Carlton, avait mérité récemment une médaille, par des effets surprenants de perspective aérienne, de lointain et d'atmosphère, effets qui, pour être à la mode, ne compensent jamais qu'à demi, selon moi, l'absence d'intérêt du motif. Mon âge me donne le droit de ne pas me contenter d'impressions et de

taches quand il s'agit de peinture. On n'a pas admiré impunément dans sa jeunesse les compositions de style de Cabat!

*
* *

Je ne connaissais personne parmi les convives rassemblés ce soir-là autour de la table de l'auberge, très rustique et située assez loin de la forêt, à l'extrémité opposée de l'unique rue du village. Les panneaux, les portes, les lambris où tant de grands artistes laissèrent force pochades, ont été transportés depuis dans un local plus vaste et plus orné dont le confort relatif tente les bourgeois, ce qui a modifié sensiblement le caractère du gîte. Alors, il était rare qu'un touriste égaré de mon espèce, vînt se fourvoyer chez les peintres. On m'avait donné au-dessus de l'étable dont les effluves m'arrivaient à travers le plancher disjoint, une chambre sans rideaux ni papier sur ses murs crayonnés comme des feuillets d'album, — un album qui n'avait rien de commun, par parenthèse, avec les *keepsakes* dédiés aux demoiselles. A dîner, j'eus pour voisin dans la grande salle basse, un *animalier* obèse, que le chapeau de feutre brun rouge, vissé apparemment sur sa tête chauve, faisait ressembler à je ne sais quelle variété de cèpe colossal. L'autre chaise, placée auprès de la mienne, ne fut occupée qu'après le potage par le maître impérieux de la petite Faëlle, très correct de manières, malgré l'excentricité d'un costume de molleton blanc, que les partisans français du sans-gêne, en révolte déclarée contre la toilette du soir, appelaient par plaisanterie son frac. Il se mêlait peu à la grosse gaieté ambiante, tantôt affectant de ne pas comprendre, tantôt exagérant, pour répondre, l'accent étranger quand on l'interpellait d'une façon trop directe. Évidemment, il tenait à être d'une autre espèce que les autres et s'en faisait gloire.

« Poseur et pince-sans-rire », me dit tout bas, le champignon assis à ma gauche.

Celui-ci devait éprouver un besoin bien pressant de protestation, car nous n'avions pas encore échangé une parole. Et je compris en effet que le flegme et la raideur de l'Anglais pussent former un contraste irritant à

la longue avec l'entrain tapageur, les propos lâchés, l'abandon excessif du reste de la société. Elle se composait de jeunes gens plus ou moins barbus, en vareuse, qui ne se gênaient point pour fumer à table, et de quelques femmes sur la condition desquelles il était impossible de se tromper, bien que deux ou trois d'entre elles parussent carrément installées dans le rôle d'épouse, une grande blonde, coiffée d'un béret comme les hommes, faisant même dîner sur ses genoux son fils, marmot barbouillé, braillard, insupportable. La seule qui fut élégante et jolie, une demoiselle du corps de ballet de l'Opéra, se croyait obligée de minauder à chaque mot un peu trop cru et trouvait fort drôle de manger de la soupe aux choux dans de la terre de pipe.

« Elle vient pour Wymer, » me dit mon voisin de gauche, le Cèpe, qui avait entrepris de me mettre au courant des habitudes de la maison.

Je tressaillis à ce nom de Wymer, celui d'un des principaux champions du grand art français, l'émule des Dupré, des Daubigny, des Corot, et je promenai à sa recherche un regard rapide autour de la table.

« Oh ! ce n'est que le fils ! expliqua mon obligeant cicerone. Là, en face de nous, cette barbe en pointe. Ils sont ici deux ou trois fils de géants que leur nom écrase, très gentils d'ailleurs, mais des avortons, des mazettes. On parle beaucoup aujourd'hui de l'hérédité. Je ne crois toujours pas à celle du talent... Et vous ? »

Tout en ricanant à l'oreille du jeune Wymer dont, on ne savait comment, les traits rappelaient, affinés, amollis, froidement régularisés, presque féminins dans leur douceur, la physionomie rude et puissante d'un père illustre, la demoiselle d'Opéra lorgnait l'Anglais placide et athlétique, occupé à manger de grand appétit vis-à-vis d'elle ; le coude sur la nappe, elle secouait et faisait cliqueter à son intention les chaînettes de ses bracelets, étincelantes sur un bras très blanc qui se noyait dans la dentelle. C'était comme un petit appel répété qui disait clairement : « Mais regardez-moi donc. Je suis charmante. »

« Peine inutile, va ! lui dit son amant avec une indifférence goguenarde. Il n'en perdra pas une bouchée.

— Est-ce vrai, monsieur? demanda la jeune femme, attaquant avec effronterie Carlton qui leva la tête d'un air interrogateur.

— Quoi donc, madame?

— Que vous n'aimez que votre art?

— Je l'aime d'abord, madame, mais j'aime beaucoup d'autres choses ensuite.

— La boxe, par exemple, dit Wymer. Je te présente, ma chère Mouche, un maître en pugilat.

— Ni plus, ni moins que lord Byron, » interrompit l'Anglais au moment où mademoiselle Mouche s'écriait : — Fi, l'horreur!

Elle murmura : « Lord Byron?... Celui qui faisait des vers?...

— Mon Dieu, oui, madame, comme je fais de la peinture, et même un peu mieux!

— Assommer un homme d'un coup de poing, c'est encore de l'art, reprit Wymer assez narquois; j'ai vu, à Paris, Carlton se mesurer contre un hercule de profession et le tomber. Voilà de ces choses qui donnent du prestige à un homme, poursuivit-il, en relevant le murmure d'admiration qui courait parmi les dames. Mais, si j'avais des muscles d'acier, mon cher ami, je craindrais tout de même de m'en servir contre des enfants.

— Que voulez-vous dire? demanda Carlton, glacial.

— N'avez-vous pas donné, l'autre jour, un soufflet à la petite Faëlle?

— C'est possible; elle s'était avisée, par excès de zèle, d'épousseter une toile en train de sécher. Vous voyez d'ici l'effet... C'est sa manière de nettoyer, quand elle nettoie, et ce qu'elle range ne se retrouve jamais. Il faut bien lui apprendre à servir. Mais je n'ai pas dû lui faire grand mal. Serait-elle venue se plaindre à vous, par hasard?

— Au contraire, je l'ai rencontrée qui riait et pleurait à la fois, toute rouge. Alors, je lui ai demandé : « Qu'as-tu donc? » Et elle m'a répondu : « Mon maître m'a battue... C'est la première fois qu'il me touche... » Elle avait l'air triomphant. Les femmes aiment à être battues, convenez-en, ajouta Wymer en s'adressant à sa voisine, qui ne manqua pas de se récrier, mais sans cesser pour cela de lorgner avec bienveillance les mains très fines

de ce lutteur qui avait des poings d'acier et qui boxait comme lord Byron.

— Il y a bien des ménages où les femmes sont les plus fortes, dit, en basse-taille, la mère du bambin barbouillé qui avait fini par s'endormir sur la poitrine osseuse de sa maman.

— Ma chère enfant, on ne te demande pas de confidences, interrompit son mari, un petit graveur étique qui, dans les querelles de son faux ménage, devait en effet avoir le dessous.

— Une femme qui n'a jamais été battue ne sait pas ce que c'est que l'amour, prononça sentencieusement au bout de la table, une certaine Boulotte, assez belle rousse, dont la chevelure très mal peignée avait une vieille réputation dans les ateliers où elle représentait le blond Véronèse.

— Ne dirait-on pas, s'écria une voix indignée, que je t'ai rouée de coups toute ma vie?

— Toi, mon pauvre chéri?... Un vrai mouton...

— Eh bien alors?... »

On se mit à rire.

« Tiens! tu es trop bête, » reprit la rousse plantureuse, en réclamant une seconde tranche de rôti pour son chien, assis entre elle et « le mouton » à la santé duquel les nombreux amis de Boulotte buvaient maintenant avec un fracas de verres entre-choqués.

Les chiens jouaient un grand rôle dans ce repas, chaque peintre avait le sien derrière lui : épagneuls, bulls, terriers, griffons, terre-neuve, etc... formaient un second cercle de convives importuns et voraces.

Mademoiselle Mouche, ayant lu sur le collier d'un chien couchant le nom d'Hugh Carlton, continuait à prodiguer les agaceries à celui-ci, sous forme de bons morceaux et de caresses à celui-là. Elle finit par appuyer un long baiser de ses lèvres peintes entre les deux oreilles soyeuses de l'animal, qui recula, n'aimant pas les parfums.

« Avec tout cela, reprit-elle, en relevant sa tête frisottée au fer et en coulant une œillade assassine vers Carlton, qui continuait à jouer de la fourchette, avec tout cela, je ne sais pas au juste quelle est la bienheureuse femme qui a l'honneur d'être battue par monsieur.

— Ce n'est pas une femme, c'est une enfant, on vous l'a dit, madame, répondit-il impatienté.

— Hum! grommela Wymer dans sa moustache, une enfant... manière de parler...

— Il est très vrai qu'elle ne peut avoir que douze ou treize ans, fit observer le Cèpe.

— Soit! A treize ans une Italienne...

— Bah! une Italienne du Jardin des Plantes, interrompit Carlton dont la mauvaise humeur augmentait à chaque mot.

— Ce sang-là défie la transplantation, vous l'auriez prise sur les marches de la Trinità-de'-Monti, au lieu d'aller la chercher rue des Fossés-Saint-Victor qu'elle ne serait pas plus Romaine.

— D'ailleurs il n'est pas nécessaire d'être Romaine pour tomber amoureuse à douze ans, déclara Boulotte avec autorité. Je ne me rappelle pas vers quel âge j'ai commencé à l'être, mais j'étais bien plus petite que ça!

— Et moi donc! dit la mère du bambin qui venait de se réveiller pour demander à grands cris son dessert. Les femmes sont amoureuses en venant au monde.

— C'est bien agréable pour ce pauvre Grelu qui l'a rencontrée quand elle avait déjà passé la trentaine, dit entre ses dents Wymer, avec un regard de pitié à l'adresse du graveur qui coupait philosophiquement une pomme en deux pour son fils.

— Enfin, qu'est-ce donc que cette Faëlle?... répéta pour la seconde fois mademoiselle Mouche.

— Un petit modèle, madame, que j'emploie à Paris depuis des années et que parfois j'amène ici où elle aide au ménage quand elle a fini de poser. »

La danseuse éclata d'un rire cynique. « Elle aide au ménage!... Nous comprenons de reste ce que cela veut dire...

— C'est facile à comprendre en effet; elle brosse mes habits et balaye mon atelier, dit Carlton, très grave, en pliant sa serviette.

— Et elle est jolie?

— Peut-être la trouveriez-vous laide, répliqua le peintre qui s'était levé.

— Naturellement elle vous adore, oh! impossible d'en douter, » riposta mademoiselle Mouche.

Il s'inclina en répondant : « Si je croyais cela, je la congédierais sur l'heure, » puis se dirigea vers la porte.

« Pas le plus petit mot pour rire, ces Anglais! grogna un vieux peintre à figure de faune qui déclarait avoir renoncé à la gloire et le prouvait par des barbouillages dont le prix suffisait tout juste à payer son auberge. Voulez-vous me prêter votre modèle, M. Carlton? J'en aurais besoin pour mes *Jardins de Lucullus,* qu'attend ces jours-ci la galerie du Bon Marché.

— Non, impossible, nous travaillons en ce moment, répliqua Carlton, prêt à franchir le seuil.

— Et vous êtes content de votre travail? demanda le jeune Wymer en s'étirant les bras. Moi, je n'ai pu rien faire en forêt aujourd'hui.

— Vous y étiez en trop aimable compagnie, » dit Carlton, qui salua et disparut, laissant mademoiselle Mouche enchantée.

Je lisais ses pensées dans ses yeux, dans son sourire : « Il est jaloux, pauvre garçon, jaloux de Wymer qui ne lui va pas à la cheville. Et comme il souffrait de mes méchancetés!... Il ne veut pas que je lui croie le cœur pris! Comme il m'a offert de chasser cette fille si cela pouvait me faire plaisir!... Était-ce assez clair?... Les hommes sont drôles. Oh! celui-là n'a qu'à vouloir!... »

Mademoiselle Mouche m'aurait choisi pour confident de ses réflexions que je ne les eusse pas mieux pénétrées. Sa mine piquante était si indiscrète à son insu! Le jeune Wymer savait y lire mieux que moi encore sans doute, car il dit avec une certaine noirceur :

« Carlton aura là dans quelques années une superbe maîtresse. Et il l'élève à la dure, le malin, il la rompt à son caractère qui n'est pas commode! La petite travaille ferme. Quoiqu'il la paye cher (Carlton est riche et très généreux) — mademoiselle Mouche là-dessus devint attentive, — son métier n'est pas une sinécure... loin de là. Modèle et servante...


Albert Lynch

— Mignon,... le page de Lara... » hasarda quelqu'un qui avait de la culture.

Sur quoi Boulotte fredonna : *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger?* pour prouver qu'elle était allée à l'Opéra-Comique, et une autre de ces dames très flétrie, malpropre, franchement laide, dit avec orgueil : « Drôle d'idée d'amener ici de ces étrangères, quand, à deux pas de soi, on pourrait trouver mieux.

— Les indigènes sont si laides! répliqua le Cèpe. Ça m'est égal du reste. Je n'ai besoin que des vaches...

— Moi, j'ai toujours posé pour mon mari,... n'est-ce pas Ugène?... Tu n'as jamais eu d'autre modèle?... »

Le malheureux Eugène parla, en balbutiant, d'économie forcée. Il laissa tomber ce mot profond : « La fortune pour un artiste est un grand avantage.

— Laissez donc! cria le vieux rapin à barbe de bouc, la pauvreté seule est féconde. Interrogez les maîtres. Voyez, pour remonter au déluge, l'histoire d'Adrien Brauwer. Il a vécu sans le sou, crapuleusement; il est mort à l'hôpital et n'est jamais sorti du cabaret que pour gagner à la hâte ce qu'exigeait le cabaretier. Voilà un artiste. Ne me parlez pas de vos Anglais et de leur peinture. Leur peinture?... Je vous dirai ce que c'est! De la littérature, rien de plus; ils cherchent midi à quatorze heures et...

— Carlton a du talent, il en a beaucoup, interrompit Wymer qui n'avait d'autre prétention, pour sa part, que d'être joli garçon et de tourner la tête à toutes les femmes.

— Je n'en veux pas à son talent, répliqua le patriarche de la table d'hôte, quoique ce talent ait des manières qui me font rire. A un hanneton, à un pissenlit, il donnerait, Dieu me pardonne, je ne sais quel air élégiaque et aristocratique. Mais c'est son hypocrisie qui m'offusque. N'aurait-on pas dit tout à l'heure qu'en plaisantant sur son petit modèle nous insultions un ange? Si ça ne fait pas pitié! Quand on connaît la colonie du Jardin des Plantes... »

Il y eut un rire général.

« Oh! des bonnes mœurs chez ces gens-là,... de l'innocence... »

Et chacun se mit à raconter son histoire sur les turpitudes que la promiscuité, la misère, le vice engendrent dans la grande famille des piffcrari et des transtévérines qui traînent les ateliers de Paris.

« Avez-vous seulement vu, dit la grande blonde, les parents de Faëlle? Telles mères, tels enfants, » ajouta-t-elle en embrassant son affreux rejeton, qui promettait en effet de lui ressembler.

Et on continua, tout en battant des *glorias* et en offrant des *tournées,* à raconter tout ce qui pouvait le mieux prouver que ma petite princesse de Shakespeare était nécessairement la plus vile des créatures.

« Admettons que son maître la traite paternellement comme la mère Fouchard voudrait le faire accroire, elle doit bien se moquer de lui, dit Boulotte en relevant ses manches pour tremper un morceau de sucre dans le café de son « mouton ».

— Et, en attendant, c'est la mère Fouchard qui se moque ! reprit madame Grelu. Croiriez-vous qu'il fait coucher Faëlle hors de la maison, au-dessus de la grange, avec la petite bonne, afin qu'on ne jase pas?...

— Quelle hypocrisie! répéta l'admirateur d'Adrien Brauwer. Oh! ces Anglais!... »

* * *

Je passai la matinée du lendemain dans la salle d'Exposition des artistes. Elle était, pour le moment, assez mal garnie. Un magistral *Abreuvoir,* de mon voisin, le Cèpe, offert au cercle de Barbizon, s'imposait tout d'abord au milieu d'un nombre considérable de toiles médiocres qui faisaient généralement l'effet d'être trop grandes et presque vides tant elles renfermaient peu de choses précises et définies : plaines monotones se déroulant à perte de vue, bords de rivières interminables, lisières de forêts confuses ; rien qui révélât le choix, l'intelligence, l'invention, ni beaucoup de savoir-faire, mais dans les meilleures, le sentiment du plein air et de la lumière. Quelquefois, il se dégageait de la réalité brutale et comme involontairement voulue de ces études lâchées, une certaine séduction d'ardeur sincère, d'audace et de jeunesse ; plus souvent, on y sentait, au contraire, le parti pris et la

prétention ; en somme, cet impressionnisme à la mode n'était guère représenté que par des novices, et l'ancienne manière avait pour interprète unique le peintre des *Jardins de Lucullus*, dont les abominables croûtes étaient dignes tout au plus de servir d'enseignes. Comment n'eût-on pas distingué, dans un pareil fouillis, trois ou quatre ouvrages de Carlton ?

Je retrouvai avec plaisir l'ébauche ensoleillée d'où était sorti son *Champ de blé,* un premier jet superbe et plein de sève ; sur le chemin qui bordait ce champ, je reconnus la petite glaneuse, marchant pieds nus à travers la poussière, le visage à demi noyé dans l'ombre de la gerbe qu'elle portait sur la tête : Faëlle. Je retrouvai encore Faëlle un peu plus loin, son pur profil volontairement enlaidi sous la marmotte des paysannes de Seine-et-Marne, le corps courbé, cassé en deux pour ainsi dire, au-dessus du sillon d'un champ de pommes de terre ; mais, si Hugh Carlton s'aventurait quelquefois sur les traces de notre grand Millet, il suivait plus familièrement celles de son compatriote Burne-Jones ; le secret de son originalité ou plutôt de sa bizarrerie était de placer dans des paysages vrais et rigoureusement observés des figures qu'eût revendiquées l'école esthétique anglaise, bien qu'elles fussent presque invariablement inspirées par un modèle trop bien portant pour le goût préraphaélite moderne. Ce petit saltimbanque cheminant, transi, sous un ciel fouetté de nuages, à travers la vaste étendue mouillée de la plaine de Chailly, *Après l'orage,* pour rejoindre une voiture de bohémiens qui disparaissait dans le lointain pluvieux, c'était toujours Faëlle, son maillot à paillettes sortant de la méchante cape rapiécée dont s'enveloppait ce corps souple au sexe indécis. Elle changeait d'âge, elle changeait de qualité ; on la voyait transformée en noble dame, contemporaine de Béatrice, rêvant quelque rêve à la fois printanier et mystique, dans une allée vaporeusement feuillue, aux fines colorations d'aquarelle, sous le dais léger que forment, entre le ciel d'un blanc laiteux et la mousse vert d'émeraude, les jeunes pousses d'avril.

« Oh ! nous avons beaucoup travaillé depuis l'année dernière ! » fit derrière moi une voix que je reconnus aussi.

Je me retournai, Faëlle m'apparut en jupe courte et en sabots; un mouchoir noué très bas sur le front grandissait encore ses yeux noirs. Elle était venue chercher au cercle la pipe oubliée par son maître.

« Vous voilà, en effet, lui dis-je, à de nombreux exemplaires ; lequel de vos portraits préférez-vous ? »

Sans hésiter elle montra la dame majestueuse et mélancolique, traînant sur la mousse humide les riches étoffes qui drapaient sa sveltesse.

« Parce qu'elle est bien mise ?...

— A cause de son livre surtout...

— Quel est donc ce livre ?... »

Elle haussa les sourcils pour toute réponse.

« Vous aimez la lecture ? » demandai-je.

Un flot de sang lui monta aux joues : « Moi ?... Je ne sais pas lire, mais j'apprendrai plus tard, quand je serai grande, quand j'aurai de l'argent..., si j'en ai jamais. Celui que me donne M. Carlton, mes parents me le prennent !

— Sans doute pour vous le garder. »

Faëlle fit un geste expressif : « Plus souvent ! Mon père le boit. Il en boirait bien d'autre. »

Elle dit cela sans horreur, sans hésitation, comme s'il se fût agi d'une chose toute naturelle.

« Est-ce possible ?...

— Oui, et ce qu'il gagne — il gagne beaucoup, c'est un bel homme, mon père, — tout ce qu'il gagne est dépensé de même et, quand il est soûl, il nous bat. Il n'est pourtant pas méchant, mais le vin lui fait cet effet-là ; nous en avons l'habitude. Il a donné l'hiver dernier un coup de couteau à maman ; elle en porte encore la marque.

— Pauvre femme !

— Oh ! pauvre femme !... Il y avait bien des choses à dire aussi ! Vous ne connaissez pas maman... C'est une paresseuse... et criarde !.. Chez nous, il n'y a que moi qui travaille vraiment. »

Elle parlait de ce ton dégagé, peu respectueux pour sa famille, le

poing sur la hanche, en grignotant une pomme qu'elle tenait de l'autre main.

« Et vous aimez ce travail-là, poser?...

— Oh! j'aimerais mieux lire, écrire...

— Ou coudre, insinuai-je.

— Non, ma foi! Coudre, ça me déplaît. Je vais nu-pieds plutôt que de raccommoder mes bas. Non... lire, écrire, je vous dis, comme font les dames, porter des robes pareilles à celles de mademoiselle Mouche. Avez-vous remarqué la robe de mademoiselle Mouche avec tous ses petits volants?... C'est joli, n'est-ce pas?... Des robes qui seraient à moi. »

Ces heureuses dispositions qu'elle exprimait naïvement m'arrachèrent un soupir; les mauvaises langues de la table d'hôte n'avaient peut-être pas tort. Où irait-elle avec des instincts semblables? Il n'était pas difficile de le deviner. Mais une minute après elle me dérouta : « Quand je serai grande, reprit-elle, quand je serai riche, je demeurerai à la campagne, dans les bois...

— A la bonne heure! vous aimez la forêt!

— Beaucoup, je m'y amuse; on y respire. Chez nous, c'est si sale, si étouffé et il fait si chaud dans ces ateliers pleins de fumée de tabac! Oui, je demeurerai dans une forêt, et puis, oh! avant tout j'irai en Italie. »

Elle prononça ce mot avec tendresse, avec un élan de désir.

« Vos parents vous en parlent au moins? lui dis-je.

— Oui, mais surtout j'ai vu des images, et puis... c'est mon pays. »

Elle n'aurait pas dit plus clairement : — Je l'ai sentie, je l'ai devinée, j'en viens, je la porte en moi. — Et l'Italie tout entière était bien dans ses yeux, dans son sourire, dans son attitude soudainement amollie, dans sa brune pâleur. Je fus repris d'une envie extrême de la mieux connaître et de lui faire du bien.

« Écoutez, pour ce qui est de lire et d'écrire, il faudrait aller à l'école...

— Mes parents disent que cela coûte trop cher et que, mes frères et moi, nous devons gagner de l'argent au lieu d'en dépenser.

— Vous avez plusieurs frères?

— J'en ai trois petits.

— Vous ne regrettez pas d'être éloignée d'eux?...

Elle fit sa moue dédaigneuse et répondit : « J'en suis bien aise, au contraire. Les enfants m'ennuient... De vilaines pestes... »

Les bons sentiments, il fallait le reconnaître, étaient rares chez elle et duraient peu.

« Revenons à cette question de l'école, lui dis-je; M. Carlton paraît s'intéresser sérieusement à vous. Il vous procurerait les moyens d'y aller, j'imagine, si vous le lui demandiez.

— Je le crois, répondit l'étrange fille, la tête penchée de côté sur son épaule et me regardant droit dans les yeux, mais je ne le lui demanderai pas.

— Pourquoi ? »

Elle se tut, vaguement souriante.

« Vous avez peur de lui ?

— Un peu.

— Vous l'aimez beaucoup pourtant?

— Quelquefois, répondit-elle avec le même sourire équivoque qui n'était pas un sourire d'enfant. Quelquefois aussi je le déteste... oui, je le déteste, répéta-t-elle un feu sombre dans le regard et les lèvres serrées soudain d'un air farouche. Mais j'oubliais... reprit Faëlle en tressaillant, il attend sa pipe... il va encore me reprocher de flâner. Adieu, monsieur. »

Je la revis une heure après, dans la rue, en train de jouer avec la meute de l'auberge, riant, criant, excitant les chiens, se faisant poursuivre par eux, leur laissant à la gueule des lambeaux de sa jupe d'indienne; ce n'était plus qu'une gamine de douze ans. Le patriarche de la table d'hôte l'arrêta et lui dit quelques mots à l'oreille avec son ricanement égrillard. Sans se défendre, elle fit une série de grimaces en vraie compatriote de Polichinelle.

« M'embrasser? vieux comme vous l'êtes,... et si laid! » s'écria-t-elle en prenant, d'un geste impayable, ses amis les chiens, et moi parmi eux, à témoin de l'extravagance d'une pareille prétention.

Son franc éclat de rire sonnait aux échos du village, mais les gambades qu'elle recommençait de plus belle furent réprimées en un clin d'œil par l'approche de Carlton, qui, froid et correct, passa sans même la regarder. Le brun visage était redevenu grave; elle releva sous sa marmotte


Albert Lynch

les mèches désordonnées de ses cheveux et s'éloigna d'un pas ralenti.

Je la suivais à distance; Faëlle entra dans la cour d'une maison de paysan dont l'escalier extérieur était festonné de lianes, en ce moment flétries, mais auxquelles les grappes lilas de la glycine et les étoiles blanches du jasmin devaient s'attacher en été. Une vieille femme, occupée à savonner, lui jeta une brassée de linge en la grondant. Elle se mit, silencieuse, à étendre ce linge, avec le dégoût évident de sa besogne, jolie comme Cendrillon et continuant à rêver sans doute au bonheur de savoir lire ou de porter des volants de soie bien à elle, tandis que la mère Fouchard (j'étais, selon toute apparence, devant le gîte forestier d'Hugh Carlton), continuait ses reproches et son savonnage.

Pendant mon séjour à Barbizon, je rencontrai ainsi, dix fois par jour et plus, la petite Faëlle sous des aspects très différents, tantôt vaquant aux soins du ménage dans le costume de fantaisie sous lequel tout à l'heure elle allait poser, tantôt en négligé rustique, s'essayant, contrainte et forcée probablement, à tirer l'aiguille d'un air boudeur, sur le pas de la porte où elle était assise, tantôt errant seule parmi les roches du Bas-Bréau, à la recherche des orvets qu'elle apprivoisait pour s'en faire autant de colliers de bronze; tantôt follement bruyante et animée, jouant devant l'auberge avec ses amis les chiens et les polissons du village, quand elle n'attirait pas dans quelque coin pour lui administrer une correction, l'affreux petit Grelu qui, disait-elle, ressemblait à ses frères et avait comme eux besoin d'être battu. Il arrivait aussi que cette gamine effrontée se transformât tout à coup en une petite femme pensive et triste, dont la physionomie me donnait à réfléchir; ses yeux prenaient toujours une étrange expression de reproche, de crainte et de tendresse en se fixant sur son maître, qui n'y faisait pas plus attention qu'au regard caressant du chien Bob.

J'observais beaucoup, aimant à déchiffrer les caractères et curieux de lire dans cette petite âme; mais Faëlle avait-elle une âme? Cela semblait assez douteux, vu la parfaite indifférence au bien et au mal qu'attestait chacune de ses paroles. Assez souvent nous causions : elle avait reconnu

que je n'étais pas un vieux de l'espèce de celui qu'elle remettait si vertement à sa place. Je ne l'effarouchais ni ne lui prêtais à rire ; j'appris qu'en parlant de moi elle m'appelait volontiers le bon bonhomme et je n'en fus nullement piqué. De nos conversations, je dus conclure qu'elle était peu intelligente quoique rusée, prompte à saisir toutefois ce qui l'intéressait directement, et sans l'ombre de pudeur, autant qu'on en pouvait juger par les propos grossiers que laissaient tomber ses lèvres aux lignes si pures, au rire si naïf! Il y avait un tel désaccord entre cette bouche charmante et le langage qui en sortait à l'occasion, que je me plaisais à croire qu'elle répétait, sans les comprendre, à la façon d'un perroquet, des choses trop souvent entendues. J'adore et je respecte l'enfance, j'aimerais mille fois mieux risquer d'être sa dupe que de la calomnier ; mais Faëlle mit souvent ma bonne volonté à rude épreuve.

Un dimanche, par exemple, j'étais entré à l'église de Chailly ; je la vis près de la porte, à genoux, assise sur ses talons, comme se posent les femmes du peuple dans les nefs dépourvues de bancs et de chaises des églises du Trastevere. Ses traits avaient toute l'immobilité d'un profond recueillement et elle fixait les yeux extasiés de la sainte Cécile du Dominiquin sur les murs pauvres et nus où suintait l'humidité, tandis que la voix fausse d'un chantre édenté entonnait le *Domine Salvum*. Je fus touché de la ferveur de sa prière et, l'office terminé, je l'attendis dehors pour la féliciter d'avoir cette bonne habitude d'aller à la messe.

« Oh! maman m'a toujours envoyée, quand l'ouvrage manquait, à la messe des modèles, répondit-elle en me faisant admirer le rosaire à gros grains que j'avais remarqué déjà dans ses doigts pieusement entrelacés. Tenez, cela vient de Rome...

— La messe des modèles?... répétai-je.

— Eh bien, oui,... une messe à Saint-Étienne-du-Mont où l'on trouve à travailler. Les peintres la connaissent! Ils viennent y faire leur choix. »

Ainsi cette attitude agenouillée, cette physionomie passionnément dévote, lui avaient été apprises au point de vue pittoresque, avec de viles intentions de gain!

« Mais aujourd'hui, lui dis-je, gardant un reste d'espoir, vous ne veniez pas chercher fortune?...

— J'ai une robe neuve, répondit Faëlle en tournant sur elle-même. Oh! elle n'est pas bien belle, mais elle fera envie tout de même aux petites filles d'ici. »

Son maître avait raison décidément lorsqu'il m'avait dit, dans un premier entretien, que c'était là une créature inférieure, le rejeton dégénéré d'une race païenne à laquelle il ne fallait rien demander que la beauté, et encore une beauté tout animale, mais qu'avec du talent on pouvait affiner, ennoblir, diviniser.

* * *

De fait Carlton tient en secret mépris toutes les races qui ne sont pas la race anglo-saxonne; sa religion doit consister à bénir le ciel d'être né un *english gentleman;* il a, au suprême degré, l'orgueil britannique et ce respect de soi-même qui en résulte. C'est là, chez lui, le trait distinctif.

J'ai oublié de dire comment, malgré son extrême réserve, la glace s'était rompue entre nous. Pour cela, j'avais employé le meilleur moyen, le seul qui puisse prouver à un peintre que l'on fait véritablement grand cas de lui, j'avais acheté un de ses tableaux, ce *Sous bois,* que je ne puis jamais regarder sans qu'il s'en dégage pour mes narines une bonne odeur agreste, l'odeur de la petite Faëlle, cette jeune faunesse baignée du matin au soir dans les aromes de la forêt, si elle ne l'était guère dans l'onde pure. L'onde pure est ce qui manque le plus à Barbizon, et l'Anglais s'en plaignait fort, insistant plus que de raison sur la difficulté d'obtenir deux fois par jour que l'on remplît son *tub.* Faëlle avait bien reçu l'ordre de tirer au puits l'eau nécessaire, mais elle était si paresseuse!

Nos pourparlers, à propos de ce *Sous bois,* m'ouvrirent l'atelier de Carlton, un vaste local des plus rustiques qui ne servait guère que d'abri à des études accumulées, le peintre travaillant le plus possible en plein air et réservant les recherches, les élégances intérieures dont il avait le goût pour son atelier de Paris.

Je vis sur un chevalet l'ébauche du tableau où figurait Faëlle sous son costume du *Songe d'une nuit d'été,* foulant de grandes herbes sauvages dans une attitude qui rappelait celle de la *Sibylla Delphica,* de Burne-Jones, un petit oiseau sur le doigt, tandis qu'un jeune garçon, vêtu comme le *Passant* ou le *Chanteur florentin,* la contemplait, couché à ses pieds. Cette idylle enfantine et maniérée justifiait un peu le jugement du Cèpe : — Bon article d'exportation. — Carlton s'était trompé ; il ne le sentait que trop et, devant la plus mauvaise de ses compositions, attendait d'un air de défi les louanges ou les critiques qu'il eût reçues également mal. Je ne lui parlai pas du tableau et me rejetai sur les modèles, demandant qui avait posé pour ce joli page. Il me nomma le jeune fils d'un peintre connu, établi dans le pays et ajouta :

« Je le placerai ailleurs, car je ne pense pas achever ceci... Les séances qu'il m'a données, pauvre enfant, ne compteront pas parmi ses bons souvenirs. Faëlle les lui a fait payer cher. Il n'y a pas de méchants tours qu'elle n'ait inventés pour le dégoûter de revenir.

— Quelle était son idée ?

— Jalousie de modèle.

— Ah !... Elle voudrait être seule à poser pour vous ?...

— Oui, seule à pouvoir dire en se vantant : « Quand nous faisions tel « chef-d'œuvre, moi et M. Carlton... » C'est leur manière. Du reste, la crainte de ne pas me suffire et d'être supplantée rend cette fainéante infatigable aussitôt qu'il s'agit de poser. Elle m'a rendu de vrais services, mais tout a une fin. Je commence à en avoir assez.

— A cause de son mauvais caractère, de ses exigences ? hasardai-je.

— Oh ! ses exigences, je les mate ou je les ignore, répondit-il assez brutalement. Elle sait qu'avec moi il n'y a qu'à se taire et à obéir. Quant à être mauvaise..., non, elle ne l'est pas,... boudeuse seulement et sournoise. Envers les animaux, pourtant, elle a des cruautés d'enfant des rues. Je lui reproche plus que tout le reste de tourmenter mon chien... Elle le frappe... Et frapper Bob n'est permis qu'à moi.

— Peut-être est-elle jalouse de lui aussi ?

— C'est bien possible. Elle prend en grippe tout ce qui m'approche. Ces Italiens haïssent volontiers.

— Parce qu'ils aiment, fis-je en esquivant le regard interrogateur, remarquablement froid, que me jeta Carlton. Cette petite paraît vous être fort attachée.

— Oui, elle a son genre de dévouement... Je vous le disais... Il m'est arrivé, dans le feu du travail, d'oublier qu'elle fût une créature de chair et d'os, d'abuser de ses forces d'une façon presque inhumaine sans qu'elle réclamât,... elle, la fainéantise même d'ordinaire. N'est-ce pas curieux?... Vertu professionnelle. »

Je le trouvai dur et repris avec une sorte d'irritation :

« Quel sera son avenir, pensez-vous?... Que deviendra-t-elle?

— Mais, elle restera ce qu'elle est, je suppose, à peu de chose près; elle continuera son métier tant qu'elle aura ce qu'il faut pour cela. »

Nous redescendions ensemble, ma visite faite, les marches extérieures qui conduisaient de l'atelier dans la cour, où Faëlle, un grand tablier devant elle, aidait la mère Fouchard à éplucher des légumes.

« Je lui ai découvert pourtant, dis-je, d'autres aspirations; elle m'a confié son désir ardent d'apprendre à lire.

— Faëlle? s'écria Hugh Carlton avec autant d'étonnement que si je lui eusse révélé ce genre d'ambition chez un écureuil de la forêt. Oh! bien, voilà une chose que je peux faire pour elle. »

Il appela l'enfant, assise sur la margelle du puits, des pommes de terre sur ses genoux et, lorsqu'elle fut près, lui dit d'un air grave, à demi moqueur cependant : « Qu'est-ce qu'on me raconte, Faëlle? Nous éprouvons le besoin de devenir savante? »

Elle me jeta un coup d'œil de reproche; ses joues, ses oreilles, et jusqu'à son front s'empourprèrent.

« Savante? moi?... Je n'ai jamais demandé à devenir plus savante que je ne le suis. Ce n'est pas vrai!

— Monsieur que voici m'assure pourtant que vous lui avez fait là-dessus des confidences. Il n'y a pas de quoi rougir, Faëlle, c'est très bien de

votre part. Je m'entendrai avec vos parents : l'hiver prochain vous aurez de l'argent pour aller à l'école et la liberté nécessaire.

— Mais... »

Elle porta ses doigts à sa gorge, comme quelqu'un qui étrangle, et son regard le plus noir restait fixé sur moi, et j'y lisais : « Il ne me manque que le couteau de mon père pour que tu sois proprement accommodé. »

« Mais si pendant ce temps-là vous avez besoin de moi? dit-elle enfin à Carlton.

— Besoin d'un modèle? J'en prendrai un autre, c'est bien simple, répondit-il négligemment. »

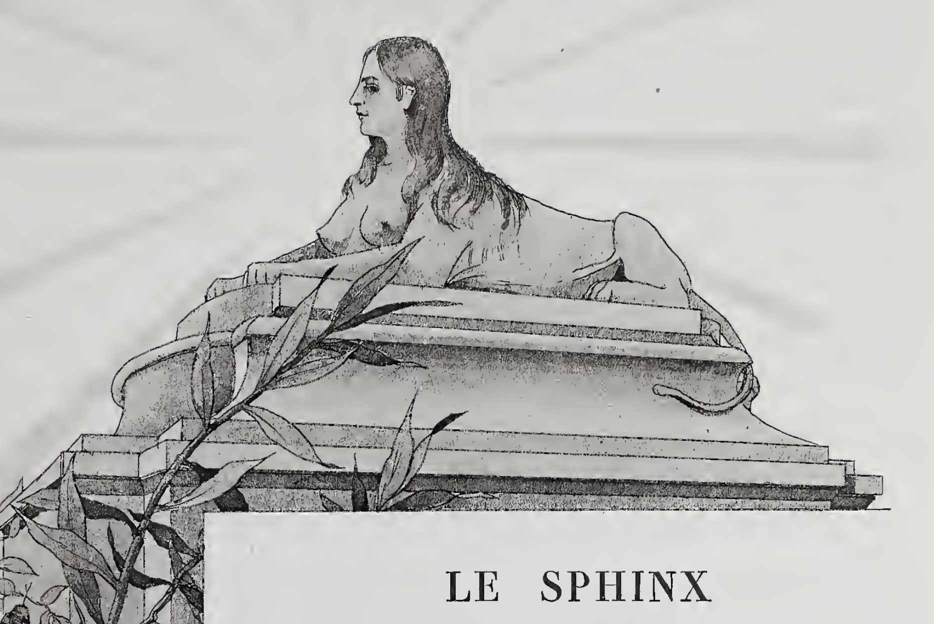
D'un geste brusque, elle rejeta son tablier par-dessus sa tête et se détourna. Il me sembla entendre un sanglot; Carlton, qui allumait sa cigarette en s'éloignant, n'y prit pas garde.

Mes bonnes intentions avaient mal tourné.

TH. BENTZON.

(A suivre.)





LE SPHINX

UN RÊVE

Un rêve s'est gravé profondément dans ma mémoire. Il serait facile d'en retracer les incidents dans l'ordre où ils se sont présentés. Il ne faut pas oublier toutefois que, dans le rêve, notre imagination n'obéit plus à la raison, qu'elle s'émancipe du temps et de l'espace et ne reconnaît plus la loi de la causalité. Dans le rêve, l'impossible devient possible et les événements les plus invraisemblables paraissent tout simples et tout naturels.

Une visite que j'avais faite à mon médecin provoqua ce rêve. Je connaissais depuis plus de trente ans cet Esculape qui, bien qu'étranger, s'était créé à Paris une clientèle très considérable. J'appellerai cet ennemi de toute réclame Prospero, en souvenir du personnage de Shakespeare. Comme ce

fabuleux duc de Milan de *la Tempête,* mon ami avait acquis une connaissance si profonde de la nature que, dans d'autres temps, on l'eût rangé parmi les magiciens. Il n'aurait, il est vrai, jamais conclu de pacte avec le diable comme fit le docteur Faust, par la très simple raison qu'il ne croit pas au diable ni même au mal : pour lui, dans l'éternel combat de la vie, tout est précisément comme il doit être.

Depuis plus de quarante ans, Prospero a voué chaque minute dont il ne dispose pas en faveur de ses malades, à l'étude des merveilles de la création. Il s'est construit une maison sur les hauteurs de Montmartre. On y trouve un observatoire dont les prédictions météorologiques sont dûment enregistrées par les journaux. Les salons sont réservés à des collections uniques dans leur genre et surtout aux meilleurs microscopes que l'industrie ait su produire jusqu'ici en France et en Angleterre. Personne, pas même Pasteur, n'a travaillé au microscope aussi assidûment que Prospero. Entre autres choses il me montra, cette nuit-là, une collection de photographies des peaux qui se trouvent dans le cerveau humain, entre le vertex et les yeux. Il y en avait douze cents. La splendeur et la beauté de ces tissus, dûment agrandis par le microscope, dépassaient tout ce que les artistes de la Chine et du Kachmir, pour ne pas parler de nos fabricants européens, ont jamais imaginé dans ce genre.

Prospero paraît posséder l'élixir du comte de Saint-Germain. Car, depuis que je le connais, et il y a longtemps, il n'a guère changé. On le prendrait, à première vue, pour un prélat romain. Sa taille moyenne, forte et bien prise, est couronnée par un crâne d'une rare harmonie. En y regardant de près, la ressemblance disparaît : les yeux clairs et perçants, la bouche et le menton n'ont rien de ce trait professionnel qu'on trouve chez les prêtres de toutes les confessions. Bienveillant et philanthrope, Prospero est, avant tout, un serviteur de la vérité : son admiration pour la sagesse du Créateur grandit avec chaque découverte qu'il doit soit au téléphone, soit au microscope.

Nous avions, cette nuit-là, chloroformé et disséqué une quantité de grenouilles, et Prospero m'avait montré, à travers les membranes de l'animal endormi, la circulation du sang et le fonctionnement des stations télégra-

phiques des nerfs. Ébloui de tout ce que j'avais vu et entendu, j'étais rentré chez moi et je ne m'étais couché qu'à l'aube naissante. J'avais peine à m'endormir : le sommeil vint enfin et m'enveloppa d'autant plus profondément.

En rêve, je revins à Montmartre. Prospero me reçut.

« Vous arrivez à point, me dit-il, le ballon que j'ai inventé est gonflé, la nacelle renferme tout ce qui nous sera nécessaire; nous n'avons qu'à partir. » Dans le jardin, nous trouvâmes tout prêt l'immense aérostat, et le voyage commença.

Combien de temps fûmes-nous en route, je l'ignore : j'avais complètement perdu la mesure du temps. Prospero me pria de quitter la nacelle.

« Nous voilà arrivés, s'écria-t-il, au point qu'Archimède demande pour soulever la terre. »

D'immenses montagnes de neige et des glaciers géants frappèrent tout d'abord notre vue. Je les contemplais encore quand Prospero m'invita à regarder ce qui se passait à nos pieds. Mes yeux avaient acquis une puissance que le meilleur télescope ne saurait donner. Je vis, au-dessous de nous, un globe immense tournant sur lui-même et se mouvant dans l'espace. Je reconnus bientôt la terre, éclairée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Les cimes de l'Himalaya et du Chimborazo semblaient friser nos pieds à tour de rôle. Bientôt, nous pûmes distinguer les contours des continents et même les métropoles, pareilles à d'immenses fourmilières. Après que j'eus contemplé, avec un étonnement croissant, la valse éternelle que notre planète danse autour du soleil, mon guide me dit :

« Ceci suffit pour vous donner une perception objective de ce mouvement. Maintenant, ne perdons pas notre temps. Nous avons encore à voir ici des choses bien curieuses. Regardez ce glacier colossal : ne dirait-on pas une pyramide cent mille fois plus haute que celles qu'on voit en Égypte ? »

Ce glacier, dont la pointe se colorait d'un rose diaphane aux rayons du soleil levant, paraissait construit de gigantesques morceaux de glace comme le palais fantastique que le caprice d'une impératrice de Russie avait bâti de glaçons de la Néva.

Après avoir, non sans peine, fait le tour du glacier, nous nous trouvâmes

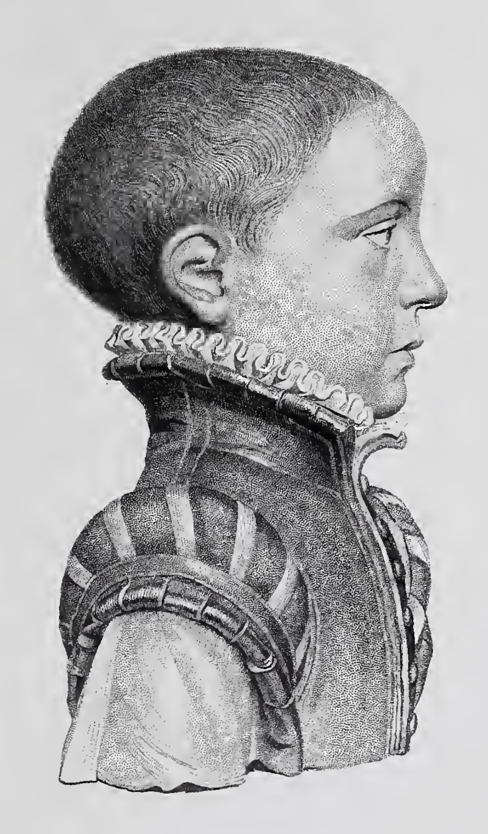
devant une petite porte qui devait conduire à l'intérieur. Nous entrâmes. Un spectacle inattendu frappa nos regards. Un hall immense, supporté par des colonnes colossales en marbre blanc, s'ouvrait devant nous. Au milieu de cette vaste pièce, un sphinx d'une beauté merveilleuse, sculpté en granit égyptien, reposait sur un socle de marbre. Cette statue avait des dimensions au-dessus de toute imagination humaine. Sa noble figure rappelait les traits de la plus belle statue que nous possédions de Minerve. Un sourire ironique relevait les coins de sa bouche classique. Les splendeurs d'une gorge majestueuse se montraient entre ses pattes de lionne qui maîtrisaient un gigantesque serpent. Sur le socle, en majuscules grecques, était gravée l'inscription, qui décorait jadis le fronton du temple de Delphes :

ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ

Connais-toi toi-même.

« Vous le voyez, remarqua Prospero en souriant, voici les archives de la sagesse humaine et voici la statue de la philosophie. La tête de Minerve, les seins de Vénus sur le corps d'une lionne ! Cela signifie que les plus hautes pensées que ces philosophes tirent du sein inépuisable de la nature ne les préservent pas du danger de retomber dans la bestialité toutes les fois que des matérialistes barbares essaient de soulever, d'une main audacieuse, le voile qui couvre des mystères insondables pour la raison humaine. »

Nous remarquâmes que tous les systèmes inventés pour répondre aux deux questions du sphinx : *d'où viens-tu ?* et *où vas-tu ?* avaient laissé leurs traces dans ce hall gigantesque. Les trésors brûlés de la bibliothèque d'Alexandrie, les livres perdus de Thalès et d'autres sages de la Grèce antique qui nous sont inconnus, le manuscrit original des Vedas se trouvaient conservés là pour les générations à venir. Nul n'avait trouvé la réponse aux questions du sphinx. Je remarquai à côté de *la République,* de Platon, le manuscrit du *Novum organum,* de Bacon, l'*Impératif catégorique,* de Kant, les œuvres de Descartes et de Spinoza, de Voltaire et de Schopenhauer et une foule de parchemins renfermant les idées oubliées des philosophes du passé.



FRANCIS BACON

ENFANT

D'[illegible] [illegible]ste colorié appartenant au Comte de [illegible]

« Que signifie, demandai-je à Prospero, le serpent que le sphinx paraît avoir étranglé ?

— Lisez, me répliqua-t-il, les écailles du serpent forment des lettres. »

Et je lus : *Eritis sicut Deus*...

« C'est, reprit Prospero, le vieux serpent du paradis que la philosophie a tué. Il est là pour rappeler les tortures que la crainte de Satan a infligées à l'humanité, erreur démasquée qui préservera les générations futures de brûler des sorcières et de retomber dans toutes ces infamies. »

Les murs du grand hall étaient couverts d'inscriptions. On remarquait, à côté des hiéroglyphes, le sanscrit, le grec, le latin et toutes les langues dans lesquelles des nations, depuis longtemps disparues, avaient essayé d'exprimer leurs pensées.

La question de Pilate : *Quid est veritas ?* n'avait pas été oubliée, ni le : *Que sais-je ?* de Montaigne...

« Nous n'avons pas le temps, observa mon guide, de lire tous ces monuments de la sagesse ou de la folie humaine. N'oublions pas de jeter un coup d'œil sur ce qu'il y a de plus curieux, sur les crânes de ceux dont le génie a été assez grand pour produire des idées nouvelles pour le salut de l'humanité. Vous le voyez : la nature, si généreuse pour les germes, est infiniment avare de ses fruits les plus élevés ! Depuis que l'homme a commencé à penser, le génie vrai n'a revêtu que vingt fois tout au plus, sur notre planète, la forme humaine. »

A ma grande joie je trouvai parmi ces demeures délaissées de cerveaux foncièrement originaux, les crânes de Platon et de Bacon de Verulam.

« Un génie ! s'écria Prospero en palpant le crâne qui avait renfermé le cerveau de Bacon Ce cerveau mesurait et pesait plus que le double de la moyenne. C'est à ce génie que l'humanité doit sa délivrance de la scholastique. C'est lui qui le premier découvrit dans l'expérience la source unique de la science. Sa devise : *Amicus Plato, amicus Aristoteles, sed magis amica veritas,* est encore la nôtre. Les injures dont le gratifièrent ses contemporains, après qu'il fut devenu la victime d'une cabale infâme, n'atteignent point à la hauteur de cette intelligence. Spedding, dans son

Evenings with a Reporter, a réfuté depuis longtemps et l'absurde propos de Pope et l'essai partial et superficiel de Macaulay. Newton et Harvey, Lyell et Darwin, Descartes et Cuvier, Dubois-Reymond et Virchow, tous ont suivi la méthode de ce philosophe anglais.

« La science moderne, qu'elle le sache ou non, repose sur les colonnes posées par cet Hercule de l'intelligence. Il fut le premier à découvrir que : *savoir c'est pouvoir,* et comme la parole de son contemporain : *E pur si muove,* le dicton de Francis Bacon résonne comme une voix prophétique à travers les siècles : *KNOWLEDGE IS POWER.* »

COMTE VITZTHUM.





HISTOIRE D'UN DUEL (*)

IV

LE TRAJET

Lorsque le chasseur vint annoncer que la voiture de ces messieurs attendait ces messieurs, Sempach achevait de déjeuner à une petite table du *Cosmopolite*, avec ses assistants et le docteur du cercle.

« Pas de café! lui conseilla-t-on. Cela énerve sans profit. »

Pendant le repas, il avait été taciturne, absorbé par la passion d'en finir. Il s'était résigné au pistolet, comme il eût accepté le merlin ou la zagaie, pourvu que « ça fût fini » au plus tôt.

Lorsque les quatre hommes furent disposés pour le départ, quelques membres du cercle, au reste peu nombreux à cette heure matinale, prévenus par le maître d'hôtel de ce qui se préparait, vinrent serrer la main de Sempach et de ses compagnons. Les garçons de service eux-mêmes, sous leurs bandeaux pommadés et leur raie claire, avaient une expression d'entente dévouée et discrète. Un vieil habitué toutefois alla jusqu'à marmotter : « Bonne chance! » dans l'oreille du comte de Brugnans, qui répondit : « Merci! » le plus naturellement du monde.

(*) Voir les *Lettres et les Arts*, livraison du 1er avril 1888, t. II, p. 17.

Enfin, on se mit en marche. Au coin de la rue Royale, on s'arrêta chez un armurier pour y prendre la boîte de pistolets commandée. Puis, le trot des chevaux s'allongea jusqu'à la côte des Champs-Élysées.

C'était une fraîche journée de printemps. Le soleil de mars flamboyait, rond et rouge, à travers la fumée immobile d'un brouillard très blanc dans les hautes régions de l'atmosphère. Au bout des branches de marronniers, les bourgeons pointaient, neufs, verts et luisants. Sous les arbres, quelques nourrices circulaient déjà, cambrées sur leurs robustes reins, laissant flotter, en arrière de leurs bonnets, des rubans multicolores et joyeux comme ceux des mâts de cocagne. Et l'œil morne de Sempach, dans une sorte d'envie inconsciente, s'attachait aux fardeaux, indéfinis sous les voiles et les caparaçons, que ces femmes portaient en leurs bras, avec les soins dus à ce qui est le dépôt mystérieux et sacré de la vie...

Une conversation, impitoyable et rabâcheuse, se poursuivait entre Brugnans et le docteur, un homme obèse dont les bajoues ruminaient sous une paire de lunettes. Tous deux se remémoraient réciproquement les suites de duels que, chacun dans sa section, pour ainsi dire, avait administrés à l'égard des membres de leur cercle. Le comte discutait les avantages et les inconvénients du duel au visé ou de pied ferme. Il citait des cas de tir successif et en marchant. Souvent, le docteur était amené à le contredire. Ce qui était fatal : l'un se plaçant au point de vue du manque de touche, et l'autre, de la nature de la plaie. Lutte courtoise entre le pistolet et le trépan.

Ces propos affectaient Sempach, qui remua ses amples épaules et sentit de petits frissons courir entre les poils durs de ses favoris noirs. Le capitaine, qui était assis en face de lui, saisit ce mouvement, et leva la glace de la portière. Sempach eut un élan de sympathie envers ce caractère du moins silencieux. Son regard remercia les beaux yeux azurés et vagues qui, devant lui, erraient à suivre la fumée d'une cigarette au parfum oriental. En égarant, à son tour, son esprit parmi les méandres de cette fumée, Sempach ne tarda pas à s'imaginer que l'espèce de vertige, dont il avait l'angoisse au creux de l'estomac, venait de là. Il se sentit pâlir et pria le capitaine, qui obtempéra aussitôt, d'éteindre sa cigarette.

Maintenant, par une excessive mobilité d'humeur, il trouvait que la voiture, depuis qu'elle marchait au pas, allait encore beaucoup trop vite. Et, le docteur ayant raconté l'anecdote d'une roue enrayée en pareille circonstance, par quoi un duel avait été empêché, Sempach souhaita fièvreusement un accident quelconque. Mais déjà le vieux comte, dont les prunelles pétillèrent d'astuce, exposa les moyens qu'il emploierait dans un cas analogue pour que l'affaire fût à peine retardée. Alors l'accident, que souhaita Sempach, fut la mort subite de son diabolique auxiliaire.

Celui-ci, au surplus, venait d'aborder une nomenclature de duels excentriques, jugeant sans doute opportun de justifier le côté jovial de sa réputation de témoin qui savait, durant la dernière heure, réconforter le client par d'irrésistibles plaisanteries.

« Figurez-vous, s'exclama-t-il en fin de récit, que les pistolets avaient été chargés avec des bouchons de champagne... Ha, ha, ha!... »

Le docteur rit; Constantinowich sourit. Sempach ne réussit qu'à ébaucher une grimace. Voilà qu'il se représentait, à présent, la scène imminente : le pistolet de l'autre braqué sur lui, là-bas, là tout près. Et il s'avouait que l'effet lui serait terrible, même si on lui garantissait, sous la foi du serment ou par des démonstrations matérielles, que c'était une balle de liège qui allait sortir de ce petit rond noir, profond et tragique.

Les chevaux du landau avaient, pour descendre l'avenue de la Grande-Armée, repris une rapide allure. Au bord d'un trottoir, ils manquèrent, de bien peu, broyer un gamin qui voulait sauver sa toupie tombée dans le ruisseau. « Oh! le mâtin! gronda le docteur, le sacré mâtin! »

Et une exclamation même avait été arrachée au mutisme de Constantinowich.

De sa place, mieux que personne, Sempach avait vu le petit être, un blondin propre et joli, effleurer la mort. Mais il était resté impassible. Un légitime égoïsme, comme une lentille, faisait pour lors converger sur son propre corps tous les rayons de sa pitié.

Le ton de bonne humeur sur lequel on recommençait à s'entretenir à côté de lui l'assombrit de plus en plus. Il constata, au contact de ces

indifférents, l'état d'abandon dans lequel le plaisir l'avait conduit à vivre. Il revit l'image des siens, de ceux qui l'aimaient, au loin, à Colmar ; braves gens qui, à cette heure, ne se doutaient de rien, et pour lesquels plusieurs lettres, écrites pendant la nuit précédente, attendaient sur un bureau. Sempach eut la vision de son lit mortuaire, auprès duquel son valet de chambre tirait la langue pour mouiller les timbres des enveloppes à expédier. Et, peu à peu, cette langue lui parut démesurément grandir, noircir comme celle d'un pendu, comme si le règne de la mort approchait universellement.

Sempach sortit de ce délire funèbre ; mais ce fut pour envier douloureusement le sort actuel de son adversaire qu'il se représenta choyé, ménagé, soutenu, encadré par une couple d'affections réelles. Ainsi, c'était la loi du monde : cet Alphonse Ormel, ce Jacques Bernoir avec lesquels il avait si fréquemment tiré la perdrix, battu les cartes, pris le plaisir, partagé des invitations, ces deux hommes allaient bientôt se dresser devant lui, rigides, hostiles, implacables ; et ils adopteraient les mesures qui leur paraîtraient les plus propres à favoriser son meurtre... Oui ! c'était ainsi ! Rien ne subsistait des « cher », des « mon cher », des « très cher », échangés tant de fois avec eux. Et ceux qui allaient, dans un instant, s'appliquer à ce qu'on le tuât de préférence, constituaient ce qu'on appelle « ses amis », dans le style des relations parisiennes. Sempach discerna, à cette minute, un de ces abîmes sombres au-dessus desquels la société se balance, en flottaison.

Eh bien, et Préfanier ! et Préfanier ! Celui-là n'était-ce pas l'*ami* au vrai sens du mot, tel qu'il se traduit au cours de toutes les langues humaines ? Dans les coins les plus reculés de sa mémoire, Sempach retrouva des souvenirs tendres et communs. Il dut refouler deux larmes qui montaient à ses yeux, provenant d'un émoi général, sans qu'il eût pu définir s'il avait envie de pleurer parce qu'il allait peut-être tuer Préfanier ou peut-être en recevoir le coup de la mort.

... Le dialogue du comte et du docteur, où il n'était question que d'homicide, ronronnait toujours. Sempach, dans son attendrissement, remarqua sur la physionomie de Constantinowich, un air malheureux qu'il interpréta comme une marque de commisération.

« Capitaine, fit-il pour montrer de l'aisance, à présent, c'est moi qui vais vous demander une cigarette. Tout à l'heure, je ne sais pas ce que j'avais... »

Les yeux du capitaine s'illuminèrent. Il sortit avec empressement une boîte de métal de sa poche, et fit des largesses de tabac envers tout le monde. De quoi s'était-il attristé? Du sort de Sempach? ou bien de ne pas fumer? ou encore d'une de ces pensées dans lesquelles on tombe et d'où l'on ne peut se tirer soi-même, jusqu'à ce que quelqu'un vous ait demandé soit une cigarette, soit l'heure qu'il est.

Après le pont de Neuilly, la voiture gravit, de nouveau, une côte au pas. Sempach avait fermé les yeux; et là-dessous, l'image de Préfanier s'était irrésistiblement réinstallée, comme chez elle, souriante, amicale, intime. En vain il essaya de la revoir dans une attitude hostile. C'était toujours le Préfanier d'avant la gifle. Oh! si celui-ci, bien conseillé, pouvait donc se décider, tout à l'heure, à prononcer des excuses, de toutes petites excuses, en un mot, en un seul mot! Comme Sempach l'aurait estimé! et par quelles excuses il aurait lui-même répondu! Mais pourquoi tant tenir à cette formalité? Était-ce parce que l'outrage avait été public? pour la satisfaction des inconnus qui s'étaient trouvés là, par hasard?

Voyons, se demandait Sempach, s'il m'avait souffleté, seul à seul, dans sa chambre ou dans la mienne, est-ce que j'aurais exigé une réparation par les armes? Oui, certes, répliquait mollement une voix intérieure. Une autre voix lui dictait la lettre très digne qu'il aurait pu écrire : « Vous comprendrez, monsieur... » Non... « Après ce qui s'est passé, monsieur... » Non, ce n'était pas encore ainsi qu'il aurait procédé, s'il avait su prendre le temps qu'il aurait fallu pour réfléchir... « Mon cher ami, je crois que tu as eu un moment de folie... » Oui, c'était bien cela. Mais comment ne l'avoir pas fait? Qu'arriverait-il à présent, s'il tuait son ami?... Et cette famille où il avait été traité comme un second fils! Le père Préfanier, la mère et la sœur!... Ah! mieux valait être tué, soi-même!

Être tué! n'être plus qu'une chose qui ne bouge pas, et toute froide... Mon Dieu, mon Dieu! quelle situation! Et pour quoi? Pour qui?

Alors la silhouette impertinente et à peine dessinée de madame Ormel, dans un lointain vague, passa et repassa sous les paupières du jeune homme, qu'un rayon de soleil venait de rosir, à un tournant du chemin.

... Le landau s'engageait sur une route, à gauche du socle où se tenait la statue de Napoléon I[er]. Là, il dépassa un autre landau, attelé de deux gris-pommelés qui soufflaient. Sempach, ayant ouvert les yeux, vit confusément s'agiter les bras et les chapeaux de ses compagnons qui saluaient l'ennemi au passage.

« Je dormais, balbutia-t-il... Est-ce que c'est *lui ?*

— Oui ! fit le comte enchanté, ce sont eux. »

Et, se penchant par la portière : « Bravo ! Ils cheminent derrière nous. On sera exact. Ça ne va pas traîner. »

Et, sa main en dehors, il prolongeait, à l'adresse de l'autre compagnie, une petite pantomime d'urbanité qui disait : « Bonjour, bonjour, à tout à l'heure, bonjour !... »

* * *

Dans l'intérieur de la seconde voiture, le personnel était assez morose.

Préfanier, dans le fond, en face de Jacques, avait à son côté le chirurgien dont la seule préoccupation était de savoir s'il pourrait être rentré à Paris, pour trois heures. Sur les genoux de ce dernier, reposait une haute boîte d'outils, en maroquin noir. Sur les genoux de Jacques, la boîte plate et plus large des pistolets.

L'abattement visible de Sempach troubla profondément son provocateur. Préfanier aujourd'hui déplorait son mouvement de vivacité et les odieuses conséquences qui s'ensuivaient. Il en était à envier presque les mœurs de ces misérables, dont les taudis bordaient la route : mendiants, chiffonniers, boueurs, pour qui les rixes journalières sont la base de toutes relations et que les coups échangés laissent amis comme porcs.

Puis, en regardant Ormel, sa pensée alla vers la femme de celui-ci. Il eut une chaleur au cœur, une fugitive sensation de bien-être, à la perspective de revenir sain et sauf, victorieux devant Mercédès. Il écarta l'idée du sort

réservé, en ce cas, à Sempach; il se refusa à l'imaginer, ne songeant qu'à lui-même et voyant le duel fini en ce qui le concernait proprement.

A ce propos, un point des conventions le tourmenta pour la première fois.

« On doit, observa-t-il, échanger deux balles; cela signifie que chacun en tirera une?...

— Bien entendu! répliquèrent avec autorité les deux témoins... C'est la formule ordinaire. »

Pour établir qu'il n'avait point émis une sottise, Préfanier fit cette réflexion, dont il eut bientôt regret : « Il me semble alors que ce serait mieux de spécifier qu'on échangera *une* balle... Une balle contre une autre balle... Sinon, ce n'est pas net. Ainsi, par exemple, si l'on dit qu'on va échanger deux francs, c'est contre quarante sous, et non pas un franc contre vingt sous de monnaie. »

Alphonse et Jacques étaient devenus attentifs, ensuite perplexes.

« En définitive, reprit Préfanier, dans votre pensée il n'y a pas de doute : pan, pan; et c'est tout?

— Du moins, répondit Alphonse avec un peu d'hésitation, c'était là notre compte... »

Jacques s'était tourné consultativement vers le chirurgien, qui déclina toute compétence.

« Mais, insista Préfanier subitement plus alarmé, savez-vous ce que les autres ont compris?

— Ah non!

— En tout cas, s'il y avait lieu, vous vous interposeriez; vous ne permettriez pas qu'on rechargeât les armes... Hein? »

Les témoins, désorientés, hésitaient à prendre un engagement. Cependant ils durent s'y résoudre, pour tranquilliser leur client. Mais, en même temps, leur clin d'œil mutuel ajoutait : « Nous verrons. On fera pour le mieux; nous ne nous couvrirons pourtant pas de ridicule... »

... Désormais, le chemin s'allongeait à perte de vue, entre deux talus, hérissés çà et là de touffes d'herbe poussiéreuses que le vent peignait à la

malcontent. De temps en temps, on croisait ou on dépassait la charrette d'un maraîcher qui, la bouche gouailleuse et l'œil de côté, à l'adresse des cochers parisiens, se montrait ainsi parfaitement édifié sur la destination des équipages se suivant à la queue leu leu dans leurs deux groupes des huit bourgeois réglementaires. Aucun de ces paysans ne daignait se retourner, à l'encontre de ce qu'il n'eût point manqué de faire pour le moindre fourgon militaire. La martialité civile ne touche pas ces hommes engagés dans l'étroit sillon des maux obligatoires : ils ne connaissent que celle de l'armée, où il leur faut servir et fournir la chair de leur chair.

... Un loulou vagabond, que relançait la mèche d'un fouet taquin, s'acharnait à suivre, en aboyant, la voiture de Préfanier, qui s'irrita de ce jeu tapageur. Il interpella rudement son cocher :

« Je vous défends de tourmenter cette bête !... Fouettez plutôt vos rosses !... »

C'est ainsi qu'il trouvait mauvais d'agacer un chien, et bon de battre les chevaux. Au-dessus du fonctionnement machinal de ses sens, l'angoisse de son duel allait et venait comme un marteau-pilon, effleurant son cerveau et prête à l'écraser.

De même, à mesure qu'on approchait du dénouement, l'anxiété chez Jacques augmentait d'être peut-être forcé de se battre aux lieu et place de Préfanier. En outre, il avait lu, la veille, dans un manuel de duel, une phrase compliquée, dont les termes le hantaient : « Si l'un des champions, y était-il professé, a fait feu au troisième coup et que l'adversaire continue à viser, les témoins doivent s'élancer, *à leurs risques et périls,* entre les adversaires, et faire mettre l'arme bas. » A cette perspective, la maigre carcasse de Jacques se recroquevillait encore.

Pour Alphonse, un souci différent, mais très vif, venait de s'en emparer. A plusieurs reprises, il se pencha par la portière, et explora l'horizon, du côté de Paris.

« Que cherches-tu donc? interrogea Préfanier que son état d'excitation ouvrait à tous les genres d'inquiétudes.

— Rien, rien du tout. »

Mais la vérité était que l'ingénieur redoutait de voir, tout d'un coup, poindre au loin un petit coupé amenant une petite personne dont la présence ne serait pas justifiable.

En effet, durant la soirée précédente, madame Ormel, curieuse de détails, avait persécuté, jusque dans les dernières retraites, la discrétion de son mari. Celui-ci s'était embrouillé, contredit, restituant à Préfanier le rôle qu'il avait d'abord attribué à Bernoir. Sur les motifs de la rencontre, sa vanité lui avait fait feindre de dissimuler ce nom de femme qu'il ignorait. Bref, il s'était entouré de tant de mystère que Mercédès, à bout de suppositions, s'était écriée : « Tu mens, c'est toi qui te bats!

— Folle! tu n'as qu'à venir voir... » avait-il répliqué, tout réjoui, flatté, et plaisantant.

A présent, Alphonse réfléchissait qu'il avait eu le plus grand tort de révéler ainsi, sur l'oreiller, le secret du lieu de rendez-vous ; car, avec une petite tête comme celle de madame Ormel...

Et, sans cesse, il appréhendait l'apparition du point noir, en arrière, dans l'infini de la route.

... Quand, après le bois du Vésinet, la rive de la Seine eût été atteinte, Préfanier fouilla soudain dans une poche. Il en tira deux lettres dont il examina la suscription. Puis, il en tendit une à l'ingénieur qui lut « Pour mon père ».

Alphonse comprit immédiatement ce que cette remise signifiait ; mais, par une délicatesse, il se donna l'air interrogateur.

« C'est une mission dont je te charge, s'il m'arrivait malheur...

— Tu es stupide! » fit Alphonse, qui tout de même était touché.

L'autre lettre, dont l'enveloppe n'était pas fermée et ne portait point d'adresse, Préfanier la confia à Jacques, qui, à son tour, contrefit l'étonnement ; et, se penchant vers l'oreille de ce dernier :

« Tu ouvriras mon portefeuille, chuchota-t-il, tu y prendras un billet de mille francs, et tu le porteras à Edwige avec ce petit mot...

Après quoi, Préfanier s'excusa de cet aparté, auprès de son autre ami, avec un pâle sourire :

« Toi, qui es un homme rangé, je ne pouvais te mêler à mes désordres de célibataire. »

Il avait obéi à un sentiment de pudeur confuse, à une sorte d'égard pour madame Ormel, en ne prononçant pas, devant son mari qui la représentait dans une certaine mesure, le nom d'une connaissance pratique et mal en place pour inspirer l'émulation.

« Bêta ! » avait murmuré Jacques en saisissant les mains de Préfanier qu'il secoua avec force et ne lâcha que pour frotter ses cils rares où l'émoi mettait une démangeaison.

V

LE TERRAIN

Les landaus avaient été arrêtés sur une position dont le comte de Brugnans avait aussitôt découvert la valeur, dans son coup d'œil de général, commandant en chef les batailles privées.

De part et d'autre, on avait mis lestement pied à terre. Tout le monde se salua. Sempach et Préfanier, chacun adossé à son véhicule, évitèrent de se regarder, contemplant avec obstination l'autre bord du fleuve sur lequel une chaîne de haleurs remorquaient un chaland, sous une plainte unanime, monotone et espacée.

Les docteurs étaient déjà entrés en relations. Après les premières politesses, le chirurgien avait parlé de sa préoccupation d'être rentré chez lui pour trois heures. Le médecin du Cercle Cosmopolite lui avait donné toute assurance, en ajoutant cette remarque : « Tiens, vous avez apporté votre boîte... Moi, je n'apporte jamais rien... »

Et il avait enfoncé ses mains dans ses poches, comme pour montrer combien cette précaution particulière lui laissait les mouvements libres.

Dès que les quatre témoins eurent pris contact, le comte de Brugnans ôta son pardessus de demi-saison. Les autres déférèrent à cet exemple, malgré l'humidité riveraine. Puis le vieillard, marchant en tête ainsi que s'il eût été suivi par un état-major, se mit en quête d'un terrain tout à fait propice.

Sur le champ du combat, il était chez lui, calme, fort, et maître en topographie. Ici, observait-il, le sol n'était pas uni ; là, des broussailles auraient exposé l'un des adversaires comme dans un cadre ; tandis que l'autre aurait eu le soleil en face...

On l'écoutait avec recueillement.

Enfin le vieillard déclara, avec autant d'entrain que s'il se fût agi d'un repas printanier sur l'herbe :

« Voici qui me paraît bien, tout à fait bien, un bon endroit, un excellent endroit!...

— Parfaitement! firent les témoins de Préfanier, c'est parfait! »

Et ces mots de congratulation, s'envolant par la brise, allèrent provoquer l'attention des champions qui, maintenant, promenaient de long en large l'impatience de leurs jambes.

« Reste à savoir, objecta le comte, d'où vient le vent? »

Alphonse et Jacques s'empressèrent d'indiquer deux directions contradictoires, pour courir la chance d'apporter un renseignement utile. Le capitaine désigna un troisième point cardinal. Mais le vieux maître, ayant plongé avec noblesse un annulaire dans sa bouche, brandit ensuite ce doigt mouillé dont les faces devaient être particulièrement sensibles aux indices du courant d'air.

« Cela souffle du Nord! fit-il en mettant ainsi tout le monde d'accord, par la seule appréciation qui n'eût pas été fournie... Il s'agit à présent de compter les pas... Vingt-cinq, n'est-ce pas?... »

Le comte se tourna gracieusement vers Jacques ; et, de même qu'un chef couvert de lauriers offre, à un jeune aide de camp d'avenir, l'occasion de se signaler :

« Voulez-vous bien, monsieur Bernoir, vous charger de cette peine? »

Ce dernier rougit. Un cri intérieur lui enjoignait d'éviter toute mise en évidence, toute responsabilité.

Alphonse vint à son secours, en proposant, dans un but d'humanité, de faire remplir l'office par le capitaine, dont le compas naturel mesurait le plus d'étendue.

L'orgueil de Constantinowich fut sensible à cette sorte de compliment. Aussi appliqua-t-il toute sa conscience à bien faire les enjambées. Par dignité, par coquetterie, il s'abstint de tout effort. Il effectua des enjambées très modérées, très droites, s'occupant surtout du port de sa taille et du libre jeu de son encolure. Son unique scrupule fut de marcher naturellement, comme quelqu'un qui va faire une visite et qui a tout son temps.

L'espace ainsi acquis resta donc fort court; au moment de fixer sa délimitation, par une raie à chaque bout, Alphonse faillit en faire la remarque; mais la physionomie du brave capitaine trahissait une telle satisfaction que c'eût été cruel et peut-être malencontreux de le désappointer.

Le choix des armes et des emplacements fut ensuite tiré au sort. Quoique, dans l'espèce, les résultats ne dussent en avoir aucune importance, on procéda sous l'empire d'un émoi solennel. L'amour-propre des témoins se piquait à ce qui était, en quelque sorte, leur petit duel à eux, le duel de leur veine aux parties de hasard.

Alphonse jeta un louis d'or, en l'air.

« Pile ! » cria Brugnans.

Ce fut face.

Le comte ramassa vivement la pièce, et, d'une chiquenaude, la relança.

« Face ! » dit l'ingénieur.

Ce fut pile.

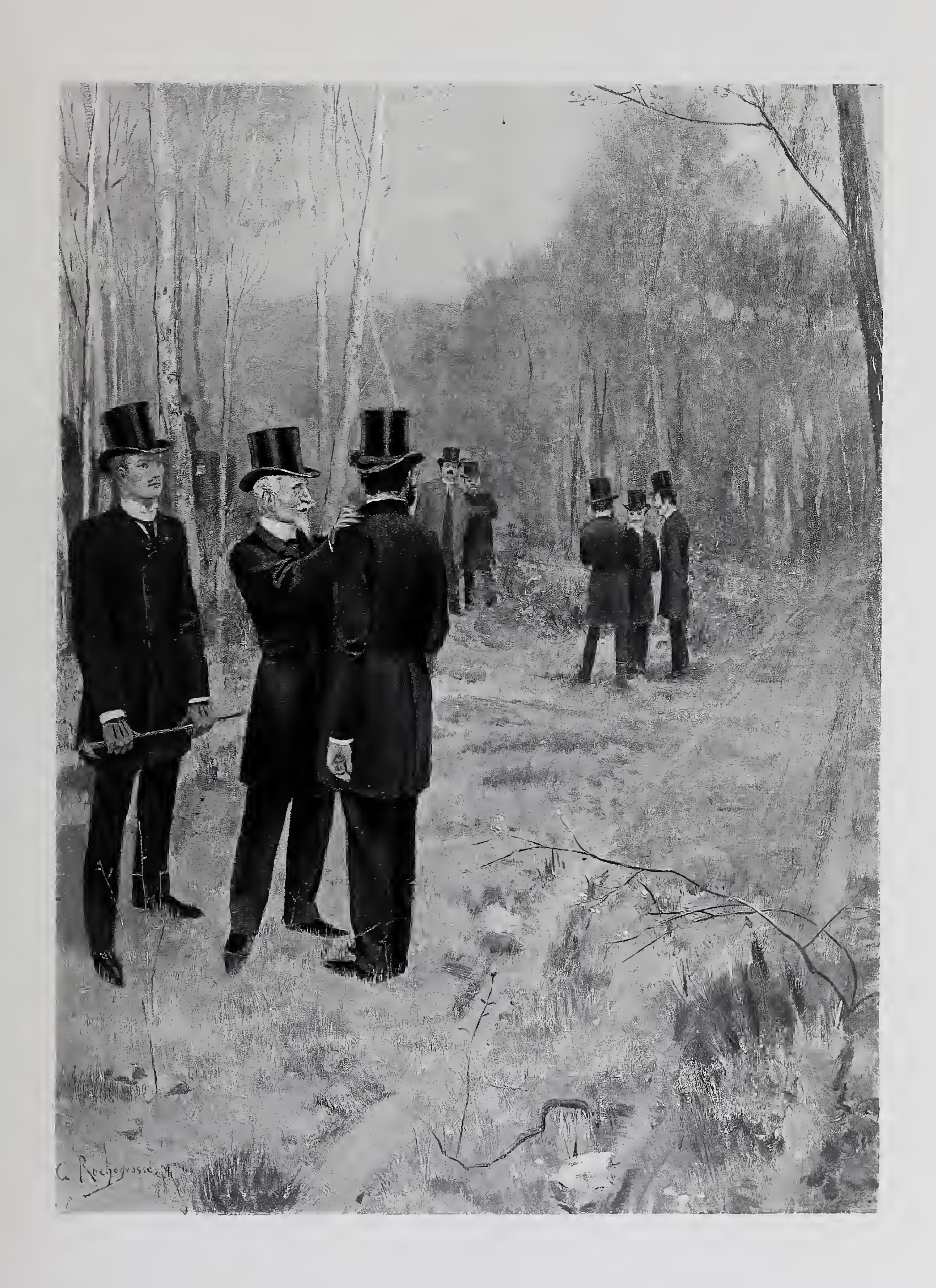
Jacques courut chercher la boîte aux pistolets de Préfanier ; et, tout essoufflé, la mine entendue comme un porteur de bonnes nouvelles qui ne veut pas être devancé, il lui jeta ces mots : « Nous t'avons gagné les armes. »

Celui-ci hocha son front livide, comme celui que les têtes de cire ont aux vitrines.

Pendant ce temps, le comte disait à Sempach : « Vous avez le choix de la place ; j'ai la chance pour ça. Je prends toujours pile ; c'est le meilleur système.

— Ça avance-t-il ? » répondit simplement son client.

Les pistolets furent chargés avec un soin minutieux, par le comte de Brugnans.


G. Rochegrosse

« Une lourdeur de main, signalait-il, peut, lorsqu'on enfonce le projectile, l'abîmer, et nuire à la précision du tir. »

Et les petits coups de maillet, qui installaient les balles, faisaient : toc, toc, dans le cœur des patients.

En assujettissant les amorces, le vieillard continua : « Ceci est la partie la plus délicate des opérations. Si j'ajuste mal mes capsules, elles s'enflamment mollement, et, bernique! nous avons des ratés. Et, vous savez, les ratés comptent pour des tirés!... Là! voilà qui est fait... Alors, si vous voulez bien, nous allons amener ces messieurs. Comme de juste, ceux-ci ne doivent garder aucun objet dans leurs poches. Au reste, notre devoir même exige la visite corporelle. »

Alphonse fut contraint à se rendre auprès de Sempach qui, sans proférer une parole, se laissa palper le torse. Ses doigts frémissaient d'une certaine honte, tandis que, les yeux baissés, il accomplissait cette odieuse besogne de gabelou pour qui certaines chances de salut, en matière de vie humaine, sont devenues contrebande.

Au contraire, le comte, en inspectant Préfanier, qui venait de vider par terre ses poches, agissait délibérément, consciencieusement, fier du devoir accompli. Il tâta, à deux reprises, la place où un portefeuille peut sauver le poumon, celles où une montre, une bourse, un trousseau de clefs empêcheraient peut-être la perforation des entrailles. Rien ne s'opposant à ce que l'adversaire de son client fût troué, il se retira content.

Après ces attouchements légers et naïvement féroces, des frissons continuaient de courir à fleur de la peau, chez Sempach et Préfanier.

Sur ces entrefaites, de l'autre côté de la Seine, une blanchisseuse avait commencé à battre son linge; et les heurts vigoureux de son battoir, répercutés par les échos, renouvelaient, dans des proportions colossales, le bruit douloureux des pistolets qu'on avait chargés. Plus près, s'élevait la grosse voix des cochers, attendant sans hâte, debout sur les sièges pour mieux voir. Et, par instants, leurs attelages, flairant l'eau proche, hennissaient dans une plainte de soif.

... Enfin, les combattants furent conduits à leurs destinations respectives.

Le comte de Brugnans, avec un de ces zèles actifs qui sont toujours beaux chez les gens de cet âge, releva, sur son client, le collet de la redingote noire pour cacher le blanc de la chemise où se fût trouvé un point de mire. Il lui mit d'aplomb le chapeau à haute forme qui, auparavant, ombrageait de biais les prunelles. Puis il campa Sempach, dont la docilité était poignante, bien de profil. Il l'obligea à tourner, en dedans, la pointe du pied; de façon que la tension du genou, devenu cagneux, déplaçât la hanche, dont l'os cuirassa ainsi les parties molles du ventre.

Ce tour fait, il recula de quelques pas, cherchant, en amateur d'art, la distance la plus favorable à son œil; et il considéra l'attitude maintenant contrefaite de ce malheureux corps, avec la satisfaction que l'on tire toujours de son œuvre.

Alphonse et Jacques étaient restés immobiles durant ces opérations. Leur respect d'eux-mêmes les détournait de copier le Maître, de singer les méthodes de son talent. Aimant mieux affecter des principes différents que révéler leur ignorance par une imitation servile et tardive :

« Tu es bien comme ça ! » affirmèrent-ils à leur ami.

Préfanier, timide dans la suprême gaucherie de sa tenue, les remercia par une contraction du visage qui n'était ni un sourire ni une grimace, mais quelque chose de bien douloureusement douloureux.

La crosse des pistolets fut remise à chacun des combattants.

« Armez le chien, » dit Brugnans à Sempach.

Cette fois, Alphonse et Jacques ne cédèrent point à la fausse honte.

« Arme le chien, » répétèrent-ils.

Un nouveau délai se produisit encore. Le vieillard, mû par un scrupule de recommandation utile, s'approcha de Sempach, avec la plus fine des bonhomies dans le regard, et lui souffla, tout bas : « Au commandement de deux, tirez à la hauteur de la ceinture... »

Alors, content d'avoir rendu ce dernier service, sa tâche accomplie, ayant fait tout le bien dont sa nature et son éducation étaient susceptibles, il reprit un visage d'austérité officielle.

« En arrière, messieurs les témoins, s'il vous plaît ! » cria-t-il, tandis

que lui-même, accompagné du capitaine, se repliait de quelques pas.

Sur cet avis, Alphonse et Jacques s'écartèrent précipitamment de leur ami, avec cette hautaine absence de remords, avec ce sentiment supérieur de conservation qui, de tout temps, a dû caractériser l'abandon des pestiférés.

« Oh ! ce n'est pas la peine de vous retirer si loin ! » observa Brugnans sur un ton de plaisanterie indulgente.

Un peu humilié de cette leçon, Alphonse fit mine de se rapprocher; mais Jacques se tint obstinément à plusieurs mètres, derrière lui.

« Êtes-vous prêts ? » demanda le directeur du combat.

Deux « oui », faibles, mais nets, tintèrent dans le silence.

A cette seconde, la pensée sembla s'abolir chez Préfanier autant que chez Sempach. Du moins, on n'aurait pu deviner d'eux ce qu'ils pensaient, davantage qu'on ne le devine des animaux. Leurs yeux, leurs narines, leurs mâchoires avaient altéré l'expression humaine, ne montrant plus que ce dominateur instinct de vivre, dans lequel l'homme et la bête confondent presque leurs traits. C'était, sur eux, comme un même masque éclatant, où la divine volonté d'*être* recouvrait la variété des traits et des formes.

... La blanchisseuse ne battait plus sur l'autre rive, et regardait, un bras sur le front, en abat-jour. Une des paires de chevaux voulut démarrer, et les deux cochers jurèrent ensemble.

La voix du vieillard commença :

« Feu ! »

Moins d'une demi-minute devait s'écouler dans l'attente.

... Jacques, d'une main, voila ses yeux. Maintenant qu'il était délivré de toute crainte personnelle, par la conduite si correcte de Préfanier, ce dernier lui inspirait une immense pitié, une reconnaissance attendrie.

Le cœur d'Alphonse se débattait, comme sous un poids énorme. Lui aussi fut incapable de supporter l'aspect de son ami en péril. Mais la loi de l'homme est tellement de s'arracher à la souffrance, quand il en trouve une issue, que l'ingénieur se jeta soudain, et tout entier, dans des imaginations compensatrices. En mettant la chose au pis, il eut la vision d'une réclame propor-

tionnée au dommage : le tapage dans la presse, l'émotion publique... Qui savait encore? Peut-être, le procès en police correctionnelle, non, en cour d'assises, où il aurait le droit de prendre place, haut le front, avec la fierté des innocents... « Vos noms et professions? — Alphonse Ormel, monsieur le président, ingénieur civil... » Ses idées galopaient, comme les ombres des diaboliques ballades... Il aperçut sa photographie dans les journaux judiciaires; et tout le monde disant : « Eh bien! Alphonse Ormel, vous avez vu?... » Alors, malgré lui, il souhaita ténébreusement un dénouement tragique. Une honte rapide lui vint; il bannit cette honte. Et, pour apaiser les dernières révoltes de sa conscience, il s'efforça d'espérer que la victime serait Sempach. Cette combinaison sauvegardait tout. En somme, Sempach n'était qu'une simple connaissance, comme on en remue à la pelle, à la poignée de mains... Et l'ingénieur fixa sur ce dernier, pour le voir tomber, ses prunelles dilatées par une horreur impatiente...

Le comte de Brugnans n'avait manifestement d'autre souci que de compter, avec tact et précision, jusqu'à trois.

« Un! » fit-il en frappant ses paumes.

Aussitôt, une double détonation ébranla l'atmosphère et se déroula longuement sur le cours de l'eau... Les attelages se cabrèrent; mais aucun homme n'avait bronché.

Les deux adversaires, immobiles, tenaient encore le bras tendu en l'air. Sans accord préalable mais dans un état d'esprit identique, ils avaient ajusté un nuage. Et, à cet instant, leurs yeux mouillés, leurs narines détendues, leurs bouches assouplies semblaient n'attendre qu'un signe pour que, de part et d'autre, l'effusion s'accomplît dans un embrassement.

Mais l'honneur des témoins, bien autrement exigeant que celui des parties, était loin de se déclarer satisfait.

Sur la face du comte, une intraitable sévérité se peignait.

« Quelle est cette comédie? » gronda-t-il.

Le capitaine, hors de lui, parut sur le point de parler. Alphonse feignait de croire à un accident. Jacques avait peur d'une complication, confusément. Le médecin et le chirurgien haussaient les épaules, en gens avec lesquels

aucune rencontre n'est bénigne. Les cochers, tournant le dos à la compagnie, retiraient déjà les couvertures de leurs carrossiers, et ricanaient.

« Naturellement, il faut les faire recommencer, murmura enfin le comte... Ces messieurs n'ont pas la prétention d'avoir gagné ainsi leur procès-verbal. Mais une pareille incorrection me prend à l'improviste... Je ne sais quelle procédure régulière adopter envers eux et entre nous... »

Tout à coup, un souvenir inspira l'ingénieur :

« Au fait, nous n'avons même pas besoin d'obtenir l'assentiment de nos clients... Écoute donc, Jacques, tu te rappelles le lièvre que Préfanier a justement levé, en voiture?... Voyons : la question des deux balles?... »

Et il s'empressa d'exposer le cas amphibologique dont il n'aurait pas eu, du reste, la moindre idée sans l'inquiète confidence de son ami. Mais cette petite trahison était faite de si bonne foi, avec une intention si évidente de tout arranger, qu'elle était bien pardonnable.

« C'est, en effet, assez ingénieux! remarqua le comte qui, dans cette aventure sans précédent, traversait une des phases les plus pénibles de sa carrière de témoin... Allons, messieurs, à l'œuvre! Sermonnons ces écervelés... S'il vous plaît, hé! monsieur Bernoir!... »

Au début de ce conciliabule, le regard de celui-ci, furtif et errant au loin, s'était abattu sur le portefeuille de Préfanier que son propriétaire avait jeté parmi les herbes quand on l'avait invité à dégarnir ses poches de toute matière protectrice. C'était un mince objet, de goût importé, en satin capitonné dont le bariolage brillait au soleil.

Soudain, Jacques s'était rappelé son engagement de prendre là dedans les mille francs d'Edwige, si Préfanier était tué. Mais cette suprême volonté lui avait été confiée dans le tuyau de l'oreille... Comment l'exécuter, lorsque le seul témoignage à invoquer aurait la bouche pour jamais close? Quoi! faudrait-il avoir l'air de se jeter sur les dépouilles du cadavre encore chaud, faudrait-il braver le plus inacceptable des soupçons?... Dame!... Mais cela était odieux, déshonorant, impossible!... Oh! n'avoir pas songé à cela, d'avance. C'était si facile de répondre : « Donne-moi les, tes mille francs »... Pourtant les derniers vœux d'un ami sont sacrés... Mon Dieu! qu'est-ce

qui se passerait?... Pas d'autre alternative que de fouiller, sous l'œil d'autrui, avec des doigts tremblants, dans le bien du mort... ou se résigner à faire le sacrifice de sa propre poche... Merci!... Mille francs!

A cette hypothèse, une bouffée de chaleur fit transpirer les tempes du petit témoin. Le risque irréfléchi, auquel ses économies venaient d'échapper, lui apparut dans toute sa désolation. Et ce risque, des enragés s'évertuaient à le faire renaître! Il n'était que temps d'intervenir. Un grand air de résolution sortit de toute la personne de Jacques; et, répondant à l'interpellation qui lui était adressée :

« Je m'oppose, déclara-t-il, à la reprise du duel. »

Brugnans et Constantinowich eurent un haut-le-corps. Le premier demanda et — comme disent les concierges — il aurait fallu le regarder de près pour le voir rire :

« M. Ormel s'associe-t-il aux graves paroles qui viennent d'être prononcées? »

— Nullement, nullement, messieurs! Au contraire, je... »

Mais, à cet instant, l'attention d'Alphonse fut sollicitée par une tache minuscule sur l'horizon, qui, dans une croissance rapide, se transforma bientôt pour lui en une voiture. Et cette voiture, dont il avait oublié la survenance possible, était celle de madame Ormel. Déjà, on en entendait grincer les roues, sur les cailloux de la berge. Le gâchis devenait complet.

« Ah, tenez, cria l'ingénieur, j'envoie tout au diable!...

— Pardon! riposta le vieillard, ni le capitaine ni moi, nous ne nous laisserons traiter comme des polissons!... Nous vous sommons... »

A son tour, il fut interrompu par une apparition : du haut d'un tertre, projetant son ombre, la silhouette d'un garde champêtre qui, la main en visière, inspectait hostilement le groupe des fauteurs de désordre.

Or, le vieux gentilhomme avait une répugnance acquise pour tout ce qui évoquait, dans son esprit, matériellement ou moralement, l'idée des lois. Cette disposition, d'ailleurs fondée sur un caractère indépendant et altier, datait, chez lui, d'un temps où il ne s'appelait encore ni Brugnans ni Lecomte.

« Ah ! fit-il, si ce gaillard-là vient aussi s'en mêler !... Décidément, j'aime mieux lâcher tout...

— Eh bien, proposa Alphonse en ouvrant son carnet, bâclons le procès-verbal, et que tout soit fini...

— On le dressera, ce soir, à Paris.

— Mais, c'est que... pour les journaux de quatre heures...

— Soit ! Donnez votre crayon. »

Le comte rédigea un compte rendu où il était reconnu que « conformément aux conditions ci-dessus, deux balles ayant été échangées sans résultat, les témoins soussignés avaient déclaré l'honneur satisfait ».

Pour unique correction, Alphonse proposa, au lieu de « témoins soussignés » de mettre : « le comte de Brugnans et le capitaine Constantinowich, d'une part ; MM. Alphonse Ormel et Jacques Bernoir, d'autre part... » De telle sorte que cette seconde pièce ne mentionnait pas les noms des adversaires ; mais que, en revanche, ceux des témoins y figuraient deux fois, en comptant les signatures.

... Pendant ces opérations, les combattants de tout à l'heure, insensiblement ramenés l'un vers l'autre par les liens du cœur, n'osaient pas encore se regarder en face. Ce fut Jacques qui intervint, les exhortant, les poussant sans avoir besoin, d'ailleurs, d'y mettre la moindre force...

« Mon pauvre vieux ! — Mon pauvre vieux !... s'exclamèrent ensemble les deux amis, dans une étreinte mêlée de quelques petits sanglots.

— Si nous filions ? dit le comte au capitaine.

— Je voudrais bien m'en aller aussi ! grommela le chirurgien de Préfanier.

— Eh bien, montez avec nous. Ces messieurs ramèneront M. de Sempach, pour parfaire la réconciliation. »

... Alphonse eut un soupir de soulagement, en étant désormais affranchi des remontrances possibles par le départ de ce premier landau. Il s'élança au-devant du coupé de madame Ormel qui, maintenant approché, ralentissait sa marche et allait s'arrêter à distance. Sa physionomie, vite composée, exprimait cet empressement approbateur que tout homme prend, à la longue, l'habitude de montrer à la femme dont il dépend, dans l'instant même où

son for intérieur la désapprouve le plus. Et c'est, en effet, le seul moyen d'éviter le grief inévitablement encouru par quiconque laisse apercevoir à celle-ci qu'elle a tort.

« Tout est heureusement terminé! cria-t-il, dès que Mercédès, écarquillant les yeux, eut abaissé la glace de sa voiture... La paix est même déjà faite entre Sempach et Préfanier... Et il ajouta, de plus près, plus bas, avec une moue câline : Tu vois, méchante tête, que c'étaient bien eux qui se battaient, quand tu ne voulais pas le croire!... »

Mais le regard de sa femme lui échappa, lui passant par-dessus son chapeau à haute forme, pour se porter plus loin, grave, investigateur, vers le groupe formé par Jacques et les duellistes qui, stupéfaits, la main encore dans la main, venaient d'interrompre l'échange de leurs effusions bavardes. Déjà, ces deux derniers, par la survenue de la jeune femme, commençaient à reperdre une partie de la pleine possession d'eux-mêmes. Ils ne savaient plus que penser ni faire. Devaient-ils rester en place? Pourquoi n'allaient-ils pas saluer madame Ormel?...

Alphonse, à la portière du coupé, s'agitait et parlait avec volubilité :

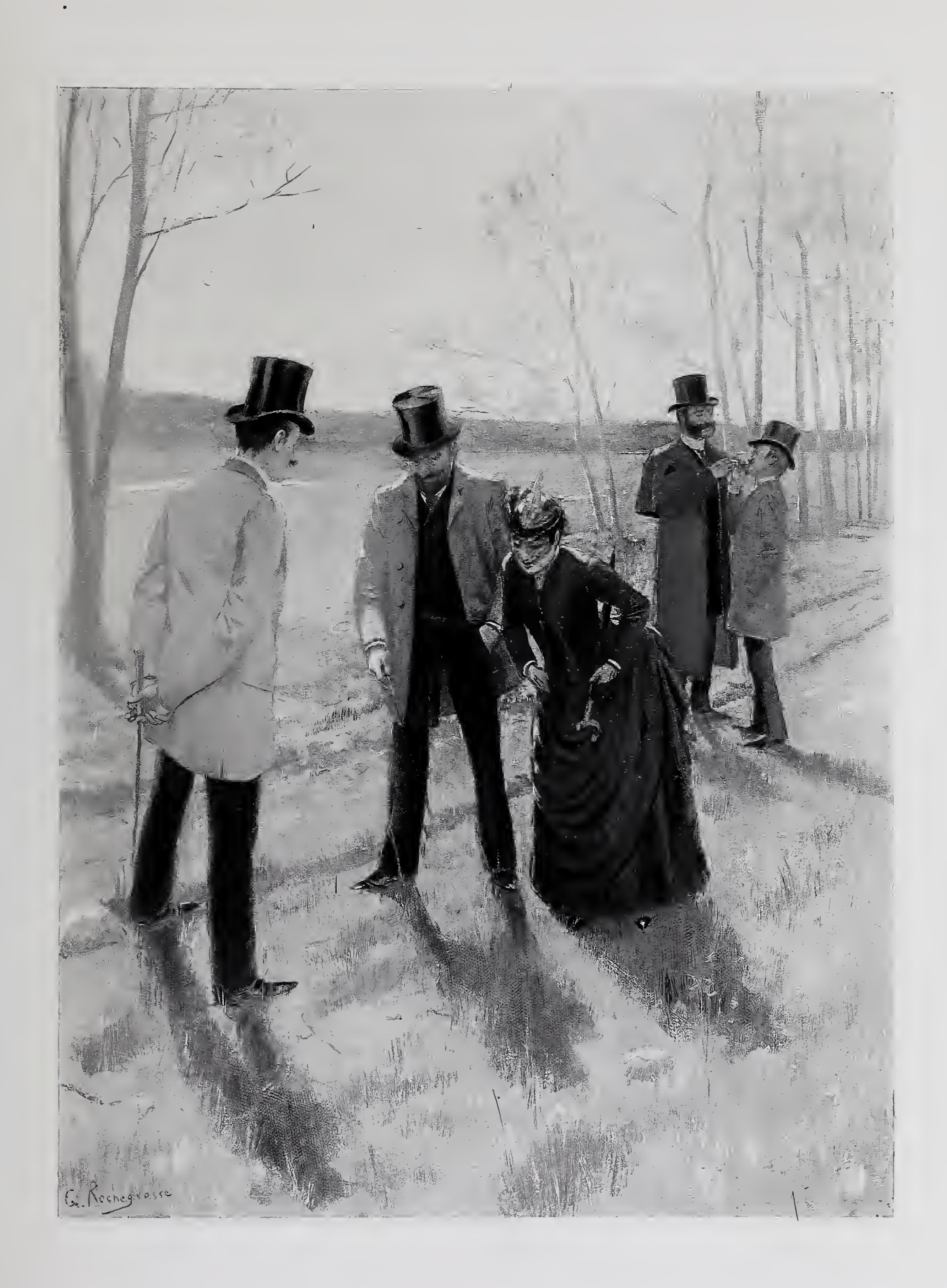
« Veux-tu que je t'aide à descendre?... Voici le procès-verbal, tu vois? Écoute un peu que je te lise... Dis donc, nous allons tous revenir ensemble, n'est-ce pas?... »

Mercédès ne desserrait toujours pas les dents. Elle examinait la superficie du terrain environnant où s'était évaporée toute la fumée de la poudre, ainsi que les chimères sans doute dont sa cervelle s'était emplie, durant son trajet solitaire.

« J'ai bien entendu les coups de pistolets! dit-elle enfin, d'une voix ténue. »

Elle mit pied à terre. Son teint s'était bistré. Elle portait une toque à plume blanche, en cheviot marron comme sa jupe, sa jaquette et son gilet d'adolescent. Son petit cou se dressait, coquet et volontaire, hors d'un col empesé.

Sempach et Préfanier, suivis de Bernoir, s'étaient décidés à accourir vers elle.


G. Rochegrosse

« Figurez-vous, leur dit Alphonse, que cette linotte s'était persuadée que ce fût moi qui eût à en découdre... Au moins, Mercédès, bourre-les donc d'un peu de morale...

— Mauvais sujets! » fit-elle, en leur tendant à chacun une de ses mains, en même temps, par un geste uniforme.

Son ordinaire entrain pour toutes choses lui revenait peu à peu. Elle voulut qu'on la conduisît sur la place qu'avait occupée Sempach, et sur la place de Préfanier.

« Alors, c'est là que vous étiez?... » insista-t-elle, en cherchant sur le sol l'empreinte des semelles.

Et, s'étant baissée pour mieux voir, les mains dans les poches, les coudes anguleux, elle dessina sous le soleil une silhouette étrange. Son ombrelle, qu'elle serrait d'un bras contre sa taille, allongea sur la terre comme une aile de sphinx.

« En route, en route! » finit par commander Alphonse qui, depuis le départ du comte de Brugnans, se sentait redevenir chef du mouvement.

On s'organisa pour revenir tous, par le landau.

Jacques avait vaguement l'intuition qu'il était, en quelque sorte, de trop dans la compagnie. Son rôle inconscient, auprès de madame Ormel, n'avait duré que l'espace d'un déjeuner. C'est ainsi parfois qu'on sent à jamais finies, des choses qu'on n'a même point senti commencer.

« Je vais grimper sur le siège, » proposa-t-il avec une maussaderie qui était propre à n'inspirer aucune protestation.

Préfanier s'assit en face de madame Ormel, et Sempach à côté de lui. Tous deux avaient, sur leurs genoux, une boîte de pistolets.

Mercédès voulut absolument manier celles des armes qui avaient servi. Elle posa ses narines, qui vibrèrent au bout des canons.

« Oh! murmura-t-elle, comme cela sent mauvais!... Vraiment, comment peut-on...? »

Elle ne trouva pas ce qu'elle voulait exprimer, et personne non plus ne sut définir où le début de cette phrase aurait bien pu la mener.

Alphonse, particulièrement zélé vis-à-vis de Sempach — auquel il voulait

bien démontrer qu'on peut s'entremettre pour faire tuer quelqu'un sans que pour cela d'anciennes relations avec ce même individu doivent en être altérées — s'adressait à lui, de préférence.

« Croyez-vous qu'elle est curieuse, ma femme? lui exposa-t-il... Je n'ai pu me défendre de la mettre dans le secret de votre affaire!... »

Sempach, ignorant le degré d'instruction que Préfanier avait conféré au mari dans la matière, baissa le front, assez gêné.

Tout de suite, madame Ormel, plus curieuse de la femme, comme son sexe l'est par une sagesse indirecte et superfine, que de l'homme lui-même, demanda, avec le ton d'une certaine impertinence : « La... personne, pour qui vous vous êtes battus... le sait-elle?...

— Non, madame, répondit fermement Préfanier, elle ne s'en doute pas. »

L'accentuation singulière de ces mots rendit Mercédès songeuse.

Au bout d'une minute, elle eut un petit rire; et, familièrement : « Du moins, reprit-elle, j'espère qu'elle en valait la peine.

— Ta, ta, ta! interrompit l'ingénieur... C'est toujours la même!... »

Mais sa femme le dévisagea, d'un air réprimandeur, presque choqué. Sa lèvre retroussée montra le coin, par ceci même un peu canaille, où manquait une dent. Et elle renouvela sa question.

Sempach et Préfanier, provoqués jusqu'au fond de l'âme, stimulés par la chaleur de ce voisinage féminin et de ce langage intime, s'entre-regardèrent avec une espèce de mélancolie; et tout leur être dit un oui! muet.

L'attention de Mercédès se fit très affectueuse pour les jeunes gens, et se porta, de l'un sur l'autre, par de régulières alternatives. Un instant, Préfanier voulut la concentrer.

« Soyez franche, madame! fit-il, moitié plaisamment, moitié tristement, en tout cas avec hardiesse... Que penserait-elle de nous, si elle apprenait la vérité, en nous voyant ainsi revenir sains et saufs?... Ne croyez-vous pas qu'elle nous trouverait bien ridicules?... »

Les yeux de la jeune femme avaient déjà sauté dans la direction de Sempach. Au son des paroles qui la circonvenaient, ses prunelles bien noires, si noires! s'enlevaient d'un coin de l'orbite pour se reposer aussitôt à l'autre

coin, promptes à s'effaroucher d'abord, puis vite effrontées comme les moineaux des squares.

« Avouez, madame, poursuivit à son tour Sempach, que vous ne nous prenez plus au sérieux... »

Déjà, elle avait reporté son regard sur Préfanier.

« Moi, murmura-t-elle avec un léger trouble, mais non! Pourquoi? pourquoi cela? pourquoi donc cela?... »

Et, dans une bienveillance impartiale, elle enveloppait les deux rivaux d'un rayonnement élargi, clair et chaud comme ceux qui tombent du ciel.

« Oh! les jobards! s'écria Alphonse... Hein? Mercédés, ils font bien la paire!... »

. . . .

Et là-bas, là-bas, rigide comme la loi, dédaigneux et dédaigné comme elle sur le terrain du duel, le garde champêtre ayant fait pivoter ses gros souliers, contemplait toujours, avec sa main en visière, l'aspect diminuant du dernier landau qui roulait, par la plaine, ses flancs gros de petits mystères.

PAUL HERVIEU.





RACHEL A TROIS ÉPOQUES

SOUVENIRS D'UN VIEILLARD



JE n'ai rencontré que trois fois mademoiselle Rachel hors du théâtre où je l'ai applaudie dans tous ses rôles ; mais, par un singulier hasard, ces trois rencontres ont coïncidé, dans cette courte et brillante carrière, avec ce que l'on pourrait appeler avril, juillet, novembre ; les radieux débuts dans leur incomparable éclat ; l'apogée, avec le triste et vague pressentiment que désormais elle ne pouvait plus que descendre; et l'heure fatale de la décadence et de l'expiation ; Marengo, Iéna, Waterloo ; — hélas ! je pourrais même ajouter Sainte-Hélène, puisque je ne suis jamais allé à Cannes sans monter au Cannet pour visiter cette étrange Villa-Sardou, qui ressemblait à un tombeau avant d'être un cercueil.

*
* *

En 1838, mes états de services littéraires se réduisaient à une vingtaine d'articles publiés dans le *Rénovateur,* l'*Écho de la Jeune France* et surtout dans la *Quotidienne,* journal de la vieille roche, patronné par les ducs de Noailles

et de Fitz-James, par le marquis de Brézé, M. Berryer, M. Hennequin et la plupart des notabilités légitimistes. Cette pauvre *Quotidienne,* dont on s'était tant moqué sous la Restauration, avait cependant pour directeur un homme de beaucoup d'esprit, M. Michaud. Le feuilleton dramatique y était rédigé par M. Merle, époux approximatif de madame Dorval, très spirituel, aussi très amusant, bourré d'anecdotes, mais type de ce qu'on appelle familièrement *un panier percé.*

Le 10 septembre 1838, par une de ces chaleurs retardataires qui prolongent l'été jusqu'au seuil de l'automne, je remontais la rue Richelieu avec mon ami Gaston de R..., claqueur comme moi d'*Hernani,* et, comme moi, sauf la première ardeur d'enthousiasme, resté fidèle au Romantisme.

En passant devant le Théâtre-Français, je jetai machinalement les yeux sur l'affiche, qui annonçait, pour le soir, *Andromaque.* « Tiens ! dis-je à Gaston, une tragédie de Racine, au mois de septembre et par cette température ! On fera trois cents francs de recette. — Non, me répondit-il gravement ; cinquante écus. »

Arrivés sur le boulevard, à l'angle du café Cardinal, nous rencontrâmes Merle, qui vint à nous et nous dit : « Vous ne savez pas? un phénomène, un prodige ! au Théâtre-Français, une tragédienne de dix-huit ans, qui va ramener la foule aux chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine !.. Elle est juive, elle se nomme Rachel Félix... Elle avait passé inaperçue au théâtre Castellane et au Gymnase... Mais cette fois !... je ne suis pas suspect, puisque ce succès porte le coup de grâce à ma pauvre femme... L'autre soir, cinq cents francs de recette... Ce soir, on fera deux mille, et cinq mille la semaine prochaine ! » (Le brave Merle, en sa qualité d'ancien directeur de théâtre, avait la manie de chiffrer les succès d'après les recettes.)

Le soir, je courus au Théâtre-Français. La débutante jouait Hermione devant une salle à peu près pleine.

Mon admiration se partagea entre l'actrice qui était merveilleuse, et le poète à qui je payai tout un arriéré d'enthousiasme, avec une nuance de repentir : « Est-il possible, me disais-je, que nous ayons sacrifié cette poésie si pure, ces sentiments si délicats et si vrais, ce style délicieux,

à la grosse artillerie de *Lucrèce Borgia* et de *La Tour de Nesle?* » Mon repentir me rendait injuste. Je passais d'un extrême à l'autre. J'oubliais que, au moment où Alexandre Dumas et Victor Hugo s'étaient emparés du théâtre contemporain, Corneille et Racine étaient bien médiocrement remplacés et représentés.

L'hiver suivant, j'eus le très grand honneur d'être invité chez le duc de Noailles, avec toute la rédaction de la *Quotidienne,* à une soirée où mademoiselle Rachel, dont la vogue avait atteint des proportions prodigieuses, devait se faire entendre dans l'intimité.

Ici une courte explication est nécessaire à l'usage de mes jeunes lecteurs qui ont assisté aux ovations et à l'apothéose de Victor Hugo. En 1838, sauf quelques rares exceptions, les lettrés de haut parage, les Académies, les salons de la rive gauche, le faubourg Saint-Germain, les hommes politiques, tels que MM. Pasquier, Molé, Duchâtel, Royer-Collard, n'avaient pas accepté, surtout au théâtre, la révolution romantique. Ils la regardaient comme une crise, un accès de fièvre chaude. Le succès inouï de mademoiselle Rachel leur fit l'effet d'une revanche et d'un sauvetage. Mais, une fois lancés, ils ne surent pas s'arrêter en si beau chemin. Ils confondirent l'interprète avec le répertoire classique. Parce que Rachel leur rendait des chefs-d'œuvre, sinon de chasteté, au moins de passion idéalisée, il leur plut, pendant cette lune de miel, de faire de cette enfant de la Bohême juive une vierge inspirée, une sorte de Jeanne d'Arc dramatique, — ce que M. Legouvé, vingt ans après, devait appeler une *Madone de l'Art.*

Les comédiens et les comédiennes, en 1838, étaient encore tenus à distance, surtout dans les antiques hôtels du noble faubourg. Eh bien! pendant cette courte période, suivie de déceptions tragi-comiques et trop faciles à prévoir, Rachel fut accueillie comme une enfant de la maison et traitée sur le pied de l'égalité la plus parfaite, ce dont elle était à la fois très étonnée, très fière, fort embarrassée et un peu ennuyée. A ce double point de vue, cette soirée virginale était caractéristique.

Elle entra vers dix heures, accompagnée de Samson. (Pas le bourreau, mais l'excellent comédien, qu'elle appelait son maître, et qui aurait bien voulu,

je crois, la nommer sa maîtresse.) J'entendis quelques récalcitrants, marquis ou vicomtes, murmurer autour de moi : « Allons! Elle a du tact!... Elle n'a pas amené sa mère! »

Sa tenue, sa mise étaient d'une correction irréprochable : robe montante très simple; en fait de bijoux, un bracelet, cadeau du duc et de la duchesse. Je l'observai attentivement. A mesure que les compliments et les hommages se nuançaient de respect, je devinai qu'elle avait peine à dissimuler un secret malaise. En ce moment, je remarquai que Samson restait isolé dans un coin du salon. Très spirituel et, par cela même, exempt de présomption et de fatuité professionnelles, il se sentait un peu dépaysé au milieu de tous ces descendants des croisés. Je m'approchai de lui, et bientôt les souvenirs de l'Odéon, de la rue de Vaugirard, de sa jolie comédie, *la Belle-Mère et le Gendre,* de la grande allée du Luxembourg, où je l'avais si souvent rencontré se promenant avec son camarade Provost, nous servirent de trait d'union. Puis un même sentiment nous ramena vers l'idole du jour, qui nous apparaissait entourée, comme d'une chaste auréole, d'un groupe de jeunes filles, portant ou destinées à porter les plus beaux noms de France.

« Je ne suis pas tranquille, me dit le futur marquis de la Seiglière. Dans une excellente intention, ces grands seigneurs et ces grandes dames ont pris le carême trop haut... Ce n'est pas cela du tout! Rachel est d'un tempérament excessivement nerveux, d'un caractère fantaisiste et primesautier. Elle est flattée et irritée tout ensemble du rôle qu'on lui impose, et qu'elle ne peut pas soutenir... gare l'explosion! gare la débâcle!... »

Nous fûmes interrompus par la duchesse qui, dans les termes les plus gracieux, demanda un peu de silence. Elle annonça que mademoiselle Rachel allait dire la grande scène d'Hermione avec Oreste, et que la réplique lui serait donnée par M. Charles Brifaut, membre de l'Académie française. Un grand silence se fit, et Melpomène allait réciter les beaux vers :

... Je veux savoir, seigneur, si vous m'aimez!
— Je ne veux pas si loin porter de tels affronts...

lorsque la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer l'abbé Dupanloup.

Il avait alors trente-sept ans. L'archevêque de Paris venait de le nommer

vicaire général. Il n'était encore que supérieur du petit séminaire et catéchiste de premier ordre; mais son influence était déjà très considérable. Depuis 1824, ses catéchismes lui avaient donné pour clientes des petites filles qui étaient devenues des épouses et des mères. Avant la révolution de Juillet, il avait eu le temps d'être le confesseur du duc de Bordeaux tout enfant, et plût au ciel que le jeune pénitent de 1829 eût été, quarante-trois ans après, plus docile aux sages conseils de l'évêque! La reine Marie-Amélie l'avait choisi pour diriger l'instruction religieuse des Princesses, ses filles. Enfin, ce qui jetait un nouveau lustre sur sa célébrité naissante, c'est que, quelques mois auparavant, il avait mené à bien, au moins de manière à sauver les apparences, la conversion du prince de Talleyrand. Une conscience telle que celle-là, excessivement compliquée, avait trop de tours, de détours, de tiroirs à secrets, pour qu'il fût facile d'y voir clair. Mais le scandale était évité; l'Église se déclarait satisfaite, et tout le monde, depuis Louis-Philippe jusqu'à Mgr de Quélen, en savait gré au jeune prêtre, qui paraissait appelé à de hautes destinées.

La duchesse fit à mademoiselle Rachel un signe, qui fut compris. Aussitôt, renonçant aux amours profanes d'Oreste et d'Hermione en l'honneur d'une poésie plus chrétienne, elle se mit à réciter des fragments de *Polyeucte;* d'abord la scène que Voltaire lui-même a qualifiée de sublime :

Sévère, connaissez Pauline tout entière;
Mon Polyeucte touche à son heure dernière;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment.....

Puis vint le prodigieux coup de foudre :

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée!
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée...

L'émotion du noble auditoire était à son comble; elle se changea en un attendrissement plein de douceur, lorsque la grande actrice, passant de Corneille à Racine et de *Polyeucte* à *Esther,* soupira cette délicieuse prière :

..., O mon souverain Roi,
Me voici donc tremblante et seule devant toi!...

Dans ces scènes si différentes les unes des autres, elle eut des accents si

vrais et si pénétrants, une expression si pathétique, elle déploya tant d'art à se montrer tour à tour héroïque, sublime et touchante, son masque tragique se prêta à des nuances si délicates, que l'effet fut irrésistible. Les jeunes filles pleuraient; des larmes brillaient dans de beaux yeux. Les hommes graves n'essayaient pas de dissimuler à quel point ils étaient émus. Rachel semblait subjuguée par une inspiration surnaturelle. Comment aurait-on songé à séparer cette poésie morte et cette poésie vivante, ce texte et cette interprète? — « Il est impossible qu'elle ne pense pas, qu'elle ne sente pas ce qu'elle dit si bien! » murmurait-on à ses côtés. On l'entourait, on la comblait, on l'accablait de louanges enthousiastes. L'abbé Dupanloup s'approcha d'elle, et, dans une phrase fort bien tournée, empreinte d'une grâce quasi-épiscopale, il lui dit — beaucoup plus élégamment que je ne saurais le redire, — que ces admirables vers, interprétés d'une si admirable façon, devenaient un hymne de plus à la gloire de Dieu.

A la sortie, je descendis le grand escalier de l'hôtel de Noailles derrière Samson et sa compagne. J'entendais celle-ci grommeler des mots entrecoupés, qui ne présageaient rien de bon. Je rejoignis les deux artistes sous la porte cochère. Il pleuvait à torrents, et Melpomène n'avait encore ni char, ni carrosse. J'offris mon modeste *remise*, qui fut gracieusement accepté. Là, je fus témoin d'une scène que Corneille et Racine n'avaient pas prévue. Jamais plus belle médaille grecque, romaine, hébraïque ou chrétienne, n'eut un revers aussi extraordinaire.

« Ouf! dit-elle en abaissant, malgré la pluie, les deux glaces de la voiture; il était temps! J'étouffe! je suffoque! Si ce supplice avait duré cinq minutes de plus, j'éclatais...

— Ce supplice, ma chère enfant? répliqua Samson d'un ton paternel ou paterne; il me semblait plus doux que celui de Polyeucte.....

— Vous savez bien ce que je veux dire, vieux sainte-nitouche! Cette contrainte insupportable! L'ennui d'être prise pour ce que je ne suis pas! Me voir imposer un rôle qui n'est ni dans mon répertoire, ni dans mes moyens! Que diable! Parce que je joue décemment Esther et Pauline, ce n'est pas une raison pour que toutes ces pimbêches et ces petites grues me décernent

une couronne de fleurs d'oranger et un brevet de rosière! J'enrage...

— Voyons, calme-toi! Tu vas donner à monsieur l'idée d'une Rachel qui ne vaut pas celle de tout à l'heure...

— Et que m'importe! Je m'en f....iche! Monsieur n'est pas un imbécile... il est le camarade de collège d'Alfred de Musset, mon ami, le seul homme qui m'ait comprise!... Si l'on me pousse à bout, savez-vous ce que je ferai?...

— Quoi donc?...

— Un enfant!... Et tant pis pour les bégueules!... Je le ferai baptiser par cet abbé complimenteur qui sera enchanté d'en faire un chrétien et de l'arracher aux griffes du diable... La duchesse sera marraine, et...

— Allons, allons, ma pauvre petite, ce n'est plus toi qui parles; ce sont tes nerfs... »

En effet, les cordes étaient trop tendues; après une crise nerveuse, Rachel fondit en larmes. Nous arrivions à sa porte, et il pleuvait toujours...

« Petite pluie abat grand vent, » me dit le spirituel comédien.

***

30 janvier 1848.

Neuf ans s'étaient écoulés. Ils avaient apporté dans la situation théâtrale, sociale, physique et morale de mademoiselle Rachel des changements sur lesquels il est inutile d'insister. Sa vogue s'était admirablement soutenue. Ses tournées en province avaient été triomphales, notamment à Marseille, où je m'étais fait, en 1843, l'interprète de l'enthousiasme méridional. Quant au malentendu virginal dont elle se plaignait, neuf ans auparavant, en sortant de l'hôtel de Noailles, il n'était plus possible, et, en janvier 1848, moins que jamais. Car, les représentations de la tragédie de *Cléopâtre,* de madame Émile de Girardin, venaient d'être suspendues, parce que les légers tissus, sans corset et sans crinoline, dont s'habillait la belle reine d'Égypte, trahissaient trop visiblement l'intervention d'Antoine et de ses collaborateurs.

Ce soir-là, il y avait un grand dîner, rue Saint-Benoît, chez M. Buloz, qui cumulait — pas pour bien longtemps, — les fonctions de directeur de la *Revue des Deux Mondes* et de commissaire royal près le Théâtre-Français. Je crois même me souvenir que l'on *étrennait* un tapis et un lustre. Un lustre!



Il eût suffi des convives pour suppléer tous les luminaires : Eugène Delacroix, Meyerbeer, Alfred de Musset, Jules Janin, J.-J. Ampère, Mérimée, le comte Alexis de Saint-Priest, académicien du lendemain, M. Baude, M. Vitet, — et mademoiselle Rachel. Je ne dis rien du plus obscur, du plus humble des invités, qui rédigeait alors dans la *Revue* la critique littéraire et dramatique, et dont la seule supériorité sur ces immortels est de ne pas être encore tout à fait mort.

J'avais été, sinon le camarade de collège d'Alfred de Musset, — élève de Henri IV tandis que j'étais à Saint-Louis, — du moins son émule au concours général. Détail singulier! Le charmant poète de *Rolla* et de *Namouna* avait eu, au concours, le second prix de dissertation latine en philosophie. Si l'on songe que *Philosophie,* en grec, veut dire amour de la sagesse, on se dira peut-être que cette récompense universitaire contrastait d'avance avec la physionomie de l'*Enfant du siècle,* qui ne daigna pratiquer ni l'amour de la sagesse, ni même la sagesse de l'amour.

Nous nous étions retrouvés sur les bancs de la Sorbonne, aux cours de MM. Villemain, Guizot et Cousin. Puis, nous avions achevé de nous lier chez son ami intime Alfred Tattet, en jouant au whist et à la bouillotte; ce qui me valut l'honneur et le plaisir d'entendre les premières lectures de *la Coupe et les Lèvres,* d'une *Bonne Fortune,* des stances *à la Malibran* et des *Caprices de Marianne.*

La vivacité très sincère de mes applaudissements n'était pas pour lui déplaire, en un temps où il n'était encore un grand poète que pour une petite coterie. Mais, ce qui expliquait mieux encore l'empressement avec lequel il me tendit la main, c'est que la Comédie-Française venait de jouer *le Caprice* avec un éclatant succès, que ce succès lui ouvrait de nouveaux horizons au moment où sa verve poétique semblait épuisée ou fatiguée, qu'il comptait bien ne pas en rester là, et que, dès lors, le critique dramatique de la *Revue* pouvait devenir à ses yeux un personnage important.

Le dîner fut aussi gai que peut l'être une réunion d'hommes trop supérieurs pour ne pas se paralyser les uns les autres. Ligier, en représentation à Reims, avait envoyé du vin de Champagne, — pour se faire mousser, disait malicieu-

sement Rachel, médiocrement éprise de son Oreste un peu suranné. En sortant de table, nous nous groupâmes, Jules Janin, Mérimée, Ampère, Alfred de Musset et moi, autour de la tragédienne qui paraissait d'assez bonne humeur, quoiqu'elle passât son temps à se brouiller et à se réconcilier avec le maître de la maison. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Musset avait ses meilleurs sourires.

On la félicitait de ses deux dernières créations, *Athalie* et *Cléopâtre* :

« Je n'ai rien, nous dit-elle, à refuser à madame de Girardin, qui m'a fait un élégant piédestal dans ses jolis feuilletons de la *Presse;* mais je me sens toute dépaysée et fort mal à mon aise, quand je crée un rôle dans une pièce nouvelle. Tenez! voilà, par exemple, *Cléopâtre;* c'est l'œuvre d'une femme d'infiniment d'esprit; mais c'est faux comme un jeton. On me dira que Corneille et Racine ne sont pas plus vrais... Quelle différence! je suis trop ignorante pour la définir; pourtant je la sens... Messieurs, aidez-moi!

— C'est la différence entre le faux et l'idéal! reprit Ampère.

— Justement! Lorsque je joue Hermione, Phèdre, Roxane, Monime, Camille, Pauline, Émilie, je sais bien que leur langage est de convention, que jamais elles n'ont parlé ainsi, si toutefois elles ont existé. Seulement, sous ce langage il y a des sentiments, des passions d'une vérité humaine, immortelle. Ce sont des cordes muettes, mais non pas brisées, qu'il suffit de faire vibrer pour trouver un écho dans tous les cœurs, dans toutes les âmes...

— Et vous y réussissez comme personne n'y a jamais réussi, ni la Champmeslé, ni la Gaussin, ni Adrienne Lecouvreur, ni la Dumesnil, ni cette vieille bécasse de Duchesnois...

— Soit! reprit-elle avec un léger accent de mélancolie; assurément, je ne puis pas me plaindre. La petite guitariste, la petite chanteuse des rues et des cafés borgnes est aujourd'hui princesse et reine dans l'empire de Melpomène. J'ai une liste civile, des chambellans, des courtisans, des confidents et des confidentes, comme les héroïnes des tragédies classiques. Je donne des dîners, et je vois s'asseoir à ma table des diplomates, des pairs de France, des députés, des académiciens... Si je n'avais préféré à tout ma chère liberté, je marcherais l'égale des grandes dames du noble faubourg; qui sait? j'aurais

pu épouser un duc ou un marquis... C'est superbe... Et, avec tout cela, je n'ai tenu que le tiers de ce qu'on attendait de moi..... »

Nous nous récriâmes; elle poursuivit :

« Oh! de grâce, trêve de compliments!... Je ne me fais pas illusion... Oui, quand je débutai avec l'éclat que vous savez, les détracteurs de l'école romantique, tous ceux qui personnifiaient en moi la revanche, la renaissance du théâtre classique, espérèrent trois choses : que je jouerais à leur gré les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire; — admettons que j'ai rempli leur attente; — que je ferais éclore toute une couvée de tragédiens; que j'inspirerais des auteurs nouveaux, dignes de renouer la tradition au fil où elle s'était brisée sous la main brutale des *barbares* de 1830... Hélas! voilà bientôt dix ans que je règne sur les planches illustres de la rue Richelieu. Les pièces nouvelles que j'ai jouées, — à contre-cœur et par complaisance, — *Judith, Catherine II, Virginie, le Vieux de la Montagne, Cléopâtre,* — n'ont eu que des demi-succès ou des demi-chutes, et n'ont pas laissé trace de leur passage... Et remarquez cette bizarrerie!... Je ne suis pas assez sotte pour nier l'immense supériorité de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas sur les vieux académiciens dont le comité du Théâtre-Français reçoit à corrections et endort dans ses cartons les soporifiques tragédies... Eh! bien, ils me boudent peut-être; ils n'ont pas eu l'idée d'écrire une pièce pour moi... Il y a plus... Cinq ans après mes débuts, la province nous a envoyé un poète qui a été, lui aussi, salué par la réaction classique comme un révélateur, un vengeur, une revanche en chair et en os... Ponsard!... Or, à qui Ponsard a-t-il confié sa Lucrèce et son Agnès de Méranie? A madame Dorval, l'interprète du drame moderne. Quelle est l'actrice que M. Victor Hugo a chargée du rôle de Guanhamara, dans ses *Burgraves?* Madame Théodorine-Mélingue... Je reste donc, avec le vieux Corneille et le tendre Racine, également en dehors du mouvement qui avance et du mouvement qui rétrograde... dans une sorte d'impasse... Un bel accident, rien de plus...

— Oui, répliqua Musset; mais maintenant la place est nette... mademoiselle Mars morte de vieillesse; madame Dorval hors de combat, mourante.....

— Mademoiselle Mars, reprit Rachel, répondait à ceux qui lui reprochaient

de s'obstiner à jouer, entre cinquante et soixante ans, les ingénues, les petites filles et les Célimènes : « Je ne joue bien que lorsque *je joue jeune.* » — Moi, c'est le contraire. Je ne suis dans mon élément qu'avec les vieux. J'ai besoin d'être séparée de *mes* auteurs par deux siècles de distance. Voltaire même est trop récent pour moi. Dans la représentation de retraite de Firmin, j'ai voulu jouer Électre, de la tragédie d'*Oreste.* Non seulement je n'ai pas électrisé le public, mais je n'ai pas eu le moindre succès. Ma sœur Rebecca en a eu plus que moi.....

— C'est, dit le comte Alexis de Saint-Priest, que les tragédies de Voltaire ne sont pas classiques, mais philosophiques. N'importe! Hier, j'entendais dire de vous par un des quarante : « Elle est plus intelligente que Talma! »

— Talma! reprit-elle avec une certaine ironie... Parlons-en, de Talma! On me reproche de n'avoir pas suscité des tragédiens de sa taille et de sa force... Le pouvais-je?... Mes partenaires habituels, Ligier, Beauvallet, Geffroy, sont mes aînés de vingt ans. Je leur donne le plaisir, dont ils étaient avant moi complètement privés, de jouer devant une salle pleine; mais je ne puis, en conscience, les considérer comme mes élèves. Talma donnait un semblant de vie à des tragédies telles que *Sylla, Germanicus, Regulus, Léonidas, Charles VII;* moi, je ne suis pas parvenue à faire vivre plus de six ou sept semaines les ouvrages dont les auteurs me regardaient comme la poule aux œufs d'or. Toute comparaison à part entre un grand artiste, nourri de sérieuses lectures, arrivé à la maturité de l'âge, passionné pour son art, échappé de la fournaise révolutionnaire, témoin de spectacles plus tragiques que tout le répertoire de Corneille et de Racine, — et une pauvre fille ignorante, guidée uniquement par ses instincts, incapable de raisonner son talent et son succès, passée sans transition de son taudis aux palais de Thésée, de Pyrrhus et d'Agamemnon, — la tâche de Talma était plus facile que la mienne. On attribue à Casimir Delavigne un mot caractéristique à propos des drames de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas et d'Alfred de Vigny : « Ce n'est pas bon, ce qu'ils font; mais ils empêchent de trouver bon ce que je fais... » Eh! bien, lorsque Talma jouait Sylla ou Léonidas, il n'avait pas derrière lui, depuis longues années, une seule pièce qui pût faire une accablante concurrence aux

œuvres d'Arnault, de Jouy ou de Pichat. Mais on dira ce qu'on voudra d'*Hernani,* de *Ruy Blas,* de *Henri III,* de *Marion Delorme,* de *Christine à Fontainebleau,* d'*Antony,* de *Chatterton ;* supposez que ce soit mauvais. C'est d'un mauvais particulier, de haut goût, qui doit faire paraître fade tout essai de retour à la tradition classique et tragique, à moins que ce novateur à rebours ne fût un homme de génie.....

— Je ne suis pas un homme de génie, dit modestement Alfred de Musset. Pourtant je n'ai plus qu'une ambition, — et je la réaliserai — : c'est, ma chère Rachel, d'écrire une tragédie pour vous. »

Elle le regarda avec une expression singulière où se confondaient le doute, la tristesse, beaucoup d'amitié et peut-être un peu d'amour.

« Oh! celle-là, dit-elle, je la reçois les yeux fermés, et je m'engage à la jouer... »

En ce moment, Musset vit entrer Régnier à qui il alla demander le chiffre de la dernière recette du *Caprice.* Rachel le suivit des yeux, et murmura :

« Pauvre Musset! Cette tragédie, il en parlera toujours, et il ne la fera jamais! Son génie s'en va à l'heure où le succès lui arrive. Quel supplice! devenir célèbre le jour où l'on devient incapable de soutenir sa célébrité!... Il a trente-sept ans; moi, vingt-huit... Tous deux dans une impasse! »

* * *

Avril 1855.

Encore une étape! Sept ans, et quelles années! des révolutions, des journées sanglantes, une Monarchie tombée, une République escamotée, un coup d'État, une dictature, un Empire!... Mais ces grands événements sont étrangers à notre sujet, à ce chapitre de nos souvenirs... Nous voici au théâtre Ventadour, où madame Ristori joue *Myrrha* devant une salle telle que mademoiselle Rachel, dans son plus beau temps, n'en a peut-être jamais eu de pareille. J'en donnerai une idée en disant que M. Guizot, qui n'était pas allé au spectacle depuis un quart de siècle, s'était laissé entraîner par l'enthousiasme de ses enfants et se cachait à demi dans une loge. L'Académie était brillamment représentée par MM. de Rémusat, Cousin, Mignet, Nisard, Molé, Legouvé, Pierre Lebrun, etc... Pas une des dames patronnesses du bel esprit

ne manquait au rendez-vous. L'engouement était si intense, les applaudissements si violents, qu'ils ressemblaient à une déclaration de guerre. Qu'y avait-il là pour les justifier? Une tragédienne d'un talent incontestable, quoiqu'elle eût le défaut d'associer à des poses de statue antique une déclamation et des gestes de mélodrame. Après? Rien. *Myrrha,* tragédie d'Alfieri, œuvre pitoyable, reposant sur une donnée monstrueuse et repoussante; l'amour incestueux d'une fille pour son père; de quoi faire délivrer par comparaison un brevet d'innocence virginale et baptismale à Phèdre, à Œnone, à Clytemnestre, à Hermione, à Roxane, à Cléopâtre, à Lucrèce Borgia, à Marguerite de Bourgogne, à toutes les héroïnes anciennes et modernes du meurtre, du guet-apens, de la trahison, de l'adultère et de l'arsenic. La pièce d'Alfieri, comme tout ce répertoire pseudo-classique, — pas même Canova comparé à Phidias, — cumulait tous les vices de tous les genres et de toutes les écoles. Froid, faux, creux, guindé, déclamatoire, violent, ennuyeux, ce système dramatique a la noblesse factice, la vulgarité emphatique et l'éloquence plagiaire d'un tribun contemporain, parodiant les Gracques. Il ressemble, dans ses plus beaux moments, à un *Opera seria,* dont on aurait supprimé la musique. Et ce malheureux Cinire, ce père, objet d'une passion criminelle et insensée, joué par un acteur qui aurait été sifflé à Carpentras dans un mélodrame de Ducange ou de Pixérécourt! Tous les autres artistes à l'avenant; une troupe de hasard et de pacotille, groupée tant mal que bien autour de la Melpomène italienne... Mais alors? — Oh! alors, vous allez savoir, sinon toutes les causes, au moins une des causes de ce fanatisme, qui est à la fois une exagération, une injustice et une cruauté. S'il est arrivé aux sifflets de tuer leur victime, les applaudissements peuvent en faire autant.

Dans une petite loge de rez-de-chaussée, mademoiselle Rachel assistait à cette représentation triomphale. Était-ce bien Rachel? Était-ce son ombre?.. *jam pallida morte futurâ!* Chaque explosion de bravos avait son contre-coup dans cette poitrine émaciée. Un voile, une mantille de dentelle noire, son éventail, le changement de son visage, la pénombre de sa loge, la dérobaient et la rendaient méconnaissable au gros public. Elle avait amené un journaliste

et un romancier qui m'appelaient leur ami. Je crus pouvoir me présenter et je ne fus pas mal accueilli. — « Venez! venez! me dit-elle; j'ai besoin de voir des figures qui ne me soient pas hostiles, et qui me rappellent des jours meilleurs... »

En ce moment, la scène était occupée par deux de ces grotesques comparses que personne n'écoutait.

« Mais enfin, murmurait Rachel, Ligier, Beauvallet, Geffroy, Maubant lui-même, sont supérieurs à ces marionnettes. »

La Ristori reparut. Les bravos, les trépignements redoublèrent.

La Melpomène française se tourna vers moi, et avec un accent navrant de découragement et d'angoisse : « Que leur ai-je fait? dit-elle. On me déteste donc bien, pour applaudir avec cette furie une étrangère, plus mal secondée que je ne l'étais à Valence et à Aix?... »

Elle reprit : « On prétend que cette femme personnifie la renaissance et la liberté italiennes; mais moi, ne leur ai-je pas chanté *la Marseillaise?*

— Ce n'est peut-être pas ce que vous avez fait de mieux, pensai-je; mais, c'eût été une cruauté de plus d'aggraver ce désespoir, même à l'aide d'une vérité.

— Je vous le disais bien, poursuivit-elle, que mon règne serait court, que je tournais dans le même cercle, et que je n'en sortirais que pour tomber en disgrâce ou en oubli!...

— Mais non! Mais non! répondîmes-nous avec plus de sympathie que de conviction. C'est une crise; votre public, votre Paris vous reviendra, plus enthousiaste que jamais...

— Oui, une crise... qui emporte le malade... Car je suis bien malade... C'est à quoi mes bourreaux devraient songer... »

Elle fut interrompue par un accès de toux. Puis, avec une énergie factice, une vivacité de poitrinaire : « Je sais bien où le bât me blessait... Je vous l'ai dit souvent; je n'avais à choisir qu'entre deux écueils : ou jouer indéfiniment et exclusivement le vieux répertoire; mais alors, le moment devait arriver où le public se lasserait de cette monotonie; ou créer de nouveaux rôles, me mettre en contact avec des auteurs vivants; mais alors, il aurait fallu déchoir;

il aurait fallu que ces auteurs eussent le don de m'inspirer; que leurs œuvres fussent assez belles pour me soutenir, pour me rassurer, pour qu'il n'y eût pas trop de dissonance entre le passé et le présent... »

Elle continua avec un mouvement de révolte et de fièvre : « Est-ce ma faute si la *Czarine* ne vaut pas *Andromaque*, si *Lady Tartuffe* est inférieure à *Bajazet*, si *Diane* est au-dessous de *Polyeucte* et *Adrienne Lecouvreur* au-dessous de *Phèdre?* Est-ce ma faute si Corneille et Racine n'ont pu ressusciter à ma voix, et écrire pour moi dix nouveaux chefs-d'œuvre? Ont-ils donc cessé d'être beaux?... »

Alors, — oh! cette sensation exquise et douloureuse est de celles qu'on ne saurait oublier, — pendant l'avant-dernier entr'acte qui fut un peu long, Rachel se mit à réciter *mezza voce,* de manière à n'être entendue que de nous au milieu des bruits de la salle, quelques-uns des admirables vers que nous avions si souvent applaudis au Théâtre-Français, lorsqu'ils tombaient triomphalement de ses lèvres. Ce n'était plus une voix; c'était un murmure, un soupir, un souffle, qui semblait s'exhaler de sa bouche pâlie, et dont rien ne saurait exprimer l'effet délicieux et poignant. Je l'ai déjà dit, je l'avais entendue dans tous ses rôles, et plutôt dix fois qu'une; et pourtant, je croyais l'entendre pour la première fois :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?...
. . . .
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.....

... Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée;
Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers,
... Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche,
Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi.....

Puis, en quelques vers, elle fit passer devant nos yeux, comme des fantômes dont elle aurait été la sœur plaintive et désolée, Roxane, Hermione, Chimène, Camille, Émilie, Pauline, Monime, Esther. Ce fut comme une

évocation funèbre des mortes rappelées à la vie par une mourante. En 1855, j'étais presque jeune; j'avais encore de l'imagination. Il me sembla que cette loge à demi plongée dans l'ombre était un tombeau, que ces accents surhumains étaient des adieux.

Tout à coup, Rachel s'arrêta; nous étions épouvantés de sa pâleur.

« Voyons! dit-elle tout bas; est-ce que je ne vaux pas cette femme-là? Est-ce que ce n'est pas plus beau qu'Alfieri? »

Notre émotion nous servit de réponse. Elle s'aperçut que nous pleurions, et elle ajouta avec un sourire de visionnaire ou de malade : « Ah! voilà des larmes qui me vengent; mais elles ne me ressuscitent pas!... »

Le rideau se releva. Je pris congé. Je partais le lendemain pour le Midi.

« Si vous voyez mes amis de Marseille, murmura Rachel, dites-leur que je passerai encore une fois chez eux; mais ce sera pour aller mourir. »

Je ne la revis plus.

ARMAND DE PONTMARTIN.





LE CENTENAIRE DU TIMES

Le 1[er] janvier 1788, paraissait à Londres, le premier numéro d'un journal, qui portait pour titre : *The Times.*

De tous les journaux quotidiens anglais qui parurent à ce moment, un seul, antérieur de dix ans même au *Times,* existe encore; c'est le *Morning-Post.*

Dans le premier numéro qui renferme la profession de foi du nouveau journal, le fondateur, John Walter, dit : « La tête du *Times* a deux faces, comme celle de Janus : avec l'une, il sourira constamment aux amis de la vieille Angleterre; avec l'autre, il froncera toujours le sourcil contre ses ennemis. »

Déjà, dans l'*Universal Register,* qui avait été fondé par lui, M. John Walter avait dit : « Sans nous laisser influencer par l'esprit de parti, libres de toute attache avec le pouvoir, et dévoués seulement à l'intérêt public, nous ne négligerons aucun effort pour justifier la faveur avec laquelle cette feuille a été accueillie jusqu'ici. »

Quoi qu'on ait pu dire, malgré les attaques dont le *Times* a pu être l'objet depuis son existence, il est demeuré fidèle à cette règle de conduite.

Il n'est point d'autre journal au monde dont le nom soit plus répandu, dont l'opinion soit plus souvent reproduite et discutée, dont on ait essayé plus souvent de faire l'histoire et d'étudier l'existence; et il n'en est point qui soit moins exactement connu du public que le *Times*.

A de très rares exceptions près, ceux qui se sont faits les historiens de ce journal n'ont pu le juger qu'à distance, et n'ont trouvé que dans leur ignorance des faits et des hommes, l'assurance nécessaire pour le présenter au public, et pour vouloir initier leurs lecteurs à un sujet qui leur était étranger. De là, les légendes qui circulent dans le public, les appréciations téméraires dont il est l'objet.

Son nom même, si souvent répété, est mal défini, et peu de personnes se donnent la peine de savoir que *The Times* ne veut dire, ni le temps, ni même les temps, mais les âges, les siècles, c'est-à-dire tout ce qui, dans l'existence des peuples, sollicite l'entendement humain.

C'est ainsi encore que vous lirez cent fois par jour cette phrase qui est devenue ce qu'on appelle : *un cliché :* « le journal de la Cité dit, » ou « d'après le journal de la Cité, on croit ».

Il m'a été impossible de découvrir l'origine ou la cause de cette désignation.

Son établissement, qui occupe encore aujourd'hui l'emplacement où s'élevait, il y a trois cents ans, le couvent des Black-Friars (des Dominicains), près de Black-Friars-Bridge, à l'entrée de Queen-Victoria-Street, fait à peine partie de la Cité. Sa tendance, son style, sa politique et son but n'ont aucun rapport avec la Cité, à proprement parler. Avec les seules erreurs et les seules fantaisies répandues sur le *Times,* on remplirait un volume où la sottise, la malice et la présomption humaines s'étaleraient dans toute leur indestructible beauté.

Je vais essayer de résumer sobrement l'histoire de ce journal : ses premiers pas, ses difficultés sociales, sa marche lente et sûre, la place qu'il prend dans les préoccupations du monde. J'avoue pourtant que je me suis rarement trouvé en présence d'un travail plus hérissé de difficultés, car, si je puis dire tout ce que je sais, je ne puis ni ne dois dire que ce que je sais, et le *Times,* même pour ceux qu'on croit les plus initiés, n'est pas

facilement accessible aux investigations. Ceux qui le dirigent et qui en sont l'âme sont des ouvriers modestes et silencieux, attachés à une œuvre à laquelle ils se dévouent trop pour vouloir faire étalage de leur dévouement, et la plupart d'entre eux, on pourrait presque dire tous, sont tellement fiers de la part qui leur revient dans ce labeur commun qu'ils dissimulent leur action, pour ne rien dérober à ce *Times,* qui fait tout leur orgueil et qui résume toute leur ambition.

Les grands faits, qui exercent une influence supérieure sur la marche des choses, sont presque toujours dus à des accidents complexes qui frappent l'imagination, quand on rapproche plus tard la cause des effets. C'est un navire de guerre français qui a fait naître le *Times.*

Vers 1780, M. John Walter, le Premier, avait pris un intérêt très grand dans une expédition de navires marchands qui rentraient en Angleterre. Un vaisseau de guerre français, qui croisait en vue de la côte anglaise, donna la chasse à la flotte marchande, et, renforcé par le reste de l'escadre dont il faisait partie, la captura et la ramena comme prise, en France. Dans ce désastre, la perte de John Walter s'élevait à deux millions de francs. C'était le produit presque entier du labeur, de l'intelligence, de l'initiative et de la probité déployés, pendant de longues années, par lui-même et par son père.

Ce John Walter était le fils d'un grand exportateur de charbons à Newcastle. Il était né en 1738, et perdit son père en 1755. A l'âge de dix-sept ans il lui succéda, se maria à trente-trois ans, occupa la première place dans la puissante corporation des extracteurs et exportateurs de charbons à Newcastle, fit construire, par son influence personnelle, une bourse spéciale des charbons; devint membre du Lloyd, et était sur le chemin d'une immense fortune, lorsque l'intervention de l'escadre française, dont j'ai parlé, détruisit d'un seul coup le capital amassé par son père et par lui. Si l'indignation fait des vers, elle inspire également des brochures, et John Walter en publia une, dans laquelle il exposait le malheur qui venait de le frapper, démontrait que c'était au gouvernement à l'indemniser d'une perte qu'il n'avait ni provoquée ni méritée, et, à défaut d'un remboursement en espèces, réclamait une situation qui le dédommageât du désastre qu'il venait de subir. Lord

North à qui sa demande était adressée et qui allait y faire droit mourut, et, avec sa mort, disparut pour M. John Walter la chance de réparer promptement la perte qui l'avait frappé.

Peu disposé à refaire sa lente fortune en recommençant le travail obstiné de deux générations, dont un coup de mer venait d'emporter les résultats, ayant dépassé la quarantaine, il se trouva en face de la nécessité, ou de changer sa carrière, ou de la reprendre.

A ce moment, il fit la connaissance d'Henry Johnson, un typographe, qui venait de faire faire, il le croyait du moins, un pas immense aux procédés d'imprimerie. Il s'agissait de substituer des syllabes et des mots entiers aux lettres isolées dont on se servait pour la composition typographique. Parmi les inventions tentantes, il n'en fut point qui donnât des illusions plus obstinées que celle d'Henry Johnson. John Walter fut, pendant de longues années, un des apôtres les plus ardents de la « logotypie » ou de la « logographie » comme on avait baptisé cette invention. Il loua, comme associé d'Henry Johnson, l'inventeur, l'immeuble de Printing House Square, sur la paroisse de Sainte-Anne, où se trouve actuellement l'établissement du *Times,* et où, en 1666, John Bill imprimait la *London Gazette.*

John Walter n'était pas un homme à s'associer à une idée dans le simple but d'en tirer profit, en échange de ses capitaux. Il voulait y apporter sa part de progrès, sa collaboration personnelle et son action directe. Il apprit avec une ardeur infatigable la typographie. L'apprenti devint bientôt un maître, prit, de concert avec Henry Johnson, un brevet d'imprimerie, et se mit en devoir de renforcer sa propre opinion par les opinions les plus compétentes de son époque. Sir Joseph Banke, président de la « Royal Society », le félicita sur l'invention qu'il lui soumit et qu'il considérait comme un instrument puissant de propagande pour l'art et l'usage de l'imprimerie; et Benjamin Franklin qui était, lui-même, un excellent imprimeur, l'encouragea en termes non moins chaleureux. Plus résolument que jamais, M. John Walter se mit à l'œuvre. Pour l'application immédiate de son système d'impression, auquel il avait fait faire des progrès considérables, car Henry Johnson ne le lui avait présenté qu'à l'état rudimentaire et

presque théorique, il fonda un journal qui parut en 1785, sous le titre de : *The Universal Register* et qui fut le berceau du *Times*.

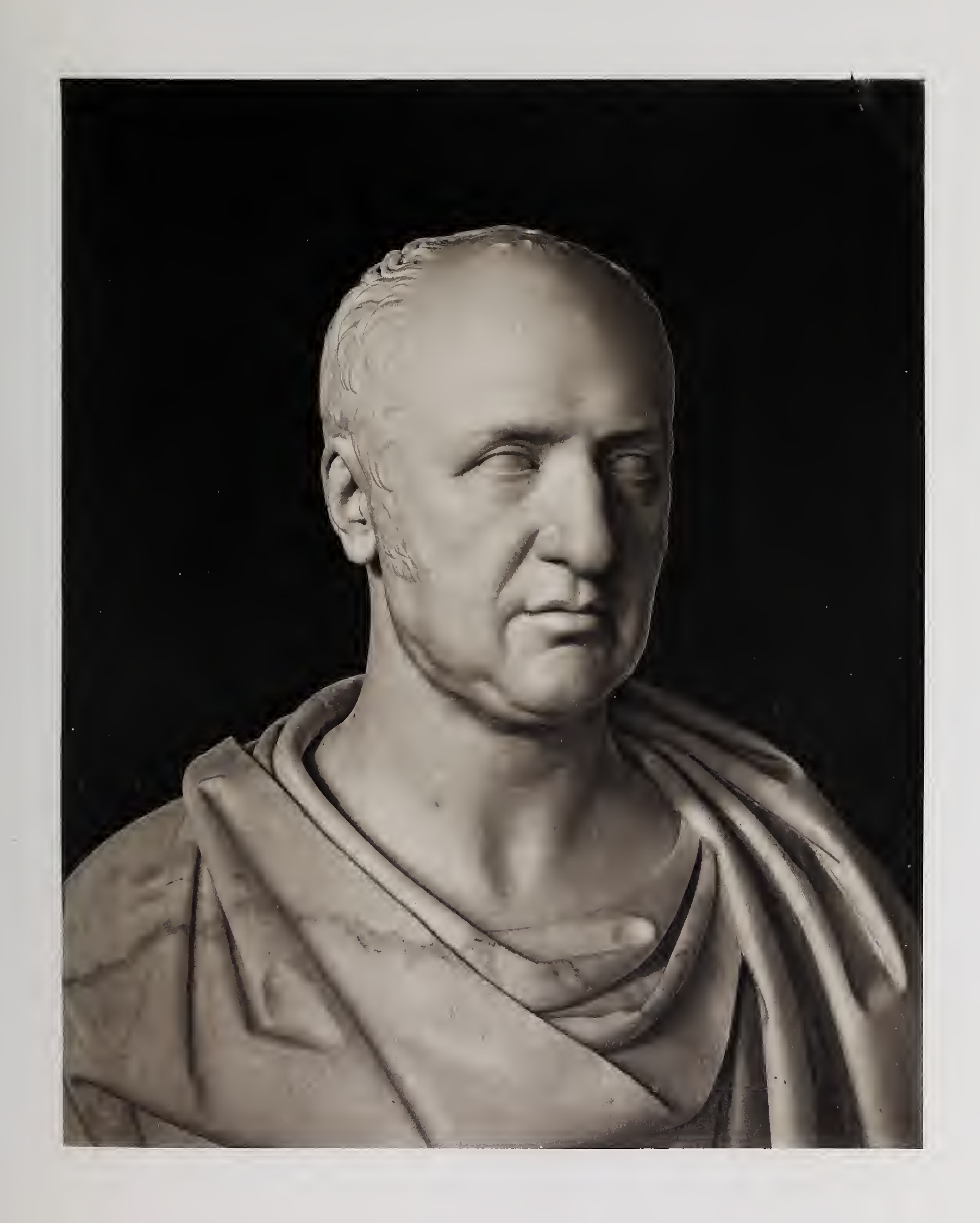
Dans sa pensée, l'invention d'Henry Johnson devait, non seulement produire une grande économie, mais elle devait surtout contribuer à la propagation de la lecture, et répandre, par là, l'instruction dans la masse de la nation anglaise. Aussi, une des premières productions qui sortit de ses ateliers, ce fut une brochure en faveur de la propagande de l'impression « logotypique ou logographique », que le duc de Portland, un grand seigneur qui s'était, lui aussi, passionné pour la logographie et qui s'y était exercé, se chargea de présenter au Roi.

L'obstination de John Walter à croire à la valeur de l'invention d'Henry Johnson dura pendant plus de trois ans. Il luttait en désespéré contre les difficultés d'une invention qui, dans la pratique, se traduisait par de cruels mécomptes. On composait plus rapidement, il est vrai, et plus économiquement, avec des syllabes et des mots tout faits, qu'avec des lettres isolées, mais l'encombrement était immense, l'approvisionnement ruineux, l'installation fort compliquée et, si on composait d'une façon moins coûteuse, les corrections étaient dispendieuses, puisqu'il fallait corriger des syllabes et des mots, là où, avec le système ordinaire, on n'avait à corriger que des lettres. Peu de temps après que l'*Universal Register* eut fait place au *Times*, le journal cessa d'être imprimé logographiquement, et bientôt le système logographique était complètement abandonné à Printing House Square.

Il faut pourtant croire que ce système contre lequel s'était brisée l'énergie extraordinaire et la très grande intelligence du premier John Walter, avait des côtés bien séduisants, car, en 1854, un Polonais, le major Beniowski, qui avait introduit quelques améliorations dans la logographie, se fit breveter, intéressa à son système le capitaine John Green, membre du Parlement qui, malgré l'opposition de M. Gladstone, alors Chancelier de l'Échiquier, fit nommer un comité spécial chargé d'examiner la question.

Le comité déclara que, devant les dépositions contradictoires qui s'étaient produites, il s'était séparé sans prendre de décision.

Il semblerait que de tels antécédents devaient mettre fin à la logographie;



il n'en fut rien. En 1884, juste cent ans après que Henry Johnson eut rencontré John Walter, je reçus la visite d'un gentilhomme français dont le nom m'échappe, qui me pria de venir visiter un établissement dont le but devait m'intéresser. En arrivant à cet établissement, je demeurai surpris de voir qu'il s'agissait de visiter une imprimerie logographique. Lorsque le gentilhomme en question me demanda de faire parvenir au manager du *Times,* les brochures explicatives de son système, et de m'informer, pour savoir s'il ne voudrait pas l'appliquer dans les ateliers du journal, je pensai que mon interlocuteur, qui était de très bonne foi, avait dû être victime de quelque aigrefin qui connaissait les tentatives malheureuses faites en Angleterre, et qui s'en était servi pour faire une dupe française.

Cependant, et malgré l'abandon de la logographie, l'imprimerie avait prospéré, et l'*Universal Register,* tout en disparaissant devant le *Times,* devait énormément contribuer à répandre le nom de l'imprimerie, à lui attirer des clients, et à dédommager M. John Walter de la persistance avec laquelle il s'était voué au succès de la logographie.

Le premier numéro du *Times* ne différait pas essentiellement des autres journaux du moment. Ce qui est intéressant à y observer, c'est que le journal publiait, à Londres, le 1er janvier 1788, des nouvelles étrangères de Rotterdam et de Paris, en date du 25 décembre 1787, c'est-à-dire le septième jour ; de Francfort, en date du 14 décembre, c'est-à-dire le dix-huitième jour ; de Varsovie le 5 décembre, c'est-à-dire vingt-sept jours après leur expédition ; et de Constantinople du 10 novembre, c'est-à-dire après cinquante-deux jours.

Lorsque je reçois le *Chinese Times* qui met quarante-cinq jours en moyenne pour me parvenir, je ne puis m'empêcher d'éprouver une impression singulière, en lisant en tête de ses colonnes des nouvelles qui lui ont été télégraphiées d'Europe, et qui se sont effacées de ma mémoire, au moment où je les retrouve en tête du journal très bien informé de Tien-Tsin, comme les nouvelles les plus récentes, parvenues à la Résidence vice-royale de Li-Hung-Tchang.

C'est une impression semblable que l'on éprouve en voyant dans le

premier numéro du *Times,* de ce *Times* qui a inauguré en 1874 la correspondance télégraphique journalière et régulière, des nouvelles de Constantinople qui ont cinquante-deux jours de date. La rubrique « Théâtre » donnait, dans ce premier numéro, une rapide appréciation du *Hamlet* que l'on jouait à Drury-Lane, exactement comme dans la comédie de *Kean* d'Alexandre Dumas; et de *Henry the Fourth,* qui se jouait à Covent-Garden. La colonne qui a pour titre : *Cuckoo,* qui correspond aux « nouvelles du jour » et qui renfermait les mille bruits, les accidents, les cancans et les médisances dont on était, alors déjà, très friand, a disparu, à Londres, non seulement des pages du *Times,* mais encore de tous les grands journaux quotidiens du matin, et ne se retrouve que dans quelques journaux du soir, dans ce que l'on appelle des feuilles mondaines hebdomadaires, et, plus bas, dans les rares feuilles à scandale qui paraissent en Angleterre.

Dans l'espèce de profession de foi que contient ce premier numéro, se trouvent les deux passages politiques que j'ai déjà cités, et le reste est consacré aux annonces.

Parmi ces annonces, celle qui a le plus d'actualité encore, et qui renferme même une idée qui pourrait, à cette heure, faire la fortune d'un industriel intelligent, à Paris, s'il l'appliquait à l'Opéra, à la Comédie-Française, et plus tard au nouvel Opéra-Comique, est celle par laquelle une personne qui ne donne que ses initiales, informe les dames qui les ont commandés, que les éventails avec le numéro des loges et le nom des abonnés auxquels elles appartiennent, sont prêts à leur être livrés.

Au moment où paraissait le premier numéro du *Times*, un journal qui tirait à 4 ou 5000 exemplaires, était classé parmi les journaux qui ont un bon tirage. Aujourd'hui, le *Times* qui publie quelquefois 20 pages, quelquefois 12, mais régulièrement 16, ce qui constitue, en fait, une publication quotidienne de 16 pages, imprime, tous les jours, en ne prenant l'impression que sur un seul côté, une bande de 90 centimètres de large, sur 500 kilomètres de long, et couvrirait exactement 45 hectares de surface. Ce journal fit pourtant de très lents progrès.

M. W. Fraser-Rae qui a publié sur les origines du *Times* une étude très

remarquable, que le *Times* a rendue officielle en la louant dans un article de fond, et à laquelle j'ai emprunté beaucoup de détails, raconte que, en septembre 1789, c'est-à-dire presque deux ans après l'apparition du premier numéro, Horace Walpole écrivit à la comtesse d'Ossory : « Avez-vous lu les excellents vers : *Le Progrès de la liberté,* de M. Cambridge ? On les attribue à une jeune dame, et ils ont paru dans un journal que l'on appelle : *The Times* ». « Un journal qu'on appelle *The Times,* » vingt et un mois après son apparition! Malheureusement pour son propriétaire et directeur, le journal n'était pas assez ignoré pour qu'on n'y découvrît pas les cas pendables qui s'y glissaient. En 1789, le *Times* mettait en doute la sincérité de la joie avec laquelle les ducs d'York, de Gloucester et de Cumberland, avaient accueilli la nouvelle du rétablissement de sa peu gracieuse Majesté Georges III. M. John Walter fut condamné à une amende de 50 livres sterling, à l'exposition à Charing-Cross et à un emprisonnement de douze mois à Newgate.

Pendant qu'il subissait sa détention, on lui imputait deux autres crimes tout aussi horribles : le journal avait dit que le prince de Galles et le duc d'York avaient une telle conduite que le Roi leur avait infligé un blâme sévère; et que le duc de Clarence était rentré en Angleterre sans la permission de l'Amirauté, ni de l'officier sous les ordres duquel il était placé.

M. John Walter fut extrait de la prison de Newgate, amené devant la cour, et condamné pour ces deux nouvelles offenses, à une nouvelle année de prison et à 200 livres sterling d'amende.

Il faut comprimer son indignation quand on rappelle ces condamnations, et s'incliner avec respect devant l'homme qui sut persister dans sa vocation, et reprit son poste de combat, simplement, sans faiblesse ni forfanterie, lorsque, après seize mois de détention, sur l'intercession du prince de Galles, il fut rendu à la liberté.

Pendant quelques instants, en effet, et malgré toute son énergie, il songea à abandonner le journal et à ne se consacrer qu'à son imprimerie, qui était devenue très considérable. D'ailleurs, outre la persécution qu'il avait subie, outre les souffrances qu'on lui avait infligées, son journal perdait de l'argent, après une lutte qui durait depuis trois ans.

Être poursuivi, mis en jugement, exposé au pilori, jeté en prison et perdre son argent! c'était vraiment plus qu'on ne pouvait demander aux forces d'un homme, d'autant plus, que, étant entré fort tard dans le journalisme, il n'en avait qu'un instinct confus, n'en entrevoyait pas clairement l'avenir, et pensait rendre de plus grands services en publiant des bons livres, qu'en dirigeant un journal qui ne pouvait dire sans danger la plus petite vérité, et qui, s'il ne la disait pas, demeurait sans but et sans grandeur. Ces hésitations, heureusement pour cette entreprise qui, depuis lors a projeté un si grand éclat, ne durèrent pas. Son fils, John Walter II, qui naquit en 1776, en même temps qu'il poursuivait ses études, avait appris l'art de l'imprimerie et y avait acquis une habileté consommée. Il étudiait alors à Oxford avec l'intention d'entrer dans l'Église et de se faire pasteur. Son père l'appela auprès de lui, l'associa à ses travaux, et, en 1803, alors qu'il n'avait que vingt-sept ans, lui confia la direction absolue du *Times.*

La grandeur, l'influence et la prospérité du *Times* datent de ce moment.

John Walter II commença par conquérir pour son journal la plus absolue indépendance. Guidé par les seuls mobiles du patriotisme, il soutenait l'administration de Lord Sidmouth. Lorsque cette administration fut remplacée par le second cabinet Pitt, le *Times* attaqua vivement la conduite de Lord Melville, accusé de malversation, et qui dut se démettre de toutes ses fonctions. Le gouvernement répliqua en retirant à John Walter, le Premier, le privilège d'imprimeur des douanes, et au *Times,* toutes les annonces officielles.

A la mort de Pitt, le *Times,* approuvant la politique de ses successeurs, ceux-ci firent conseiller à John Walter II de faire appel au gouvernement pour que les faveurs qu'on avait retirées à son père lui fussent restituées. Il refusa avec indignation, et ne consentit jamais à ce qu'une telle demande fût adressée au cabinet, même par des tiers, et sans que sa signature figurât au bas de la supplique.

Il avait introduit de grands changements dans le personnel du journal qui se trouvait entièrement renouvelé. Il avait supprimé les réclames payantes que les journaux publiaient sur les théâtres.

Comme chaque journal avait alors la spécialité de certaines annonces :

les uns celles des gens de maison; d'autres, les marchandises importées; les vivres, les chevaux et les équipages; les maisons à vendre ou à louer; les enchères publiques, etc., il résolut de supprimer cette spécialisation, d'attirer toutes les annonces, en les triant, non pas par catégorie de journal, mais pour n'avoir que des annonces honorables, et pour donner à cette partie du journal une extension aussi complète et aussi générale que possible.

Pour atteindre ce but, le meilleur moyen était de faire de son journal le journal le mieux informé, le mieux fait, et, par suite, le plus lu.

L'anxiété du public était, en 1810, surexcitée par les événements militaires et par les guerres incessantes qui se produisirent sur le continent.

Il chercha à organiser des informations rapides, mais le gouvernement, qu'il critiquait avec une indépendance rare, le traitait sans merci, retenait les journaux, interceptait les lettres qui lui étaient adressées, et lui opposa tous les obstacles qui pouvaient empêcher le succès de ses efforts.

Il en triompha souvent, et remporta une victoire sérieuse, en publiant en 1809, la capitulation de Flessingue, quarante-huit heures avant que le gouvernement n'en fût informé.

Comme on n'avait alors en Angleterre les nouvelles que par les journaux français, il finit par s'entendre avec un contrebandier, qui était en communication avec un officier des douanes françaises, et qui consentit à substituer à la contrebande des marchandises, celle, moins répréhensible, des journaux.

Mais son procédé fut connu par les autres journaux, et, en peu de temps, chaque journal avait son contrebandier et rivalisait avec le *Times.*

John Walter eut alors l'idée de substituer aux informations que l'on puisait presque exclusivement dans les journaux du continent, des informations qui lui fussent absolument particulières, et d'avoir sur le continent un homme à lui, qui se consacrât exclusivement à son journal, et lui adressât des nouvelles et des renseignements uniquement destinés au *Times;* il résolut d'avoir un correspondant spécial.

Le premier correspondant spécial du *Times*, qui, en 1807, résida en cette qualité à Altona, sur l'Elbe, à quelques kilomètres de Hambourg, fut Henry Crabb Robinson. Il est difficile de s'expliquer pourquoi Crabb Robinson se

fixa à Altona. Il a été le premier de ces pionniers du journalisme, qu'on a vus depuis lors apparaître partout où se produisit un événement digne de l'attention publique, déployant partout une activité égale, une émulation incessante, ne ménageant jamais leurs efforts, et déployant, au grand étonnement du monde, des témérités incompréhensibles, que ne justifiait pas toujours l'importance du résultat qu'ils atteignaient, et même qu'ils poursuivaient.

En Angleterre, le correspondant a pris une importance qu'il n'a pas toujours ailleurs. Les îles sœurs sont séparées du reste du monde par la ceinture d'argent qui, à la fois, les protège et les isole, et les bruits qui leur parviennent de l'étranger, sont les seuls liens constants qui les rattachent sans interruption au reste du monde.

La corporation des correspondants des journaux anglais a ses héros qu'elle cite avec orgueil. Elle rappelle volontiers la carrière brillante de Billy Russell, dont la campagne de Crimée demeure un modèle de descriptions vivantes, de hardiesse froide, d'inaltérable bonne humeur; les exploits d'Archibald Forbes, qui fit l'admiration des armées dont il partageait les fatigues et les dangers et dont il racontait les exploits d'une façon toujours exacte et toujours saisissante; la carrière brillante et rapide de Lawrence Oliphant, qui laisse, partout où il passe, une trace ineffaçable; les observations si vraies, si hautes et si profondes de Mackenzie-Wallace qui n'a quitté le journalisme que pour occuper auprès de son ami, lord Dufferin, une des plus hautes positions aux Indes Anglaises.

Mais Crabb Robinson est encore, après quatre-vingts ans, le type accompli du correspondant pénétrant, précis, sobre et simplement courageux. Il a eu beaucoup de successeurs et peu de rivaux, et ses lettres datées du bord de l'Elbe et du rivage de la Baie de Biscaye, sont demeurées des modèles qu'il faut avoir vus et étudiés pour comprendre que c'est à la façon dont, le premier, il a su remplir sa mission, qu'on doit l'extension des correspondances, et l'importance que cette partie du journalisme universel a prise depuis lors.

Il avait fait ses dernières études en Allemagne. Il s'y était lié avec Schiller, alors dans toute l'ardeur de son imagination; avec Gœthe qui planait déjà sur le monde; avec Klopstock; avec Auguste et Frédéric Schlegel, avec

toute cette élite que le XVIIIe siècle a préparée, et qui ont projeté sur les lettres allemandes du XIXe siècle, un éclat qui se prolongera au delà de sa fin.

Crabb Robinson ne laissa partout que des amis. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, dans cette situation modeste, sans luxe et sans souci, qui est réservée aux fidèles serviteurs du *Times*, et qui doit être l'ambition et l'honneur de ceux qui remplissent une mission, dont la sincérité et la bonne foi sont à la fois la force et la raison d'être.

Au printemps de 1810, et au moment où John Walter II était le plus absorbé à faire grandir le journal, une conspiration menaçante éclata parmi ses ouvriers typographes. Les guerres de l'Empire sévissaient sur le continent, le public anglais était de plus en plus avide des bruits belliqueux qui franchissaient le détroit et qui mettaient en jeu les plus graves intérêts du royaume. M. John Walter ne fut avisé que quelques heures d'avance de la grève qui allait éclater, et dont une augmentation de salaire et une diminution de travail étaient le but annoncé. Heureusement, cette grève commença le jour de la paye, le samedi.

Le *Times* ne paraissant pas, et n'ayant jamais paru le dimanche, — je dirai ici en passant que, en dehors des dimanches, il n'y a jamais eu, depuis cent ans, un jour où il n'ait pas paru, — M. John Walter II avait quarante-huit heures devant lui pour parer au danger.

Sans rien dire aux meneurs, sans essayer de les prévenir, il racola rapidement quelques apprentis du dedans, quelques imprimeurs inoccupés du dehors, avança l'heure de la paye et de la fermeture des bureaux, endossa le vêtement d'ouvrier et, à la tête de cette escouade novice et insuffisante, il travailla sans relâche, pendant trente-six heures.

Les grévistes, qui n'étaient pas rentrés à l'atelier, virent avec stupeur le *Times* apparaître à l'heure exacte, dans la matinée du lundi, et se distribuer comme d'habitude, sans que rien ne parût changé dans son organisation.

La lutte se prolongea ainsi pendant cinq mois.

Les grévistes menaçaient ceux qui se rendaient à l'imprimerie du journal. Quelques-uns se laissaient intimider et, chaque jour, pendant ces terribles cinq mois, on constatait dans l'imprimerie des défections, des absences

provoquées par la crainte, qui imposaient au vaillant conducteur de l'entreprise des efforts surhumains, d'où il sortit chaque jour triomphalement.

A la fin, les violences et les menaces des grévistes devinrent telles, que la police intervint, que vingt et un d'entre eux furent cités à Old Bailey, et que dix-neuf furent condamnés à des peines qui variaient de neuf mois à deux ans de prison.

C'est à cette indomptable énergie que le *Times* doit de pouvoir célébrer à cette heure son centenaire. S'il avait cessé de paraître un seul jour, le cycle était rompu, et il aurait daté de sa réapparition, si toutefois il avait reparu.

Aujourd'hui, son organisation est telle, que rien, pas même la disparition matérielle de son établissement, ne l'empêcherait de paraître, d'une façon suffisante, au moins, pour ne pas interrompre le cours de son existence.

Mais, en 1810, le danger était immense, et tout autre que l'homme énergique, dévoué et plein de sang-froid qui conduisait alors le *Times,* eût été vaincu par ce désastre. Comme si le premier John Walter eût attendu ces événements qui lui prouvèrent que l'œuvre qu'il avait fondée était entre des mains qui ne la laisseraient pas péricliter, il mourut le 16 novembre de l'année suivante, à l'âge de soixante-quatorze ans, à Teddington.

Son fils avait alors trente-six ans, et, depuis neuf ans, il dirigeait seul le journal. L'imprimerie, aussi bien que le journal, était prospère, et le fondateur du *Times* descendit dans la tombe avec la conscience qu'il laissait une œuvre qui empêcherait son nom de disparaître avec lui.

Mais pendant les neuf années de direction exclusive du journal confiée à John Walter II, un immense changement s'était produit.

Au moment où cette direction lui fut confiée, il était le moins répandu des cinq journaux qui existaient à Londres : le *Morning-Chronicle;* le *Morning-Post;* le *Morning-Herald;* le *Morning-Advertiser* et le *Times;* car, c'est dans cet ordre que les rangeait leur circulation. Sa vente, au commencement de ce siècle, ne dépassait pas mille numéros par jour.

En 1812, lorsque son père mourut, John Walter II avait plus que décuplé cette vente qui dépassait alors douze mille exemplaires, et qui se vendait au même prix qu'aujourd'hui, un peu plus de trente centimes le numéro. Une

autre difficulté se présenta alors. Les moyens de production, la composition d'abord, mais surtout l'impression par des machines à bras, devinrent insuffisants. Le format s'était considérablement agrandi; les annonces et la variété des informations en avaient fait éclater le cadre insuffisant :

> Et du premier Consul, déjà par maint endroit,
> Le front de l'Empereur perçait le masque étroit;

le *Times* d'aujourd'hui se pressentait à ce moment.

John Walter II comprenait que l'impression n'avait pas dit son dernier mot, que la mécanique et la vapeur en devaient devenir, tôt ou tard, les indispensables auxiliaires. Hanté par cette idée, il s'adressa d'abord à Brunel, un des plus grands ingénieurs mécaniciens de son temps. Mais Brunel, qui sut creuser le tunnel sous la Tamise, se déclara incapable de réaliser l'idée de John Walter II, après y avoir consacré un assez long temps, et Thomas Martyn, à qui il fournit de l'argent pour en suivre l'étude, apporta une théorie fort séduisante, qui fut trouvée irréalisable dans la pratique.

Pendant que M. John Walter se heurtait ainsi contre l'impuissance du génie humain à réaliser une idée qui lui paraissait rationnelle, un Allemand, Friedrich Kœnig, né à Eisleben, en 1774, avait conçu le plan d'une imprimerie à vapeur. Il était allé en Angleterre à l'âge de trente-trois ans, dans l'espoir d'y trouver les capitaux nécessaires pour mener sa conception à bonne fin, et y avait rencontré Thomas Bensley, avec lequel il fit un traité et qui lui fournit, en effet, les moyens de poursuivre ses projets.

C'était en 1807. A cette époque, M. Walter avait à surmonter encore des difficultés matérielles à l'intérieur; la circulation du *Times* se développait très lentement, et l'obligation de faire face avec des moyens plus expéditifs à un tirage plus grand, n'avait pas encore assez impérieusement frappé son esprit. Lorsque Bensley vint lui dire que Kœnig avait établi le plan de sa future imprimerie à vapeur, il n'accorda pas à cette ouverture toute l'attention qu'elle méritait, et ne donna aucune suite aux offres de Bensley.

En 1812, au contraire, lorsque Kœnig eut achevé de construire son imprimerie à vapeur, il trouva John Walter II tout prêt à étudier son invention avec toute la sollicitude qui lui était due.

Kœnig et Bensley invitèrent les principaux directeurs de journaux à assister aux premières expériences. Presque aucun de ces directeurs ne se rendit à leur invitation. John Walter II, au contraire, non seulement assista à ces expériences, mais encore, séance tenante, commanda deux doubles presses du nouveau modèle. Il fallut deux années pour les construire. Lorsqu'elles furent prêtes, on en commença, très mystérieusement, l'installation dans une partie des bâtiments du *Times,* éloignée des ateliers où les imprimeurs étaient occupés à faire marcher les presses à bras.

Malgré tout le secret dont on s'entoura, le bruit s'était répandu, parmi les ouvriers, qu'on allait imprimer à la vapeur, et que l'emploi de la force nouvelle allait rendre leur concours inutile. De nouveau, ils rêvaient des violences et des vengeances auxquelles il fallait faire sérieusement face.

Mais, quelle ne fut pas leur stupéfaction, lorsque le 29 novembre 1814, à six heures du matin, John Walter II entra dans l'atelier des imprimeurs, tenant à la main une liasse de feuilles imprimées, et leur annonça que c'étaient des copies du *Times,* imprimées à la vapeur et prêtes à être distribuées. En même temps, il leur déclara que toutes les précautions étaient prises pour comprimer la plus petite tentative de trouble, mais que, s'ils voulaient accepter avec docilité le fait accompli, leur salaire serait payé à chacun d'eux, jusqu'au moment où ils auraient pu se procurer ailleurs du travail. Tout se passa tranquillement et, ce jour-là, parut le premier journal imprimé à la vapeur.

On peut dire que c'est le *Times* qui a toujours été le précurseur de tous les progrès qui ont marqué la marche gigantesque du journalisme moderne, de même que l'on peut ajouter que, dans cette corporation si éclairée du journalisme, aucun progrès n'a été tenté et ne s'est réalisé sans trouver promptement des imitateurs et bientôt des rivaux.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, qui arriva en 1847, John Walter II n'a cessé de travailler au progrès dans l'art d'imprimer un journal, et lorsqu'il mourut, la machine Kœnig, qui tirait onze cents exemplaires à l'heure, n'était plus qu'un souvenir.

Un des événements les plus considérables de la carrière de John

Walter II, et on peut dire de la carrière du *Times,* car il montre bien ce que fut, depuis ses origines, la force et le but de ce journal, arriva en 1840.

Le 13 mai de cette année parut dans le *Times* une lettre de son correspondant parisien, M. O'Reilly, qui dénonçait, dans tous leurs détails, les combinaisons d'un complot qui avait été ourdi, dans le but de voler, au moyen de traites habilement tirées et négociées et d'autres procédés du même genre, la somme de vingt-cinq millions de francs à des banquiers étrangers. Ceux qui avaient combiné ce complot étaient nombreux et ils avaient déjà, dès le début de leurs opérations dangereuses, escroqué deux cent cinquante mille francs.

O'Reilly les révéla publiquement dans sa lettre, et le *Times,* sans se faire illusion sur les conséquences de cette attitude, ouvrit toutes grandes ses colonnes à son courageux correspondant. Immédiatement après, Allan Georges Bogle, qui était un des complices et qui devait ou faire un aveu tacite, ou se défendre, intenta un procès au *Times* pour diffamation. Le procès se plaida à Croydon, le 16 mars 1841, devant le « chief-justice of the common pleas ».

Dans les dix mois qui s'étaient écoulés entre la publication de la lettre et le procès, l'avocat du *Times* avait parcouru le continent, fait une enquête laborieuse et dispendieuse, réuni les documents, groupé les témoignages, et avait, en un mot, pour un procès dans lequel, par sa nature même, il était impossible d'apporter des preuves matérielles, réuni tous les éléments capables d'éclairer la conscience du juge et du jury.

La cour, qui ne pouvait pas ne pas condamner le journal, lequel n'apportait que des éléments très probants mais d'ordre théorique, le corps du délit ayant disparu par l'action des intéressés, condamna le *Times* à payer à Allan Georges Bogle un centime de dommages et intérêts, fait tout à fait caractéristique dans un pays où l'importance des amendes constitue un des éléments les plus puissants de moralisation exercés sur la presse.

En outre, le chief-justice, pour bien marquer le sentiment de la cour, refusa de certifier le montant des frais qui, d'habitude, sont le côté le plus dispendieux des procès de presse en Angleterre.

C'est ainsi que le jury et la cour s'associèrent dans cette affaire, pour se

soumettre à des lois impérieuses, et pour témoigner de leur estime pour le journal qu'ils étaient forcés de condamner pour la forme.

Mais les banquiers, les marchands et même les simples habitants de la Cité, touchés et reconnaissants du service qui leur avait été rendu par le journal, se réunirent en un *meeting* immense qui fut organisé à Mansion house, sous la présidence du très honorable sir John Pirie, baronet, lord-maire de la Cité, président et trésorier du comité, où il fut décidé que l'on ouvrirait une souscription, dans le but de couvrir les frais du procès, et de donner au journal qui avait rendu un tel service, un témoignage de la gratitude que les membres de la Cité ressentaient pour lui.

On fixa un maximum de vingt-cinq francs par souscripteur parce qu'il ne s'agissait que de souscrire une somme relativement petite.

Aussitôt que cette décision fut connue, des souscriptions arrivèrent de tous côtés, et le chiffre de la souscription atteignit, en quelques jours, la somme de soixante-sept mille cinq cents francs, qui dépassait le montant calculé, et qui força de clore cette souscription à peine à ses débuts.

Le *Times* refusa d'accepter la somme qu'on lui proposa pour couvrir les frais du procès, et l'on décida alors que deux bourses, portant le nom de « Times Scholarship, » seraient établies à perpétuité, avec soixante-trois mille sept cent cinquante francs, et que trois mille sept cent cinquante francs seraient dépensés à faire graver, en lettres d'or, sur deux tablettes de marbre placées, l'une à la Bourse de Londres, et l'autre dans une des parties les plus apparentes de l'établissement du *Times,* l'hommage décerné à ce journal pour le grand service rendu au commerce et à la banque de Londres.

En 1847, John Walter II mourut. Il était âgé de soixante-douze ans. Il y avait quarante-cinq ans qu'il était à la tête du *Times*.

Il avait parcouru une carrière remplie d'honneur et de gloire, ayant siégé dans le Parlement pendant de longues années sans interruption, laissant des propriétés immenses, l'établissement du *Times* tout entier tel qu'il existait alors, une fortune très considérable, et à chaque penny de laquelle ne se rattachaient que des souvenirs de travail, de probité et d'honneur.

Mais John Walter II a légué mieux que cela : il a légué à ceux qui lui

succédaient et qui ont, jusqu'ici, porté dignement le poids de cet héritage, et il a légué à son pays, une véritable institution nationale, dont la parole écoutée apporte une force immense à la cause qu'il défend, et dont les attaques écrasent, presque à coup sûr, ceux qu'il combat.

Sans doute, à mesure qu'il soutient les uns et qu'il se tourne contre les autres, il a, à son tour, à subir des haines, des insinuations et des calomnies; mais personne ne s'y trompe, et l'on sait que les injures se changeraient vite en éloges, si ceux que l'on attaque ainsi avaient l'âme assez peu forte pour préférer les éloges qui abaissent, aux injures qui honorent.

Depuis le commencement de son existence jusqu'à nos jours, la ligne de conduite du *Times* n'a pas varié, bien qu'il ait souvent changé de parti et combattu aujourd'hui ceux qu'il soutenait hier, ce qui est précisément le cas à cette heure. Mais il n'a jamais hésité à subordonner les questions de parti ou de personnes aux questions de principes et à ce qu'il croyait être, soit un intérêt supérieur de la nation quand il s'agissait de l'Angleterre, soit l'intérêt supérieur de la société, lorsqu'il s'agissait de l'étranger. C'est pourquoi il est difficile de le comprendre au dehors, et en France, où la passion des partis est à son apogée, moins qu'ailleurs.

On lui a fait un crime, dans ce pays, d'être mieux informé que tous les autres journaux pendant la guerre, ce qui, malheureusement, revenait à dire, qu'il était le premier à annoncer des nouvelles qui ne se vérifiaient que trop.

On a oublié que le maréchal Lebœuf avait refusé d'accueillir aucun correspondant étranger dans l'armée, tandis que les Allemands leur accordaient les plus grandes facilités. Il en résultait que l'armée allemande avait, dans les colonnes du *Times,* des défenseurs ardents, tandis que personne n'y racontait les inutiles, mais bien souvent glorieux efforts de l'armée française. Jugeant que la guerre était funeste, et considérant, comme l'Angleterre tout entière, d'ailleurs, que c'était la France qui l'avait déclarée, le *Times* se montra irrité contre ce pays que la dynastie impériale avait poussé au combat et qui s'y était laissé entraîner, mais sa désapprobation contre ceux qui avaient déclaré la guerre n'allait pas au delà du malheur de leur pays, et depuis la guerre, on trouve le *Times* presque toujours du côté de la France.

Il faut dire aussi que le *Times* subit largement le contre-coup de ce sentiment invétéré, qui porte les Français à aimer individuellement les Anglais, et à se montrer hostiles à leur pays.

Je dînais un jour en compagnie d'Henri Meilhac. Il avait auprès de lui une fort jolie personne qu'il ne connaissait pas. Celle-ci, dans la conversation, lui apprit qu'elle était Anglaise.

« Mais non, mais non, lui dit Meilhac d'un ton fâché, mais non, vous n'êtes pas Anglaise !

— Mais mon cher Meilhac, lui dis-je, expliquez-moi donc pourquoi, vous, qui n'êtes pas un homme politique et qui n'en avez pas les passions, vous en voulez aux Anglais ?

— Ma foi ! dit Meilhac en réfléchissant et en se grattant le front, je crois que ça remonte à Jeanne d'Arc. »

Que de Français, qui s'emportent contre le *Times* en qui se personnifie pour eux l'Angleterre, si on les poussait à bout, seraient forcés d'avouer que : « ça remonte à Jeanne d'Arc ».

Mais comment s'en étonner, lorsqu'on voit que la passion qui se déchaîne contre le *Times* en Angleterre même, n'a souvent pas de meilleure raison d'être, et qu'on lui en veut là, surtout, parce qu'il a raison contre ceux qu'il combat. Depuis son origine, on le voit presque constamment soutenir des thèses qui finissent par l'emporter.

C'est ainsi qu'il combattit l'esclavage et qu'il contribua puissamment à l'extirpation de cette plaie ; c'est ainsi qu'il défendit le Bill de la Réforme, qui triompha ; le Libre-Échange qui fut victorieux ; la séparation de l'Église et de l'État en Irlande ; la loi agraire ; l'extension du suffrage ; la répartition des sièges au Parlement ; toutes mesures qui finissent par se réaliser.

C'est ainsi, comme le fait remarquer M. Fraser Rae, qu'il fait adoucir le traitement dont on use envers cette reine Caroline à qui il restait encore assez d'honneur pour mourir de honte ; c'est ainsi encore qu'aux dernières élections, avec une vigueur, une clairvoyance et un patriotisme dont l'intelligence et la sincérité inspirent des prodiges, il se place du côté des unionistes, combat contre les séparatistes, fait une guerre sans trêve ni

merci aux égarements funestes de M. Gladstone, et, par une des plus belles campagnes électorales qui se soient jamais faites, et qui voue son jeune rédacteur en chef à la haine du parti vaincu, entraîne la majorité de la nation à sa suite, et protège de tout son pouvoir victorieux, le Royaume-Uni contre le morcellement final rêvé par une minorité égarée et dédaigneuse du mal qu'elle prépare. A coup sûr, son appui contribue au succès de la cause qu'il soutient, mais ce qui en est la raison principale, c'est qu'il juge sans passion, de très haut, désintéressé dans la lutte, dédaigneux des dangers, étranger aux avantages de la victoire, dans le seul intérêt du pays, ou, du moins, de ce qu'il considère comme tel, et la logique, qui frappe l'esprit anglais plus que tout, finit toujours par mettre la majorité du côté où il penche.

Il se trompa pourtant gravement dans la guerre de sécession qui éclata en Amérique. Il prit le parti des Sudistes, soutint une cause condamnée par l'humanité et par le bon sens, défendit des principes mauvais dont il avait eu l'honneur d'amener autrefois la défaite, et, à sa suite, égara l'opinion publique et assista à l'écrasement de la cause dont il s'était fait le défenseur. Il expia ainsi le tort d'avoir, dans cette circonstance, mis la passion à la place de la raison, et d'avoir eu en vue, plutôt une sorte de revanche de la vieille Angleterre, que la saine et juste appréciation des choses et des événements qu'il avait à juger.

***

John Walter III, celui qui est aujourd'hui à la tête du journal, succéda à son père à l'âge de vingt-sept ans.

Il comprit dès la première heure la grandeur du legs qui lui échéait et il employa ses plus grands efforts à ne pas le laisser dépérir entre ses mains.

Au moment où mourut John Walter II, il y avait sept ans que la rédaction était confiée à John Thaddeus Delane, qui avait été investi à l'âge de trente ans de cette grave responsabilité.

Il avait rapidement justifié une aussi haute fortune, et, tandis que John Walter III s'appliquait à suivre l'exemple paternel, en perfectionnant de plus en plus les moyens de production, John Delane dirigeait la rédaction

avec une rare et admirable supériorité. Il se distinguait par une décision prompte et vigoureuse, par la rapide appréciation des hommes en qui il découvrait des aptitudes marquées, et par l'unité de vue qu'il imprimait à la grande machine intellectuelle confiée à sa direction.



Suivant une coutume qui est demeurée de règle obligatoire, il arrivait à son cabinet à dix heures et demie du soir.

Il y trouvait, par les soins des sous-rédacteurs, les matériaux de la journée, les correspondances du dehors et du dedans ; le résumé des événements, à Londres et dans les provinces ; les lettres adressées au rédacteur en chef du *Times,* toute cette masse d'informations, tous ces échos multiples qui, aux quatre coins du monde, méritent d'attirer l'attention.

D'un coup d'œil prompt, il expédiait les choses secondaires; retenait les questions qui se rattachaient à la ligne extérieure ou intérieure de la politique ou de l'administration, prenait sur chaque question une décision concise, et faisait venir auprès de lui les rédacteurs spéciaux des quatre articles de fond qui paraissent chaque jour.

Il indiquait à chacun d'une façon à la fois exacte et claire la direction à suivre, l'opinion à laquelle il se rattachait et, très généralement, en phrases rapides, il condensait les matériaux qu'il s'agissait de développer.

Aussitôt après, les leader-writers commençaient leur travail, sur des feuilles de papier teinté de bleu, toutes préparées et coupées, dans chacun des quatre bureaux où écrivent ces rédacteurs.

Une grande table, un excellent éclairage, — aujourd'hui l'électricité, — de l'encre, des plumes, quelques fauteuils en cuir vert, un sofa pour se reposer pendant l'intervalle des corrections si l'on est fatigué, un fauteuil de bureau et une bibliothèque assez sommaire, tels sont les éléments mis à la disposition des collaborateurs réguliers du *Times.*

A la mort de John Walter II, et lorsque M. John Walter, qui vit aujourd'hui, prit la direction suprême du *Times,* le journal n'avait ni l'installation dont il dispose, ni les nouvelles télégraphiques, ni aucun des moyens multiples et rapides mis à cette heure à son service.

Mais ces deux hommes, dont l'un faisait sans cesse avancer la production du journal et dont l'autre en dirigeait l'esprit, se tenaient toujours sur la même ligne, et M. Delane modifiait la marche de la rédaction, à mesure que M. John Walter faisait progresser la mise en œuvre.

Chacun d'eux, dans sa tâche spéciale, était secondé par un autre lui-même; M. Delane par son beau-frère, M. Mowbray-Morris, qui était le « manager » ou directeur du journal, et M. John Walter par M. John Cameron Mac-Donald, qui était son bras droit, et qui se consacrait avec un dévouement illimité à la réalisation du progrès que poursuivait son chef.

L'installation du *Times* était très rudimentaire comme construction, même presque au moment où M. John Delane quitta la rédaction en chef.

Les annonces étaient reçues dans un petit bâtiment, situé dans un angle de Printing-House-Square, où ne pouvaient pénétrer que trois ou quatre personnes à la fois, et je me rappelle parfaitement avoir vu ceux qui voulaient faire publier des annonces, attendre sur la petite place, sans abri, par la pluie ou le vent, que leur tour arrivât.

Il y a dans ce simple fait toute une théorie importante qui explique la puissance de la presse anglaise : l'annonce directe, sans intermédiaire, est considérée comme un procédé tellement obligatoire, que ceux qui veulent s'en servir ne craignent pas de sacrifier de longues heures et de braver de très grandes fatigues pour déposer leur annonce.

L'annonce, dans les grands journaux quotidiens sérieux, est demeurée une ressource énorme, et elle n'a rien perdu de son importance et de sa portée. Il y a de certaines annonces que l'on trouve dans un journal et que l'on refuse dans un autre, parce qu'elles ne correspondent pas à la catégorie des lecteurs auxquels s'adresse le journal.

C'est ainsi, par exemple, qu'on ne trouverait jamais dans les colonnes du *Times,* l'annonce d'un cabaret à vendre; c'est ainsi que ce journal n'a

jamais voulu accepter l'annonce « pittoresque »; les grandes lettres en vedette qui attirent l'attention aux dépens des annonces plus modestes; c'est ainsi qu'il ne prend jamais l'engagement de mettre une annonce dans telle colonne plutôt que dans telle autre; c'est ainsi, en un mot, qu'il s'est toujours réservé la liberté la plus absolue pour la distribution et la répartition des annonces dans les colonnes du journal.

Naturellement, pour qu'un journal puisse imposer de telles conditions à ceux qui constituent sa plus importante clientèle, il faut qu'il connaisse la valeur du concours qu'il apporte; il faut qu'il exerce sur le véhicule mis par lui à la disposition du public, un contrôle incessant et sévère.

C'est bien ainsi que les choses se passent.

Aucune annonce publiée dans le *Times* ne reste inaperçue. Le lecteur anglais y va tout droit, avec une confiance absolue, et il y trouve une facilité pour toute chose dont on ne peut se faire une idée ailleurs, car, jusqu'ici, ceux qui publient cette annonce, ceux qui la font publier, ceux qui y ont recours, — je ne parle naturellement que du *Times* dont j'ai seul à m'occuper ici, — y ont, à de très rares exceptions près, apporté une complète bonne foi, dont, tous trois, ils se sont admirablement trouvés.

Dans ces conditions, on comprend que le *Times* ait pu, pendant des générations, maintenir ses annonces dans la petite cour aux intempéries et que ceux qui ont eu recours à ce moyen n'aient pas reculé devant les fatigues qu'il imposait.

Tout cela est changé. Sous le John Walter actuel, Printing-House-Square s'est complètement transformé. C'est aujourd'hui une immense construction en brique rouge, ayant sa façade, ornée de l'horloge traditionnelle, sur Queen Victoria-Street et deux entrées dans Printing-House-Square. Elle renferme un atelier de mécanique, où se fabriquent et se forgent tous les outils dont se sert le *Times;* une fonderie pour les caractères; l'imprimerie, la rédaction, l'administration, le logement des serviteurs intérieurs, et un pied-à-terre pour M. John Walter, à l'époque où il habite sa magnifique propriété de Bearwood dans le Berkshire et où son hôtel de Hyde-Park est fermé. Dès la grande entrée de Queen Victoria-Street, à


THE TIMES
STORY BROTHERS & TRIGGS
WHOLESALE & EXPORT CABINET MAKERS & UPHOLSTERERS

droite, on pénètre dans un immense hall, où, derrière des guichets nombreux, des employés sans cesse occupés, reçoivent les annonces que l'on apporte maintenant en attendant dans l'espace réservé au public, commodément assis, ayant à sa disposition le matériel pour les écrire, et même les éléments nécessaires pour les rédiger.

Les presses, qui ont été une constante préoccupation pour la dynastie des Walter, ont atteint sous le troisième John Walter, une perfection qu'il sera difficile de surpasser. Applegath avait perfectionné la machine Kœnig, en y introduisant des cylindres verticaux, qui imprimaient 8,000 exemplaires à l'heure ; et bientôt après, M. John Walter y substitua les cylindres plus parfaits de l'Américain Hoc. Dellagana, un Italien, encouragé par M. John Walter III, inventa le procédé de faire des plaques stéréotypiques avec des matrices en papier mâché, et, grâce à ce triple perfectionnement, le tirage des presses établies dans les ateliers du *Times* s'éleva à 12,000 exemplaires par heure.

Mais, de 1863 à 1871, trois brevets successifs furent délivrés à John Cameron Mac-Donald et à Joseph Calverley, et ces brevets aboutirent à la construction de la machine Walter actuelle, dont dix spécimens fonctionnent toutes les nuits dans les ateliers du *Times*, mus par une puissante machine à vapeur : l'impression du journal commence à quatre heures, et le dernier numéro de la première édition est livré à cinq heures du matin.

Le véritable travail de la rédaction commence vers onze heures du soir ; mais à cette heure, la feuille extérieure qui contient le titre, les avis, les annonces et quelques articles de longue haleine qui ne sont pas d'actualité absolue, se trouve déjà imprimée.

A onze heures, le rédacteur en chef a donné ses ordres généraux, il confère avec les leader-writers. Ceux-ci se retirent dans leurs bureaux, où, à partir de onze heures et demie, les petits messagers de l'imprimerie viennent chercher la copie de dix minutes en dix minutes, chaque copie des articles de fond étant distribuée à tour de rôle aux ouvriers d'une escouade spéciale affectée à chacun des quatre articles qui paraissent régulièrement, à de très rares exceptions près, et qui discutent les questions

politiques, sociales, scientifiques ou autres dont l'actualité s'impose à l'attention publique.

Pendant ce temps, le rédacteur en chef, son assistant immédiat et les sous-rédacteurs dont il est entouré procèdent à la disposition et à l'examen des autres éléments dont doit se composer le journal. En règle générale, il y a des pages immuablement consacrées aux mêmes sujets : la page 5, et, éventuellement, la page 6 aux nouvelles télégraphiques extérieures ; la page 9 aux articles de fond et aux nouvelles de la Cour, et la page 1 aux mariages, aux naissances et aux décès.

Les démarcations sociales sont tellement nettes en Angleterre qu'il faut faire partie d'un certain monde pour se permettre de faire publier une naissance, un mariage ou un décès dans les colonnes du *Times,* de même que ce serait déchoir si, ayant droit de le faire, on les faisait paraître dans un autre journal. Certaines annonces qui paraissaient dans ce qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *The agony column,* je veux parler des « Petites Correspondances », qui ont été pendant si longtemps un sujet d'amusement, ont disparu du *Times.* Mais le comique ne perd jamais ses droits, et si les petites correspondances ont disparu, on peut lire aujourd'hui, au-dessous des décès, l'annonce suivante, qui est plus lugubrement bouffonne que tout ce que l'on pouvait lire dans les petites notes intimes de *Darling* à *Darling :*

« Le cimetière le plus grand et le plus beau est le London-Necropolis et on recommande à tout le monde de le visiter avant de déposer ses morts dans les cimetières surchargés et surchauffés de Londres. »

D'ailleurs, cette *agony column* a rendu des services dont on ne se doute pas à ceux que le siège de Paris avait séparés, et c'est par des insertions dans cette colonne du *Times*, que la plupart de ceux qui étaient hors Paris et à l'étranger faisaient parvenir de leurs nouvelles aux assiégés, auxquels M. Washburn, qui recevait le *Times* à Paris, les communiquait.

La page 5 est devenue d'une importance exceptionnelle depuis le 4 mai 1874. Depuis ce jour, le *Times* ne reçoit plus ses correspondances du continent que par le fil. A Paris, le *Times* a un fil spécial qui, depuis neuf heures du soir

jusqu'à trois heures du matin, lui appartient exclusivement, et va de la Bourse dans les bureaux mêmes du *Times*. Berlin et Vienne ont également des fils spéciaux journaliers. Tous les autres grands centres en Europe ont le fil à l'heure, mais sans temps fixe; Philadelphie et Calcutta l'ont à certains jours, et concentrent et transmettent directement les nouvelles de l'Amérique et de l'Inde.

Dans un des bureaux du *Times* est établi un appareil télégraphique auprès duquel se tient un télégraphiste, et à mesure que la bande bleue de l'appareil se déroule, cet employé dicte les dépêches à des typographes qui la composent immédiatement sur les machines à composer et qui, de quart d'heure en quart d'heure, font porter le télégramme, à l'état d'épreuve, devant le rédacteur en chef ou devant le rédacteur en chef assistant.

Pour les articles de fond comme pour les télégrammes venus du dehors, deux heures quinze du matin est la limite normale. J'ai cependant vu, dans les grandes circonstances, des dépêches parties de Paris, par fil spécial, à deux heures quarante-cinq, filer, à cinq heures du matin, dans la première édition, sur Birmingham, Liverpool, Édimbourg ou Manchester.

Depuis qu'il existe, non seulement le *Times* n'a jamais manqué de paraître un seul jour, mais encore il n'a jamais été en retard d'une minute. Quand il n'arrive pas à l'heure sur le continent, c'est que le train anglais a manqué le bateau, ou que le bateau a manqué le train français.

* * *

L'immense rouleau de papier sans fin qui se trouve d'un côté de la machine sort, tout plié, au bout opposé. A partir de quatre heures un quart du matin, les fourgons de la maison Smith and Sons, qui est la maison Hachette de l'Angleterre et dont le chef est actuellement premier lord de la Trésorerie, arrivent devant une baie qui donne sur la rue, et emportent le tirage.

La beauté de son papier, qui est une des grandes qualités du journal, qui le rend distingué d'aspect, facile à la lecture, ce magnifique papier, qui est le triomphe de l'alfa et que le *Times* ne pourrait pas altérer sans inconvénient et sans soulever les plus vives protestations, nuit énormément

à son expansion sur le continent. C'est à cause de ce papier que le prix du *Times* se trouve majoré de deux tiers et qu'il impose à ses lecteurs une dépense annuelle de 150 francs. Le poids du journal, en effet, dépasse le poids normal établi par les conventions internationales pour le transport des journaux, et c'est le surcroît de la taxe postale, qui est de plus de quinze centimes, que payent les acheteurs ou les abonnés du continent. C'est la beauté de ce papier et sa résistance qui permettent de faire circuler chaque copie du *Times* dans des centaines de mains, et si vous prenez le matin, un train qui va à Londres ou qui en vient, sur les huit ou dix voyageurs anglais dont se compose le compartiment, vous en verrez deux seulement qui liront le *Times;* mais, en quittant le wagon, ce sont les deux seuls lecteurs qui, après avoir lu leur journal, le plient soigneusement et l'emportent, tandis que les autres l'abandonnent sur la banquette.

Je dois remarquer en passant et pour clore ce long chapitre des essais de presse et des laborieux et coûteux perfectionnements que l'on y a apportés que, non seulement le *Times* fabrique ses propres machines, mais encore qu'il les vend aux autres journaux, tant il est vrai que la propagande et les progrès de l'imprimerie sont toujours restés parmi les objectifs que le *Times* a cru devoir poursuivre. C'est ainsi que le *Daily News* en a huit, c'est ainsi que le *New-York Times*, le *Scotsman,* le *Glasgow News* et la *Neue Freie Presse* de Vienne, le *Missouri Republican* et la *Magdeburger Zeitung* se servent des machines fabriquées dans les ateliers du *Times,* sans parler des autres, ni de celles qui fonctionnent dans ses propres salles d'imprimerie; ce qui peut donner une idée des proportions que prend, dans l'établissement du journal, la fabrication des presses Walter.

Depuis quelques années, un progrès énorme a été réalisé pour la composition et la distribution des caractères. Pendant longtemps, on avait eu recours à des machines distributrices, qui composaient et distribuaient mécaniquement. C'était un progrès considérable, mais, depuis quelque temps déjà, les directeurs du *Times* ont introduit un système beaucoup plus radical, beaucoup plus expéditif, qui ajoute encore à la perfection de l'impression; au lieu de distribuer en décomposant, ils jettent tous les jours, le tirage fini,

les caractères en masse dans le creuset, fondent la quantité de caractères nouveaux dont ils ont besoin, et impriment ainsi tous les jours avec des caractères neufs. Là aussi, je crois, est le dernier mot du progrès.

Une des raisons pour lesquelles le *Times* est libre de faire faire dans ses ateliers toutes les améliorations qu'il lui plaît d'y introduire, tandis que aucun autre journal ne peut le suivre sur ce terrain, c'est qu'il s'est affranchi de la tyrannie des trades-unions, qui, notamment, défendent l'emploi des machines à composer. Là, comme toujours, le *Times* a voulu être maître chez lui et, n'ayant jamais consenti à être au service de personne, il n'a pas voulu davantage l'être à celui des associations ouvrières. Ses ouvriers sont indépendants de toute association, et le salaire élevé qu'ils touchent les dédommage largement des soi-disant bienfaits de la plupart des institutions de prévoyance, qui font de l'ouvrier laborieux, la providence involontaire de la paresse.

J'ai dit comment on procédait pour la composition des articles de fond et des télégrammes.

Lorsque le Parlement siège, la question se complique : La reproduction intégrale et autorisée des débats du Parlement est une des grandes causes de la supériorité du *Times*. Dans ses colonnes se retrouvent les comptes rendus authentiques des débats que donne en France le seul *Journal officiel*.

A la Chambre des Communes et à la Chambre des Lords, le *Times* emploie une escouade de seize sténographes sous la direction immédiate de l'un d'eux, qui règle les mouvements et fait le résumé des débats qui figurent en tête des articles de fond. Ces sténographes se relèvent de quart d'heure en quart d'heure, prennent les discours et se rendent ensuite au téléphone, qui est directement relié à l'imprimerie du *Times*. Là, chaque téléphone aboutit, pour ainsi dire, aux oreilles d'un imprimeur, sur la tête duquel est fixé l'appareil téléphonique, et qu'un appareil spécial, l'antiphone, isole de tout autre bruit. Cet imprimeur est assis devant une machine à composer, et, sous la dictée du téléphone qui lui vient de Westminster, il compose les discours et les incidents des Chambres à mesure qu'ils se débitent ou se déroulent et les communique, de quart d'heure en quart d'heure, à l'état de première épreuve, au rédacteur en chef.

Le rédacteur en chef se forme une opinion sur les débats, en indique le canevas au leader-writer qui les apprécie. Dix minutes après que la séance est levée, elle se trouve en épreuves corrigées au *Times,* et, à cinq heures, bien que les séances se terminent souvent à une heure très avancée de la nuit, le lecteur du *Times* trouve dans son journal la séance *in extenso,* un résumé de la séance, et un ou plusieurs articles de fond qui l'apprécient.

Pendant trente-deux ans, M. John Delane arrivait à son bureau du *Times* à dix heures et demie du soir et en sortait à quatre heures du matin, au moment où le premier numéro imprimé sortait de la presse, et ni lui ni ses successeurs n'ont jamais donné le bon à tirer sans avoir parcouru, ligne par ligne, l'immense feuille qu'ils dirigent. Vers trois heures du matin, le metteur en pages lui donnait la situation des matériaux et M. Delane, sans regarder cette masse de cent colonnes, indiquait, de mémoire, ce qu'il fallait retrancher ou ajouter, paragraphe par paragraphe, et presque ligne par ligne. A quatre heures, il rentrait chez lui, soupait légèrement, se couchait, et se levait vers midi. Il lunchait vers une heure, expédiait sa correspondance, recevait des visites, sortait vers quatre heures pour faire une promenade à cheval, rentrait dans un club, s'habillait pour dîner, dînait, neuf fois sur dix, au club ou en ville, voyait en passant ce qu'il avait à voir, et, quel que fût l'endroit où il se trouvait, prenait congé à dix heures un quart et rentrait à son bureau. Je donne tous ces détails pour montrer à quel prix un homme peut aspirer à l'honneur de rédiger en chef le *Times.* Pendant trente-deux ans, sa pensée magistrale et sa haute autorité se faisaient sentir dans les affaires du monde entier, sans qu'il ait jamais écrit une ligne de sa main dans le journal. Les seules opinions qu'il consultait et qu'il écoutait furent celles de M. John Walter le second et de M. John Walter le troisième, auxquels l'attachaient une amitié profonde et une déférence qui ne se démentirent jamais. Il avait une aptitude à s'assimiler toutes les questions qui tenait du prodige, une rapidité de jugement qui ne fut jamais prise en défaut, une clarté de vues qui imposait son jugement aux plus récalcitrants.

Une seule fois il se départit de son sang-froid et de son silence personnel : ce fut, en engageant, imprudemment, un échange épistolaire avec Cobden,



à propos d'un discours de Bright, et en se laissant entraîner à une polémique que le *Times* dut insérer ensuite, et au bas de laquelle figurait, en toutes lettres, le nom de Delane.

Ce fut une explosion de l'opinion publique contre le malheureux rédacteur en chef, à qui on n'a pas encore pardonné en Angleterre cette infraction sans précédent et sans imitateur, à une loi absolue et jusque-là absolument respectée : l'anonymat est, en effet, une des forces et une des obligations du journalisme anglais, et je crois que son abandon en France n'est pas fait pour engager les Anglais à suivre cet exemple.

M. John Delane mourut en 1877, et sa mort eût causé une véritable consternation s'il ne s'était pas survécu, et, si, depuis quelque temps déjà, cette haute et belle intelligence n'eût payé son tribut à la nature en s'affaiblissant avant qu'elle ne s'éteignît complètement, épuisée par un travail surhumain.

M. John Delane avait été tellement en vue, tellement exalté par le public, que, lorsqu'il disparut, on crut que le *Times* allait être en péril. Il n'en fut rien et on s'aperçut alors que John Walter III, qui avait été le Guillaume Ier de ce Bismark du journalisme, n'avait cessé, dans l'effacement volontaire où il se tenait, de garder le *Times* tout entier dans ses mains fermes et prudentes. Le journal subit à peine quelques oscillations, comme un navire auquel un coup de vent emporte sa mâture, et reprit ensuite, redressé par un vigoureux coup de barre du pilote vigilant, sa marche progressive. J'ai quelque hésitation à tirer de l'ombre où il se plaît, ce pilote respecté, dont une modestie chrétienne et profonde est la moindre des vertus.

M. John Walter III a siégé pendant de longues années au Parlement, exerçant une influence bienfaisante autour de lui et ne prenant la parole que pour prononcer des discours dont le bon sens, la sincérité et la maturité de pensées, ne manquaient jamais de produire un effet utile.

C'est un homme qui aime vivement la France, malgré le jugement sans faiblesse qu'il porte sur elle : il la connaît mieux que la plupart des Français eux-mêmes. Son plus grand plaisir consiste à parcourir ce pays dans tous les sens avec la simplicité modeste d'un touriste curieux et instruit. C'est d'ail-

leurs un marcheur infatigable et les meilleurs *pedestrians* ont peine à le suivre.

Il a, comme tous les Walter, un rare esprit d'organisation, et c'est lui-même qui a conçu les plans de Printing-House-Square, de son hôtel de Upper-Grosvenor Street et de son château de Bearwood, dont le rez-de-chaussée peut recevoir trois mille invités, et dont tous les matériaux ont été pris et travaillés sur l'immense et belle propriété de Bearwood elle-même. Outre ses serres renommées, son lac étendu, ses usines, ses productions horticoles et ses chasses, Bearwood renferme une galerie de tableaux d'un choix rare, et, parmi eux, un Ruisdaël un des plus beaux, sinon le plus beau qui existe.

M. John Walter s'est retiré, depuis quelques années, de la vie publique, mais, s'il était permis de le suivre dans l'obscurité laborieuss et bienfaisante qui lui plaît, on verrait jusqu'à quel point un homme, tout entier à son devoir, à sa famille, à son prochain, peut devenir digne du Dieu dont il est la créature, et dont il s'efforce à suivre les lois.

BLOWITZ.

(A suivre.)





AUTOUR DU SALON DE 1888



Posons, en principe, que, pour les heureux du jour, l'Exposition annuelle des œuvres d'art au palais de l'Industrie s'est élevée au rang envié de nécessité sociale tout comme le concours hippique auquel il succède. Le pli est pris. L'engouement date de loin et défie les caprices de la mode qui a supprimé les bavolets des chapeaux et qui menace le lawn-tennis.

Bien entendu, comme tous les plaisirs de ce monde pris en commun, les agréments d'un Salon de peinture ne sont pleinement goûtés qu'autant qu'on les a savourés avant l'immense majorité de ses contemporains. De là, l'attraction longtemps exercée par le jour du vernissage, au temps où les invitations demeuraient restreintes, tant qu'un public trié pouvait seul, avant l'ouverture, être admis à contempler les

artistes en retard, juchés au sommet d'une échelle, indifférents au va-et-vient d'en bas, l'œil et la main en arrêt sur leur tableau, procédant à la dernière toilette du... dirai-je du condamné? Aujourd'hui, le vernissage a été trop couru pour qu'on y coure encore. Le fond extrêmement « select » que chacun porte en soi dans notre société démocratique devient de plus en plus exigeant. A la bonne heure, parlez-moi des privilégiés qui, une semaine avant l'ouverture définitive des portes, peuvent, dans un salon ou dans un cercle, laisser tomber dédaigneusement ces mots :

« Je suis allé au Salon aujourd'hui avec un membre du jury. Faveur spéciale. Nous n'étions que dix dans toute cette halle. N'étaient les gardiens, j'aurais pu emporter sous mon bras la future médaille d'honneur. Parlez-moi du Salon vu dans ces conditions. C'est charmant. »

A part le plaisir d'avoir été vu avant le commun des martyrs, le Salon en procure d'autres non moins « gratins » à bon nombre de Parisiens et de Parisiennes. Ainsi, par exemple, c'est très gentil à lui de tenir ses assises dans un quartier adorable, au centre de toutes les élégances, comme disent les gazettes du high-life. Qu'on le transfère seulement à la barrière du Trône, sur l'emplacement plébéien de la foire aux pains d'épices, et vous m'en direz, ou plutôt vous ne m'en direz pas, des nouvelles. Vive, au contraire, le palais de l'Industrie. C'est le chemin de tout. Avant d'y entrer, Madame peut laisser Bébé dans la voiture aux chèvres des Champs-Élysées, sous la conduite de Miss ou de Fraulein. Quand elle quittera le Salon, elle peut, en cinq minutes, rayonner dans tout son monde. Le palais de l'Industrie, quand on le quitte avant la tombée du jour, est le grand carrefour des thés de cinq heures. Comme M. de Salvandy le disait du journalisme, il mène à tout à condition d'en sortir.

Ce qui n'est pas moins méritoire de la part du Salon, c'est de s'ouvrir en mai. A cette date, les obligations mondaines ont singulièrement perdu de leurs strictes rigueurs du début de l'hiver. Les visites du jour de l'an ont été faites et recommencées. On est en règle et l'on a du temps devant soi pour les flâneries du jour. Qui donc a dit que le plaisir est d'hiver comme les fourrures? Quoi de plus divertissant pour une Parisienne mati-

A AUBLET



AUTOUR D'UNE PARTITION

SALON DE 1888

nale — elles le deviennent toutes avec les jours rallongés — que de partir, en mai, de chez soi, vers dix heures du matin, dans l'ajustement d'un petit costume tailleur, et de trottiner le long de l'avenue des Champs-Élysées, par un clair soleil, dans la direction du palais de l'Industrie! Quoi de plus réjouissant que d'être saluée en route par les amis et amies qui vont à cheval à la Potinière, par les piétons qui accomplissent leur promenade hygiénique, le podomètre dans la poche du gilet! Quoi de plus attrayant que de dévisager malicieusement, dans la dissimulation incomplète de leur fiacre fermé, le frère ou le cousin qui revient de la grande partie du cercle, prolongée jusqu'au plein jour, honteux de sa cravate blanche et furieux de sa déveine noire!

Avec quel plaisir on s'engouffre ensuite sous la voûte du palais; on arpente le plus de salles qu'on peut pour s'éviter l'ennui de dire au retour : « Tiens, je n'ai pas vu le tableau dont vous me parlez. Comment m'a-t-il échappé? » et l'on se jette enfin en voiture pour rentrer chez soi, car cela vous est bien dû. Après tout, depuis qu'on marche, tant au dehors qu'au dedans du palais, on a bien le droit d'être fatiguée, et puis n'a-t-on pas un peu l'air ou d'une poseuse, ou d'une institutrice, si l'on se risque à revenir à pied, en plein jour, avec le livret à couverture rouge sous le bras?

Mais, entre nous, le complément d'une séance au Salon, le matin, c'est le déjeuner au restaurant. La même Providence, qui a mis les cours d'eau à proximité des grandes villes, a placé la truite saumonée et la sauce verte de Ledoyen dans le voisinage des natures mortes de V. Gilbert ou de Bergeret. La truite saumonée et la sauce verte de Ledoyen sont une de ces institutions qui, pour être contemporaines de feu le canon du Palais-Royal, ont fait plus de bruit que lui dans le monde. Je me suis laissé conter que le premier Ledoyen, auquel on doit cette inspiration géniale d'avoir tous les jours, à la même heure, pour des milliers de convives, le même poisson rose et la même sauce couleur d'espérance, avait été obligé, pour suffire aux demandes, de se livrer à l'élevage des truites sur une grande échelle. A cet effet, il avait acquis un immense vivier dans un coin perdu de campagne. Plus

tard, ses bénéfices s'étant de jour en jour accrûs, grâce au produit de l'élevage, il annexa au vivier, un château, puis un parc, puis une chasse. Je serais même tenté de croire qu'il y adjoignit également un étang de sauce verte. Toujours est-il que, à l'heure actuelle, la truite saumonée de Ledoyen est devenue tellement partie intégrante de l'établissement que les garçons sont compris tout de suite par l'habitué qui étudie le menu, lorsqu'ils disent : « Monsieur *en* veut-il? » et vous, de votre côté — faites demain l'expérience — au moment de commander votre déjeuner si vous prononcez ces simples mots : « Vous ne *m'en* donnerez pas. » Le garçon est averti. C'est à une autre table qu'il placera la portion sacramentelle.

Laurent et les Ambassadeurs sont, avec Ledoyen, les plus hantés des restaurants qui donnent asile aux revenants du Salon. Il ne m'appartient pas de dire si ces trois établissements culinaires méritent tous les lauriers qu'ils ne mettent pas dans leur sauce, mais ce que je constate, c'est qu'ils débordent généralement de monde pendant les premiers jours du Salon, pour peu que le temps s'y prête. C'est tellement vrai que très souvent, vers une heure de l'après-midi, les affamés ne trouvent plus une cuisse de poulet ou une simple tranche de bœuf à la mode froid, à se mettre sous la dent. Les artistes qui s'y risquent à cette heure-là fournissent une fois de plus aux bourgeois déjà assis et consommant, l'occasion de les appeler des meurt-de-faim. Quant aux patrons de ces établissements, je réserve pour d'autres infortunes que les leurs, ma commisération toujours en éveil. Je gagerais qu'ils gagnent pendant le premier mois du Salon, une rançon de roi. Avouez que si l'un d'entre eux, comme on me l'affirme, se paye en sourdine une galerie de tableaux, la reconnaissance qu'il est tenu d'avoir pour les artistes doit compter pour une part notable dans ses achats.

Cependant il est d'autres visiteurs du Salon — des consciencieux, ceux-là — qui déjeunent tout bonnement au buffet, dans le jardin. C'est que, pour eux, la tournée dans les salles est une affaire d'État et qu'ils ne veulent s'en distraire tout juste que pour nourrir succinctement la bête. Et puis, on leur a dit que le buffet était principalement fréquenté par les artistes et il ne leur déplaît pas de s'asseoir à la table voisine de tel ou tel peintre ou sculpteur qui

P. BILLET



PÊCHEUSES DE CREVETTES

SALON DE 1888

passe pour « rigolo » en société. Neuf fois sur dix ils sont volés. L'artiste au Salon a autre chose à faire, même pendant ses repas, que de faire rire son voisin de table et, même devant un homard ou une botte d'asperges, il ne tient guère de propos à faire frémir la nature morte.

*
* *

Résumons-nous : un lot notable de Parisiens et de Parisiennes va au Salon parce que c'est couru, parce que c'est bien situé, parce que ça ouvre au printemps, parce qu'on peut déjeuner ensuite au restaurant; quatre raisons péremptoires comme on le voit. Il en est cependant une cinquième qu'il serait malséant d'omettre. Un certain nombre de nos contemporains des deux sexes va au Salon de peinture parce qu'il y a de la peinture au Salon.

N'exagérons rien. Qu'on ne nous laisse pas insinuer que la contemplation de trois ou quatre mille objets d'art mentionnés au catalogue officiel offre un irrésistible attrait même à une petite minorité d'amateurs éclairés. Déjà rude pour la critique, cet interminable voyage à la découverte des talents consacrés ou à peine éclos, ne laisse pas que d'être fatigant pour des gens dont ce n'est pas le métier. Mais il y a toujours, au Salon, de la ressource pour l'homme ou la femme du monde qui, tout en aimant la peinture, n'ont pas été pris tout petits pour admirer ce qu'on appelle communément les grandes machines. Il peut toujours se rabattre sur deux sortes de sujets plus à leur portée, le tableau de genre et le portrait.

Suivez — on suit beaucoup à l'Exposition — une de nos mondaines, dans les salles où elle passe, le nez au vent, dans sa hâte d'avoir une idée rapide du Salon. Il est rare qu'un tableau de genre bien touchant, bien émollient, bien « famille », n'arrête pas tout net sa course précipitée d'une pièce à l'autre. Un joli monsieur à genoux, faisant sa déclaration dans un salon moderne, une jeune fille effeuillant la marguerite classique et laissant deviner par une moue mélancolique que c'est « pas du tout » qu'elle est aimée, une grand'mère à besicles se faisant faire la lecture par sa petite-fille que distrait l'entrée discrète d'un beau cavalier, tous ces sujets de vie intime et courante ont gardé un vif attrait pour la même Parisienne qui, en littérature, par une

contradiction inexplicable, admet toutes les témérités les plus « modernes » comme on dit maintenant. Si, en outre, le tableau a une portée morale quelconque il peut être assuré de provoquer les attroupements féminins.

Ce dernier point de vue, du reste, n'est pas particulier à Paris, loin de là. Vous vous rappelez ce tableau intitulé *les Deux Sœurs* qui a figuré au Salon, il y a peu d'années. Il représentait un honnête ouvrier montrant le poing à une coquine étalée dans sa victoria devant l'église de la Madeleine. Au second plan une femme du peuple tendait un bouquet à la femme en voiture. Les âmes sensibles ont immédiatement lu dans la pensée de l'artiste et reconstitué la scène. Cette coquine est une ancienne femme du peuple qui a mal tourné. La bouquetière est sa sœur. Elle est mariée à l'honnête ouvrier, lequel montre un poing justicier à la belle-sœur qui déshonore la famille. Ce tableau a, nous le reconnaissons, de sérieuses qualités de peinture, mais ce qui a plu surtout en lui, c'est la satisfaction qu'on a eue d'abord de démêler le sujet, ensuite de reconnaître l'indéniable moralité vengeresse de l'inspiration. Les Anglaises, les Américaines ne s'y sont pas trompées. Les *Deux Sœurs* ont voyagé dans les deux hémisphères. Partout on a fait queue pour les voir et aujourd'hui même, à ce qu'on assure, l'auteur ne rentre en possession de son tableau que d'une façon intermittente. A peine rentrée à l'atelier, la toile est guettée par l'emballeur d'un nouveau montreur. Outre en effet le côté moral dont nous venons de parler, les *Deux Sœurs* rappellent à quiconque est venu peu ou prou à Paris, un des points les plus vivants de la fameuse cité, la place de la Madeleine. Elles ont ainsi le double mérite de flatter, d'un pôle à l'autre, nos instincts de vertu et nos goûts de tourisme.

Entre le genre proprement dit et le portrait, se range une classe mixte de tableaux qui, tenant de l'un et de l'autre, excitent la curiosité sous deux faces. Ce sont les œuvres pour lesquelles on sait que madame X... ou madame Z... ont posé. Soyez certain par exemple qu'on va s'attrouper au Salon devant le joli tableau de M. Aublet intitulé *la Lecture de la Partition* et qui montre M. Massenet au piano entouré de gracieuses femmes, l'une avançant la tête, l'autre tendant la main pour tourner les feuillets. Comme dans les

L. CHALON



CIRCÉ

SALON DE 1888

romans-feuilletons on se demandera : « Quelle est cette main? Quelle est cette tête ? » De même rappelez-vous un des tableaux qui ont fait la réputation de M. Stewart il y a deux ou trois ans. Devant cette image fidèle d'un bal aristocratique, c'était à qui s'ingénierait, après avoir reconnu les traits du duc de Morny et du vicomte de Janzé, à mettre un nom sur les figures plus confuses de l'arrière-plan. M. Jean Béraud a également la spécialité de ces énigmes que la précision de son pinceau laisse facilement déchiffrer et qui procurent au public des gens du monde l'intérêt d'une gageure à gagner.

De tout temps — les *Noces de Cana* en témoignent — les artistes se sont plu à reproduire sur la toile les traits de leurs contemporains, au prix même de larges concessions faites à l'anachronisme, mais, jamais plus qu'à l'heure actuelle, nos peintres en renom n'ont sollicité le concours des « poseuses » volontaires auprès desquelles ils sont en relations de société. Le modèle habituel de l'atelier, l'enfant de Montmartre ou l'échappée de Ménilmontant aura beau faire, elle ne donnera guère à l'artiste, devant lequel elle s'exhibe, un échantillon même approximatif des élégances mondaines. On dit volontiers de ces plébéiennes que le jour où elles sont placées dans un autre milieu que la soupente maternelle, au théâtre, par exemple, elles s'assimilent plus rapidement que leurs frères ou cousins les façons d'être, l'aisance de la bonne compagnie. C'est possible, mais il ne convient pas de trop généraliser l'observation. En attendant, tant qu'elles restent à l'état de modèle, leur mission artistique se bornant à donner à l'artiste toute autre notion que celle de l'habillé, on doit établir en principe que seule la femme du monde posera utilement pour les tableaux où figurent des femmes du monde.

Or, si l'artiste est très répandu — et quel est l'artiste qui ne l'est pas, pour peu qu'il sache corner une carte en temps opportun — il peut hardiment demander, à telle ou telle femme de ses amies, la faveur de croquer chez elle une toilette, une attitude, voire même un détail, la main, l'oreille par exemple. Je sais des peintres de genre qui obtiennent davantage. Dans leur souci bien naturel de faire vrai, ils expriment tout haut le désir d'avoir sous les yeux un joli intérieur, un coin de boudoir intéressant à reproduire.

Or, quelle est la femme qui ne sera ravie de voir son guéridon familier, son secrétaire ou sa boîte à ouvrage figurer dans une toile signée d'un nom aimé du public? Au besoin même elle prêtera ses bibelots à l'artiste pour qu'il puisse travailler plus à loisir. C'est du mécénisme à bon compte qui ne fait de mal à personne et qui fait plaisir à tout le monde.

Mais en somme, au Salon comme aux Mirlitons, comme aux Aquarellistes, comme aux Pastellistes, comme partout, c'est le portrait, le vrai portrait qui captive le plus l'attention des promeneurs et surtout des promeneuses. On peut affirmer, en règle générale, qu'un unique portrait de femme connue, dû à un pinceau non moins connu, suffirait, à lui tout seul, pour attirer mille personnes par jour, quel que soit le lieu où on l'exhiberait. Quel inépuisable sujet de conversation pour les quatre à cinq du lendemain! — Qu'est-ce que vous pensez du portrait de madame de X*** ? — Très joli, ma chère, mais... — Oui, n'est-ce pas, ces affreuses mains. Cela, vous savez, ce n'est pas la faute du peintre. — Non, je voulais dire les pieds. — Ah, pour ça, c'est le peintre qui est coupable. Il n'avait qu'à rallonger les jupes. — N'est-ce pas, ma chère? — Oui, ma chère. — Et l'a-t-on assez rajeunie! — C'est insensé, mais comme le peintre a bien triché, ma chère! Je me ferai faire par lui dans quarante ans. — Moi aussi, ma chère.

Car, c'est toujours là que les femmes en viennent devant un portrait féminin. Par un rapide retour sur elles-mêmes, elles se demandent quel parti le peintre de madame de X. ou de Z. aurait tiré de leur beauté, à elles, si elles sont belles ou, si elles sont laides, de cette circonstance atténuante de la laideur qu'on appelle « le chien ». De là à se voir bientôt hantées par l'obsession de se faire pourtraicturer à leur tour il n'y a que l'épaisseur d'une volonté de mari. Celle-là regimbe quelquefois. Sans parler du prix, très rémunérateur d'ordinaire pour l'artiste, que se paye une marque célèbre, il y a d'autres considérations qui engagent le seigneur et maître à refuser ou tout au moins à retarder sa capitulation; la longueur des séances, la crainte que les obligations de société n'en souffrent, et quelquefois l'appréhension de voir le portrait une fois achevé figurer dans une exposition publique.

EDOUARD DETAILLE



LE REVE

Entre nous, cette dernière terreur est plus souvent simulée que réelle. Les artistes le savent bien, et ils ont un procédé aisé à suivre pour en triompher. Au mari, qui ne demande, d'ailleurs, qu'à se laisser forcer la main, ils insinuent que la publicité de cette œuvre devant leur rapporter gloire et profit, on ne peut réellement pas laisser le portrait de madame, juste ce qu'ils ont fait de mieux, sous le boisseau du *home* conjugal. Tâchez, ô mari, de répondre à cet argument et de refuser le grand jour à une œuvre qui fait à la fois honneur à l'artiste et à votre femme, et à vous-même, par surcroît.

Quant à Madame, depuis le moment où elle a arraché à son époux la permission de se faire peindre, jusque et après le moment où la toile a été exposée devant les amis, les connaissances et les « taupins », sa vie est tout simplement une suite de délices. Déjà, au début, quel agréable martel en tête que de se demander et de demander à ses intimes par qui on se fera peindre ! Un tel est le peintre des brunes. Rappelez-vous ses beaux portraits de la comtesse Potoc..., avec la grande pelisse; de madame Pasca, la comédienne applaudie du Gymnase ; de la belle madame Bisch... Tel autre a la spécialité des blondes de tout âge et des teints de blonde : l'incarnat de la joue, la blancheur du cou, la rose et le lis classiques. Un troisième cumule. S'il a exposé plus de vingt brunes éclatantes, ne lui doit-on pas le portrait de la blonde comtesse Vand..., qui lui a tout simplement valu une médaille d'honneur ? Enfin — laissez parler les salons sur cet inépuisable chapitre — en dehors des peintres de telle ou telle nuance de cheveux, on vous citera les artistes qui excellent dans l'art d'accommoder les restes et ceux qui, dans la reproduction des formes féminines, abordent, soit le plantureux, soit le diaphane. Celui-ci opère mieux sur le maigre, celui-là sur le gras ; il y a chez l'un de l'éleveur, chez l'autre du Benting.

Voilà qui est fait : après mûre réflexion, Madame a jeté son dévolu sur l'artiste ; elle se l'est fait présenter dans le monde ; elle a envoyé son mari en ambassadeur pour convenir avec lui des heures de pose. Voici maintenant le grand problème qui s'agite : quelle toilette mettra-t-on pour poser ? Ici, bien entendu, quelque autorité que puisse avoir le peintre,

quelque sagaces et bien inspirés que soient ses avis dictés par l'expérience, neuf fois sur dix, Madame en fera uniquement à sa tête. Et c'est souvent aussi, par malheur, le plus fâcheux parti qu'elle puisse prendre. La femme a une disposition toute naturelle à ne se trouver jolie que dans une toilette à la mode du jour. Laissée à elle-même, elle sera tentée de mettre, pour poser chez son peintre, la robe qui lui allait si bien hier au bal de l'ambassade. L'imprévoyante ! Elle ne songe pas que son portrait a le droit de charmer les siècles à venir, que MM. Bonnat ou Carolus-Duran sont les Rembrandt ou les Velasquez des âges futurs. Et elle ira, de gaieté de cœur, imposer le mobile, le changeant d'une toilette qui, demain peut-être, paraîtra ridicule, surannée, à une œuvre guettée par l'immortalité ! Qu'elle attende seulement quinze ans. Sa fille, qui joue en ce moment au cerceau, sera mariée ; habillée à la mode de 1903, devant le portrait réexhibé, elle s'ébahira : « Comme vous étiez fagotée dans ce temps-là, maman ! Ainsi, en 1888, on se coiffait avec les cheveux relevés et on portait des robes toutes droites. Est-ce drôle ! » Et quand la grand'mère aura tourné le dos, la fille pouffera de rire.

Madame, il ne faut pas faire pouffer, dans quinze ans, votre fille qui joue en ce moment au cerceau, et, pour cela, il faut vous garer des robes qui vous semblent charmantes à l'heure actuelle, mais qui ont le terrible inconvénient de dater.

Ainsi, tenez : Il y a dix ans tout juste on montait au Cercle des Mirlitons une revue, comme c'est l'habitude chaque année, et les auteurs ordinaires avaient consacré une scène aux changements survenus dans la mode pendant le cours des douze mois révolus. Or, il y a juste dix ans, en 1878, — souvenez-vous-en, mesdames, — la robe fourreau était en pleine vogue. C'était à qui, grasse ou maigre, se condamnerait à cet extra-ajusté, à cet hermétique ficelage et cela pour deux raisons, toutes deux péremptoires. Premièrement c'était la mode et secondement ce moulage accusateur passait pour le triomphe des femmes bien faites. Tous les embonpoints et toutes les gracilités d'alors s'y étaient donc résignés.

Vous comprenez que le premier devoir des auteurs était de présenter sur

WALTER GAY



UN ASILE

SALON DE 1888

leur scène une dame en robe fourreau, mais on cherchait en commun le moyen d'amener cette exhibition d'une façon piquante, lorsque soudain une idée de génie poussa dans la tête du parlement au petit pied qu'on appelle là-bas la commission de littérature. La loi de l'antithèse, chère à Victor Hugo, inspira à ce cénacle la pensée de personnifier sur ses planches le plus monstrueux des contrastes que la toilette ait jamais présenté depuis les temps les moins habillés jusqu'à nos jours, en faisant reparaître, à côté de la robe fourreau, la crinoline, l'antique crinoline de 1860. Le projet fut accepté à l'unanimité. Un peintre, membre du cercle, M. Lew... Br..., voulut bien se charger de le présenter d'une façon tangible et il brossa rapidement deux toiles gigantesques destinées à être bien vues dans tous les détails par la salle entière : à gauche, une jeune et jolie dame s'épanouissant dans la crinoline; à droite, une femme non moins jeune et non moins jolie, comprimée dans la gaine d'un fourreau.

Ce fut un éclat de rire universel dans la petite salle de la place Vendôme, le jour de la représentation. Toutes les belles dames à crinoline, de 1860, étaient là, les radieuses déesses de la cour de Napoléon III qui, il faut bien le dire, n'ont pas été remplacées par la génération d'après, et dont les grâces inoubliables ont laissé, ainsi qu'un livre récemment publié en témoigne, des souvenirs d'admiration jusque dans le cœur du maréchal de Moltke. Eh bien, toutes ces femmes dont le printemps a été si merveilleux et qui trônent encore dans la majesté d'un été fort apprécié, ont eu un mouvement de dépit étonné à l'aspect des modes qu'elles portaient alors : « Eh quoi, a dit tout haut l'une d'elles, nous étions si laides que ça ! »

Non, madame, ni vous, ni, dans un autre monde, les belles actrices de 1860 n'ont été — quel drôle de mot je vais risquer, faute d'autre ! — défigurées par la crinoline. Notre admiration pour vous planait au-dessus de ce ballonnement ridicule, de même qu'elle vous a pardonné, hier encore, les injustifiables juxtapositions de la « tournure ». Mais convenez que vous auriez eu tort de vous faire peindre en crinoline il y a vingt-huit ans, et je comprends qu'une de vous, en revenant de la représentation dont je parle, ait détaché de son album toutes ses photographies d'alors, les ait détruites sans broncher

et n'ait laissé figurer dans sa collection que les portraits de ses amies.

En principe, les femmes soucieuses d'éviter une toilette qui date feront très bien de se décolleter, à moins qu'elles ne soient d'un éthéré par trop transparent. Comme il est probable que, dans cent ans, la vue d'une épaule et d'un bras nus sera tout aussi à la mode que du temps des Valois, il n'est pas malséant de laisser à ses arrière-petits-enfants l'impression d'un décolletage avenant de bisaïeule.

Comme nuance, c'est le blanc qui va le mieux aux jeunes femmes, pour un portrait. Un nuage de tulle blanc en forme d'écharpe, par exemple, ne risque pas de sembler jamais rococo. S'il s'agit d'une femme âgée ou simplement mûre, nous nous permettrons de conseiller le velours foncé, noir, rouge ou bleu, drapé sans prétention, avec une grande pelisse de fourrure à moitié jetée sur les épaules.

Toujours pour ne point « dater », le problème des bijoux qu'on peut se mettre est terriblement épineux. Au dernier Salon des Mirlitons, il nous a paru qu'on avait exhibé, avec moins de réserve qu'on ne l'aurait pu, ce que les dames appellent irrévérencieusement leur « quincaillerie », à savoir les diamants. Nous avons noté au moins six croissants dans les cheveux. C'est un peu beaucoup, le luxe des écrins étalé sur une toile n'ajoutant rien à son prix. Mais, au moins, les dames qui ont cru devoir se parer de la sorte devant le pinceau de leur peintre ont-elles une excuse : les diamants n'ont guère chance de se démoder. En revanche, que penser d'autres dames qui se mettent des porte-bonheurs, des œils-de-chat et autres bijoux, pour lesquels leur propre engouement est éphémère? Oublient-elles que ces ridicules portraits d'il y a cinquante ans, représentant de bonnes grosses dames en robe montante avec broche s'ouvrant sur la miniature d'un Oscar ou d'un Arthur, ont été jadis le dernier mot, ou, comme on dit aujourd'hui, le « cri » suprême de la mode?

Pour trancher les difficultés que peut faire naître la pose en toilette moderne, beaucoup de femmes ont pris le sage parti de se costumer. C'est bien le moins, Madame, que le travestissement porté par vous aux derniers jours gras ou à la mi-carême aille à l'air de votre visage. Pour le



LE POËTE TOUCHÉ PAR LA MUSE

SALON DE 18--

choisir, vous n'avez pas été obligée de batailler avec votre couturière. Vous n'avez pas eu à vous résigner, comme pour une toilette de ville, à prendre une robe dont le seul mérite est d'être bien 1888. Il vous a été loisible de choisir, dans le grand magasin d'accessoires des siècles écoulés, juste ce qui vous seyait le mieux. Alors, pourquoi hésiter? Vous avez été un amour — votre mère et votre mari vous l'ont dit — en Marie de Médicis, en bergère pompadour, en pierrette rose. Vite, reprenez dans la grande armoire ces chers oripeaux qui vous ont rendue heureuse toute une nuit en vous procurant la douce joie des métamorphoses. Il vous est donné, maintenant, de prolonger le charme de cette transformation éphémère. Pendant tout le temps que vous poserez, vous redeviendrez la belle dame historique ou même la porcheronne pimpante que vous avez été pendant l'espace d'un cotillon. Et plus tard, aux heures pénibles où l'on voit les rides et les enfants grandir, vous retrouverez, suspendue bien en vue, non pas dans votre salon peut-être, mais dans l'intimité du boudoir, cette toile qui marque la date exacte où votre beauté, arrangée à votre guise, d'une main qui avait écrémé les élégances de tous les âges, a battu son plein dans le cadre charmant d'un bal costumé, au sein d'un tourbillon de jeunesse et d'insouciante gaieté.

Cette idée de se costumer pour aller poser chez un peintre prend, depuis quelque temps, comme une traînée de poudre à la maréchale. Il y a deux ans à peine, à la suite d'un bal donné par madame la vicomtesse de Courv..., plusieurs dames se sont réunies et concertées. Toutes avaient été ravies de leur costume dont l'élaboration leur avait, d'ailleurs, occasionné des recherches inouies : visites au Louvre, au Cabinet des estampes, dans les bibliothèques, conférences avec de vieux savants à lunettes. Et, au sein de ces conciliabules, il fut décidé, d'une seule voix, qu'on se ferait faire, à l'aquarelle, dans la toilette du bal Courv.... Puis, on a procédé, comme à la Chambre, au scrutin secret pour la désignation du peintre devant lequel tout le monde poserait. Au dépouillement, M. Jacquet obtint une majorité imposante.

Et c'est ainsi qu'on peut retrouver aujourd'hui, entre les mains de

gentilles propriétaires décidées à ne pas s'en dessaisir pour un empire, un témoignage fidèle et artistique d'une fête mondaine inoubliée.

Cette idée se justifie d'autant mieux que la toilette d'aujourd'hui tient elle-même du costume, les robes « à la grecque » et les robes Empire notamment. On s'habille et on se déshabille en pleine histoire ancienne et moderne.

Quant au sexe fort, son accoutrement n'est pas davantage à l'abri du démodage. Aussi, le choix de la toilette dans laquelle il se présentera chez son peintre et, de là, à la postérité, mérite-t-il de sa part quelques méditations préalables. Une redingote trop ouverte ou trop fermée, une jaquette d'une coupe condamnée à un prompt oubli ne sauraient être endossées à la légère. Vous aurez beau posséder un jeu de cravates étonnant comme variété et comme couleurs, des nœuds marins prestigieux, des lavallières étincelantes, tout cela paraîtra peut-être, dans dix ans, aussi étrange qu'un gilet tigré du Juste-Milieu.

C'est pourquoi j'engagerais volontiers les mondains, jeunes ou vieux, à exagérer au besoin dans leur mise la simplicité, je dirais presque : l'effacé. Un col rabattu, par exemple, avec une cravate à nœuds flottants, dégageant bien le cou et tombant sur un vêtement dont on ne sait s'il est très ouvert ou très fermé, constitue, à nos yeux, une toilette assurée de ne point dater outrageusement. Quant à se costumer pour poser, il n'y faut pas songer. Sauf l'habit rouge de chasse, qui est sans prétentions, aucun déguisement, historique ou autre, de ceux qui font valoir le torse ou les agréments du visage, n'échapperait à la critique. On trouverait que c'est de la pose que de ne pas poser comme vous ou moi.

En revanche, vivent les militaires ! Leur uniforme, quel qu'il soit, a le privilège de ne point vieillir comme une coupe de veston. Or, tout le monde est ou a été — peu ou prou — militaire maintenant, et je ne connais guère que la Chambre des députés qui ne veuille pas voir les volontaires d'un an en peinture.

*
* *

Donc, l'exposition du Palais de l'Industrie ne doit pas être une exposition

de toilette — sur les panneaux, s'entend — car les visiteurs et les visiteuses ont parfaitement le droit et le devoir de se mettre au goût du jour. Je dis le devoir et je ne m'en dédis pas. Le Salon est forcément une *première,* une inauguration pour la toilette féminine du printemps, par cette excellente raison que, sous l'implacable lumière dont il est doté, les dames ne peuvent pas décemment exhiber une toilette déjà connue, encore moins user leurs dernières robes de la saison : c'est même pour cette unique cause, soit dit en passant, que neuf dames sur dix ont la sage précaution de mettre une voilette sur leur figure.

Aussi, les modes printanières ont-elles toute liberté de figurer au Salon dans leur fraîche nouveauté, et c'est là une attraction de plus pour une partie notable du public. Une robe, vraiment intéressante dans son inédit, est sûre de captiver l'attention d'une classe spéciale de dilettantes des deux sexes, aux yeux desquels une toilette à la fois neuve et harmonieuse constitue un objet digne, lui aussi, de figurer au catalogue. C'est à peine s'ils ne réclament pas pour elle les lumières de la cimaise.

Par exemple il ne faut pas s'attendre à trouver, dans les toilettes des promeneuses au Salon, le dernier mot du cossu. La caractéristique de l'époque actuelle, en fait de toilette, on l'a déjà remarqué, c'est l'affectation de la simplicité dans la rue et dans les endroits publics, partout où l'on se heurte au commun des mortels. Le noir même domine. On réserve l'opulence des brocarts, la somptuosité des passementeries pour les réunions intimes. Grisette au dehors, grande dame chez soi.

Même le vendredi, le jour à la mode — car le Salon a son jour comme le Théâtre-Français, l'Opéra-Comique, l'Éden, l'Hippodrome, le Cirque, le *Chat-Noir,* en attendant le jour de « Séraphin » pour Bébé, — il est reçu de ne pas se mettre en frais de toilette à grand tapage. Le faubourg Saint-Germain a donné sur ce point le ton il y a quelques années, et il a fait école. Bien des rastaquouères, accourus d'un Caracas quelconque pour admirer les élégances parisiennes dans tout leur lustre, sont partis désappointés d'avoir croisé sous la coupole, telle ou telle douairière venue en dorsay avec laquais poudrés, s'il vous plaît, et qui n'en avait

pas moins l'air de porter comme toilette, les mises-bas de sa femme de chambre.

*
* *

C'est peut-être un auteur sifflé mais, à coup sûr, c'est un brave, qui s'est écrié le premier : « Combien faut-il de sots pour faire un public? » Les artistes, en général, ne vont pas aussi loin dans leur appréciation du sens esthétique des Parisiens et des Parisiennes qui défilent devant leurs toiles. Les plus hardis se bornent à dire, *mezza voce,* que, en principe, ils entendent être uniquement jugés par leurs pairs; et, cependant, avec quel empressement, pour la plupart, les jeunes surtout, ils cherchent à recueillir l'avis des non-professionnels! Combien peu d'entre eux résistent à la tentation de se glisser derrière un groupe planté devant leur œuvre et d'écouter ce qui s'y dit à leur endroit! Il est vrai que, au bout de peu de temps, ils sont fixés sur les capacités critiques de bon nombre de leurs contemporains. Et comme ils s'ébaudissent le soir, dans leurs cercles, dans leurs cafés, sur le compte de tous ces « types » qui se donnent tant de mal pour jouer au connaisseur en fait de peinture et de sculpture!

Quelle galerie amusante, en effet, que celle de ces « snobs » de l'art! On reproche aux peintres d'épater le bourgeois. Qui fera le compte des bourgeois jaloux d'épater les peintres?

Pénétrons, si vous le voulez, dans ce groupe installé devant tel ou tel tableau à sensation. Ce monsieur, là, devant vous, qui parle tout haut, a sa façon à lui de s'y connaître en art. Il s'est renseigné la veille au *cinq à sept* d'un cercle artistique quelconque ou, encore, il s'est fait introduire par un ami, il y a un mois ou deux, dans l'atelier du peintre qui travaillait à l'œuvre exposée. Ici, et là, il a fait sa cueillette d'informations. Il n'ignore pas quelle est la belle et honneste dame qui a posé pour l'orteil; ni le nom du marchand de couleurs chez qui l'artiste achète son jaune de chrome. Il sait tout du tableau, excepté la valeur artistique du tableau. N'importe, il passe pour un homme très fort et à peu de frais. Cela lui a coûté simplement sa cotisation de Cercle et les deux heures de fiacre, pendant

G. HITCHCOCK



L'ANNONCIATION

SALON DE 1888

lesquelles il a stationné chez le peintre et l'a obsédé de sottes questions.

Cet autre sera plus téméraire encore. Il se lancera dans la technique du métier ; il aura la bouche pleine de vermillon et de vert émeraude ; il se noiera dans les glacis. Celui-là a une spécialité, celle de trouver toujours quelque chose de trop long ou de trop court à un bras ou à une jambe exposés.

Et il ajoute péremptoirement :

— Est-ce assez curieux qu'un artiste, un artiste de profession fasse des fautes comme ça !

Ce qui équivaut à dire :

— Si moi, qui suis un simple bourgeois, je relève ainsi les bévues d'un artiste, quel artiste ne ferais-je pas, si je n'avais pris soin de rester bourgeois !

Un connaisseur, très apprécié également, c'est le familier connu de tel ou tel artiste qui exécute son ami publiquement de la belle façon, pour témoigner de l'impartialité de son jugement :

— Charmant garçon, X..., un esprit d'enfer ! Je ne me plais qu'avec lui. Mais, sapristi ! s'est-il assez trompé cette fois-ci ! Qu'est-ce que vous voulez ? Il est gentil, bien élevé, aimé partout, mais il n'a pas la « patte » de cette canaille de Z..., qui vole au jeu, à ce qu'on dit.

Cependant, de tous ces prétendus connaisseurs du Salon, celui qui fait encore le plus illusion aux naïfs, c'est « le Monsieur qui ne dit rien ». Mais quel silence éloquent que le sien, dans son expressive mimique. Le Monsieur qui ne dit rien regarde d'abord, de côté, sans presque avoir l'air d'y faire attention, la toile autour de laquelle il entend faire son effet, puis il s'arrête, recule lentement, pour l'embrasser de face, demande un pardon bref aux personnes qu'il heurte dans ce mouvement en arrière, demeure en arrêt deux minutes, trois minutes, cinq minutes, suivant le nombre de badauds par qui il se sent regardé. Puis, il cligne de l'œil, s'éloigne, se rapproche, se fait un abat-jour de ses mains et enfin, sans un mot, sans un geste, disparaît brusquement, en emportant un monde de réflexions. Celui-là est sûr de son effet. Les badauds, qui s'écartent avec respect devant lui, le

prennent communément pour le ministre des Beaux-Arts, ou pour M. Barbey d'Aurévilly.

*
* *

Mais ce sont là, le plus souvent, jeux de Prudhommes hors d'âge. En général, les non-initiés en fait d'art déambulent au Salon avec d'astucieuses arrière-pensées. Pour eux, « l'odor-di-femina » a autrement d'attrait que les relents du vernissage.

Au Salon le « flirt » est roi; s'il était banni du lawn-tennis il se retrouverait dans ces vastes salles où il est reçu qu'une femme du monde donne rendez-vous, devant son mari, à un ami destiné au rôle de cicerone; où les couples peuvent s'isoler dans les coins — et c'est pourquoi les tableaux nichés dans les encoignures ont tant de fidèles; — où tout est prétexte dans la toile devant laquelle on s'arrête, pour aiguiller la conversation vers les sentiers du Tendre.

Regardez, par exemple, ce monsieur et cette dame arrêtés devant le *Rêve du Poète,* de Gérôme. Croyez-vous que le monsieur perdra son temps à signaler les qualités maîtresses de l'œuvre, la grandeur dans la conception et dans l'exécution, la perfection des détails, le charme du coloris et du dessin? Non, il s'échangera entre lui et la dame des propos dans ce goût-ci :

— Ne me défendez pas de vous aimer sans espoir.

— Vous êtes impatientant... Regardez le tableau.

— Je l'ai vu : il est très bien, ce poète. Ah! si vous étiez ma muse!

— Voulez-vous bien vous taire et regarder le tableau... Comme elle nage bien, cette naïade!

— Pas si bien que vous à Dinard, cet été. Étiez-vous gentille dans votre petit costume bleu!

— Regardez le tableau, pour l'amour du Ciel; ou je m'en vais.

D'autres sont plus aisées à détourner de leurs devoirs de visiteurs. Le tentateur les prend par les mille et un sujets exprimés sur la toile. Cette année, par exemple, il s'étudiera à faire vibrer leur cœur à l'unisson de la

E. GRANDJEAN



LE MARCHÉ AUX CHEVAUX DE PARIS

harpe qui frémit entre les doigts de la jeune fille en blanc de M. Kaemmerer. Il les promènera dans le petit coin de jardin, fermé d'un grillage, où M. Jean Aubert nous montre la *Marchande d'amour* tirant par son aile le petit dieu malin qui ramasse des fleurs, tandis qu'un autre, le mutin de la bande, veut s'échapper de l'enclos. Que d'allusions, dans ce sujet, faciles à placer à une femme qui ne hait point le mot pour rire!

Pour celle, au contraire, que guette la note dite émue, voici l'*Annonciation* de M. Hitchcock, une Vierge qui est sans doute hollandaise, la main sur son cœur, les yeux baissés, contemplant un champ de lis; voici le magnifique *Rêve du drapeau,* de Detaille ; l'*Atelier de couture,* de M. Walter Gay — la guerre et la couture sont *flirt* à leur heure. — Laissez parler le tentateur : il s'identifiera avec tous les sujets traités et, par une transition facile, les ramènera à son cas. Il parlera de l'agitation de ses nuits devant le *Lion au repos,* de Gérôme. Devant la *Rivière,* de M. Delpy, il souhaitera tout haut d'être le canotier qui se promène à deux. Comme dans *Mireille,* il se fera tour à tour missel, nuage, abeille ou papillon, surtout papillon ! Art austère, art sacré, tu ne sauras jamais le chiffre des inepties amoureuses auxquelles tu sers de truchement au palais de l'Industrie !

En revanche, et pour ta décharge tu es aussi le grand négociateur honnête des justes noces. C'est la mode, aujourd'hui, pour les « marieurs » obligeants, de dire tour à tour à deux intéressés qui ne se sont jamais vus, la phrase sacramentelle : « Il — ou elle — sera au Salon demain ; mais il — ou elle — ne se doute pas que vous y serez ; je vous en donne ma parole. » Quitte à rire de leur supercherie, une fois le mariage conclu, avec les mariés.

Comme emplacement matrimonial, le Salon a fort justement détrôné l'Opéra-Comique, même avant que ce monument ait brûlé. De tous points, le Salon est préférable à un théâtre, car il offre un champ d'épreuve plus loyal, pour une première entrevue : au Salon, la jeune fille est debout, elle marche. Le buste trop long ou les jambes trop courtes, inaperçues dans la position sédentaire du théâtre, apparaissent avec toute la franchise de

leurs disproportions. A la bonne heure! Et de même le jour qui tombe du vitrage est autrement sincère dans sa brutalité que la pénombre d'une loge. Il accuse sans rémission, ô jeune fille, les incertitudes de votre teint; aimable quadragénaire, vos premières pattes d'oie. Le Salon est un M. de Foy qui opère en pleine lumière et qui ne prend que vingt sous de commission.

Pour toutes ces causes que nous venons d'énumérer, le Salon constitue une attraction de premier ordre aux yeux de quiconque a de l'usage, comme disait Alfred de Musset. Et moins que jamais, aujourd'hui, on chercherait à s'affranchir de ce doux servage mondain, depuis que les artistes sont devenus les rois des salons, depuis qu'on les retrouve dans tous les grands « Chou-fleuris » et dans toutes les petites fêtes triées. Depuis enfin qu'on prête à plus d'un bourgeois bourgeoisant ce cri mémorable :

— Mon fils est en train de mal tourner, il ne veut pas se faire peintre!

GASTON JOLLIVET.



LES

LETTRES ET LES ARTS



LES

LETTRES ET LES ARTS

REVUE ILLUSTRÉE

TOME DEUXIÈME



PARIS

BOUSSOD, VALADON ET Cie, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1888



NOTES ET SOUVENIRS

Samedi, 1er juillet 1871. — Sur le perron du théâtre des Variétés, je rencontre le plus alerte et le plus jeune petit vieillard qui soit au monde. Sémillant, pimpant, coquet, tiré à quatre épingles, redingote noisette, badine à la main, gants gris perle, cravate de couleur tendre, un bouton de rose à la boutonnière. C'est le père Dupin. Son âge, il ne le dit pas, mais il était au théâtre l'*ancien* de Scribe, et Scribe aurait aujourd'hui plus de quatre-vingts ans.

J'ai toujours eu un goût très vif pour la conversation du père Dupin, mais je ne lui parle jamais que des choses d'il y a longtemps, très longtemps. Il n'a plus qu'un vague souvenir de ce qui s'est passé sous la monarchie de Juillet, mais il a gardé, très nette et très précise, l'impression de tous les petits événements dramatiques et littéraires des premières vingt années de ce siècle. Il y a aujourd'hui, dans toute sa personne, un air de bonne

humeur et de gaieté. L'occasion me paraît favorable. Tâchons de le faire un peu bavarder. Je débute par cette question :

— Quand avez-vous monté, pour la première fois, les trois marches de ce perron ?

— C'était le soir de l'ouverture du théâtre.

— Et en quelle année ?

— En quelle année... Cela, je ne sais trop... Je me souviens que c'était en été, au milieu de l'été, sous le premier Empire. J'ai fait queue, là, en plein soleil, pendant tout l'après-midi... Les théâtres ne fermaient jamais à cette époque-là. Paris était aussi gai, aussi animé en été qu'en hiver : on n'avait pas cette absurde manie de la campagne ! on ne voyageait pas, on n'allait pas aux eaux, on n'avait pas inventé ces bêtes de chemins de fer qui ont fait tant de mal aux théâtres !... Enfin... que voulez-vous ? c'est ainsi... Et vous me demandiez ?

— L'année de l'inauguration du théâtre des Variétés ?...

— C'était... attendez... on venait de recevoir la nouvelle d'une grande bataille.

— Quelle bataille ?

— Ah ! je ne sais plus... Il y en avait tant, de grandes batailles, dans ce temps-là, mais ce que je sais, c'est que ma première pièce, *le Voyage à Chambord,* a été jouée, pour la première fois, l'année suivante, au théâtre du Vaudeville... Et c'était au moment où Napoléon a fait venir Talma, pour jouer des tragédies, dans une petite ville d'Allemagne.

— Erfurth.

— Erfurth... oui, je crois que c'est ça... Et Talma a joué là devant l'Empereur de Russie... Chose... Comment s'appelait-il donc ?

— Alexandre.

— Alexandre... c'est bien cela. Je l'ai vu bien souvent au spectacle, en 1814, à Paris. Un homme superbe !... Eh bien ? j'ai été joué, pour la première fois, en 1808, et les Variétés ont dû ouvrir pendant l'été de 1807.

C'est ainsi que, par des souvenirs de théâtre, nous avons retrouvé cette date de l'ouverture des Variétés. Le père Dupin n'a que des souvenirs de

théâtre. 1815 n'est pas pour lui l'année de la restauration des Bourbons, c'est l'année de la première représentation de l'*Écharpe Blanche ou le Retour à Paris,* une pièce de lui. 1830 n'est pas l'année de l'avènement du roi Louis-Philippe, c'est l'année de la première représentation de *M. de la Jobardière ou la Révolution impromptu,* une autre pièce de lui. Chacune de nos crises politiques a été pour le père Dupin l'occasion d'un vaudeville de circonstance avec couplets, rondeaux et pots-pourris. Il ne sait de notre histoire que ce qu'il a pu mettre en chansons. Le reste n'est rien, ne compte pas, n'existe pas.

— On venait de la bâtir, la salle des Variétés?

— Oui, les acteurs des Variétés, Brunet en tête, Brunet, le grand Brunet...

Il prononça le nom de Brunet avec la plus respectueuse admiration. Il avait dit, tout à l'heure, fort légèrement, fort cavalièrement, le nom de Napoléon; et c'était à Brunet que, sans hésiter, il décernait l'épithète de *grand*... Il continua :

— Les acteurs des Variétés avaient été obligés de quitter la salle de la Montansier. Leurs vaudevilles avaient plus de succès et faisaient plus d'argent que les tragédies du Théâtre-Français. L'Empereur rendit un décret qui leur retira la salle du Palais-Royal... On leur permit de construire une nouvelle salle sur le boulevard Montmartre — un affreux quartier pour un théâtre! — C'était presque la campagne! Il n'y avait pas une seule de ces grandes maisons que vous voyez là. Rien que de petites échoppes à un seul étage, des espèces de méchantes baraques en bois, et les deux petits panoramas du sieur Boulogne... Pas de trottoir... Le sol en terre battue entre deux rangées de grands arbres... Quelques vieux fiacres et cabriolets passaient de temps en temps. La campagne, enfin, la campagne!

Il répétait ce mot avec une véritable horreur! Nous allions et venions sur le trottoir, entre la rue Vivienne et la rue Montmartre. C'était l'heure la plus animée et la plus vivante de la journée.

— Et vous souvenez-vous du spectacle d'ouverture des Variétés?

Il n'eut pas, là, une minute d'hésitation.

— Si je m'en souviens!... Comme si j'y étais. On a joué une pièce de

Désaugiers... Ah! Désaugiers!... Le *Panorama de Momus*... Toute la troupe jouait dans cette pièce. Et quelle troupe! Cazot, Joly, Brunet, et madame Cuizot, et madame Mengozzi...

Il disait tous ces noms, d'un seul trait, sans une incertitude de mémoire, lui qui, tout à l'heure, cherchait le nom de l'empereur Alexandre.

— Il y avait de belles, de très belles femmes, dans ce temps-là, moins criquettes que celles d'aujourd'hui. Il y a de jolies femmes, à présent, pas de belles femmes! Ce sont les guerres de l'Empire qui ont appauvri la race...

— Et quand avez-vous été joué pour la première fois aux Variétés?

— Oh! tard, très tard... J'ai eu de la peine à arriver aux Variétés... En 1815 seulement. Une pièce en un acte en collaboration avec Scribe, le *Bachelier de Salamanque*.

Il avait dit avec un naturel délicieux ces mots : « tard, très tard... en 1815 seulement. »

— Scribe... Ah! quel homme! S'il y avait un Scribe aujourd'hui, le théâtre n'en serait pas où il en est. Il n'avait qu'un défaut : il aimait la campagne! il avait acheté un château, il avait des fermes, des poules, des vaches... Et il m'emmenait quelquefois, de force, chez lui, à Séricourt... Au bout de vingt-quatre heures, je me sauvais. Je n'ai jamais pu vivre que sur le boulevard, entre les Variétés et le théâtre Feydeau... Et je disais à Scribe : « C'est mal à vous d'aimer la campagne... Un auteur dramatique n'a pas le droit d'aimer la campagne. Voyez Auber... Il n'a jamais voulu sortir de Paris. »

— Et vous avez donné beaucoup de pièces aux Variétés?

— Une cinquantaine... et, tenez, j'en apportais une à Bertrand... mais il n'est pas là... Il est à la mer! Car il y a encore cette autre manie : la mer! Un directeur de théâtre, à la mer! Oui, je lui apportais ça... C'est un vaudeville anecdotique; cela se passe au sérail... Il y a pour Dupuis un rôle de chef des eunuques!

Il tira un manuscrit de sa poche. Je n'ai jamais vu, d'ailleurs, depuis quinze ans, le père Dupin sans un ou plusieurs manuscrits dans ses poches, qui sont, à cet effet, larges et profondes... Il me montra son manuscrit, il l'agita, il le brandit :

— C'est une pièce ça, une vraie pièce, avec des situations, des quiproquos, des couplets, des péripéties, une pièce faite sur un bon scénario bien détaillé... Une pièce d'après l'ancienne méthode... et c'était la bonne, et on y reviendra... On a inventé un nouveau théâtre dans ces derniers temps. Des pièces bien écrites avec des mots, avec du style!... Des mots, c'est détestable, les mots, dans les pièces! Il n'y a qu'un esprit au théâtre : l'esprit de situation. Scribe me disait un jour : « Quand mon sujet est bon, quand mon scénario est bien net, bien complet, je pourrais faire écrire la pièce par mon concierge; il serait porté par la situation et la pièce réussirait. » Scribe avait raison... Il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit. Lui aussi, quand il le voulait, dans la conversation, faisait des mots, mais dans ses pièces, jamais! Il n'admettait que l'esprit de situation. Et ce qu'il faisait, c'était du théâtre. Et ma pièce pour Bertrand, c'est du théâtre... Et ça aussi, c'est du théâtre!

En disant cela, il tapait sur la poche gauche de sa redingote... Son vaudeville anecdotique était sorti de la poche droite, et, dans la poche gauche, il y avait un opéra-comique en un acte.

— Cela, me dit le père Dupin, c'est pour Leuven, c'est un opéra-comique, mais un vrai, un opéra-comique *comique,* pas un de ces opéras-comiques lugubres, de la nouvelle école, ces opéras-comiques où l'on hurle de grands duos d'amour qui n'en finissent pas, où l'on se désespère, où l'on se tue, où l'on meurt au dénouement avec de grands cris... Il faut revenir à l'opéra-comique, aux choses légères, aux petites romances, aux petites chansons.

— Oh! les petites chansons aujourd'hui...

— Aujourd'hui! aujourd'hui! C'est à cause de ce qui vient de se passer que vous dites cela... à cause de cette guerre, de ces défaites? Raison de plus pour rester Français. Si nous nous amusons à devenir tristes, ce sera la fin des fins, la fin des théâtres, la fin de tout... Oui, je sais bien, les cinq milliards, l'Alsace, la Lorraine... Eh bien! nous les avions prises, on nous les reprend, nous les reprendrons... J'en ai vu, moi, des révolutions, des guerres, des invasions... et la France est toujours la France... Tenez... j'ai fait une chanson là-dessus... attendez... Je vais vous la dire... Elle est dans mon portefeuille.

Il avait dans son portefeuille une dizaine de petits feuillets tout chargés de petits vers... Il se met à chercher.

— Non, ce n'est pas cela... Je vous l'ai déjà chantée, chez Meilhac, l'autre jour, celle-là : *il ne faut qu'un coup pour tuer un loup.* Vous vous rappelez?...

— Oui, oui, je me rappelle.

— Ah ! voici... voici...

Et, m'obligeant à rentrer dans le vestibule du théâtre des Variétés, il me chanta, non sans un certain art de diction, un long rondeau patriotique. *La France étant toujours la France, les Français toujours des Français.* Puis, la chanson dite, il regarde l'heure à sa montre :

— Cinq heures... Oh ! Je vais manquer Leuven. Je lui ai dit hier que je lui porterais mon opéra-comique... Il m'attend au théâtre... Au revoir ! au revoir !

Je le regardai s'en aller, d'un pas léger, sur le boulevard, cet auteur joué, pour la première fois, le 11 juillet 1808 ! Je viens de retrouver la date exacte du début du père Dupin. Cette première pièce était un vaudeville en un acte intitulé : *le Voyage à Chambord ou la veille de la première représentation du Bourgeois gentilhomme.* La moindre piécette portait alors deux titres, et ces titres prenaient quelquefois un développement extraordinaire. Les pièces n'avaient pas seulement deux titres, elles avaient toujours, au moins, deux auteurs. Et le collaborateur de M. Dupin, pour le *Voyage à Chambord*, était Desfontaines, ce Desfontaines qui a signé une centaine de pièces avec Piis, Radet et Barré ; Desfontaines qui avait été censeur royal sous Louis XV et bibliothécaire de Monsieur sous Louis XVI, était né en 1733. Il avait donc soixante-quinze ans, quand il donna, aux Variétés, le *Voyage à Chambord.* Il racontait à son jeune collaborateur qu'il avait été présenté à Crébillon dans les coulisses de la Comédie-Française, quand celui-ci, âgé de plus de quatre-vingts ans, donna sa dernière tragédie... Et Crébillon, né en 1674, avait vingt-cinq ans, lorsque Racine, le vrai, le grand, pas Louis, mourut, en 1699, dans sa petite maison de la rue des Marais. Ainsi donc il n'y a que deux personnes entre Racine et le père Dupin, que deux personnes entre Louise Michel et madame de Maintenon.


Jules Girardet

Que d'anecdotes j'ai su me faire conter par le père Dupin! Elles me reviennent, en ce moment, en foule, à la mémoire. J'étais assis, un soir, à côté de lui, à l'orchestre de l'Opéra-Comique; on jouait le *Tableau parlant.*

— Ah! me dit-il, j'ai vu une bien curieuse représentation du *Tableau parlant.* L'Empereur assistait à la représentation, c'était peu de temps après son retour de Russie. Voilà Colombine qui attaque son air :

Vous étiez ce que vous n'êtes plus,
Vous n'étiez pas ce que vous êtes,
Et vous aviez pour faire des conquêtes,
Et vous aviez ce que vous n'avez plus.
Ils sont passés ces jours de fêtes!
Ils sont passés, ils ne reviendront plus!

Et Colombine répétait cinq ou six fois, avec des vocalises et des fioritures : *Ils sont passés ces jours de fêtes! Ils sont passés, ils ne reviendront plus!...* Dans la salle, un silence de mort. Personne n'osait fixer ouvertement les yeux sur l'Empereur, mais, tout le monde, en dessous, de côté, le regardait. Lui, restait immobile, impassible, ne bougeant pas, paraissant ne rien entendre. Personne n'osait applaudir, et la chanteuse bouleversée, comprenant d'où venait ce grand silence, se mit à trembler de tous ses membres et balbutia plutôt qu'elle ne chanta la dernière reprise de l'air.

Le père Dupin n'avait pas, d'ailleurs, gardé de l'Empereur une bien favorable impression. Comme, un jour, je lui disais :

— Mais vous avez vu Napoléon plus et mieux que nous n'avons vu Louis-Philippe.

— Si j'ai vu Napoléon... Plus de cent fois.

— Il était beau, n'est-ce pas? très beau...!

— Napoléon, beau!... C'était un petit gros qui avait l'air commun.

Il m'a fait souvent, dans les mêmes termes, cette même réponse; c'était évidemment la dernière impression qu'il avait gardée de l'Empereur. Peut-être, du haut de ce même perron des Variétés, attendant l'heure de la répétition d'un de ses deux cents vaudevilles, Dupin avait-il vu passer, sur le boulevard, pendant les Cent-Jours, l'Empereur, épaissi, alourdi, assombri..

Cette dernière impression avait subsisté, emportant, effaçant toutes les autres. D'ailleurs Napoléon n'aimait que le grand art, Talma, la tragédie... Il avait peu de goût pour le vaudeville et les chansons. Dupin, à cause de cela, lui en voulait un peu.

Cependant, après 1830, l'Empereur redevint populaire et fut chanté par le père Dupin. Il y a quelques années, sur les quais, j'avais déniché, dans une case de bouquiniste, un à-propos intitulé *Napoléon à Berlin ou la Redingote grise* (deux titres toujours) représenté aux Variétés, le 15 octobre 1830. Auteurs Dumersan et Dupin. Vers quatre heures, le père Dupin arrive chez Meilhac (il y venait tous les jours).

— J'ai trouvé une pièce de vous, lui dis-je.

— Quelle pièce ?

— *Napoléon à Berlin ou la Redingote grise.*

— *Napoléon à Berlin...* Je n'ai jamais fait cette pièce-là.

— Elle est de vous pourtant.

— Mais non...

— Mais si... Et la pièce a été jouée aux Variétés, en 1830.

Je lui montre alors, sur la couverture de la brochure, son nom faisant suite au nom de Dumersan.

— Ah ! me dit-il, c'est vrai, c'est vrai... Et attendez... Il y a là dedans un couplet qui est de moi. Il était dit par Lhérie et bissé tous les soirs... Je me le rappelle.

Et il se met à nous chanter sur le motif de l'air de Figaro, dans le *Barbier* :

Vive à jamais ce fils de la victoire !
Nous le suivons en chantant à la gloire.
Ah ! le grand homme ! quel général !
Quel général que l' petit caporal !

Il avait oublié le titre de la pièce, mais il se souvenait de ce couplet *qui était de lui.*

Nous l'avions emmené, un jour, dîner au pavillon Henry IV, non sans peine ; c'était aller à la campagne, et il avait, tout d'abord, fait une énergique

résistance. Il vient cependant, et, en arrivant sur la terrasse, s'arrête, regarde le point de vue et nous dit :

— Autrefois, pour venir ici, il fallait traverser une affreuse forêt... Elle était là... tenez... là...

Et il nous montrait les bois, les villas et le champ de courses du Vésinet.

Je le rencontre, un jour, place Clichy, à quatre heures de l'après-midi... C'est un des endroits les plus populeux et les plus animés de Paris.

— C'est ici, me dit Dupin, que j'ai tué mon premier lièvre.

— Ici, votre premier lièvre!...

— Oui, j'avais dix-huit ans, on ouvrait ici la chasse sous l'Empire.

Et celui qui tuait son premier lièvre, place Clichy, en 1805, me chantait, tout à l'heure, un rondeau sous le péristyle des Variétés.

Dimanche, 2 juillet 1871. — On vote, on vote, on vote. Nous avons, pour compléter la députation de Paris, à nommer vingt-deux députés. Je suis allé déposer mon bulletin dans ma section, et j'ai découvert que c'était une très curieuse chose que de regarder voter. Ce n'est pas un spectacle monotone, tant s'en faut. Rien ne ressemble moins à un électeur qu'un autre électeur. C'est une très curieuse succession de types changeants et variés à l'infini. Voulez-vous que nous assistions ensemble à ce petit défilé de nos concitoyens?...

L'électeur sérieux, solennel, convaincu. Il remplit un devoir ; il est digne ; il est austère, il fait de sa plus belle écriture un beau paraphe sur le registre d'émargement et marche vers cette boîte de bois blanc qui va recevoir son bulletin de vote, comme un prêtre vers le tabernacle qui contient le corps de son Dieu. Il remet son bulletin au président avec un geste dramatique et d'un air inspiré. Il a là sa minute de souveraineté. Il en jouit délicieusement. Il se sent roi.

L'électeur qui a le mépris du suffrage universel. On lui a dit : « Il faut voter! il faut voter! C'est un devoir. » Et il est venu, mais ce n'était vraiment pas la peine de se déranger. Il est, lui, un homme intelligent, mais les autres!... Ah! les autres!... Le suffrage universel, quelle folie! Son bulletin

de vote va disparaître et se noyer parmi les bulletins de vote d'un tas de nigauds et de va-nu-pieds. Il fait sur le registre, avec négligence, un affreux petit gribouillis. Il jette sur les membres du bureau un regard ironique. Il sent qu'il sera battu. Il est de la minorité. Il en est fier.

L'électeur mystérieux qui ne veut pas qu'on sache de quelle façon il vote. Il a fait de son bulletin un petit paquet ou un petit rouleau. Il est inquiet, soupçonneux. Il guette de l'œil le président de la section. Il regarde son bulletin tomber dans la boîte, et il examine la boîte. N'y aurait-il pas de double fond ?

L'électeur qui a le courage de son opinion. Réactionnaire ou démocrate, il entre, la tête haute, son bulletin tout ouvert à la main, et laissant voir le nom de son candidat. Le président lui dit : « Pliez votre bulletin. — A quoi bon ? je ne me cache pas, j'ai le courage de mon opinion. — C'est la loi. Pliez votre bulletin... » Il se résigne, il plie son bulletin, et il sort, comme il est entré, promenant autour de lui des regards assurés. Il vous écrase de son audace et de sa résolution.

Voici M. Prudhomme, l'admirable, l'éternel, l'immuable M. Prudhomme. Il a amené sa femme et son petit garçon. Il veut que le petit ait vu voter son père, et, en sortant, il dit à ce jeune moutard : *Ton père vient de déposer son bulletin dans l'urne. — Mais, papa, c'était une boîte. — Cette boîte était une urne, mon enfant.*

Un vieux monsieur infirme vient voter au bras de son domestique et en même temps que son domestique. Il vote le premier ; puis c'est le tour du valet de chambre ; son maître le regarde et se dit : « Antoine m'avait promis de voter comme moi pour le candidat réactionnaire. Il vote peut-être pour le socialiste. » Et je gagerais qu'il en est ainsi. Le domestique vote rarement comme le maître. « Je viens d'aller voter, disait un jour un valet de chambre, *j'ai annulé monsieur.* »

Enfin voici la rencontre de l'électeur riche et de l'électeur pauvre. Le millionnaire descend de son coupé, devant la porte de sa section, au milieu des distributeurs de bulletins, et se heurte au vagabond. Le premier prend le bulletin *bleu ;* le second, le bulletin *rouge.* Ils entrent tous deux. Le

millionnaire regarde les loques du déguenillé : « Quand on pense, se dit-il, que cela vote, que cela vote... comme moi ! » Le déguenillé se dit : « Je te vaux aujourd'hui, et, bientôt, grâce à cette petite boîte de bois blanc, ce sera tous les jours, mon jour ! »

Il a raison, le vagabond, ce jour qui sera *tous les jours* a grande chance de venir, et de venir régulièrement, légalement, de par le suffrage universel. Il y a quelques années, à la campagne, le jour du scrutin pour le renouvellement du Conseil municipal de notre petite commune, j'allais remplir mes devoirs d'électeur, et, devant moi, serpentaient, zigzaguaient, ondulaient sur la route deux autres électeurs, mes égaux et mes frères. C'étaient deux notables buveurs, très gais, d'ailleurs, l'air bon enfant, mais parfaitement gris. Ils allaient, tout comme moi, faire acte de souveraineté.

Au moment où j'allais les dépasser, le plus chancelant de ces deux électeurs disait à son camarade :

— Eh bien, de quoi ! un conseiller municipal... V'là t'y pas une affaire !... Et quand même ça serait un député... les députés ! Nous sommes plus que les députés, vois-tu, puisque c'est nous qui les nommons et que ça n'est pas eux qui nous nomment .. N'y a qu' la nation qui compte, et la nation, c'est nous !

— Ça, c'est bien vrai, dit le second ivrogne, la nation, c'est nous !

Ils entrèrent dans la salle du vote et déposèrent leur bulletin... Ils avaient raison, parfaitement raison. Vous m'accorderez bien qu'il y a, tous les dimanches — on vote le dimanche — cent mille ivrognes répartis dans tous les cabarets de France. Eh bien ! le jour du vote ces cent mille ivrognes comptent pour cent mille, et MM. Victor Hugo, Thiers, de Mac-Mahon, Meissonier, Pasteur, Berthelot, Émile Augier, Alexandre Dumas, Taine et Renan comptent pour dix. Voilà ce que c'est que le suffrage universel !

Lundi, 3 juillet. — Avant-hier, samedi, le comte de Paris, qui sera peut-être, un jour, roi de France, a dîné à Versailles, chez celui qui est, pour le moment, roi de France, monsieur Thiers. Oui, notre maître, celui qui peut faire de nous à peu près ce qu'il lui plaira, celui qui peut, à sa fantaisie,

nous conduire à la république ou nous ramener à la monarchie, c'est ce petit bourgeois, spirituel et éloquent, qui vient de reprendre Paris à la Commune et de refaire l'unité nationale.

J'ai gardé très net le souvenir de la séance du Corps législatif, où M. Thiers fit sa rentrée au Palais-Bourbon. C'était le 6 novembre 1863, le jour de l'ouverture de la session. M. de Morny présidait la Chambre. M. Thiers alla se placer à gauche, dans les bancs supérieurs, au-dessous de M. Jules Simon, à côté de M. Lanjuinais. Tous les regards étaient braqués sur lui, et aussi sur M. Berryer, l'autre grand *rentrant* de ce jour-là. M. Thiers était très gai, très remuant, très alerte. Il retrouvait là un certain nombre d'anciens collègues de la Constituante et de la Législative; on l'entourait avec force salutations et poignées de mains. J'étais alors secrétaire rédacteur du Corps législatif. Installé à une petite table, au-dessous de la tribune, entre mes amis Maurel-Duperré et Anatole Claveau, j'écrivais les comptes rendus de la Chambre. J'avais près de moi, assis sur un petit tabouret, le doyen des huissiers de la Chambre, la chaîne d'argent au cou et l'épée au côté. Je faisais très volontiers la causette avec lui. Il avait vu bien des choses, et, ce jour-là, il me dit :

— Regardez M. Thiers. A-t-il l'air content! On dirait un poisson qui rentre dans l'eau. J'étais déjà huissier à la Chambre, quand il a été nommé député, après 1830. Il m'a reconnu tout à l'heure, il m'a dit : « Tiens, vous êtes encore ici! » Ça avait l'air de l'étonner. Pourquoi n'y serais-je pas, puisqu'il y est?

M. de Morny, dans son discours d'ouverture, fit, avec beaucoup de bonne grâce et de courtoisie, allusion à la rentrée politique de grandes notabilités parlementaires, déclara qu'il se réjouissait de retrouver d'anciens collègues et qu'il ne doutait pas de la loyauté de leurs intentions, etc., etc.

M. de Morny, le lendemain, alla aux Tuileries voir l'Empereur. Celui-ci lui fit compliment de son discours.

— Cependant, ajouta-t-il, il y a une phrase un peu vive sur l'élection de M. Thiers. Vous avez dit : *Pour ma part, je me suis réjoui.* C'est beaucoup : réjoui; c'est beaucoup.

M. de Morny répondit qu'il s'agissait de collègues avec lesquels il avait eu autrefois d'excellentes relations, etc., etc.

— Allons, allons, répliqua l'Empereur très gaiement, il faut que j'en prenne mon parti, je suis entouré d'ennemis. Vous êtes orléaniste, décidément vous êtes orléaniste.

M. Thiers et M. de Morny étaient, en effet, très liés avant le coup d'État; mais ces bons rapports furent brusquement interrompus, le 2 décembre. M. Thiers fut un des premiers députés arrêtés par les ordres de M. de Morny. Aussi, depuis cette époque, la brouille avait-elle été complète; on ne se saluait même pas. Mais, quand M. Thiers fut élu député et dut rentrer dans cette Chambre présidée par M. de Morny, un raccommodement parut nécessaire de part et d'autre.

Le vendredi 7 novembre 1863 — le lendemain de l'ouverture de la session — M. Thiers vint, *par hasard,* à une heure et demie, voir les tableaux de la galerie de M. de Morny. Cinq minutes après, le président du Corps législatif passa par là également *par hasard.* On se rencontra devant le fameux portrait de Rembrandt, on se donna des poignées de mains, il y eut un petit bout de conversation, Rembrandt en fit tous les frais, et tout fut dit.

M. Thiers *reparla,* pour la première fois, le 12 novembre 1863. Il soutint, contre l'élection d'un candidat officiel, M. Noubel, la protestation de son ami M. Baze, le farouche questeur.

La curiosité était très grande; le désappointement ne fut pas moins grand. M. Thiers fit tout simplement un petit discours d'affaires très sobre et très bref. Il ne parla pas plus d'une dizaine de minutes. Il commençait à peine, il avait déjà fini; on aurait dit qu'il avait voulu essayer sa voix, reprendre le diapason de la salle.

Mais si ce premier discours eut peu d'effet et de retentissement, M. Thiers, ce jour-là, se rattrapa par un mot charmant. L'Empereur venait d'être repris de cette rage de congrès, qui le tourmenta toute sa vie. Dans le discours d'ouverture, il avait parlé de la nécessité d'un congrès appelé à mettre fin au malaise de l'Europe, et comme, après la séance, on parlait de ce projet, dans la salle des conférences :

— J'ai vu quelquefois des consultations de médecins, dit M. Thiers, mais des consultations de malades, jamais!

La véritable rentrée parlementaire de M. Thiers eut lieu, le 11 janvier 1864, dans la discussion de l'adresse. Je vois encore monter à la tribune ce petit bonhomme si souvent crayonné par mon ami Cham. De ce petit corps, j'entends sortir une petite voix grêle et pointue, la plus sèche et la plus désagréable des voix; sur la figure d'un certain nombre de députés qui n'avaient jamais entendu M. Thiers, on lisait clairement cette pensée : « Quoi, c'est cela, M. Thiers, ce n'est que cela! mais M. Rouher n'en fera qu'une bouchée. » Deux ou trois membres de la droite crièrent : *Plus haut! Plus haut!*

— Soyez tranquilles, répondit M. Thiers, vous m'entendrez tout à l'heure.

Et le fait est que, tout d'un coup, on l'entendit. Elle se mit à parler haut et clair, cette petite voix. Elle prit de l'accent, du corps, de l'autorité. Un silence admirable s'établit, un silence tel que je n'en ai jamais *entendu,* car le silence s'entend très bien. Je dirai même que la valeur et la puissance d'un orateur peuvent se mesurer au silence qu'il impose à une assemblée.

Ce même vieil huissier, dont je parlais tout à l'heure, était grand admirateur de M. Thiers. Les huissiers sont chargés, à la Chambre, d'assurer le silence. Dès qu'un murmure s'élève, menaçant de couvrir la voix de l'orateur, les deux huissiers, assis à droite et à gauche de la tribune, jettent trois ou quatre : *Silence! Silence!* Or, un jour, ce vieil huissier disait, en voyant M. Thiers monter à la tribune :

— Ah! c'est M. Thiers; il n'y a plus rien à faire pour nous. On ne bronche pas quand M. Thiers est à la tribune. Les mouches n'osent pas voler pendant les discours de M. Thiers.

Il fut merveilleux, ce jour-là, M. Thiers, et, à partir de ce jour, jusqu'à la chute de l'Empire, la petite voix continua de se faire entendre, de plus en plus haute, et de plus en plus éloquente. Peines et paroles perdues; l'Empereur se bouchait les oreilles et courait aux abîmes, malgré les dures leçons du Mexique et de Sadowa.

Jusqu'au mois de mai 1870, M. Thiers n'eut pas une minute de lassitude

ni de défaillance. Mais il se sentit pris de découragement après le plébiscite. C'est à cette époque que j'ai eu l'honneur d'assister un jour à une conversation de M. Thiers. J'emploie à dessein cette expression *assister;* on prenait généralement peu de part à un entretien avec M. Thiers. Les conversations étaient généralement des monologues. On n'avait, d'ailleurs, aucune envie de les interrompre, ces monologues; ils étaient délicieux.

M. Thiers, ce jour-là, parlait de sa lassitude. Il sentait ses efforts inutiles, impuissants. Il se déclarait profondément dégoûté de la politique. Tout d'un coup, un très ancien souvenir lui revint en mémoire, et le petit récit qu'il nous fit me parut si curieux que, le soir même, très exactement, je pris en note les paroles de M. Thiers. Je n'ai plus qu'à les recopier aujourd'hui :

— Ah! nous disait-il, comme il avait raison, M. de X***, en 1832. J'étais ministre pour la première fois. J'arrive; je m'installe. Je trouve là, parmi les employés supérieurs, un vieux chef de division, ce M. de X***, homme de beaucoup de mérite et de beaucoup d'esprit, rompu aux affaires, excellent collaborateur, mais revenu de toute ambition; expédiant légèrement sa besogne, puis allant à l'Opéra; lisant les romans libres du XVIIIe siècle, et courant les petites filles. C'était la grande affaire de sa vie. Il eut tout de suite son franc parler avec moi, et se mit à me faire de la morale. « Je vous admire, me disait-il, d'avoir le courage et la folie de vous mêler des affaires de votre pays et de vous échauffer pour toutes ces balivernes : progrès, bien public, grandeur de la France, etc., etc. Ne perdez donc pas votre temps, vous qui êtes jeune, vous qui avez de l'esprit et du talent. Occupez-vous d'histoire, de littérature, de théâtre; mais pas de politique. Ce pays-ci est abominable. Il n'y a rien, rien, rien à faire pour lui. Tenez, moi, j'étais petit employé de comptabilité à la maison du Roi avant 1789. Voici la Révolution. Je me laisse bêtement gagner par les idées et les passions du temps. Je suis de ceux qui ont couru sur la route de Varennes et qui ont ramené Louis XVI à Paris. Puis, ensuite, comme on disait partout : Il n'y aura de vraie République que quand on aura coupé la tête au Roi, j'ai dit avec tout le monde : Il faut couper la tête au Roi. Et on

la lui a coupée. Oui, j'ai été témoin de ces choses et je les ai approuvées, et ensuite j'ai vu la France se livrer à un soldat d'aventure qui l'a menée à l'abattoir. Voilà comment on a remplacé cette vieille maison de France. Croyez-moi, monsieur Thiers, ne faites pas de politique. »

M. Thiers se garda bien de suivre ce conseil. Il était fait pour la politique et fait pour la tribune. Je l'ai souvent entendu; il n'y eut jamais de plus grand artiste en parole. Il avait toutes les qualités maîtresses de l'orateur : l'ordre, la clarté, la vie, le mouvement. Pas ombre d'emphase ni de déclamation. Était-ce un discours? Était-ce une causerie? Je ne sais trop, mais je sais bien que c'était admirable. Quel naturel! Quelle simplicité! Quelle souplesse! Quelle facilité! Et que d'effets obtenus sans jamais avoir l'air de chercher un effet!

C'était le comble de la simplicité, mais en même temps le comble de l'art sans qu'il y parût, et précisément parce qu'il n'y paraissait pas. Le talent de M. Thiers a, d'ailleurs, été défini merveilleusement par M. Thiers lui-même dans une lettre qu'il écrivait à Sainte-Beuve :

« Il y a entre ces messieurs les écrivains à effet et moi, écrivait M. Thiers, un malentendu irréparable. Je ne crois dans les arts qu'à ce qui est simple, et je tiens que tout effet cherché est un effet manqué. Je regarde à l'histoire des littératures et j'y vois que les chercheurs d'effet ont eu la durée, non pas d'une génération, mais d'une mode; et vraiment, ce n'est pas la peine de se tourmenter pour une telle immortalité. C'est une immense impertinence que de prétendre occuper si longtemps les autres de soi, c'est-à-dire de son style. Il n'y a que les choses humaines exposées dans leur vérité, c'est-à-dire avec leur grandeur, leur variété, leur inépuisable fécondité, qui aient le droit de retenir le lecteur et qui le retiennent en effet. J'ai vécu dans les assemblées et j'ai été frappé d'une chose : c'est que, dès qu'un orateur faisait ce qu'on appelle *une phrase,* l'auditoire souriait avec un inexprimable dédain et cessait d'écouter. Ne pas se proposer la forme simple, c'est n'en comprendre ni la beauté ni la grandeur. »

Et le grand avantage de la forme simple, c'est que lorsque l'on parle ou que lorsqu'on écrit, on parle et on écrit pour tout le monde. On l'a



dit : *il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, c'est tout le monde.* Eh bien ! il ne faut ni haïr ni mépriser ce quelqu'un-là.

Un jour, je m'en souviens, je reçus une invitation à une petite soirée littéraire. L'invitation se terminait par ce post-scriptum : *On mangera du bourgeois*. Je suis resté chez moi. Cette orgie ne me tentait pas.

Il ne faut pas écrire seulement pour les raffinés, les blasés et les délicats. Il faut écrire pour ce monsieur qui passe là, sur le trottoir, le nez dans son journal et son parapluie sous le bras. Il faut écrire pour cette grosse dame essoufflée, que je vois, de mes fenêtres, monter péniblement dans l'omnibus de l'Odéon. Il faut courageusement écrire pour les bourgeois, quand ce ne serait que pour tâcher de les dégrossir, de les *débourgeoiser*. Et, si je l'osais, je dirais qu'il faut écrire même pour les imbéciles.

Un soir, en 1869, au Gymnase, un acte venait de finir et on rappelait à grands cris cette admirable Desclée. Elle reparut. Tempête d'applaudissements. Le rideau baissé, on entoure Desclée, on la félicite.

— Quel succès ! Quel effet !

— Non, dit-elle.

— Comment cela ?

— Il y a là, au premier rang de l'orchestre, deux imbéciles qui n'ont pas bronché depuis le commencement de la soirée et qui tout à l'heure n'ont pas applaudi.

— Si ce sont des imbéciles, que vous importe ?

— Ah ! mais c'est qu'il faut faire de l'effet sur les imbéciles. Que deviendrait-on sans cela ? Il y en a tant !

Et Desclée, ravie, sortait de scène, à l'acte suivant, en battant des mains et en s'écriant :

— Mes deux imbéciles ont ri ! Mes deux imbéciles ont applaudi !

Chose singulière, ce mot dit par mademoiselle Desclée m'avait été dit, quelques années auparavant, par qui ? par M. Thiers. Un jour... ou plutôt une nuit... il était deux ou trois heures du matin... M. Thiers, assis entre deux lampes, devant la grande table verte de la salle des conférences du Corps législatif, corrigeait les épreuves d'un admirable discours qu'il

avait prononcé dans la journée sur les affaires du Mexique. Il corrigeait beaucoup, M. Thiers, il corrigeait trop, il avait la fâcheuse habitude de récrire ses discours et de remplacer par de grandes et longues phrases les petites phrases, heurtées et incorrectes, qui avaient été saisies au vol, toutes chaudes et toutes vibrantes, par les sténographes. *Cela n'est pas français,* disait M. Thiers... soit, mais c'était vivant... Et, après que M. Thiers avait revu et remanié ses épreuves, c'était bien moins vivant et ce n'était pas toujours *plus français.*

Cette nuit-là, je m'approchai respectueusement de M. Thiers... Nous avions grand'peur de lui... Il était d'une extrême vivacité et regimbait à la moindre observation. Je me permis de lui faire observer que, dans la revision des épreuves, il avait écrit deux phrases qui, l'une à la suite de l'autre, en des termes presque identiques, disaient exactement la même chose :

— Je le sais bien, répondit M. Thiers de sa petite voix aigrelette, je le sais bien, et c'est exprès, entendez-vous, c'est exprès... La première fois, c'est pour les gens intelligents, pour ceux qui saisissent tout de suite... Mais il faut parler à tout le monde, il faut se faire comprendre de tout le monde... Et la seconde fois, c'est pour les imbéciles, c'est pour la majorité en dehors de la Chambre.

Et comme je m'en allais, piteusement, après mon échec, j'entendis M. Thiers qui mâchonnait entre ses lèvres :

— Et même en dedans.

Vendredi, 7 juillet. — J'ai mis la main sur trois volumes de Rœderer qui doivent être d'une extrême rareté, car ils n'ont été tirés qu'à cinquante exemplaires. Ces trois volumes sont le recueil des articles publiés par Rœderer dans le *Journal de Paris.* La plupart de ces articles sont des merveilles d'esprit et de bon sens, mais la perle de cette collection est une petite dissertation de cent cinquante lignes intitulée : *Des sots dans les républiques,* et publié en l'an IV.

Rœderer commence par définir le sot :

« C'est, dit-il, une bête à prétentions. Je ne sais qui disait d'un sot :

« Il n'a pas assez d'esprit pour n'être qu'une bête, c'est-à-dire pour ne pas « ajouter un ridicule à un malheur. On a beaucoup parlé du danger de la « corruption des mœurs dans une république, point encore du danger de la « sottise. »

On était alors en république, et Rœderer était républicain. Il a été ensuite impérialiste sous l'Empire et monarchiste sous la Monarchie, imitant en cela les neuf dixièmes des Français, qui ont été, sont et seront toujours partisans du gouvernement établi. La France est, par excellence, un pays conservateur, et je n'ai jamais rien compris à cette accusation qui nous est sans cesse jetée au visage d'être un peuple ingouvernable. Rien de plus injuste. L'histoire est là pour démontrer clairement que, depuis un siècle, nos gouvernements n'ont jamais été renversés que par eux-mêmes.

Donc, Rœderer, alors républicain, explique comment les républiques peuvent ne pas s'inquiéter des petits sots royalistes. Ils ne sont pas bien dangereux. *Leur destinée,* dit-il, *est de passer, avec le temps, de la fonction de jeunes sots à la dignité de vieux sots.* Mais le sot républicain, voilà le vrai péril. *Si, par hasard, il attrape un emploi, malheur au pays! Le sot qui se sent du pouvoir croit se sentir un surcroît de mérite, et rien de plus dangereux qu'un sot en autorité. Il peut y avoir de bonnes bêtes, il n'y a point de bons sots.*

A ces très justes remarques de Rœderer, j'ajouterai que les sots ont leur place marquée dans la monarchie. Ils ne l'ont pas dans la république, et c'est un grand malheur. Les rois ont des chambellans, des écuyers, des grands veneurs, des préfets du palais, places qui ne demandent que de la tenue, places toutes faites pour contenter les sots de la monarchie. Ils peuvent s'y étaler sans péril pour l'État. Mais la république n'ayant ni chambellans, ni écuyers, est obligée de donner à ses sots de vraies places, des places effectives, des places sérieuses. Et voilà comment les sots sont peut-être plus dangereux sous la république que sous la monarchie.

Jeudi, 13 juillet. — Hier soir, réouverture de l'Opéra. On jouait la *Muette.*

Salle comble, mais sans le moindre éclat. Une seule femme décolletée, une seule! Dans une première loge de face, les membres de l'ambassade chinoise, de cette ambassade qui, arrivée en France en septembre 1870, a passé dix mois à courir après le gouvernement français, de Paris à Tours, de Tours à Bordeaux, de Bordeaux à Versailles. Ils viennent enfin de trouver en M. Thiers, un chef de gouvernement qui peut les écouter et leur répondre.

Sur le théâtre, plus d'huissiers à chaîne d'argent, plus de grands laquais galonnés à la livrée impériale, et cela, au grand désespoir de la mère de la jolie mademoiselle X... Elle va partout se lamentant et répétant :

— Un Opéra sans un souverain, sans une cour... c'est impossible. Il n'y aura plus d'Opéra!

Si l'on faisait voter les mères de danseuses sur la question de la forme du gouvernement, je crois bien qu'elles se prononceraient à l'unanimité pour la monarchie.

Cette mère de la jolie mademoiselle X... a d'ailleurs toujours eu une extrême tendresse pour les souverains.

Un de mes amis, il y a cinq ou six ans, avait l'honneur d'être reçu avec quelque bienveillance, et par la mère, et par la fille. Il arrive un jour, vers quatre heures, il sonne. La mère, elle-même, vient lui ouvrir — c'étaient des gens simples — et en apercevant mon ami :

— Ah! mon cher monsieur, s'écria-t-elle, nous ne pouvons pas vous recevoir aujourd'hui. Si vous saviez! Si vous saviez!

Et, avec une joie débordante, écarlate de bonheur et d'orgueil, elle ajouta :

— Nous avons un roi! nous avons un roi!

Et, par là-dessus, elle envoya la porte au nez de mon ami. Ce roi, peu de temps après, était chassé de ses États par la révolution. Ce fut la revanche de mon ami.

Entre le troisième et le quatrième acte de la *Muette*, l'orchestre a exécuté un fragment de *Manon Lescaut.* La toile s'est levée; tous les artistes de l'Opéra, entourant le buste d'Auber, ont chanté la prière de la

Muette; puis ils ont déposé des palmes et des couronnes au pied du buste.

Cher et aimable Auber, je causais avec lui, là, dans les coulisses, à l'une des dernières représentations données à l'Opéra sous l'Empire. On jouait également la *Muette,* ce soir-là, mais la *Muette* accompagnée de la première représentation de la *Marseillaise,* chantée par madame Marie Sasse avec le plus grand éclat et le plus grand effet : ce fut dans la salle un immense accès d'enthousiasme, et certains spectateurs étaient fort curieux à examiner et à étudier.

Sur le théâtre, dans la petite loge de M. Perrin, se trouvait M. Maurice Richard, ministre des Beaux-Arts. Il était radieux, triomphant. C'était lui qui avait invité la direction de l'Opéra à faire chanter la *Marseillaise,* la *Marseillaise* qui, après avoir été considérée pendant dix-huit ans comme un chant séditieux, redevenait le chant national. « La *Marseillaise* n'est plus à l'émeute, se disait M. Maurice Richard, elle est à nous, à nous gouvernement, et elle va nous conduire à la victoire, n'en doutez pas... »

Dans une baignoire du rez-de-chaussée, M. de Persigny... Il regardait attentivement la salle. Au milieu de ses idées parfois chimériques, il a beaucoup d'esprit et même de bon sens, M. de Persigny, et il sait l'histoire de ces quarante dernières années. Voici, je crois bien, ce qui était dans la cervelle de M. de Persigny, pendant que beaucoup de spectateurs répétaient le refrain de la *Marseillaise :*

— Oui, grand effet, grande émotion, grande joie, trop grande joie peut-être. Très patriotique cet air-là, mais pas très dynastique.

Dans la petite loge grillée sur le théâtre, M. le chambellan de Laferrière; il se disait : « J'aurais dû amener l'Empereur. On crierait : *Vive l'Empereur!* au lieu de crier : *Vive la France!* » A côté de M. de Laferrière, notre ministre des affaires étrangères, M. le duc de Gramont. Fort galant homme, paraît-il, mais qui a eu le tort de se mettre en tête d'avoir du génie. Cela n'était pas dans sa destinée. Il a voulu être le Bismarck français, et nous savons ce qui en est résulté. Le duc de Gramont est un de ces

hommes qui, du matin au soir, se disent : *Soyons monsieur de Talleyrand.* A l'un de mes amis, reçu par lui, en 1870, en audience de congé, il débitait gravement cette phrase extraordinaire : « *Un diplomate doit toujours écouter en silence, et, quand son interlocuteur a fini de parler, il doit répondre : Je le savais.* »

Mon ami crut n'avoir pas bien entendu et se fit répéter la phrase. Le duc de Gramont est beau, un peu trop beau. Raide, froid, digne. Il s'appliquait évidemment, pendant que madame Sasse chantait la *Marseillaise*, à être plus impénétrable et plus impassible que jamais. Il se disait : « *On ne doit rien lire sur mon visage* », et l'on n'y lisait rien, absolument rien.

M. Émile de Girardin montrait, en revanche, une véritable exaltation. Il criait, se démenait, chantait le refrain de la *Marseillaise.* C'est lui qui, le premier, s'est écrié : « *Debout! Tout le monde debout!* » Et tout le monde s'est levé. Le mouvement a été très simple et très beau. M. de Girardin avait découvert un Saint-Cyrien dans la salle, était allé le chercher et l'avait installé au premier rang, dans sa loge.

A côté de l'avant-scène de l'Empereur, dans la loge de service, la toute jeune, et si belle, et si charmante duchesse de Mouchy, pâle, émue, sérieuse, étonnée... Il est bien probable qu'elle n'avait jamais entendu la *Marseillaise.* Une autre duchesse de Mouchy, qui, mourant à côté de son mari, fut admirable de courage, avait dû l'entendre, en 1794, le jour de son exécution, sur la place de la Révolution.

Mais, sur le théâtre, la scène était absolument extraordinaire. Tout le petit peuple des coulisses était bouleversé d'émotion et de joie... Machinistes en cottes de travail, choristes en pêcheurs napolitains, danseuses vêtues de soie et de satin, pompiers en uniforme, tout cela chantait, applaudissait, criait, pleurait. Il a fallu, après la chute du rideau, arracher madame Sasse des mains de cent personnes qui, voulant l'embrasser, l'écrasaient, l'étouffaient... Elle est sortie de là blanche comme un linge, à demi morte.

Nous formions, pendant ce temps, sur la scène, un petit groupe autour de M. Auber, et tout d'un coup il nous dit :

— Ah ! que de fois je l'ai entendue, la *Marseillaise,* depuis 1792.

— Depuis 1792 !

Ce fut une protestation générale.

— Oui, répéta M. Auber, depuis 1792... et j'ai des souvenirs plus anciens. Je me rappelle parfaitement avoir vu, en 1789, les gardes françaises tirer sur le régiment Royal-Allemand. J'avais sept ans... Je vois encore très distinctement le prince de Lambesc à cheval, à la tête de Royal-Allemand. J'étais sur le boulevard, à une fenêtre, à peu près où se trouve maintenant le café Tortoni. Pendant la Terreur, mon père est allé se cacher à Creil... Puis, le Directoire est venu... Ah ! que l'on s'amusait pendant le Directoire !... La *Marseillaise !*... Que de souvenirs ! Gossec avait fait un arrangement de la *Marseillaise*... Au dernier couplet : *Amour sacré de la patrie*... tout le monde sur le théâtre se mettait à genoux... puis, avant le cri : *Aux armes !* il y avait un moment de silence, pendant que les tambours battaient la charge et que la grosse caisse imitait le canon dans la coulisse... Tout à coup, une très belle personne se présentait, agitant un drapeau tricolore... C'était la *Liberté!* Tout le monde se relevait. On jetait ce cri : *Aux armes, citoyens !* C'était très beau, très beau ! Un jour, à l'occasion de je ne sais quelle victoire, on fit chanter la *Marseillaise,* aux Tuileries, en plein air, dans le jardin ; sur le bord de l'eau, on avait mis une centaine de tambours et quatre pièces de canon... Le public n'en savait rien... Au dernier couplet, ce fut un éclat formidable de roulements de tambours et de vrais coups de canon... Il y eut une panique universelle... On se sauva de tous les côtés; on croyait à une révolution dans Paris.

M. Auber parlait, et nous étions là silencieux, attendris, écoutant ce *jeune homme* qui nous racontait ce qu'il avait vu et entendu, il y a environ quatre-vingts ans.

Bissé avec transport, le duo du second acte de la *Muette* avait mis le feu à la salle.

L'un de nous dit à M. Auber :

— Votre duo a fait, ce soir, un effet extraordinaire.

— Oui, répondit-il, mais une bonne victoire sur le Rhin vaudrait mieux que tous ces cris et tous ces applaudissements dans une salle de spectacle. Puis, voyez-vous, je n'aime pas que le duo de la *Muette* fasse tant d'effet, et je n'aime pas non plus qu'on chante la *Marseillaise.* Je suis de l'avis de Rouget de l'Isle. Un soir, en 1815, il arrive chez un de ses amis, très agité, très effrayé. Il se laisse tomber sur un fauteuil : « Ah! ça va bien mal, dit-il. — Pourquoi cela? — Je viens d'entendre chanter la *Marseillaise!* » ... Oui, ça allait mal... c'était l'invasion... je l'ai vue. J'ai peur de la revoir... Les révolutions, j'y suis fait, une de plus, une de moins, quand on en a tant vu!... Mais l'invasion... l'étranger en France... à Paris!... Je me souviens de 1814... de 1815. Sommes-nous bien prêts pour cette guerre?



Ce fut le dernier mot de M. Auber. Que d'esprit il avait, et surtout, comme il savait donner de la valeur, du relief et de l'effet à la phrase en apparence la plus insignifiante! Que de grâce, de finesse, de discrétion dans cet esprit! Quel délicieux sourire éclairait cet aimable visage, resté jeune et charmant jusqu'au dernier jour!

Un soir, nous sortions ensemble du Théâtre-Français, on venait de jouer une comédie en plusieurs actes et en vers, qui avait obtenu un très sérieux succès d'ennui...

Il y a des succès d'ennui et qui ne sont pas sans être fort honorables pour l'auteur. Sainte-Beuve a dit un jour ce mot admirable : *L'ennui a son prestige.*

— Vous êtes-vous amusé? me demanda M. Auber.

— Mais pas trop... et vous?

— Moi, je n'ai pas passé une soirée trop désagréable...

— Cependant, deux ou trois fois, je vous ai regardé, et il m'a bien semblé...

— Je sommeillais, n'est-ce pas? Je sommeillais... et c'est par là que j'ai eu le bonheur de n'entendre que la moitié de la pièce, le premier

hémistiche de chaque vers m'endormait et je n'ai pas entendu un seul second hémistiche.

Un autre soir, à l'Opéra, au foyer de la danse, on parlait des femmes et de l'amour.

— Moi, dit un jeune peintre célèbre par son aplomb, je ne connais pas de femme *impossible*. Je — n'en — connais — pas!

Et cela était scandé avec la dernière énergie.

— Vraiment, demanda M. Auber, vous n'en connaissez pas?

— Tenez, continue le jeune peintre, il y a huit jours, j'aperçois dans une baignoire des Variétés une femme délicieuse, et du monde; du meilleur monde. Je ne lui avais jamais adressé la parole. Je passe toute la soirée à la regarder d'une certaine manière... Ah! évidemment d'une certaine manière... tout est là. Le lendemain, je trouve moyen de me faire présenter, et, avant-hier, pas plus tard qu'avant-hier, elle montait mon escalier, émue, voilée, tremblante.

— Était-ce bien la même? demanda doucement, tout doucement, M. Auber.

Comme il était charmant quand il racontait ses querelles avec sa vieille gouvernante! Elle avait plus de quatre-vingts ans et se plaignait d'être obligée de travailler à son âge.

— Quatre-vingts ans, lui dit un jour M. Auber, quatre-vingts ans, la belle affaire! Moi aussi j'ai plus de quatre-vingts ans, et cependant, vous le voyez, je travaille.

— Ah! monsieur, répondit-elle, quelle différence! vous travaillez assis, vous!

Auber lisait peu. Je crois même qu'il ne lisait pas du tout. Un de ses amis arrive, un matin, chez lui, et le trouve au travail.

— Je me suis mis à la besogne, lui dit Auber, j'écris le premier acte de mon nouvel opéra-comique.

— De qui le poème?

— De Scribe.

— Quel titre? Quel sujet?

— *Manon Lescaut.*

— *Manon Lescaut !* Ah ! l'incomparable chef-d'œuvre !

— Le roman, vous parlez du roman ?

— Oui.

— Mon Dieu ! Je ne l'ai pas lu.

— Vous faites un opéra sur *Manon Lescaut* et vous n'avez pas lu le roman !

— Ma foi non... je ne l'ai pas... J'ai cherché dans ma bibliothèque. J'ai bien peu de livres... Je n'ai pas *Manon Lescaut*.

— Mais demandez le volume à Scribe.

— Scribe ! Je ne suis pas bien sûr qu'il l'ait lu. Il a dû le parcourir pour voir en gros la situation; Scribe ne perd jamais son temps.

Auber avait pour Mozart une admiration passionnée. On parlait, un jour, devant lui des maîtres d'autrefois ; le nom de Beethoven fut prononcé.

— Oh ! dit Auber, c'est le plus grand de tous.

— Et Mozart ?

— Mozart, répondit Auber, Mozart, c'est le seul.

Auber parlait volontiers du passé.

— Ah ! le Directoire, disait-il souvent, les fêtes du Directoire... On sortait de ce cauchemar de la Terreur. C'était comme une rage de plaisir et de gaieté... Je me résignerais bien à une seconde Terreur, si je pouvais avoir encore dix-huit ans sous un second Directoire... Mais voilà la difficulté... Je reverrai peut-être la Terreur... Je ne reverrai pas mes dix-huit ans !

Et il a revu quelque chose qui ressemblait bien à la Terreur, mais il avait quatre-vingt-neuf ans, et il était au bout d'une longue vie toute pleine de travail et de gloire.

Voici comment j'ai appris la mort d'Auber. J'étais à Londres, le 12 mai, assis dans le jardin de l'Exposition internationale. La musique du régiment des guides de Belgique jouait l'ouverture de *Fra Diavolo*. J'ouvre le *Standard* et j'y trouve cette dépêche télégraphique :

« Le *Vengeur* promet pour demain la chute de la colonne Vendôme. La mort d'Auber est attendue aujourd'hui. »

Les guides belges continuaient à jouer l'ouverture de *Fra Diavolo*. Pauvre Auber! Il avait bravement supporté les tristesses du premier siège. Tant qu'il avait eu *son* bois de Boulogne, il était allé, tous les jours, faire le tour du lac. Mais le bois était devenu un parc à bestiaux, et Auber avait dû s'arrêter à la grille d'entrée. Puis on avait construit les redoutes de la place de l'Arc de Triomphe. Le petit coupé d'Auber ne dépassa plus les Champs-Élysées.

Enfin, la Commune avait élevé les barricades de la place Vendôme et de la place de la Concorde. La voiture d'Auber dut s'arrêter à la Madeleine. Tout le monde se sauvait. Auber resta. Que de fois nous l'avions entendu dire :

— Comment! vous pouvez quitter Paris, vivre et respirer ailleurs qu'à Paris... Moi, je ne pourrais pas...

En effet, il n'a pas pu. Il a fini par s'enfermer, ne voulant plus voir Paris tel qu'il était.

Et il est mort, mais il est mort à Paris.

Samedi, 15 juillet 1871. — Obsèques d'Auber, à la Trinité. De toutes les églises de Paris, c'est assurément celle qui ressemble le plus à un théâtre. Un monde fou; beaucoup de femmes et de très jolies femmes; tout le corps de ballet de l'Opéra, toutes les élèves du Conservatoire. L'orchestre et les chœurs ont été incomparables. Des tribunes de l'église on entendait ce merveilleux concert sans rien voir de la cérémonie, ni l'autel, ni les prêtres, ni le catafalque; on avait besoin de faire de temps en temps un petit effort pour se rappeler qu'on était dans une église et non dans un théâtre.

En sortant, dans la foule, je me suis trouvé derrière un des employés de l'église; il causait avec une vieille dame et lui disait :

— Nous sommes surchargés. Tout a repris en même temps : les mariages, les baptêmes, les enterrements. Ça se comprend, on n'avait pas d'idées de mariage pendant la guerre et la Commune. Quant à mourir, dame, il fallait bien y passer, comme à l'ordinaire, mais pas une personne comme il faut ne voulait se laisser enterrer sous la Commune... Alors on se faisait déposer

dans les caveaux... Celui qu'on emporte là, nous l'avions depuis plus de deux mois et il nous reste encore bien de l'arriéré.

Lundi, 31 juillet. — A Londres, depuis ce matin. En arrivant à Folkestone, j'avais échangé un billet de cent francs contre de la monnaie anglaise. Il me restait encore environ deux cents francs de monnaie française, et, pour ne pas m'embrouiller, j'avais mis, dans la poche gauche de mon gilet, l'argent anglais, et, dans la poche droite, l'argent français.



Le soir, rentré à l'hôtel, je tire de mes deux poches mes deux poignées de monnaie. J'en fais deux petits tas sur la cheminée, puis je commence à les regarder avec attention, ces deux petits tas, et je découvre qu'ils m'offrent un spectacle fort intéressant et fort instructif.

Je range d'abord toutes mes pièces anglaises du côté face et par ordre de date : 1837, 1841, 1843, 1851, 1857, 1863, 1868, 1870, et sur toutes ces pièces je vois la même légende : *Victoria dei gratia,* encadrant le même profil de jeune fille... Victoria... Victoria... Partout et toujours Victoria... Victoria...

Même classement chronologique pour le petit tas de monnaie française et je vois défiler sous mes yeux : Bonaparte, premier consul ; Napoléon, empereur ; Louis XVIII, roi de France ; Charles X, roi de France ; Louis-Philippe Ier, roi des Français ; une fort belle, beaucoup trop belle personne représentant notre seconde République ; Napoléon III, empereur, sans couronne de lauriers, et un autre Napoléon III, empereur, avec couronne de lauriers. Là, je m'arrête, notre troisième République n'ayant pas encore eu le temps de frapper monnaie.



Et jamais je n'ai mieux compris pourquoi nous venions de perdre l'Alsace et la Lorraine.

Mardi, 1er août. — Je suis déjà venu dix fois à Londres, et il est un plaisir dont jamais je ne me lasse. Je cherche les quartiers les plus populeux de cette immense ville, et, seul, à pied, au hasard, je me lance à travers le dédale de ce millier de rues. Au bout de cinq minutes, je suis perdu, complètement perdu, et je vais devant moi, jusqu'à com-

plète lassitude, sans cesse intéressé et amusé par le spectacle de cette fourmilière humaine.

Ce matin, à neuf heures, je pars, et voici que je découvre dans Earl Street une petite allée qui me conduit à une petite cour noire, froide, humide, entourée de vieux bâtiments. C'est la cour du *Times*. Pour toute verdure, deux arbres. Et quels arbres ! Et quelle verdure ! Ces pauvres arbres sont emprisonnés derrière une petite grille, dans le coin le plus sombre de la cour. Aussi cherchent-ils avidement la lumière et le soleil. Ils s'écartent du mur comme par un violent effort, se jettent en avant et tomberaient, s'ils n'étaient soutenus par la grille sur laquelle ils s'appuient, languissants, épuisés. Une pousse est sortie de l'un de ces arbres, et ce petit rejeton est entouré de respect; un tuteur le soutient. Le *Times* évidemment soigne son parc.

A l'angle de la maison de gauche, cette inscription : *Printing house square;* sur le bâtiment de droite *The Mail, The Times, advertisement office.* Et en face, au milieu du bâtiment principal, un petit porche sur lequel est gravé en lettres dorées : *The Times*. Sept fenêtres de façade : on voit les imprimeurs travailler devant leurs casses. Un policeman se promène sur le trottoir. Il n'y a que deux personnes dans la cour : lui et moi.

C'est de cette petite cour que sort l'opinion de l'Angleterre et aussi un peu l'opinion du monde. Il n'y a pas eu, en ce siècle, de puissance plus sérieuse et plus solide que le *Times*. La cour des Tuileries a connu bien des maîtres depuis cent ans. Napoléon I[er] est entré à cheval dans les cours de Potsdam et du Kremlin. La petite cour du *Times* n'a jamais connu qu'un maître : le directeur du *Times,* puissance anonyme, mystérieuse et redoutable.

Mercredi, 2 août. — Nouvelle promenade à l'aventure dans les rues de Londres. D'abord le marché de Covent Garden... Que de radis ! que de salades ! Sur d'immenses camions traînés par de gros chevaux on voit s'avancer de véritables montagnes rouges et vertes... et cette charrette dans Bridgy Street devant Drury Lane ! Jamais je n'aurais cru qu'un si petit âne pût traîner tant de bottes de céleri : il y a une côte à monter; le

courageux petit âne tire à plein collier; un gamin d'une douzaine d'années fouette le petit âne, lui dit de grosses injures anglaises, pousse à la roue, et, de temps en temps, rétablit de la main l'équilibre chancelant de cette pyramide de céleri. Ce gamin porte un costume absolument extraordinaire. De vieilles pantoufles en tapisserie jaune et verte, un pantalon noir si gras et si luisant qu'on le dirait verni, un gilet de piqué bouton d'or, une sorte de carrick à petit collet dont le bas, tout effiloqué, traîne sur le pavé, une cravate de tricot rose et un képi français de garde national.

Dans Regent Street, au coin d'une rue, un autre petit loqueteux m'arrête au passage pour m'offrir des allumettes : « *Matches! Vesuvian!* »

A sa façon de prononcer ces deux mots, je reconnais un compatriote.

— Mais tu es Français.

— Oui, monsieur.

— Et pourquoi es-tu à Londres?

— C'est la Commune, monsieur, qui a chassé papa de Paris.

Je traverse le parc de Saint-James. J'entre, par je ne sais quelle petite porte, dans le cloître de Westminster, et de là dans l'église. Il est dix heures. Le service commence. Dans le chœur, cinq ou six prêtres et deux petites troupes d'enfants de chœur. La voix de l'orgue s'élève. Les enfants se mettent à dire des psaumes; les deux petits chœurs alternent et se répondent; c'est une sorte de mélopée rythmée et cadencée; cela est étrange et charmant.

Une statue nouvelle dans Westminster : celle de lord Palmerston; il est à gauche de Pitt et en face de Canning. Je sors de l'église; je traverse une rue, une cour... Me voici dans la salle des pas perdus de Westminster. J'entre à la cour de l'Échiquier... Ah! que ces juges et ces avocats anglais ont de jolies perruques à tuyaux d'orgue! Comme elles sont élégantes, coquettes et de quel gris délicieux! Que l'Angleterre est sage d'imposer à ses avocats la coiffure de Brid'oison! Il ne peut y avoir de révolutionnaires, de démagogues et de socialistes sous de pareilles perruques!

Cristal-Palace est toujours la même montagne de fer et de verre... Toujours les mêmes admirables jardins. Toujours la même tour de

Sydenham avec ses quatre cents marches... Une seule chose nouvelle à *Cristal-Palace,* une petite vitrine franco-allemande, une exposition de souvenirs et de débris de la guerre. Des bombes, des éclats d'obus, des balles, des boulets ramassés à Paris, à Metz, à Strasbourg, à Orléans, etc. En tout 180 numéros bien classés, bien étiquetés, bien catalogués.

Une bible à moitié brûlée et trouvée dans la ferme d'Andegloust (commune de Chevilly) incendiée par les Prussiens le 3 décembre 1870; trois ou quatre livrets du 6ᵉ lanciers français; un petit guidon rouge avec cette inscription : *ce guidon vient de Wœrth et appartenait aux turcos.* Puis, des guêtres de zouaves, des crosses de fusils brisées, des aigles de casques prussiens et de casques français philosophiquement confondues, deux tablettes de chocolat toutes blanches, deux morceaux de sucre tout noirs, des cocardes tricolores, des lettres salies, jaunies, déchirées, piquées et trouées par le feu, des cartouches de mitrailleuses, des gants, des épaulettes, une vieille cuiller d'étain, des journaux de Paris sur papier pelure expédiés par ballon, un rasoir, un drapeau de Genève avec la croix rouge, un fusil à aiguille faisant pendant à un fusil chassepot, une croix de la Légion d'honneur à côté d'une décoration allemande, des pompons, des éperons, une moitié de cuirasse, une lance de uhlan, un casque à pointe, un vieux pantalon rouge en lambeaux tout couvert d'une boue blanchâtre, séchée et durcie.

Trois jolies misses regardent tout cela, bavardant et plaisantant avec de légers éclats de voix. La vue du pantalon rouge redouble leur gaieté, et je sens que des larmes me montent aux yeux.

Lundi, 7 août. — Hier soir, à neuf heures, comme j'entrais à l'Opéra, un vieux monsieur était en grande querelle avec la buraliste.

— Comment, pas une place? disait le vieux monsieur.

— Pas une, répondait la buraliste.

— Il ne vous reste rien, absolument rien?

— Il me reste la loge de l'Empereur. Voulez-vous la loge de l'Empereur?

— Peut-on prendre une place, une seule place dans cette loge?

— Vous me demandez?

— Une place dans cette loge...

— Détailler la loge de l'Empereur! s'écria la buraliste avec un véritable emportement... Non, monsieur, non, on ne détaille pas la loge de l'Empereur!

Cette idée de détailler la loge de l'Empereur paraissait odieuse à cette excellente femme, qui ferma son petit guichet au nez du vieux monsieur, en répétant : « Détailler la loge de l'Empereur! »

On sera pourtant obligé d'en venir là... Cette malheureuse loge est comme un objet d'épouvante, personne n'ose s'y aventurer.

La semaine dernière un amateur s'est présenté; c'était un gros banquier, fort galant homme et des plus honorables. Il offre de prendre la loge à l'année; on tombe facilement d'accord sur le prix, mais voilà que le gros banquier, le lendemain, s'est ravisé. Il est venu trouver le directeur de l'Opéra et lui a dit :

— Écoutez, tous mes amis, hier soir, au cercle, m'ont tant *blagué* quand ils ont su que j'allais louer la loge de l'Empereur; je vous en prie, rendez-moi ma parole.

Le directeur de l'Opéra a, de fort bonne grâce, déchiré le contrat, et voilà pourquoi cette terrible loge attend toujours un locataire.

Comme il s'y est ennuyé, dans cette loge, ce pauvre Empereur! De loin en loin il se laissait traîner à l'Opéra; on lui disait :

— C'est votre théâtre, un souverain doit se montrer à l'Opéra, cela rentre dans les fonctions impériales, etc., etc.

L'Empereur se résignait. Il arrivait et, à peine assis, tombait dans une sorte de torpeur, de somnolence, d'engourdissement. L'Impératrice, de temps en temps, lui donnait sur le bras un petit coup d'éventail, lui disait quelques mots... Alors, il regardait autour de lui, souriait vaguement à l'Impératrice et reprenait le rêve interrompu.

Mercredi, 7 août. — J'ai retrouvé ce matin à son poste le vieux charmeur

du jardin des Tuileries. Tous les moineaux voletaient, sautaient et piaillaient autour de lui. J'ai beaucoup admiré autrefois ce charmeur. Bien souvent je m'étais arrêté devant lui, me sentant saisi d'une respectueuse admiration. Quel talent! quelle patience! Arriver ainsi à se faire connaître personnellement de tous les moineaux des Tuileries. C'était un magicien, un enchanteur.

Et voilà qu'un jour la curiosité me prend de tâcher de pénétrer les secrets de cet art mystérieux. Je me lève à six heures du matin. Je pars. J'achète deux petits pains d'un sou. J'arrive aux Tuileries. Le jardin était désert... C'est ce que je désirais. Nul ne serait témoin de l'échec désastreux où je courais inévitablement.

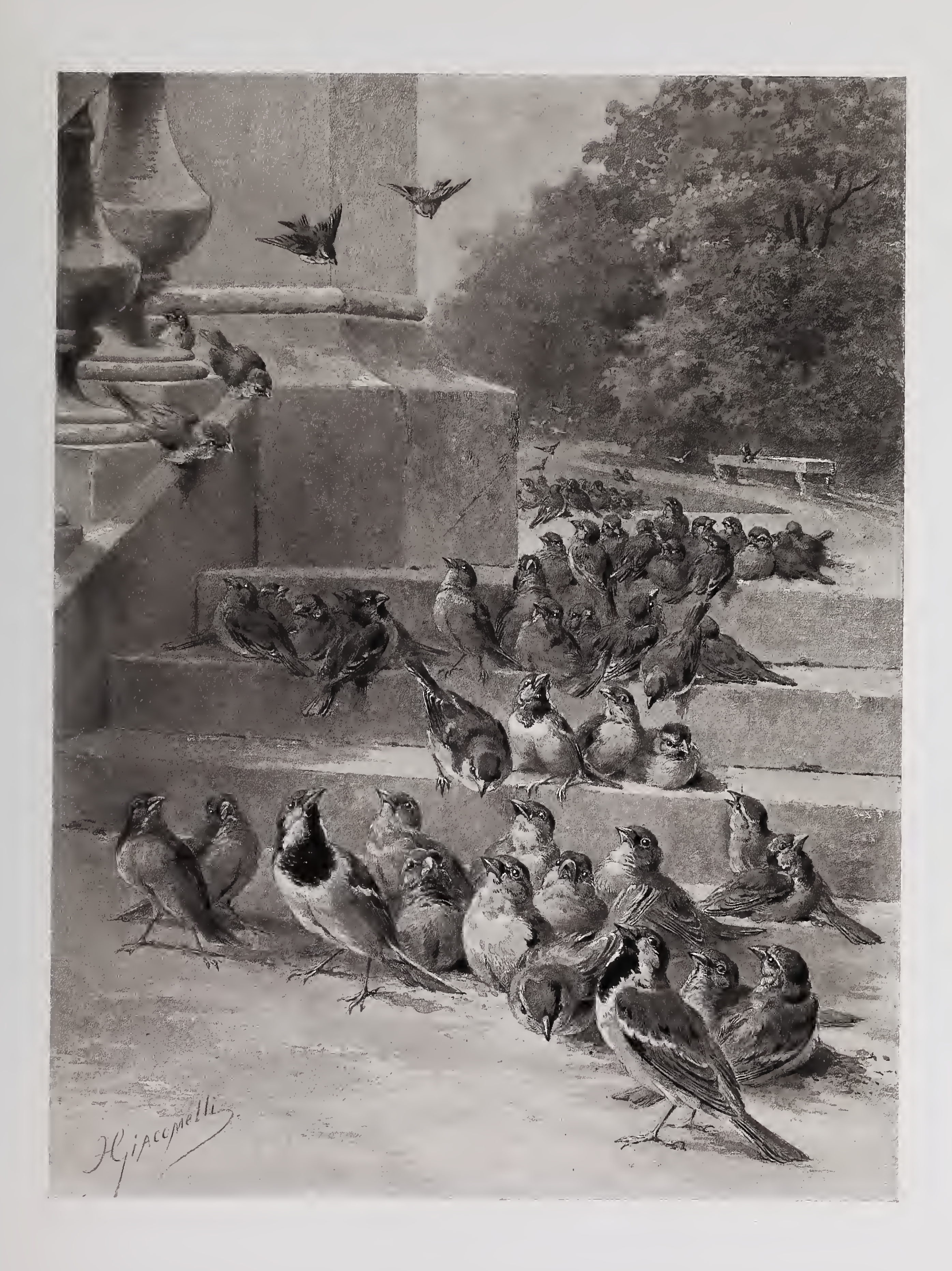
Je me glisse dans les parterres comme un voleur, mon collet relevé... seul... Je suis seul... Je prépare trois ou quatre petites boulettes de mie de pain. Je les jette timidement par terre... et tout aussitôt, cui... cui... cui..., de partout... c'est une avalanche, c'est une trombe. Un, deux, trois, cinq, dix, vingt, cinquante, cent moineaux se précipitent sur moi... J'en ai dans les jambes... J'en ai sur les épaules... J'en ai sur mon chapeau... J'en ai dans mes poches. J'étais charmeur. Ce n'est pas plus malin que cela... Essayez-en, je vous le conseille, c'est charmant!

Je fus bien vite populaire parmi ces moineaux. Il y en avait peut-être bien quelques-uns qui, tout d'abord, se méfiaient, me regardaient, puis se regardaient entre eux et avaient l'air de se dire : « Qu'est-ce que c'est que celui-là? — Le connaissez-vous? — Non. — Et vous? — Moi non plus. — Il n'était jamais venu ici. — C'est un nouveau. »

Mais ils ne tardèrent pas à se rassurer et se mirent, au bout de cinq minutes, à piailler, à picorer, à becqueter avec la plus incroyable familiarité.

Tout ce petit monde, d'ailleurs, est délicieux à observer. Il y aurait tout un article à faire sous ce titre : *Étude de pierrots*. Il y a le pierrot effronté, le pierrot impudent, le pierrot présomptueux, le pierrot rageur, le pierrot criard, le pierrot modeste, etc., etc.

Voici le pierrot *glouton,* il avale une énorme boulette, s'étouffe, étrangle, et s'en va dans un coin, éperdu, haletant, secouant la tête d'un air désespéré pour faire passer cette boulette qui lui reste dans le gosier.


H. Giacomelli

Le pierrot *gourmet*... Il emporte sa boulette et la savoure à petits coups, lentement, tranquillement, à l'ombre, loin du bruit et de la foule.

Le pierrot *humble*... il recule devant certaines boulettes... On lit sur sa physionomie : *Ah! non, cette boulette est trop grosse pour moi*... et il l'abandonne à un camarade moins réservé.

Le pierrot *distingué*... Il a été évidemment élevé par une pierrette comme il faut. Il ne se sert jamais le premier... Il attend... il a toujours l'air de dire à ses camarades : *Messieurs, je n'en ferai rien... Après vous, s'il en reste*... Et, quand on se bouscule autour de lui, quand il se trouve au milieu de la violente bagarre de toutes ces ambitions et de tous ces appétits déchaînés, quand il voit ses confrères se chamailler et se houspiller, le pauvre petiot prend des attitudes navrées... *Ah! mon Dieu,* se dit-il, *les vilains pierrots! Que de brutalité! Que de grossièreté! Quelle idée va-t-il se faire de notre race, ce bon monsieur qui nous jette ces délicieuses boulettes de mie de pain!*

Le pierrot *batailleur*... il va, vient, court, s'agite, se démène, donnant des coups par-ci, des coups par-là, arrachant cette boulette du bec d'un camarade, et, sans même se donner le temps de l'avaler, l'abandonnant, la laissant tomber par terre pour aller arracher d'un autre bec une autre boulette. Sa grande affaire n'est pas de manger, mais d'empêcher les autres de manger. C'est le pierrot du jardinier.

Le pierrot *philosophe*... Il ne se donne pas de mal. Il ne se jette pas dans la mêlée. Il attend que le hasard amène une boulette de son côté. Il y a du fatalisme dans sa philosophie et aussi un certain mépris pour l'agitation de ses camarades. Il se dit que toutes les boulettes de la terre sont choses méprisables et ne valent pas le mal que la plupart des pierrots se donnent pour les conquérir. Vivre de peu, vivre à l'écart, voilà sa règle de conduite. C'est un sage.

Le pierrot *aristocrate*. Il a un petit air pincé, musqué, gourmé. Cette pluie de boulettes le tente. Il voudrait bien avoir sa part du festin, mais il faut pour cela s'exposer au contact de cette foule qui lui fait horreur... Il se risque cependant, guette une boulette, va la saisir, mais

reçoit un coup de bec d'un de ses frères. Il se retire aussitôt, outré, indigné, d'un petit pas sec et prétentieux. *Voilà ce que c'est*, se dit-il, *que de se compromettre avec la racaille.*

Le pierrot *canaille*... Celui-là ne se jette pas en plein combat. Il se tient à l'écart, comme le philosophe, mais avec d'autres intentions; il regarde, il attend, et, dès qu'il voit un de ses camarades s'enlever de terre avec une belle boulette, il s'élance, saisit au vol la belle boulette et s'enfuit. Il a tous les bénéfices de la bataille, sans en avoir couru les risques.

Bref, ce petit peuple de pierrots est une image fidèle de la société avec tous ses ridicules, toutes ses lâchetés, toutes ses passions, toutes ses avidités; image d'autant plus fidèle qu'il m'a bien semblé que c'était, en définitive, le pierrot *canaille* qui dominait.

LUDOVIC HALÉVY.





SOEUR EUPHRASIE

L'an dernier, au mois de juin, étant à P..., dans les Vosges, j'allai un matin me promener en voiture. Les chevaux montaient au pas une route percée au milieu d'un grand bois, lorsque mon chien Frollo s'arrêta tout à coup au bord d'un fossé, à cinquante mètres devant moi, et s'assit sur son derrière, dans l'attitude d'un caniche qui médite. Je descendis, pour aller voir ce qu'il regardait. De l'autre côté du fossé, un petit garçon vêtu de haillons se tenait debout près d'un fagot de ramée, l'air fort effrayé et tout prêt à pleurer. Vous saurez que, lorsque les longs poils qui couvrent la partie antérieure de son corps viennent d'être peignés, Frollo, avec son arrière-train bien tondu, ses reins puissants, ses cuisses nerveuses, sa crinière soyeuse et touffue, a tout l'air d'un petit lion noir. Il ne pouvait pourtant pas dire à l'enfant, ce caniche : « N'aie donc pas peur, bêta ; j'ai l'air d'un lion, mais je suis plus doux qu'un mouton. » Frollo parle, sans doute, seulement je suis seul à comprendre sa langue. Comme je vis qu'il souffrait de se sentir méconnu, c'est moi qui me chargeai de donner au petit les

explications nécessaires; j'enjambai le fossé, je pris l'enfant par la main, et, l'attirant doucement au bord de la route, je lui fis caresser la grosse tête moustachue qui d'abord l'avait effrayé. Frollo répondit à cette politesse en caniche bien élevé : c'est-à-dire qu'il se souleva un peu sur ses pattes de derrière et, d'un rapide coup de langue, torcha comme un fond d'assiette la figure de son nouvel ami. Quelques gambades circulaires prouvèrent qu'il pardonnait décidément à l'enfant de s'être mépris sur son véritable caractère.

Je m'aperçus alors que ce gamin avait un œil crevé, et que l'autre semblait en fort mauvais point. La paupière était enflammée, chargée de sanie; un réseau de veinules injectées de sang entourait la pupille, et je distinguai sur l'iris quelque chose comme une taie d'un blanc laiteux qui commençait à se former.

« Y vois-tu bien, petit? lui demandai-je.

— Presque point, me répondit-il.

— Comment es-tu venu dans le bois, alors?

— Avec maman.

— Où est-elle?

— Là-bas.

— Mène-moi vers elle. »

Il ramassa avec des gestes gauches, annonçant déjà le tâtonnement de l'aveugle, son fagot de bourrée, et nous nous mîmes à marcher dans la direction qu'il m'avait indiquée. Chemin faisant, j'appris qu'il n'avait pas encore onze ans, se nommait Jean-Baptiste Catabel et vivait avec sa mère, le jour dans les bois où, selon la saison, ils cherchaient des mûres, des champignons et ramassaient des branches mortes, — la nuit, tantôt ici et tantôt là, dans une étable, dans une grange, où on leur faisait l'aumône d'un peu de paille pour dormir.

*
* *

A trois cents pas de là, je vis, assise au pied d'un arbre, une femme qui se leva à mon approche. Elle était grande et osseuse; son visage, flétri par

la misère, cuit par le soleil, tanné par le vent, ridé par le froid, gardait les restes d'une sorte de beauté sauvage. Des yeux bruns, trop rapprochés l'un de l'autre, au regard inquiet et perçant, lui donnaient je ne sais quel air d'animal sournois. Elle portait un vieux chapeau de paille rond, un chapeau incolore à force d'avoir été alternativement détrempé par la pluie et desséché par le soleil, une de ces choses sales, déjetées, dont la laideur, comme celle de certaines figures humaines, semble tout à la fois grotesque et attendrissante. Il était retenu par deux rubans sordides, noués sous le menton ; ses bords rabattus laissaient passer les cheveux en mèches de longueur inégale et de couleur indécise, aussi rebelles à l'œil qu'elles devaient être rudes au toucher. Une méchante camisole de tricot, déteinte, percée aux coudes, dont la laine se hérissait çà et là de brins de paille, comme le poil des animaux qui sortent de l'étable, enveloppait sa maigre poitrine. Une jupe d'étoffe grossière, dont le bas était cardé par les ronces et le devant rapiécé d'un morceau de toile bleue à la hauteur des genoux, laissait apercevoir ses pieds, nus dans de gros sabots usés. C'était cette femelle, sèche et noueuse comme un sarment, puant le fauve comme une louve, c'était elle, la mère de ce bel enfant aux joues pleines et fermes, sain malgré son infirmité, et déjà robuste comme un petit homme !

* * *

Elle prit en m'abordant un air humble, et passa sur la tête de Jean-Baptiste sa main rugueuse, qui semblait inhabile aux caresses, mais ne devait pas l'être aux coups : sans doute, son astuce de paysanne avait déjà flairé quelque profit à tirer de ma compassion pour l'enfant.

« Comment a-t-il perdu l'œil ? lui demandai-je.

— J' sais pas, m'sieu... Le p'tiot a commencé par avoir les rougeottes (la rougeole) et puis, son œil s'a pris, comme ça, sur les bords, et puis un jour il s'a vidé.

— Et vous n'avez rien fait pour le soigner ?

— Dame, m'sieu, faudrait des sous, pour ça ! »

Elle parlait d'une voix traînante, qu'elle s'efforçait de rendre doucereuse.

Je remarquai même qu'elle se pencha pour caresser Frollo, dans la même intention, je pense, qu'elle venait de caresser le petit : car les paysans, ces durs fils de la terre, n'ont pas notre tendresse inquiète de citadins pour les bêtes. L'instinct du caniche lui révéla peut-être qu'il y avait peu de sincérité dans cette démonstration d'amitié ; ou bien son aristocratie native, ses préventions de chien de luxe contre les mendiants le rendaient secrètement hostile à cette porteuse de guenilles : quoi qu'il en soit, il évita d'un saut le contact de la main qui s'allongeait vers lui et se mit à grogner.

« Comme il est gentil, » dit-elle, avec un sourire faux.

Je lui fis encore quelques questions sur son mari, ses moyens d'existence, sa famille. Elle me répondit d'un air embarrassé. Son mari avait, paraît-il, quitté le pays depuis six mois et l'on était sans nouvelles de lui ; c'était un méchant homme, d'ailleurs, qui « faisait le boucan » lorsqu'il avait bu, cassait tout, et les rouait de coups tous les deux. Elle était de son métier journalière et se louait dans les fermes, pour travailler aux champs ; mais les temps étaient durs et l'ouvrage manquait. Ses parents habitaient un village voisin ; quoique riches, ils n'étaient bons ni pour elle ni pour l'enfant, et, la veille encore, lui avaient refusé la soupe. Ce qui faisait le plus de mal au « p'tiot » c'était de ne pas manger à sa suffisance et d'avoir froid, la nuit, quand ils n'obtenaient pas de coucher dans une étable, serrés contre les bêtes. Les loyers étaient chers : pour eux deux, il fallait compter dans les trois et quatre francs par mois. Si elle avait un peu d'argent d'avance, elle pourrait se mettre avec Jean-Baptiste dans une chambre, acheter un lit, deux chaises, un fourneau pour cuire les châtaignes et se chauffer l'hiver ; bien sûr, alors, l'œil du « p'tiot » irait mieux. Mais voilà ! rien dans les mains, rien dans les poches !... Si ça ne faisait pas pitié, pourtant, un bel enfant comme ça, qui allait déjà au catéchisme et à l'école, quand il avait perdu « son premier œil », qui allait faire « ses communions » et qui, tous les soirs, disait bien gentiment sa prière à notre bonne sainte Vierge !...



Je vis où la Catabel voulait en venir, et je lui donnai cent sous. Elle prit

la grosse pièce et la garda dans sa main, comme si elle trouvait une sorte de jouissance à la palper. Puis, poussant un soupir : « C'est-y Dieu dommage que le fourneau coûte sept francs ! »

J'ajoutai quarante sous.

Toutefois, comme c'était à l'enfant que je m'intéressais et non à cette coureuse des bois, j'offris à la Catabel de m'accompagner, avec son fils, jusqu'à un gros bourg du voisinage, où j'avais remarqué, dans une de mes précédentes promenades, un hospice, tenu par des Sœurs. Je me proposais de voir s'il n'était point possible d'y faire admettre le petit Jean-Baptiste, dont l'état me paraissait réclamer des soins immédiats. Sa gentillesse, sa résignation précoce de pauvre être qui se sent confusément voué à la souffrance et ne songe pas à murmurer contre ce qu'il croit sans doute être l'universelle loi ; l'avenir que j'entrevoyais, plus horrible encore pour ce déshérité que le présent ; la mystérieuse sympathie de mon chien : — Frollo se souvenait peut-être d'avoir été chien d'aveugle dans quelque existence antérieure ; — le hasard qui avait placé l'enfant sur ma route à l'un de ces moments, où, dressant l'inventaire de sa vie passée, on se prend à rougir en trouvant si petite la part du bien accompli ; la paix divine de la nature, qui me pénétrait de bonté, qui me faisait embrasser d'un immense amour tous mes frères inférieurs de la création, les animaux, les arbres, les plantes même ; la beauté de la lumière qui, ce matin-là, me rendait plus sensible que je ne l'avais jamais été à la jouissance de voir : tout me disait de ne pas abandonner cet innocent. Je fis monter la mère sur le siège de la voiture, je pris Jean-Baptiste à côté de moi, et, au bout de vingt minutes, nous arrivâmes à l'hospice du bourg de L... Laissant la Catabel et son fils à la porte, je demandai la sœur Supérieure. On me fit entrer dans le parloir, en me disant que sœur Euphrasie allait venir.

*
* *

L'instant d'après, sœur Euphrasie entra, les mains cachées sous ses larges manches, dans cette attitude de froide réserve monastique qu'elles prennent toujours devant un homme et qui, chez la Supérieure, se conciliait mal avec

la fraîcheur, l'air jeune et riant de son visage, charmant sous la cornette blanche.

Je lui parlai de mon petit protégé, du désir que j'avais de sauver l'œil qui lui restait... Elle m'interrompit brusquement :

« Mais c'est le fils de la Catabel !

— Sans doute, ma sœur...

— Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que sa mère ? »

Je confessai mon ignorance.

Alors, d'un seul trait, la bonne sœur me raconta, non sans rougir quelquefois, l'histoire de la Catabel. J'appris ainsi que je venais de me promener en voiture avec la plus grande gueuse du canton, une créature perdue, dont l'enfant pouvait avoir pour père chacun des bûcherons de la forêt, une femme qu'on trouvait parfois, soûle de kirsch, au fond d'un fossé, et qui volait dans les fermes quand elle ne mendiait pas sur les routes.

Si j'étais penaud d'avoir amené cette gourgandine à sœur Euphrasie, je vous le laisse à penser ! Je m'excusai de mon mieux. Mais dès les premiers mots, la Supérieure m'arrêta. J'ai connu autrefois un trappiste qui, en sa qualité de portier du couvent, était dispensé de l'obligation du silence ; l'excellent homme parlait, à lui seul, autant qu'aurait pu le faire toute la communauté. Sœur Euphrasie, apparemment, trouvait, elle aussi, un certain charme à se délier la langue, car je dois déclarer qu'elle commit, ce jour-là, de la façon la plus flagrante, le péché de bavardage, qui, heureusement, est véniel.

* * *

Elle me dit ce qu'elle avait appris depuis vingt ans sur la population de ces campagnes ; elle me fit entrevoir, sous la chaste retenue de ses paroles, tout un horrible monde villageois que je ne soupçonnais pas : des mâles enragés de luxure, hypocrites, cupides, avares, lâches et ivrognes ; insolents avec Dieu, depuis qu'ils n'ont plus peur du diable, mais rampants devant M. le sous-préfet ; ne respirant que haine et qu'envie contre le riche,


Emile Bourdelle 1882

apprenant à lire, pour se bourrer la tête de déclamations égalitaires, de basses calomnies envers les prêtres et de formules démagogiques contre les armées permanentes ; les femelles, toutes, folles de leur corps, toutes, mères avant d'être mariées et ne connaissant même pas les pères de leurs enfants, effrontées, cyniques, rares à l'église, mais clientes du cabaret, ignorant leur *Pater,* mais sachant à quinze ans les pratiques et les drogues qui font avorter. Sœur Euphrasie parlait avec plus de résignation que de colère ; à peine si elle laissa poindre un peu d'indignation en me racontant quelques traits attestant plus particulièrement la malice de ces gens. Un homme, le frère de la Catabel, précisément, avait été amené à l'hospice la jambe cassée. Après deux mois de soins, les « chères sœurs » étaient parvenues à le remettre sur pied. Et ç'avait été jour de fête que celui où on le vit faire son premier tour de jardin sans béquilles. Le lendemain, ce brigand s'était sauvé par une fenêtre, la nuit, emportant tout ce qu'il avait pu voler de linge dans la lingerie ! Et s'il n'avait pas mis le feu, c'était, bien sûr, à saint Joseph qu'on le devait !

Les enfants ne valaient pas mieux que leurs parents : elles avaient recueilli un petit orphelin, lui donnaient à coucher, à manger, le dorlotaient de mille manières ; enfin, c'était l'enfant gâté de la maison. Un jour, une des chères sœurs le rencontre, qui, au lieu d'être à l'école, polissonnait dans le village. Elle le gronde, lui reproche sa désobéissance et son mensonge. Que fait le galopin ? Il traite la chère sœur de « feignante » et de « vache », devant cinq ou six hommes qui se mettent à rire, au lieu de lui tirer les oreilles. « Et voilà comme ils sont tous ! On nous les amène, eux ou leurs femmes, dans des états affreux, sales, couverts de vermine et de scrofules : nous les lavons, nous les pansons, nous les mettons dans du beau linge bien blanc et qui sent la lavande ; à force de soins nous parvenons à leur rendre cette santé qu'ils ont perdue par leur débauche ou leur ivrognerie... Et savez-vous ce qui arrive ?... Mon Dieu, nous ne leur demandons pas de reconnaissance : c'est tout naturel, ce que nous faisons ! Mais enfin, c'est un peu dur de s'entendre dire par eux, quand ils sont guéris, comme je l'ai entendu plus d'une fois, que les hospices leur

appartiennent, et que nous sommes payées pour les soigner... Payées, monsieur, nous! »

Pour le coup, sœur Euphrasie fut sur le point de se fâcher et ses deux mains, quittant l'abri des larges manches noires, prirent le ciel à témoin de l'injure faite à la communauté. Puis, avec un gros soupir, elle conclut : « Notre-Seigneur a dit : Vous vivrez avec les pauvres. Il faut croire que les pauvres de son temps, monsieur, n'étaient pas si mauvais que les nôtres! »

Je ne répondis point; je pensais à part moi : C'est bien possible, sœur Euphrasie; mais, en revanche, vous êtes (pardonnez-moi ce blasphème!) plus saintes, vous et vos compagnes, que les saintes femmes de ce temps-là; et c'est pourquoi je m'incline avec tant de respect devant la charité, la divine charité qui vous fait si grandes, ô petites sœurs des pauvres!

*
* *

Cependant, je ne savais plus trop comment faire pour reparler de mon gamin. Si encore sa ribaude de mère n'avait pas été là! La Supérieure me tira d'embarras.

« Allons voir l'enfant, me dit-elle, après quelques secondes de rêverie; ce n'est pas sa faute, après tout! »

Et je me souviendrai toujours du geste auguste que fit sœur Euphrasie, quand, voyant la Catabel approcher, elle cacha de nouveau ses mains sous ses manches, comme afin de laisser le moins possible d'elle-même en contact avec l'impureté de la pécheresse.

L'examen qu'elle fit de l'œil malade lui permit de m'affirmer qu'il était un peu moins compromis que je l'avais cru. Il fut convenu que l'enfant viendrait se faire panser tous les matins, jusqu'à la complète guérison dont la sœur se portait garante.

*
* *

Deux mois après, je retournai à L..., pour prendre, auprès de sœur Euphrasie, des nouvelles de Jean-Baptiste.

« Il est guéri, me dit-elle; c'était une de ces ophtalmies que nous avons l'habitude de soigner ici...

— La mère doit être bien contente ?

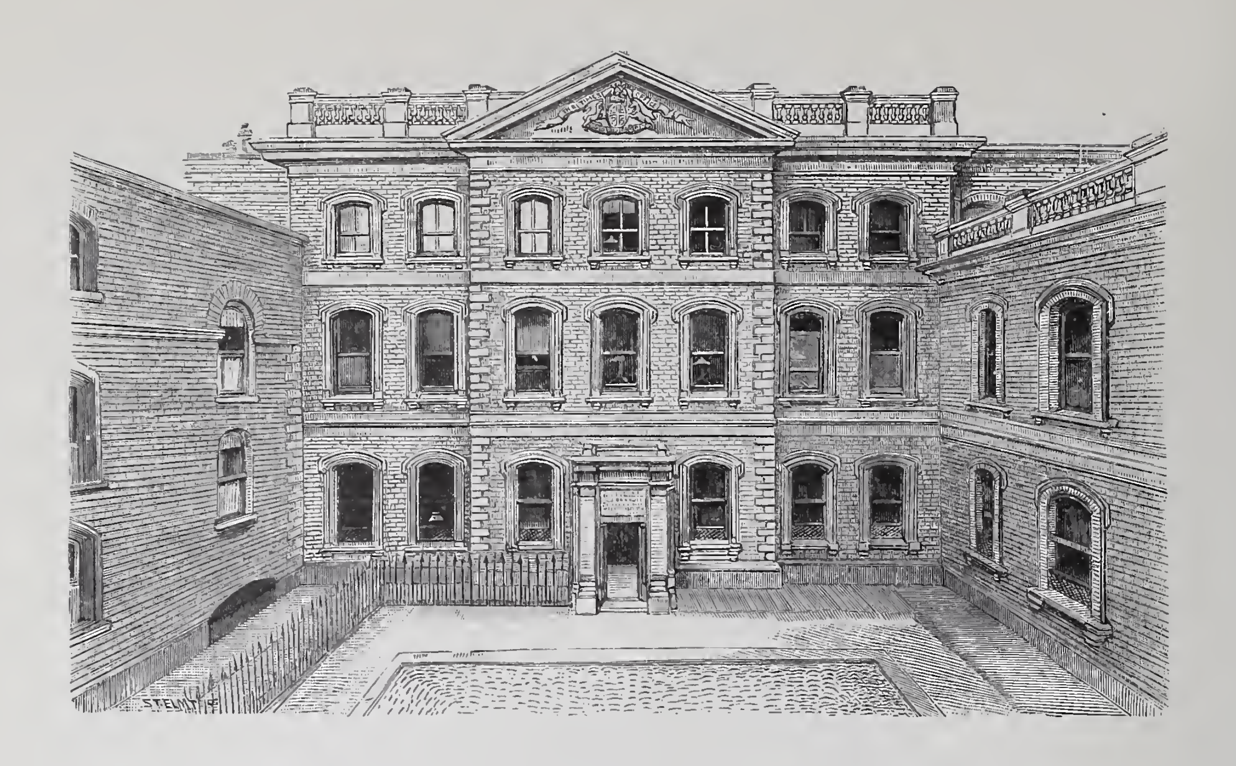
— Elle !... Ah ! mon cher monsieur, on voit bien que vous ne connaissez pas nos paysans... Savez-vous ce qu'elle a dit ?...

Et, imitant avec une étonnante perfection l'accent lorrain, cette prononciation qui traîne sur les *a* et donne quelque chose de chantant à la fin des phrases, la chère sœur dit, de manière à me faire croire que j'entendais la Catabel :

« Si son second œil s'avait vidé, le p'tiot aurait mendié, et ça nous aurait fait des sous, donc ! »

GEORGE DURUY.





LE CENTENAIRE DU TIMES (*)

Le premier rédacteur en chef du *Times,* l'homme que le choix sagace de Walter II plaça à la tête de la rédaction du journal, fut M. Barnes.

Il était le digne précurseur et, sans doute, le maître de John Delane, qui demeura pendant trois ans sous ses ordres.

Une tradition inexacte a voulu faire de Barnes un homme étranger au monde et qui écrivait ses articles entre deux séances, dans un bar, ou entre deux pipes. Heureusement pour son souvenir, les mémoires de Greville sont venus le replacer dans sa véritable lumière.

Barnes porta, dès le début, les fonctions de rédacteur en chef du *Times* à une hauteur d'où il dominait, s'il ne les dirigeait pas, les événements de son temps. Il était, non seulement le confident, mais encore, bien souvent, l'inspirateur et le conseiller de Lord Lindhurst, et Greville l'appelait « le plus puissant homme de l'Angleterre ».

Comme John Delane, son successeur, il n'écrivit jamais lui-même, mais

(*) Voir *Les Lettres et les Arts* du 1er mai 1888, volume II, page 206.

les coups qu'il dirigeait portaient si bien et atteignaient si haut, qu'un jour il reçut la visite de Lord Durham, l'homme le plus fier du Royaume-Uni, qui venait, au nom du roi Léopold, récemment monté sur le trône de Belgique, le prier de cesser les attaques dirigées par le *Times* contre son gouvernement : « Quand le roi Léopold mettra ses actions politiques d'accord avec mon jugement, répondit simplement Barnes, il n'aura pas besoin d'envoyer auprès de moi pour que je le loue (1). »

Pendant la maladie de John Delane ce fut M. Stebbing, un écrivain de talent et de beaucoup de dévouement, qui remplit une sorte d'intérim.

Mais c'est pendant cet intérim que parut dans le *Times* un article où le journal engageait une polémique nominative avec un autre journal du matin, et ce fut contre M. Stebbing un grief assez sérieux, car l'incident fut jugé très sévèrement et comme tout à fait contraire aux habitudes du journal.

Le *Times,* en effet, ne mentionne jamais le nom d'aucun journal quotidien dans ses colonnes, puisque, et c'est une des choses qui ont le plus irrité la presse anglaise contre lui, il a de tout temps affecté d'ignorer les autres journaux, et tout au plus, lorsqu'il y est contraint, parle-t-il de *One of our contemporaries;* encore cela est-il fort rare.

En 1877, et à la mort de M. Delane, M. Thomas Chenery, qui depuis vingt ans écrivait des articles de très grande valeur dans le *Times,* et qui était, en même temps, professeur d'arabe à l'université d'Oxford, lui succéda. M. Chenery était un homme d'une science très grande, d'un rare bon sens et d'une modestie sans égale. Il avait un esprit très fin et très observateur; il était d'un dévouement sans limites, ne calculant jamais ses forces, travaillant sans relâche, uniquement préoccupé des devoirs que lui imposait sa situation, mais il avait accepté cette charge à un âge où l'on ne porte pas impunément un tel fardeau. Il mourut à la tâche après sept ans de cet effort qui était digne de lui, et dont il s'était montré digne lui-même, aimé et vénéré de tous ceux qui avaient pu l'approcher et le juger; mais n'ayant, il faut le

(1) Depuis que cet article est écrit, le *Times* a célébré son centenaire, et, à cinquante ans de distance, le fils du roi Léopold a envoyé son ministre à Londres, auprès de Walter III, pour le féliciter à l'occasion de ce centenaire.

dire, rien ajouté à l'action du *Times* sur l'opinion publique, et étant demeuré jusqu'au bout bien plus un savant qui professe qu'un journaliste qui combat.

Ce fut M. G.-E. Buckle qui lui succéda. Il a auprès de lui, comme *ad latus,* M. Capper, et ses débuts dans cette carrière hérissée de difficultés permettent de concevoir les plus belles espérances.

Je suis aussi embarrassé de le louer que je le serais de le critiquer, car ses débuts sont tout récents, puisqu'il n'occupe son poste que depuis trois ans. Ce qu'on peut dire de M. Buckle, dès aujourd'hui, c'est que les attaques violentes qui sont dirigées contre lui par ceux dont il combat la politique, prouvent qu'on le redoute, et sa valeur, comme adversaire, permet de voir en lui le digne successeur des hommes dont le nom est demeuré dans la mémoire de tous les amis et de tous les serviteurs du *Times.*

M. Buckle est encore jeune, très jeune même, quand on considère l'importance de la situation qu'il occupe et l'action qu'il exerce déjà sur la marche des affaires de son pays, car il n'a pas trente-cinq ans. Il a été un brillant élève d'Oxford, de cette pépinière d'hommes marquants qui ont fait l'honneur de l'Angleterre dans presque toutes les carrières. Il a montré, pendant les dernières élections, une très grande énergie unie à un très grand amour de son pays et à un très grand dédain des injures et des dangers auxquels l'exposait sa ferme attitude. Dans la question irlandaise, il a porté des coups terribles à ses adversaires, et il est fort probable que M. Parnell ne se relèvera pas de ceux qu'il a reçus personnellement. D'ailleurs, plus que jamais, les conseils autorisés de M. John Walter trouvent chez le nouveau rédacteur une oreille attentive, et les graves affaires confiées à la défense du *Times* ne sauraient être mieux traitées qu'elles ne le sont par cette réunion d'hommes pénétrés de leurs devoirs plus que de leurs droits.

A côté de M. Buckle, M. Capper, son *alter ego,* peut compter parmi les forces actuelles du *Times,* et, pendant les absences du rédacteur en chef, on sent que pas une seule ligne ne détonnera des idées que défend le chef de la rédaction lui-même.

Le fils aîné de M. John Walter, M. Arthur Walter, est un esprit cultivé

qui étudie de très près les problèmes qui se résolvent sous ses yeux, qui s'inspire des exemples et des leçons qu'il a devant lui, et montre pour les études historiques une prédilection marquée.

Comme tous ceux qui peuvent être appelés à agir sur la marche du journal, il est élevé dans le respect de ses traditions, et ceux qui lui prêtent des idées d'innovation dont ils feignent de se préoccuper, montrent qu'ils ne le connaissent pas. Il sait parfaitement que le *Times* est devenu une institution définitive, et il est trop pénétré du respect que professent les Anglais pour tout ce qui est tradition pour songer à rien modifier dans le journal, si ce droit lui revient un jour. Il cherche sans cesse à s'instruire et montre qu'il comprend la gravité du rôle qui peut lui être réservé.



A côté de lui, un second fils de M. John Walter, M. Godfrey Walter, jeune homme de vingt-trois ans qui donne les plus belles espérances, a retenu les allures modestes, graves et sérieuses de son père, et prouve une fois de plus que, dans cette famille, la pureté des mœurs et la loyauté du caractère sont des vertus héréditaires.

C'est M. J.-C. Mac-Donald qui est le directeur du journal. Le travail incessant qu'il accomplit semble dépasser les forces humaines. Depuis plus de quarante ans qu'il appartient au *Times,* il n'a cessé de contribuer de toutes ses forces au développement du journal. C'est lui qui s'occupe de la confection des éditions hebdomadaires, du *Mail,* de la réimpression des biographies, des séances de la Chambre, des articles spéciaux et de la chronique judiciaire, réimpressions dont on lui attribue l'initiative. Il a un très grand goût pour tous les progrès, il étudie attentivement toutes les inventions nouvelles, et s'intéresse très vivement aux questions d'électricité. C'est grâce à lui que l'aspect de l'intérieur du *Times,* le soir, est vraiment

admirable. Les compositeurs et les imprimeurs circulent à travers ces immenses ateliers comme en plein jour, et lorsque, vers quatre heures du matin, on pénètre dans les salles des machines, toutes ruisselantes de lumière et où les grandioses et intelligents appareils fonctionnent avec une si vertigineuse rapidité que la grande feuille est imprimée et pliée avant qu'on ait eu le temps d'aller du rouleau de papier à la plieuse, on ne peut échapper à une réelle émotion et l'on a envie de battre des mains.

En dehors du bruit des machines, du bruissement des courroies, du frottement régulier des engrenages et du petit cri sec et à peine perceptible du papier, on n'y entend pas un son. Les ouvriers, silencieux, graves, attentifs, vaquent sans bruit à leur besogne; tout se meut, tout travaille, sans qu'un mot soit prononcé.

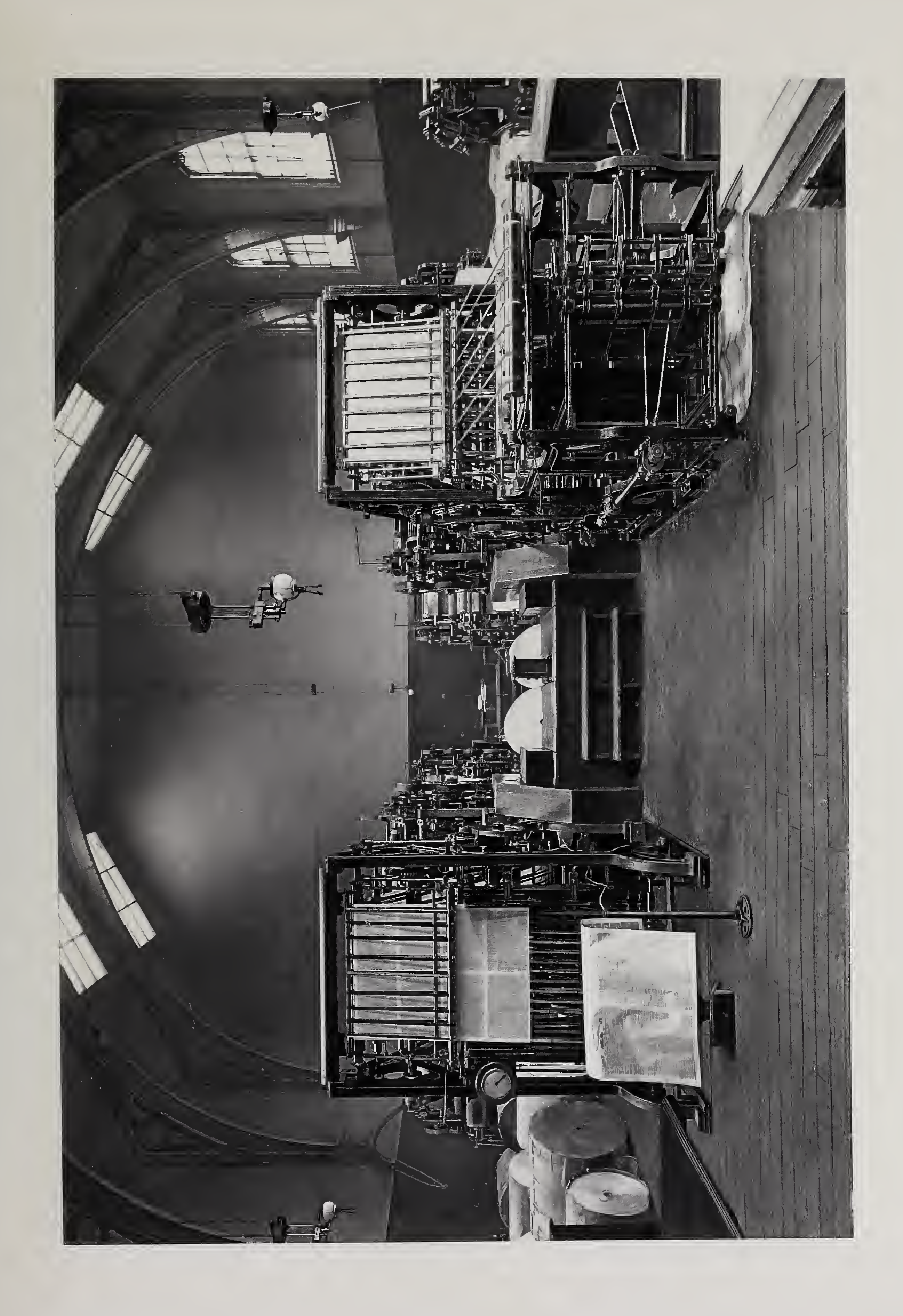
Seuls, les chefs d'ateliers parcourent les rangs, et, sans proférer une parole, aident, tantôt par un geste, tantôt par un coup de main, au travail qui s'accomplit sous leur surveillance.

Il est très rare qu'un étranger soit admis à visiter les ateliers le soir, et, pendant longtemps, une telle visite était le privilège des hôtes princiers que recevait l'Angleterre.

Il y a quelques années on avait eu l'idée de publier une édition quotidienne à cinq centimes; une sorte de petit *Times*. L'enfant ne vécut pas longtemps. L'arbre dont il était le fruit refusa de le couvrir de son ombre. Le petit né ne portait même pas le nom de son père, il s'appelait : *The Summary;* et résumait rapidement les articles du grand *Times*, qui, d'ailleurs, ne fit absolument rien pour le soutenir.

On m'a souvent demandé quels étaient les revenus du *Times*. Je l'ignore absolument, je n'ai aucun désir de le savoir, et je suis convaincu qu'aucun de ceux qui servent le *Times* n'a cette curiosité.

On m'a souvent aussi demandé quels sont ceux qui écrivent les articles de fond. C'est encore une question à laquelle je ne pourrais pas répondre. Sans doute, peu à peu, les circonstances nous font connaître la plupart d'entre eux, mais, officiellement, ils ne sont connus que de M. John Walter, de M. Mac-Donald, du rédacteur en chef et de son assistant; et le *Times*



garde leurs noms assez jalousement. C'est pour eux surtout que l'anonymat est une loi absolue.

Cela est tellement vrai que lorsque M. John Walter réunit, en un banquet annuel, l'état-major du *Times,* aucun des *leader-writers* ne figure parmi les invités, afin que ceux qui font eux-mêmes partie du personnel du journal ne soient pas autorisés à dire qu'ils les connaissent d'une façon officielle.

Mais, en citant quelques-uns de ceux qui, sous le règne de John Delane, rédigèrent des articles de fond, on pourra se faire une idée des écrivains d'élite qui se sont toujours honorés de collaborer au *Times,* bien que l'anonymat rigoureux qu'ils gardent ne leur ait offert, en dehors de leur propre satisfaction, aucune chance d'ajouter à leur renommée. Ce furent : Robert Lowe (lord Sherbrooke); Horsman, député de Liskeard ; Knox, président du tribunal de police de Marlborough-street; Leonard Courtney, ancien sous-secrétaire d'État aux finances, député et aujourd'hui président des commissions parlementaires ; Palgrave Simpson, le dramaturge; l'hon. A. Brodrick, devenu plus tard membre du Parlement; le Rév. T. Mozley, l'auteur d'une des œuvres les plus charmantes sur Oxford; le Rév. H. Wace, aujourd'hui principal de King's College, à Londres ; sir W. Anson, recteur du collège d'All Souls ; Abraham Hayward, conseiller de la Reine ; sir J. Fitzjames Stephen; sir Henry Maine; Louis Jennings, le député; Giffen, l'économiste, aujourd'hui du Board of Trade; le professeur Stuart, de Cambridge, membre du Parlement; et sir W. Vernon-Harcourt, qui écrivait des lettres signées : *Historicus;* tant d'autres enfin, qui n'ont jamais cessé de compter parmi les gloires intellectuelles de l'Angleterre, mais dont l'énumération lasserait la patience du lecteur.

Pendant cette même période, Oxenford faisait au *Times* la critique dramatique ; Davidson était le critique musical et Sampson le critique financier.

C'était là un trio qui, à lui seul, aurait suffi pour faire la fortune d'un journal. Oxenford et Davidson sont morts dans toute l'intégrité de leur grande renommée, mais Sampson, dont l'opinion faisait loi en matière financière,

fut soupçonné vers la fin de sa carrière de ne pas être un juge désintéressé. Il fut durement et rapidement destitué et mourut, quelques mois après, le cœur brisé par sa disgrâce. Quant au *Times* qui, dans une telle situation, ne pouvait pas hésiter et qui, pour la première fois, se vit trahi par un des siens, il publia, au lendemain de cette dure mais juste exécution, un article douloureux de regrets et de dignité outragée, dont l'opinion publique se montra profondément émue.

Depuis lors, le *Money Market Article* est confié à un comité auquel on reproche de se montrer trop circonspect et trop sévère, ce qui l'empêche d'avoir sur le marché la même influence que le *Times* y avait autrefois. La réponse est facile : un journal qui n'a en vue que l'intérêt public ne doit pas chercher à avoir de l'influence sur le marché, mais à être exactement renseigné et à donner à ceux qui suivent son opinion des indications justes et des appréciations précises.

Le surnom de *The Thunderer, Le Tonnant,* est venu au *Times* par le capitaine Stirling, qui écrivait des articles de fond sous la rédaction de Barnes, et que l'on avait ainsi surnommé. Le surnom resta au *Times* qui, pendant longtemps, était désigné sous le nom de *The Thunderer.*

Il y a quelques années, le *Times,* préoccupé de la nécessité d'arriver de bonne heure dans les grands centres de province, demanda aux compagnies de chemin de fer d'organiser un train spécial du matin pour les journaux, dans certaines directions.

Les compagnies s'y étant refusées, le journal loua lui-même un train spécial, dans lequel ses distributeurs prenaient place, emportant des paquets de journaux qu'ils jetaient en passant sur le quai des stations, où les vendeurs les recueillaient. Naturellement, c'était là une situation que les autres journaux ne pouvaient pas supporter, et leurs réclamations collectives furent telles que, aujourd'hui, le train des journaux part tous les matins à cinq heures, emportant les distributeurs de tous les journaux, qui sèment leurs paquets le long de la route, et essayent de faire concurrence à la presse de province, qui, en Angleterre comme en France, prend une extension menaçante pour les journaux de la capitale.

La Reine lit trois journaux : le *Times,* le *Daily Telegraph,* et la *Saint-Jame's Gazette.* Jusqu'à la mort de son mari, elle ne lisait que le *Times,* mais à la mort du prince Albert, le *Daily Telegraph* fit des articles qui l'émurent tellement que, à partir de ce moment, elle lit un exemplaire du *Daily Telegraph,* que ce journal lui adresse tous les jours, tiré sur un papier spécial.

Pendant longtemps, le *Morning Chronicle* disputait au *Times* la première place parmi les journaux anglais; mais ce journal étant tombé entre les mains d'un avocat, M. Glover, celui-ci consentit à devenir une sorte d'organe officieux de l'empereur Napoléon III, c'est-à-dire qu'il acceptait des articles tout faits, inspirés par le gouvernement impérial, que l'on reproduisait ensuite dans les journaux officieux de l'Empire comme contenant l'expression de l'opinion publique en Angleterre. Un procès dévoila la chose et, à partir de ce moment, le *Morning Chronicle* déclina et finalement disparut très rapidement. Le public anglais n'aime pas les journaux inspirés, et tient avant tout à l'indépendance de ceux qui ont pour mission de l'éclairer.

Le *Times* apporte à la correction de son impression un soin et un orgueil tout particuliers. Il y a cinq ans, Lord Winchilsea paria qu'il découvrirait trente fautes d'impression dans six numéros du *Times.* L'enjeu était de cent livres sterling, avec dix livres en sus pour chaque faute en plus ou en moins. On prit six numéros du *Times* au hasard, et on y découvrit *trois* fautes d'impression. Lord Winchilsea perdit près de dix mille francs. Trois fautes en six numéros, c'était assurément peu, surtout lorsqu'on pense à la rapidité, dont mes lecteurs ont pu se faire une idée, avec laquelle le journal s'imprime. Néanmoins, les directeurs furent très mortifiés lorsque le résultat leur fut connu.

C'est ici le cas de rappeler pourtant que, il y a deux ans, M. Mac-Donald ayant introduit une amélioration nouvelle qui lui permit de licencier une partie du personnel, un compositeur glissa une indécence choquante dans le texte d'un discours. La chose fit un tapage infernal. On s'arracha le numéro à prix d'or. Ce jour-là, le *Times* ne fit aucun tirage supplémentaire. Mais le directeur réduisit la révolte d'une main vigoureuse et prit

des mesures qui rendent impossible toute nouvelle tentative de ce genre.

A côté de cette organisation si complète et si réfléchie, l'intérieur du *Times* offre certaines imperfections très surprenantes.

Ainsi, ce journal qui reçoit tous les livres et toutes les publications qui paraissent en Angleterre, n'a pas, à proprement parler, une bibliothèque digne de ce nom, lorsque, avec les seuls livres qu'il reçoit, il pourrait former une bibliothèque anglaise moderne en deux ans. Ainsi, les bureaux des *leader-writers* sont à l'étage supérieur, éloignés du bureau du rédacteur en chef et causent, par cette disposition, une perte de temps réelle dans une organisation où tout se compte par minutes.

Il est rare que le *Times* fasse un tirage supplémentaire. Cependant, dans une circonstance récente, et à l'occasion de la publication d'un document qui a produit une sensation véritable — je veux parler de la lettre de M. Parnell — le journal, devant les demandes presque impérieuses du public, dut tirer plusieurs centaines de mille exemplaires, et encore il s'en vendait à une guinée, tant le nombre était insuffisant, malgré l'énormité du tirage.

* * *

En Europe, le *Times* a des correspondants spéciaux dans toutes les capitales, et ceux-ci ont, de leur côté, des correspondants qui les tiennent au courant dans les centres moins importants. Il a, à Saint-Pétersbourg, M. Dobson; à Madrid, M. Clarke; à Berlin, M. Lowe; à Vienne, M. Brinsley Richards; à Constantinople, M. Georges Guaraccino; à Rome, M. Stillman. Il a des correspondants également à Athènes, à Sofia, à Bruxelles, à Alexandrie, en Amérique, dans les Indes, en Chine, au Japon, dans l'Amérique du Sud et dans toutes les colonies anglaises, ainsi qu'en Birmanie. Il envoie des correspondants partout où se produit un événement digne d'être vu de près.

Des correspondants spéciaux suivent les événements militaires et scientifiques; c'est un correspondant du *Times* qui est tombé à côté de Gordon, tandis que d'autres sont morts sur le champ de bataille, décimés par la

maladie, dans l'exercice de leur mission. On me reprocherait, à juste titre, d'être présomptueux, si je me permettais de porter un jugement sur des collègues qui sont encore sur la brèche, et mes louanges même paraîtraient affectées. Mais je manquerais à mon devoir historique si je ne fixais, en quelques traits, des physionomies que j'ai connues, si je ne parlais de Hardman, de Charles Oustin, de Lawrence Oliphant et de William Russell. Je devrais ajouter aussi M. Prévost-Paradol, bien que de longues années déjà aient passé sur sa lamentable fin.

De 1868 à 1870, jusqu'au commencement du ministère Ollivier, Prévost-Paradol adressa au *Times* des lettres sur la politique impériale, et il est loin d'être le seul Français qui ait brigué ou obtenu l'honneur d'écrire dans ce journal.

Par malheur pour lui, Prévost-Paradol renonça à la correspondance du *Times* lorsque l'avènement d'un cabinet libérâtre lui fournit un prétexte de quitter l'opposition et d'entrer dans les rangs du parti budgétaire. Encore un court effort, il se serait trouvé parmi l'élite de l'opposition victorieuse et il aurait eu la double satisfaction d'assister à la chute de l'Empire qu'il semblait poursuivre et d'atteindre à ces rêves de bien-être auxquels il sacrifia son indépendance, son triomphe et sa vie.

*
* *

Pendant qu'il était en Crimée d'où il adressa au *Times* des correspondances dont j'ai déjà parlé, Billy-Russell combattit, — on peut se servir de cette expression, car il était sans cesse à cheval aux avant-postes des armées alliées, — dans les rangs de l'armée française. Il aimait cette armée avec passion, et, chaque fois qu'il le pouvait, il en proclama les hauts faits. Les officiers français lui rendaient son affection, et il a laissé parmi eux les plus durables amitiés.

Aussi, lorsque éclata la guerre de 1870, Russell, plein de souvenirs de la guerre de Crimée, toujours comme correspondant du *Times*, se présenta au maréchal Lebœuf, accrédité par son journal pour suivre l'armée française. Le maréchal Lebœuf refusa d'admettre Billy-Russell, par l'application d'une

mesure générale. Ce fut une faute grave, même au point de vue des événements. Si Billy-Russell avait accompagné l'armée française, il eût été attaché au quartier général de l'empereur Napoléon III lui-même, car il le connaissait personnellement et beaucoup.

Son coup d'œil indépendant eût rendu des grands services à l'Empereur, qui, hélas! n'était entouré que d'échos de sa propre pensée; et j'ai toujours été convaincu, car je connais l'opinion de Russell, qu'une des erreurs le plus décisives de cette campagne ne se serait pas commise, si William Russell avait été là.

En tout cas, l'armée française eût trouvé dans les colonnes du *Times,* où ne paraissaient, par suite des mesures prises par l'état-major français, que des correspondances datées de l'armée allemande, un défenseur ardent et convaincu, une plume autorisée qui eût empêché l'Europe de considérer d'avance la France comme fatalement écrasée, et de se croiser les bras devant un désastre qu'elle croyait irrémédiable.

J'insiste sur ce point, parce que, pendant le dernier essai de mobilisation, j'ai vu se continuer le même procédé : j'ai vu exclure les correspondants des journaux étrangers, tandis que des correspondants français se vantaient d'avoir joué le rôle de détectives et introduisaient, dans leur mission supérieure, des allures qui seraient un malheur pour le journalisme si on les y tolérait.

En voyant qu'on lui refusait son admission dans l'armée française, Billy-Russell se présenta au quartier général du roi de Prusse, en sa qualité de correspondant accrédité du *Times*. Le roi de Prusse l'accueillit avec un très grand empressement et se félicita d'avoir auprès de lui un correspondant qui ne permettrait pas à l'opinion publique de s'égarer sur le compte de l'armée allemande. Russell suivit donc, dans l'armée allemande, le corps placé sous le commandement du Prince Royal; Charles Brackenbury était correspondant du *Times* attaché au corps d'armée sous le commandement du général Werder; Lawrence Oliphant, qui avait été également refusé par le maréchal Lebœuf, fut attaché au quartier général du grand-duc de Mecklembourg; le major Pemberton demeurait auprès du prince Frédéric-Charles; Kelly et Charles

Austin étaient des correspondants mobiles ainsi que quelques autres, qui se portaient, suivant les circonstances, tantôt sur un point et tantôt sur un autre.

Chacun d'eux était admirablement monté, largement pourvu d'argent comptant, ayant pour mot d'ordre de ne rien épargner pour s'assurer des transmissions rapides.

Ce corps d'élite paya, lui aussi, son tribut aux hasards sanglants de la guerre, car le major Pemberton, qui s'était détaché de l'armée assiégeante de Metz, tomba mortellement frappé, à Sedan.

Le grand-duc de Mecklembourg a souvent raconté que, pendant les plus grandes batailles, il avait été obligé de faire ramener de force, dans les rangs, Lawrence Oliphant, qui se postait en vedette, au milieu de la grêle des projectiles, à cheval, couvert d'un grand manteau et d'un chapeau à larges bords, et qui prenait des notes, « comme dans une salle de bal ».

C'est Billy-Russell qui assista à la bataille de Sedan. Lorsque tout fut perdu, dans cet entonnoir sanglant qui figurera parmi les cercles infernaux d'un Dante à venir, Billy-Russell, à cheval, l'œil rempli de larmes, la tête découverte, s'inclina longuement devant Napoléon III, qui partait, en voiture découverte et sous bonne escorte, pour la captivité.

Celui qui était encore Empereur le regarda longuement, fit un effort suprême pour retenir une larme qui allait déborder de son regard, et mit, dans un seul et solennel salut, toutes les douleurs, toutes les angoisses, toutes les agonies, qui assaillaient à cette heure l'âme du soldat vaincu.

Billy-Russell, sans descendre de cheval, suivi de son domestique, traversa le champ de bataille pour gagner la Belgique. Dans un champ, il aperçut, le dos appuyé contre un énorme pied de betterave qui empêchait son cadavre de s'allonger, un pauvre lignard, sur les genoux duquel se trouvait la tête d'un zouave qu'un biscayen avait détachée du tronc et lancée sur le soldat mort. Dante a-t-il jamais rêvé plus horrible tableau ?

Russell atteignit la frontière belge, prit le premier train qui partait, laissa les chevaux à la garde du domestique, gagna Ostende, et arriva, témoin oculaire de ce grand désastre, le lendemain, dimanche au soir, dans les

bureaux du *Times*. Il y écrivit cette page historique douloureuse qui est restée, jusqu'à ce jour, la plus belle que l'on ait écrite encore sur la bataille de Sedan.

Le lendemain, il repartit pour Ostende, reprit son cheval et son domestique et se lança à travers le pays français, où les Allemands qui marchaient sur Paris avaient laissé une population exaspérée, sur les traces de l'armée allemande. Ces deux hommes isolés, traversant les campagnes au galop de leurs chevaux, furent, à tout instant, pris pour des Prussiens, et ce ne fut qu'en échappant, comme par miracle, à d'incessants dangers de mort, qu'ils purent rejoindre l'arrière-garde.

C'est ainsi que Russell suivit le siège et assista à l'entrée des Allemands à Paris. On s'était partagé les rôles : Billy-Russell assistait à la revue de Longchamps ; Lawrence Oliphant attendait sur la place de l'Étoile ; Kelly parcourait les Champs-Élysées et les avenues, et quatre reporters spéciaux prenaient l'aspect des quartiers en dehors du périmètre de l'occupation.

L'Empereur et le Prince Impérial devaient faire leur entrée le 3 mars, deux jours plus tard, pour être reçus dans la capitale française par leur propre armée. Mais, dès le lendemain, 2 mars, le comte de Pontécoulant, alors chef de cabinet de Jules Favre, écrivit le billet suivant :

« Les ratifications ont été échangées à Versailles. Les Prussiens évacuent Paris demain matin. Le Roi devait faire demain son entrée solennelle. Il est désagréablement surpris de nous voir en règle dès aujourd'hui. »

L'Assemblée de Bordeaux, en effet, avait écouté les patriotiques adjurations de M. Thiers, qui la suppliait d'épargner à Paris la prolongation du séjour des Allemands, et qui, par là, frustra celui que M. de Pontécoulant appelle « le roi de Prusse », de l'entrée solennelle à laquelle il se préparait.

L'entrée des Allemands terminée, Billy-Russel, toujours à cheval, suivi de son fidèle domestique, traversa Paris pour gagner la gare du Nord où chauffait un train.

Blond, couvert de poussière, coiffé d'une sorte de casquette militaire, sanglé dans son veston, portant à sa boutonnière une décoration étrangère,

il fut pris pour un Prussien, hué par la populace, poursuivi à coups de pierres, et gagna au milieu d'un véritable péril, la gare du Nord, où était le rendez-vous général.

Il était deux heures de l'après-midi. Il emporta les notes des correspondants, et sauta avec Kelly dans le train qui fila sur Calais. Il travailla de Paris à Calais, s'embarqua à Calais sur un vapeur qui l'attendait tout chauffé, prit à Douvres le train prêt à partir, et arriva à dix heures dans les bureaux du *Times*.

Le journal publia le lendemain, en sept colonnes, accompagné d'un long commentaire, le récit le plus complet, le plus scrupuleux, le plus juste et le plus ému qu'on ait encore publié sur cette entrée à Paris, récit que devront consulter tous les historiens à venir, qui voudront rendre hommage à la vérité.

Je trouve dans ce récit une anecdote inconnue ou oubliée, qui se poserait devant les historiens futurs comme un grand problème psychologique, si le hasard ne m'avait pas permis de le résoudre.

C'est, comme on sait, sous le commandement supérieur du duc Ernest de Saxe-Cobourg Gotha, le doyen des Princes régnants allemands qui se trouvaient présents devant Paris, que se fit l'entrée des Allemands. Le Duc était entouré de l'état-major le plus considérable et le plus éclatant qu'on eût pu grouper autour de lui. L'armée, à laquelle on avait recommandé une prudence et un calme absolus, était arrêtée par la foule qui avait afflué de tous les faubourgs et de toute la banlieue. L'état-major, pendant longtemps, fut immobilisé à la hauteur de la rue de Presbourg à droite, et de la rue de Tilsitt à gauche.

Du côté de la rue de Presbourg, au premier rang et à la quatrième file, se tenait un cuirassier, vêtu de l'uniforme blanc de Prusse, le casque à pique sur la tête; la cuirasse au dos. Il resta longtemps la tête penchée, les grandes moustaches seules apparaissant sous la visière baissée du casque. Tout à coup, il leva la tête et regarda longuement l'Arc de triomphe. Puis, peu à peu, ses éperons glissèrent sur les flancs de sa monture, il sortit des rangs, salua les officiers en passant devant eux, tourna à gauche, et

disparut dans la direction de la porte de Neuilly. C'était M. de Bismarck.

Pendant quelques années, je me suis demandé pourquoi le Chancelier n'était pas entré à Paris, et je suis demeuré absolument perplexe.

Il y a quelques mois je causais de cela avec un de mes amis.

« Ma foi! me dit celui-ci, je puis vous tirer de vos perplexités. J'avais connu ce détail, et, un jour que je croyais le prince de Bismarck disposé à causer et que je me trouvai auprès de lui, je ne pus résister de lui demander l'explication de ce mystère.

« Il réfléchit un instant et me dit :

« Ah! oui, je me souviens! Mais je voyais que la chose allait traîner en « longueur et qu'aucun accident n'était à craindre. Comme j'avais énormément « de travail, ayant à expédier les dépêches les plus importantes aux quatre « coins de l'Europe, je me décidai à ne pas rester plus longtemps et je « rentrai chez moi, où m'attendaient impatiemment mes secrétaires que « j'avais consignés et qui étaient tout surpris d'apprendre que je m'étais « contenté de regarder l'Arc de triomphe, que j'ai regardé très longue- « ment, en effet, comme une chose très intéressante qu'on ne doit plus « revoir. »

J'ai souvent ri depuis lors, en rapprochant cette explication des idées extraordinaires que m'avait inspirées la lecture de cet incident, qui, j'en suis sûr, aurait fourni un jour bien des pages aux historiens du dix-neuvième siècle.

Ai-je dit, que pendant le siège, M. J.-J. Weiss, qui était resté à Paris, et y rédigeait son journal, avait beaucoup préoccupé les membres du gouvernement de la Défense nationale, par l'authenticité et la rapidité de ses informations extérieures dont le gouvernement ne pouvait s'expliquer la provenance ? C'était pourtant bien simple.

M. Washburne, je l'ai déjà dit, qui était l'intermédiaire neutre et officiel pendant le siège, et que l'on a si bêtement calomnié depuis, recevait régulièrement, parmi les journaux qu'on lui adressait, le *Times*.

Bien entendu il avait pris l'engagement formel de n'en communiquer le contenu à personne, et il ne le lisait que le soir, dans sa chambre à coucher,

où il le gardait pour le serrer le lendemain. Mais M. J.-J. Weiss s'était entendu avec le valet de chambre de M. Washburne. Tous les soirs, celui-ci, qui entrait chez son maître pour fermer les rideaux et souffler la bougie, prenait le *Times,* sautait dans une voiture, le portait à M. J.-J. Weiss qui le parcourait à loisir, et, le lendemain matin, en rentrant dans la chambre de son maître, et avant d'ouvrir les rideaux, le domestique remettait le journal à sa place.



*
* *

Je laisserais une lacune véritable, dans ce récit long et pourtant incomplet, si je ne parlais avec plus de détail de Lawrence Oliphant, dont le passage rapide parmi les correspondants spéciaux du *Times* a laissé de si brillants souvenirs.

Lawrence Oliphant a appartenu au *Times* pendant un peu plus de deux années, depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de 1872. C'est une des imaginations les plus vives, les plus puissantes et les plus tourmentées que je connaisse. Son talent d'écrivain est très grand. Il possède un *humour* inépuisable, une énergie que rien ne fléchit, un courage rare et calme, une soif de voir, de connaître, de pénétrer que rien ne peut assouvir. Il a publié, en dehors de ses correspondances qui étaient lues avec avidité, des articles de revue, des livres de philosophie, de satire ou de fantaisie, qui jouissent d'une faveur publique grandissante. Membre du Parlement, il a quitté sa patrie brusquement, après une vie assez orageuse, pour se retremper en Amérique, au sein d'une secte naissante dont il devint bientôt la tête et la force.

Rentré en Europe par une sorte d'intuition mystérieuse, à l'heure où de si graves événements devaient s'y produire, Lawrence Oliphant se présenta, au nom du *Times,* au maréchal Lebœuf, qui, ainsi que je l'ai raconté plus haut, lui refusa l'autorisation d'accompagner l'armée française. Il alla

grossir le nombre des correspondants que l'armée allemande accueillit avec empressement, et il suivait la guerre avec une sorte de laisser-aller héroïque qui obligea le plus souvent, comme je l'ai dit, le commandant du corps d'armée auquel il était attaché, à le faire protéger de force, contre les dangers auxquels il s'exposait, non sans s'en douter, mais sans en prendre souci.

Il appartient, par sa nature mystique et téméraire, à la catégorie des Gordon. Il faisait partie, comme secrétaire, de l'ambassade anglaise qui faillit être massacrée à Yédo, et porte encore les traces de ses profondes blessures; il assista au soulèvement de la Hongrie, à la lutte de Schamyl, à l'expédition de Garibaldi; il est allé, enfin, partout où un homme, une race ou un peuple lui offraient le spectacle d'une lutte ou d'une tentative d'affranchissement.

On le traite tantôt de fou et tantôt d'homme sublime, mais il passe à travers le monde, la pensée absorbée par mille visions qui l'empêchent de voir les grimaces que l'ignorance ou la sottise humaine font sur son passage. De même qu'il était entré au *Times* par une sorte d'impulsion majeure, au début de la guerre, de même, il le quitta lorsque, la guerre finie, le métier de correspondant n'offrit plus à son insatiable curiosité et à sa passion de l'imprévu, les aliments qui, seuls, l'avaient retenu dans les rangs.

Il vit aujourd'hui à Haïpha, en Syrie, au pied du mont Carmel, d'où il data le volume, écrit sous la dictée de sa femme, qui devait contenir la doctrine nouvelle, destinée à transformer l'humanité. Il a perdu là, dans ce coin obscur de l'Orient mystique, où pénètre à peine un navire, la compagne adorable et adorée qu'il avait choisie dans la plénitude de sa liberté, sous l'impulsion impérieuse de son cœur, et qui l'avait accepté, elle, avec un élan d'enthousiasme que la mort seule a interrompu. Il vit ainsi dans cette solitude de Haïpha, le cœur dans la tombe qu'il garde, et la tête plongée dans cet infini dont il croit avoir pénétré les profondeurs et saisi les mystères.

De temps en temps, il apparaît au sein du monde, apportant un livre

nouveau, et s'efface comme un météore qui laisse derrière lui une traînée scintillante. Nous avons souvent essayé d'aborder le sujet de ses méditations, nous n'avons jamais pu pousser bien loin cette incursion infructueuse. J'ai trouvé que sa doctrine, derrière son grand amour de l'humanité et sous le masque de la pitié, avait l'orgueil pour base et le mépris des hommes pour sommet. A cette philosophie hautaine et amère, je préfère la doctrine plus humble de Celui qui portait en lui l'amour du genre humain. Je considère qu'il faut aimer le monde, même dans ses exceptions les plus tristes; qu'il faut pousser cette règle jusqu'à aimer ceux-là même qui s'acharnent après vous et dont les attaques sont encore un hommage involontaire qui vous est rendu. Quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux vous écraser par sa supériorité, que vous éclabousser par ses injures?

Oliphant avait été mon maître dans la science de la politique, qu'il jugeait parfois d'une façon imprévue, mais, dont il décomposait merveilleusement le mécanisme. J'étais entré dans la carrière sous ses ordres et sur son initiative. Sa grande amitié pour moi, dont je m'honore encore, m'avait instruit et dirigé avec une saisissante sollicitude, et mes relations quotidiennes avec M. Thiers, depuis le commencement de 1871 jusqu'à sa chute, presque jusqu'à sa mort, concouraient à cette éducation à laquelle la pratique apporte chaque jour son indispensable complément.

***

Parmi les prédécesseurs à Paris de M. Lawrence Oliphant, on peut citer O'Reilly, celui qui dénonça le complot contre la banque et le commerce; O'Meagher (O'Mar), qui, sous l'Empire, occupa ce poste d'une façon très honorable, qui fut un esprit sobre et clairvoyant, modeste et perspicace, ne soulevant autour de lui que des sympathies, et ne laissant derrière lui que les plus aimables souvenirs.

Ch. Austin, élève brillant de l'école d'Oxford et pensionnaire à vie de cet établissement, était une étoile filante, qui traversait brillamment l'espace et qui ne s'arrêtait pas en chemin. Mais la rapidité même de sa perception lui rendait insupportables les longs séjours, et il émergeait à l'autre bout

du continent au moment où on le croyait engagé dans la solution de quelque problème local. Il a été le seul correspondant qui ait suivi d'un bout à l'autre cette formidable et fantastique insurrection de Carthagène, qui l'ait suivie dans Carthagène même, qui ait tenu le monde au courant de ses péripéties, et, sans lui, ni l'Europe contemporaine ni l'histoire à venir ne disposeraient d'aucun élément authentique pour connaître ou pour raconter cette page qui semble peinte par les pinceaux réunis de Ribeira, de Goya et de Holbein.

Il faut citer encore Hardman, dont je fus l'assistant pendant son dernier séjour comme correspondant à Paris. C'était un homme bon, poli, correct, de relations toujours distinguées, et tout entier absorbé par l'exercice de ses fonctions. Il écrivait d'un style simple, clair, facile à lire, sans faiblesse et sans violence. Lorsqu'il avait le temps de châtier ses lettres et d'y réfléchir, c'étaient des modèles de simplicité et de bon goût. Lorsque le temps le pressait, il se méfiait de lui-même, s'irritait de la négligence de son style, hésitait dans son jugement et laissait au lecteur le soin de conclure. Il avait fait la campagne du Maroc avec les Espagnols, bravement, comme un soldat écrivain qui se sert alternativement de la plume et de l'épée, et les officiers de l'armée voyaient en lui un frère d'armes qui écrivait, au jour le jour, avec une scrupuleuse exactitude, l'histoire de leurs exploits. La mort lui arracha la plume des mains, au mois d'octobre 1874, et il tomba victime de ce Minotaure qu'on appelle le fil spécial quotidien, et qui étrangle ses desservants entre un événement qui éclate et la pile électrique qui les guette.

C'est le 4 mai 1874 que le *Times* inaugura son fil spécial qui fonctionne de neuf heures du soir à trois heures du matin. C'était pour Hardman une façon toute nouvelle de correspondre. Il faut livrer sa copie, toute chaude, au télégraphe qui l'attend. Il faut que le lecteur qui vous lit, à la première heure du matin, n'ait point l'impression d'un travail qui s'est refroidi en route, si vous ne voulez pas qu'il se demande pourquoi vous avez substitué l'électricité à la poste ordinaire. A de rares exceptions près, c'est là le problème dont chaque soir vous impose la solution.

Lorsque cette transformation dans la correspondance se produisit, M. Hardman avait près de soixante-deux ans, c'est un âge où l'on change difficilement une méthode que l'on a suivie pendant toute une vie de labeur; les efforts que lui imposa ce nouveau mode de correspondance, la tension cérébrale qu'elle réclame aux heures tardives de la nuit, ont hâté une fin qui semblait prématurée à tout le monde, et tranché une existence qui a eu ses heures d'éclat, et qui est demeurée sans tache.

Il était à peine mort, lorsque le pronunciamiento de Martinez Campos et la proclamation d'Alphonse XII me fournirent, aux yeux de nos chefs, des titres à l'honneur de lui succéder.

Bientôt après, en mai 1875, parut la lettre qui attira l'attention publique sur les projets agressifs, contre la France désarmée, que l'on prêtait aux Allemands.

J'étais parti pour Marseille dès qu'elle fut écrite, et avant qu'elle ne parût, et je ne revins que quinze jours après sa publication. Les journaux français, qui ne l'avaient pas comprise, d'abord, et les journaux allemands qui la comprirent, ensuite, attaquèrent l'auteur de cette lettre avec une violence sans précédent. A mon retour, je rendis visite au duc Decazes qui avait dit : « Si ces projets ne sont pas dévoilés à temps nous sommes perdus! » Je le rencontrai au sortir de son cabinet, au moment où il allait monter en voiture pour se rendre à Versailles. Il vint à moi, élégant, souriant, l'œil fier, les mains tendues : « Ah ! mon pauvre ami, me dit-il, quel excellent parapluie vous faites! Il pleut sur vous à torrents, et je n'ai pas un fil de mouillé. »

Ce fut tout. Je montai dans sa voiture et nous parlâmes des choses du jour. Je n'ai pas songé à lui en vouloir un instant de cette petite phrase d'empereur romain qui regarde, en souriant, les bêtes fauves se ruer sur le chrétien qu'il a poussé dans l'arène, de même que je n'en ai jamais voulu à l'excellent M. Barthélemy-Saint-Hilaire, à qui j'avais fait conseiller par un haut diplomate turc de proposer un arbitrage dans le conflit turco-grec, qui avait adopté cette idée, qui l'avait soumise aux puissances et qui me reprochait de lui avoir dérobé ses secrets, parce que j'avais été le

premier à divulguer ce projet ; mais je garde encore, à cette heure, le sentiment amer d'une parole échappée, contre moi, des lèvres de M. Duclerc, et je la relève ici, parce que je ne veux pas avoir disparu sans l'avoir relevée, ni la relever lorsque M. Duclerc aura cessé d'exister.

Mes relations avec M. Duclerc remontaient assez loin, et avaient toujours été très agréables lorsqu'il succéda, indirectement, à M. Barthélemy-Saint-Hilaire. Je me rendis auprès du nouveau ministre pour le féliciter. L'entrevue fut des plus cordiales, et j'eus avec lui une conversation qu'il m'autorisa à publier et qui fit un bruit énorme. M. Duclerc, lui, ne releva dans cette entrevue qu'un seul mot que j'avais inexactement reproduit (1).

Dans cette seconde visite, je disais à M. Duclerc, et je lui prouvais, que je connaissais, dans tous ses détails, le traité dont il poursuivait la signature auprès du bey de Tunis. Mais je lui rappelais en même temps que le *Times,* avec une loyauté rare, avait divulgué des engagements pris à Berlin, par Lord Salisbury avec M. Waddington, relativement à la Tunisie, divulgations qui avaient pesé considérablement sur l'attitude politique de l'Angleterre, et que, par conséquent, mon devoir n'y étant pas opposé, je m'abstiendrais de publier ce que je savais pour ne pas nuire au succès des négociations.

« Mais, ajoutai-je, vous devez comprendre à quelle limite doit s'arrêter mon silence, et je vous demande seulement de m'avertir à temps, pour que je puisse être le premier à publier ce renseignement. »

La chose demeura ainsi entendue. Je gardai le silence le plus profond, lorsque, quelques semaines plus tard, un dimanche, en me rendant à Rouen, je lus dans le *Figaro* un court entrefilet dans lequel on donnait sommairement, mais authentiquement, les principaux détails du traité. Je compris qu'on avait parlé au quai d'Orsay. Je m'arrêtai à Mantes, pris le premier train qui se dirigeait sur Paris, courus au ministère et, n'ayant pas trouvé M. Duclerc, je lui écrivis une lettre pour lui déclarer que je me trouvais dégagé de ma promesse volontaire, et je lançai la nouvelle qui parut le lendemain. Naturellement, cette publication diminua, un peu, l'effet de la

(1) J'avais mis . « je ne veux pas être l'ami » au lieu de : « le familier de M. Gambetta » trouvant que ce dernier mot sonnait mal dans la bouche d'un premier ministre de France.

communication faite à la Chambre, et, quelques jours après, M. Duclerc, frustré dans son amour-propre, osa dire à un de mes collègues en parlant de moi : « Je lui reproche d'avoir voulu faire du tort à mon pays. »

Cette parole mauvaise, qui constituait une mauvaise action, est la seule calomnie à laquelle j'aie été sensible pendant toute ma carrière, et je la consigne ici, pour en dégager mes souvenirs qu'elle attriste.

*
* *

J'ai essayé de montrer au lecteur, dans les pages qui précèdent, l'origine et les développements successifs d'un journal qui constitue à cette heure un des leviers les plus puissants de l'opinion publique universelle. Depuis bien longtemps déjà le *Times* a appliqué les économies qu'il a réalisées par une production à bon marché, non pas à augmenter ses profits, mais à faire face aux charges nouvelles que lui imposent les transformations modernes.

Son papier seul, dans ses deux immenses feuilles, représente plus de deux fois le total des frais du plus grand journal français, et les seules dépenses de sa correspondance télégraphique dépassent, à leur tour, le budget tout entier du plus dispendieux des journaux quotidiens en France.

La puissance du *Times* n'est pas dans ce qu'il gagne, elle est dans ce qu'il dépense, et ceux qui en ont la garde suprême, l'ont, depuis longtemps, considéré comme une force nationale confiée à leurs mains, plutôt que comme une source d'avantages mise à leur disposition.

Quoi que l'on en puisse dire, son intervention dans les affaires intérieures est une cause presque déterminante du succès, et l'appui vaillant qu'il a prêté, lors des dernières élections, à cet admirable groupe des Unionistes qui marchent sous la conduite du marquis d'Hartington et de M. Joseph Chamberlain, a déterminé, pour une bonne part, un courant politique assez puissant pour rallier la majorité de la nation.

Au dehors comme au dedans de l'Angleterre, l'opinion éclairée, la seule digne d'être consultée, reconnaît la sincérité de ses attaques et l'indépendance de ses éloges, et il n'est pas un seul Anglais, même parmi ceux qu'il combat, qui ne considère le *Times* comme une des grandeurs et comme une

des forces de son pays. C'est une force, en effet, pour un pays, que cette action prépondérante d'un journal sur l'opinion du monde, et une étude bien plus haute, et bien plus consolante que les pages qu'on vient de lire, serait celle où l'on exposerait et où l'on examinerait les causes qui ont amené le *Times* à l'état de puissance morale qui lui est acquise à cette heure.

Quelques-uns de ceux qui ont eu l'honneur de le servir, ont pu se détacher, pendant un temps, avec un certain relief, sur l'ensemble du travail commun; mais ils n'ont jamais cessé d'emprunter leur principal éclat au drapeau même à l'ombre duquel ils combattaient, et leur nom s'est effacé de la mémoire des hommes aussitôt que l'on a cessé d'y associer celui du *Times*.

BLOWITZ.
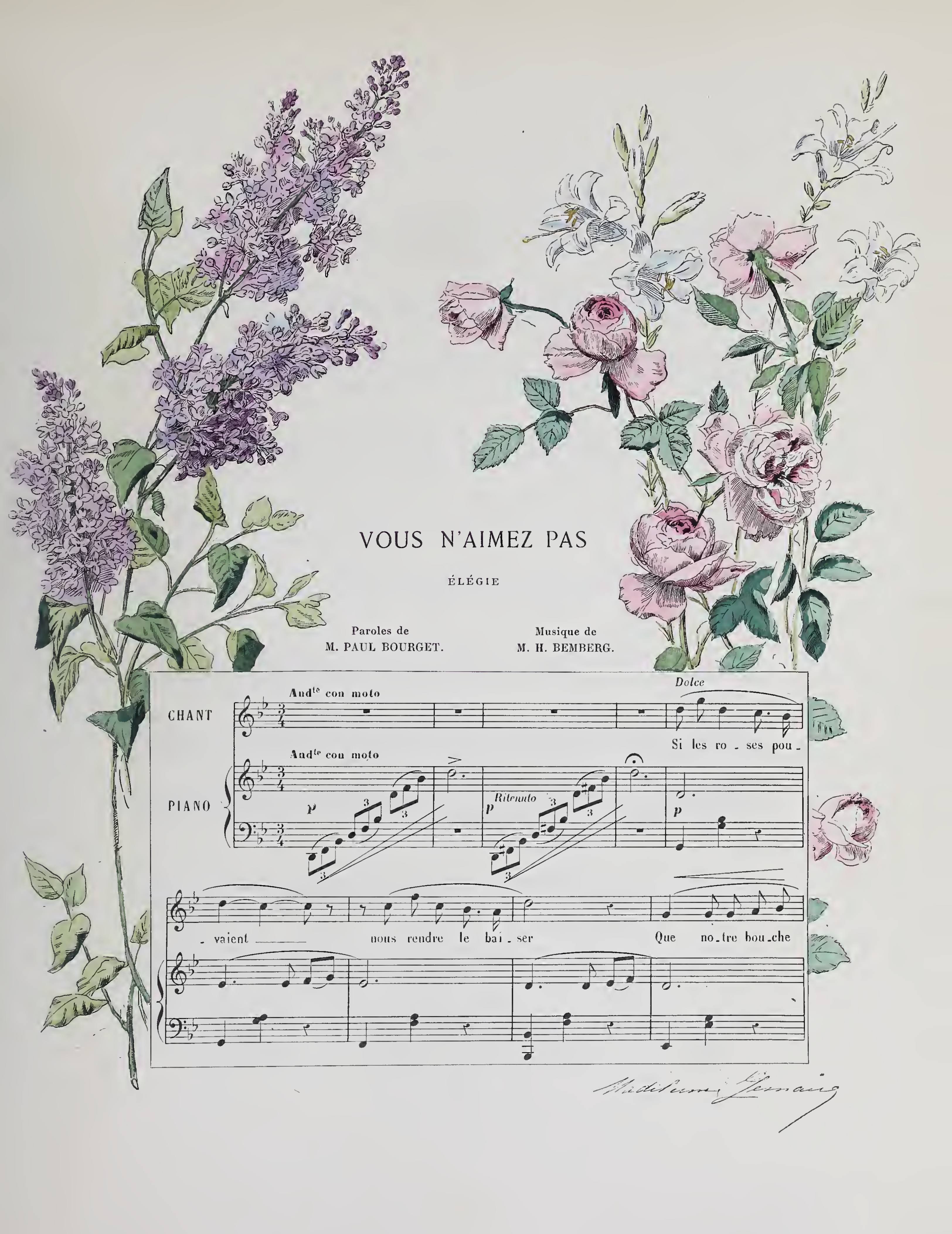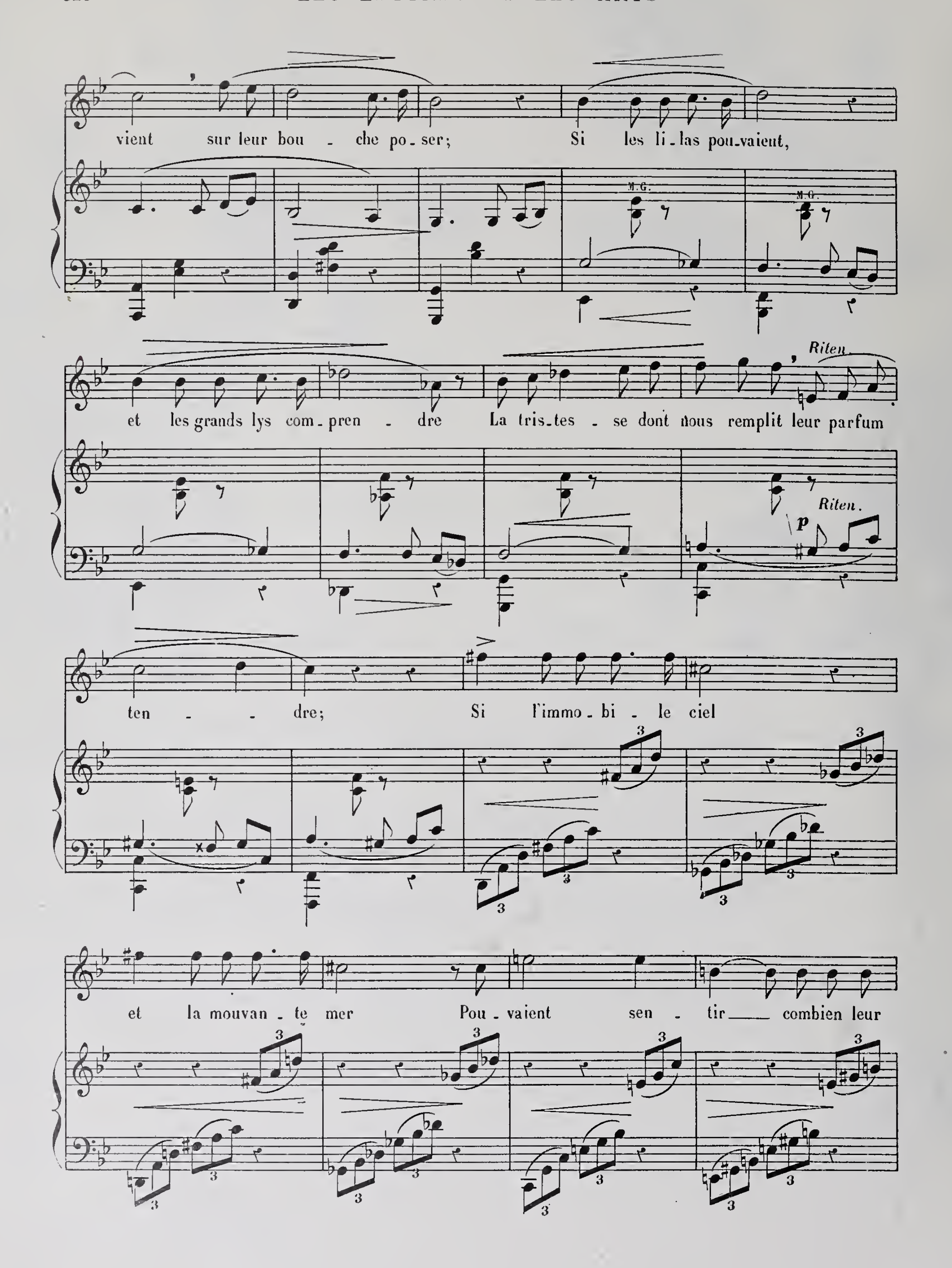




Chalot phot

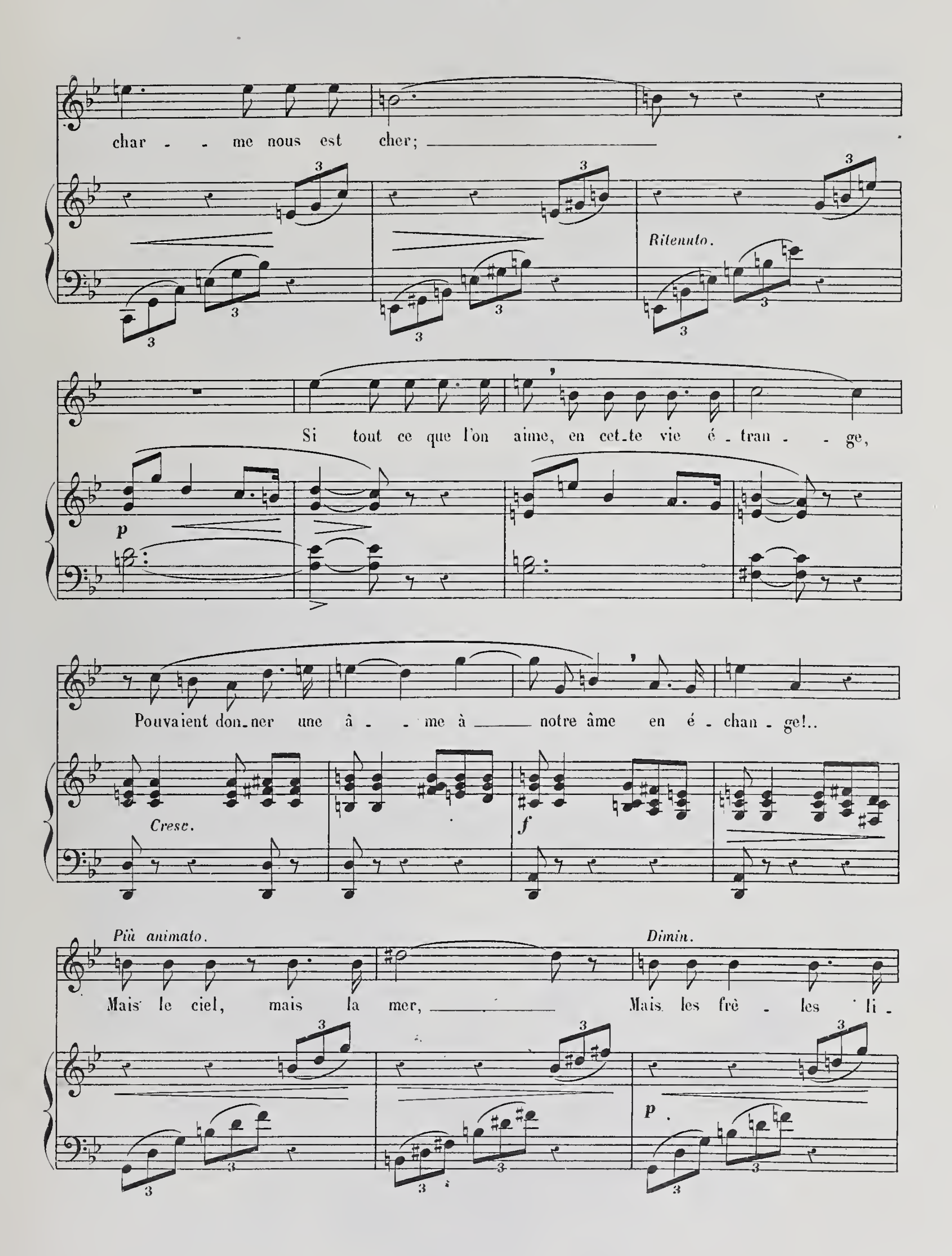
M. DE BLOWITZ
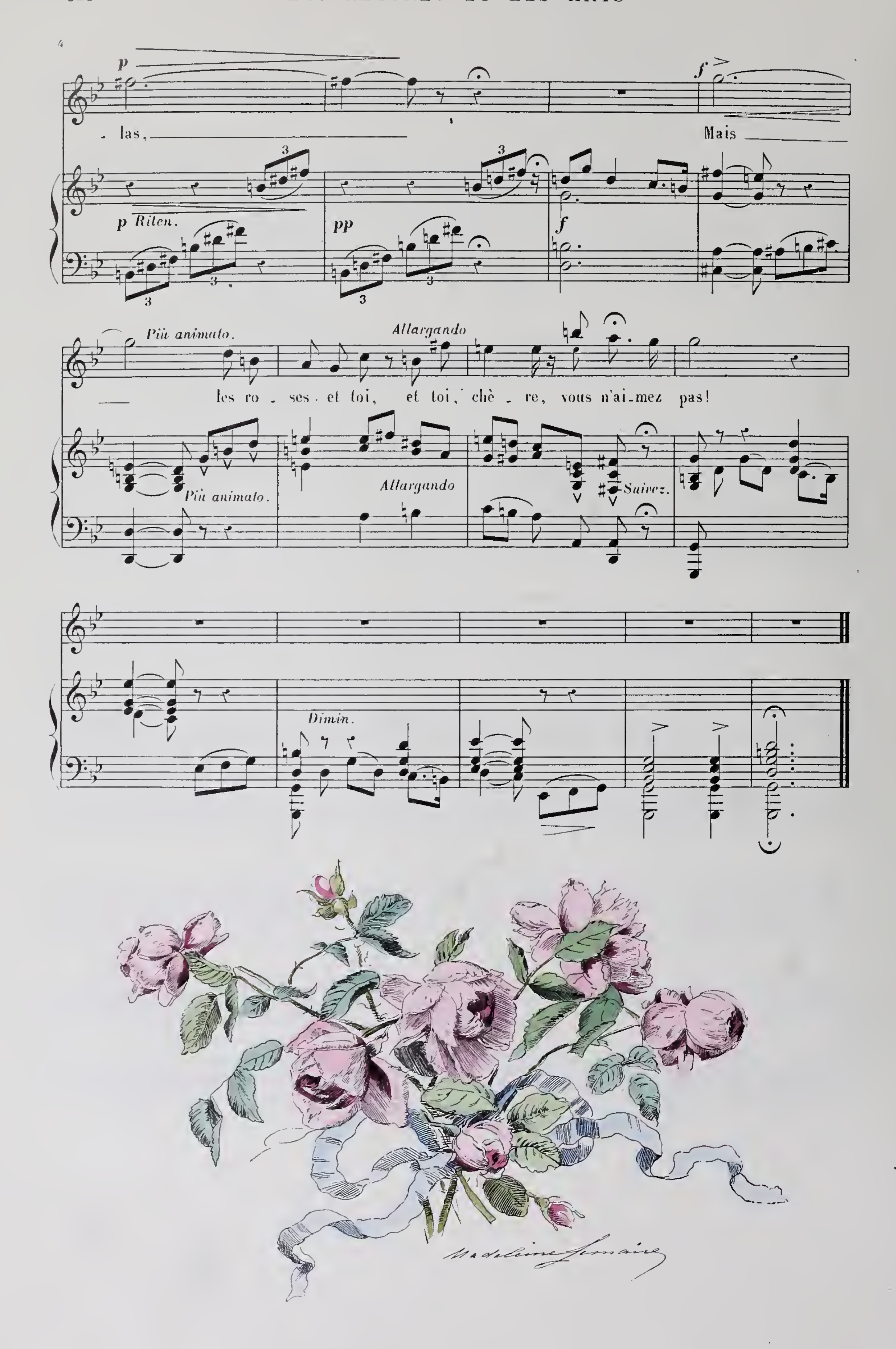

Madeleine Lemaire

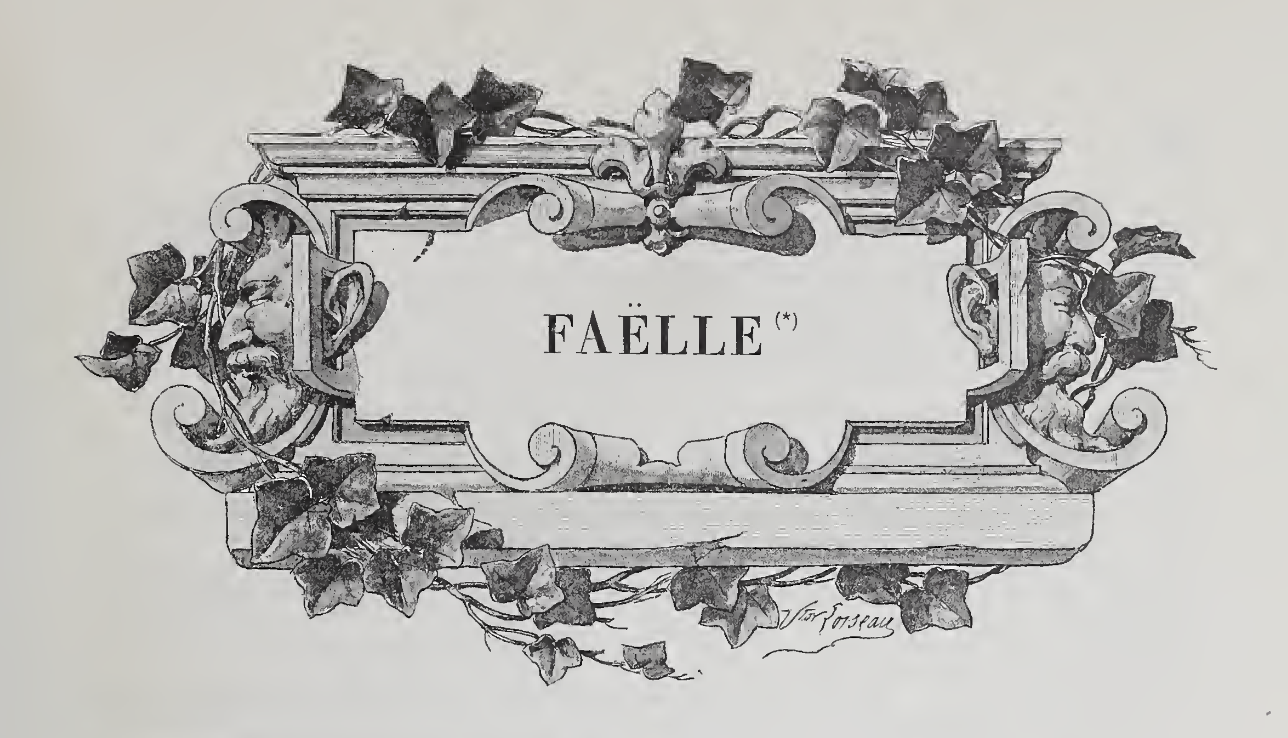


VOUS N'AIMEZ PAS
ÉLÉGIE
Paroles de
M. PAUL BOURGET.
Musique de
M. H. BEMBERG.
CHANT
PIANO
Andte con moto
Andte con moto
Dolce
Ritenuto
Si les ro - ses pou -
- vaient nous rendre le bai - ser
Que no - tre bou - che


vient sur leur bou - che po - ser; Si les li - las pou_vaient,
M.G.
et les grands lys com - pren - dre La tris_tes - se dont nous remplit leur parfum
Riten.
p
ten - - dre; Si l'immo - bi - le ciel
et la mouvan - te mer Pou - vaient sen - tir combien leur


char - - me nous est cher;
Ritenuto.
Si tout ce que l'on aime, en cet_te vie é - tran - - ge,
p
Pouvaient don_ner une â - - me à notre âme en é - chan - ge!..
Cresc.
f
Più animato.
Dimin.
Mais le ciel, mais la mer,
Mais les frê - les li -
p


p
f
- las,
Mais
p Riten.
pp
f
Più animato.
Allargando
les ro - ses - et toi, et toi, chè - re, vous n'ai-mez pas!
Più animato.
Allargando
Suivez.
Dimin.
Madeleine Lemaire



FAËLLE (*)



Je ne crois pas au mauvais œil, puisque le regard sombre et vraiment effrayant dont me poignarda la petite Italienne pendant les jours qui suivirent ne me donna pas la fièvre. Nous étions brouillés, je le voyais bien, à la façon dont elle évitait de répondre au bonjour que je lui adressais, se retournant ensuite avec cette expression de rancune et de mépris qui faisait dire à Carlton qu'elle savait haïr. Il fallut, pour qu'elle m'adressât de nouveau la parole, une circonstance grave, presque tragique, l'explosion d'un sentiment trop fort pour qu'elle pût le contenir et qui éclata devant moi comme éclate l'orage.

Mademoiselle Mouche avait fait sans doute la gageure de dégeler l'Anglais et contre toute apparence elle y réussit; Carlton nous prouva que sa jeunesse, si froide et cuirassée de morgue qu'elle parût, n'était pas à l'abri de certaines tentations; seulement, il fallait que la

(*) Voir les *Lettres et les Arts* du 1er mai 1888, tome II, page 137.

tentation fût blonde, vaporeuse, diaphane, d'une blancheur nacrée, avec des joues un peu creuses, des yeux tristes et le cou trop long. Tel était à peu près le signalement de l'alliée redoutable dont mademoiselle Mouche s'assura le secours avant de revenir dîner à l'auberge, toujours escortée par Wymer qui dit en entrant : « Eh bien! cher ami, vous ne vous plaindrez pas,... nous vous amenons un Botticelli!... » Faisant allusion à certains goûts florentins et préraphaélites exprimés par Carlton dans des discussions d'art. « Ne dirait-on pas qu'elle descend d'une fresque effacée à moitié plutôt que du foyer de la danse?... Et ça s'appelle Irma Michon... Une camarade de Mouche qui, elle, est un peu plus substantielle, Dieu merci... »

L'ange d'opéra, dans le nimbe soyeux de ses cheveux pâles, prit part d'un air désabusé au repas rustique, sous le feu des regards plus ou moins admiratifs de nos peintres et des aigres critiques de leurs moitiés. Elle ne disait pas grand'chose pour sa part, étant le type idéal de ce qu'on appelle une *grue* en argot parisien, mais elle avait à propos de rien un rire étrange, un rire de cristal, au timbre mélancolique qui, chaque fois qu'il résonnait, faisait tressaillir Carlton pris à première vue, esthétiquement du moins, par cette poésie de la maigreur jeune et délicate.

Au dessert, il tira son *blockbook* de sa poche et commença une esquisse le plus discrètement qu'il pût.

« Bah! cria mademoiselle Mouche, en lui décochant une boulette de mie de pain à travers la table, attendez donc, il y a temps pour tout. Vous aurez d'autres occasions de faire son portrait et même le mien si ça vous est agréable. »

Là-dessus Wymer l'invita en riant à venir prendre le café chez lui avec ces dames, et la blonde apparition appuya cette offre d'une œillade langoureuse, avant de glisser hors de notre tabagie, légèrement, harmonieusement, comme si elle eût été portée sur des nuages, le bras enroulé avec souplesse à la taille de sa compagne.

« Eh bien! par exemple, on peut appeler celle-là une côtelette sans viande! » dit Boulotte aussitôt qu'elle fut sortie.

Grelu fit un geste en guirlande qui n'avait rien de désapprobateur et

murmura le mot de morbidesse qui fut aussitôt couvert par sa femme.

« Qu'est-ce que tu dis?... Oui, je te l'accorde, distinguée, mais le plus sec des manches à balai, en ce cas, l'est davantage... *Crevée,* voilà le mot. Qui donc voudrait recevoir un coup de coude de ce squelette! Il y aurait de quoi être percé d'outre en outre.

— Carlton n'a pas l'air d'en avoir trop peur. Il s'est levé avec un empressement...

— Parbleu! dit le Jordaens de Barbizon, le barbouilleur fougueux du *Festin de Lucullus,* elle lui représente la Consomption, ce que les Anglais ont de plus cher après le Spleen. Étonnez-vous donc avec cela qu'ils aient un art malsain, un art phtisique...! »

Le lendemain, vers dix heures, je vis Carlton monter dans une voiture découverte, venue de Fontainebleau. Assis à côté de Wymer, en face de la blonde élégiaque, il me parut plein d'attentions pour elle, veillant d'un air de possession heureuse à ce qu'elle fût bien enveloppée, car la matinée était froide, quoiqu'un soleil brillant commençât à pomper la rosée blanche. Sa figure, impassible d'ordinaire, était animée comme je ne l'avais jamais vue, et je fis cette remarque qu'il pouvait passer vraiment pour un fort beau garçon. Telle semblait être d'ailleurs l'opinion des deux dames, coquettes à l'envi avec lui. Elles étaient bien mises, d'une façon correcte qui devait lui plaire, en costumes à demi masculins de drap sombre, cols droits, gilets blancs, toques de feutre, avec mille petits détails de sobre élégance que lorgnaient rageuses les épouses de nos peintres réunies sur le pas de la porte, en pantoufles éculées, en peignoirs défraîchis. Mademoiselle Mouche, tandis que la voiture s'éloignait vers la forêt dans le léger brouillard bleuâtre, se retourna pour faire signe au Cèpe et à Grelu. Ce geste mutin signifiait : — J'ai été la plus forte! — Tous les deux applaudirent. Et les commentaires de suivre leur cours sur cet enlèvement, à l'auberge d'abord, puis tout le long de la rue, jusqu'à ce que le panier fut devenu invisible sous la haute futaie du Bas-Bréau. Il avait dû passer devant la maison de la mère Fouchard et je me demandai avec une certaine curiosité apitoyée ce que devait éprouver Faëlle. Soit fierté, soit colère, elle n'était pas sortie sur la

route pour voir les belles dames. L'hôtesse de Carlton, à qui j'allai demander où elle était, répondit en jetant ses bras en l'air :

« Sait-on jamais où sont ces espèces-là? A gaminer quelque part, soyez-en sûr! Comme si elle ne ferait pas mieux de m'aider ou de raccommoder ses hardes qui ne sont que des guenilles ! Vous verrez qu'elle tournera mal, cette petite-là!... Comme je dis, la paresse est la mère de tous les vices. Mais aussi son maître n'est pas assez exigeant... Un jeune homme, comment voulez-vous que ça dirige une fille? Il lui a donné campos... et puis à la grâce de Dieu! M'est avis en effet qu'il n'aura pas besoin d'elle aujourd'hui, reprit la vieille paysanne en frisant son œil égrillard avec un sourire qui creusa toutes les rides de son visage tanné, poli sous la patine des ans et du hâle comme un cuir de Cordoue. Ne vous attendez pas à ce que je le critique, au moins! Il ne se donne que trop peu de bon temps, il vit comme *l'âne à Corette,* prononça madame Fouchard qui écorchait les mots de la façon la plus pittoresque. De mon temps on ne voyait jamais de ces empaillés-là. C'était une noce d'un bout de la semaine à l'autre!... Vous me direz qu'il est étranger. Eh ben! il est d'un pays où l'on ne s'amuse guère et où l'on compte les paroles... « Bonjour madame Fouchard », quand il arrive. « A l'année prochaine, madame Fouchard », quand il s'en retourne. Voilà tout ce que je sais de la couleur de ses conversations. Mais, dame, il paye comme il faut. »

Je laissai madame Fouchard continuer, en se parlant à elle-même, l'éloge de Hugh Carlton, car il n'y avait pas de raison pour que, une fois montée, sa boîte à commérages s'arrêtât jamais; c'était l'heure du déjeuner après lequel commençait régulièrement ma flânerie quotidienne en forêt.

De plus en plus, j'aimais, par ces journées cristallines, aller au hasard droit devant moi, l'oreille ouverte aux bruits presque insaisissables que faisaient, en tombant des arbres ou en courant, portées par une petite brise au ras du tapis rugueux des bruyères, les feuilles mortes, pareilles à autant de papillons nuancés. D'ordinaire, je n'entendais que ce bruit pendant des après-midi entiers, tout au plus avec cela quelque cri d'oiseau ou le frémissement inquiet qui accompagne sous les herbes flétries la

fuite d'une couleuvre. Cette fois, la forêt me réservait des surprises toutes mondaines.

*
* *

« Vautrait ! Vautrait ! »

J'étais sous la hêtrée magnifique qui avoisine le carrefour de l'Épine, quand des cris sauvages m'assourdirent ; je m'arrêtai interdit par un fracas de galop et de branches cassées ; on eût dit que les fourrés d'alentour se déchiraient devant quelque avalanche.

« Vautrait ! »

A travers la colonnade argentée des hêtres et l'éventail énorme de leurs branches abaissées qui balayaient le sol, je vis apparaître un azur qui n'était pas celui du ciel, un azur mouvant et même tumultueux, celui de l'uniforme des officiers de chasseurs en garnison à Fontainebleau. Leurs chevaux s'élançaient par-dessus les roches, plongeaient dans les ravins, décrivaient des zigzags fous, sur la trace d'un gibier plus léger qu'un autre gibier à poil ou à plume, puisqu'il tourbillonne comme la neige au caprice du vent. Le *rally-paper* fondit sur moi, m'enveloppant de toutes parts.

« Gare ! » criai-je ahuri, en me demandant l'espace d'une seconde, si je n'étais pas moi-même la bête poursuivie, forcée sans le secours des chiens.

Déjà la vision tapageuse s'était dissipée, mais dans le lointain, très faiblement, les cors continuaient à se répondre.

« Où diable vont-ils? » répétai-je en me mettant à la remorque de cette chasse enragée, sans autre secours que celui de mes jambes bientôt sexagénaires.

Il va sans dire que, malgré les petits papiers, çà et là accrochés aux arbres, je n'arrivai pas premier à l'hallali. Je compris seulement, grâce à ces indices, que le but devait être du côté d'Apremont et je me dirigeai vers mon site favori avec une certaine angoisse. Violée ma chère solitude ! Dans quel état sortirait-elle de cet assaut ?...

Hélas ! mes craintes se trouvèrent réalisées; il fallut à la nature un

assez long travail pour effacer les profanations de ces forcenés. Ils avaient traqué leur gibier imaginaire, au risque de se rompre le cou, jusque dans les recoins les plus inaccessibles des gorges brutalement escaladées, dépouillées par le sabot des chevaux de leur tapis de mousse qui tombait en lambeaux. C'était un écrasement, un véritable massacre de fougères. En vain les genévriers et les houx avaient-ils étendu, pour protéger ce labyrinthe, leurs bras armés d'épines. La bande des envahisseurs s'était ouvert un passage, en brisant tout devant elle : à la litière glissante formée par les aiguilles des pins se mêlait une pluie de blanches découpures; le sol piétiné, creusé, déchiré, attestait des chutes, des dégringolades. Messieurs les officiers avaient dû éprouver quelques avaries, tant mieux!... Je maudissais leurs plaisirs destructeurs, quand tout à coup le joli spectacle qu'ils m'avaient finalement préparé m'inspira pour eux une certaine indulgence.

Qu'était-ce donc que cette musique de bal qui remplaçait les fanfares? J'atteignis, guidé par elle, le carrefour où s'organisait gaiement une fête champêtre. Les uniformes bleus, quelques habits rouges, d'élégantes toilettes de femmes, distribués en petits paquets babillards où le *flirt* le plus vif allait bon train, faisaient dans la verdure un effet charmant. A l'extrémité de la clairière qui servait de salle de danse, de nombreux chevaux de selle, tenus en main, fumaient, couverts d'écume et de sueur; on apercevait derrière les arbres une file de voitures qui avaient rejoint la chasse; dans un coin, des tables, dressées en toute hâte, portaient du champagne, des viandes froides, des pâtisseries, de quoi satisfaire l'appétit ouvert par un double exercice. Le photographe invité qui demandait avec instances quelques minutes de pose autour du buffet fut assez mal reçu. Ce furent des rires tandis qu'il essayait de former les groupes, des clameurs quand il prétendit qu'il fallait recommencer, puis, à l'appel du quadrille, une envolée soudaine de petites femmes aux joues roses et aux yeux brillants (le grand air les avait toutes fardées), dans les bras de leurs cavaliers, frottés de résine, couverts de poussière, superbes d'entrain au demeurant.

Après le quadrille, la musique militaire joua une polka et puis une valse; je vis alors Hugh Carlton, vêtu de velours olive des *knickerbockers* au



scotch cap, s'élancer dans le tourbillon, sans permettre aux pieds de sa grande blonde, qu'il emportait comme une plume, de toucher terre seulement. Il valsait avec un peu de raideur, mais son étreinte robuste était l'appui qu'il fallait à cette taille cambrée avec exagération, pliée comme une écharpe de soie. Les tresses d'or pâle d'Irma Michon s'échevelaient, la tête se renversait pâmée. De son côté, mademoiselle Mouche triomphait par des moyens différents : ses fins mollets, visibles sous sa jupe courte, avaient des ressorts d'acier et elle semblait résolue dans un infatigable tournoiement à étourdir son cavalier, comme les Willis étourdissent leur victime jusqu'à ce que mort s'ensuive. N'importe, mort ou vif, on enviait Wymer; l'admiration des officiers s'exhala en propos énergiques et, quand je quittai mon poste d'observation, ces deux demoiselles étaient reines de la fête; l'élément guerrier se les disputait; en revanche les représentantes du demi-monde de Fontainebleau s'étaient emparées de Wymer et de Carlton, qui ne savaient plus à laquelle entendre et me parurent accorder leur préférence au champagne dont ils firent une prodigieuse consommation. Le quadrille d'*Orphée,* les valses de Strauss et de Métra, me poursuivirent tandis que je regagnais le Bas-Bréau, sans souci des sentiers, pressé de retrouver ce grand calme qui convient mieux, après tout, que les flonflons au majestueux aspect des bois lentement envahis par le crépuscule. Enfin!... Ces dernières notes d'*Il Baccio* s'éteignirent peu à peu, je n'entendis plus rien que l'averse presque continue des feuilles d'automne détachées par le vent du soir...

N'était-ce pas cependant encore un bruit humain qui se mêlait au silence? Il s'y mêlait du moins sans le troubler, comme eût pu le faire le gémissement d'un ramier ou la musique du grillon. Quelqu'un pleurait près de moi, très près de moi, derrière un rocher. Comment n'avais-je pas aperçu cette petite robe brune? C'est qu'elle se confondait avec la masse de grès contre laquelle restait blotti, désireux peut-être d'échapper à mon attention, un corps immobile.

« Faëlle! m'écriai-je. Que fais-tu là, mon enfant? »

Elle redressa la tête et balbutia d'une voix morne qu'elle s'était endormie.

« Endormie?... répétai-je, en regardant son visage décomposé par les larmes. Il me semble que tu pleures.

— Eh bien! oui, répliqua-t-elle farouche, vous pouvez encore le lui dire, puisque c'est votre goût d'épier, de répéter, de trahir les gens... »

Elle appuya sur ce mot trahir, avec une méprisante énergie, mais devant pareille douleur, qui donc aurait pu se fâcher? Je répliquai donc doucement :

« Parce que j'ai dit à M. Carlton que tu désirais aller à l'école?... J'ai cru te rendre service, au contraire, pauvre petite. »

Elle me regarda fixement de ses yeux gonflés, rougis, comme si elle eût pensé : — Au fait, il n'est peut-être que maladroit, — et sanglota : « D'ailleurs ça m'est égal qu'il me renvoie maintenant. Je m'en irais bien toute seule plutôt que de rester à voir ce qui se passe.

— Que se passe-t-il donc, Faëlle?

— Faites l'ignorant!... »

Son visage égratigné par les épines ou par ses ongles, fouetté par les branches à travers lesquelles, comme une bête blessée, elle avait couru, marbré de larmes amères, m'effraya, tant il exprimait de pénétration révoltante. Les propos de la table d'hôte se trouvaient justifiés : Faëlle était amoureuse et jalouse.

« Il n'est pas rentré hier soir, dit-elle.

— Eh bien?... Après?... que vous importe? répliquai-je sèchement.

— Et aujourd'hui?... Vous ne les avez pas vus partir ensemble! J'ai galopé le long de la route, derrière les arbres, tant que j'ai pu. Ils ne me savaient pas là, mais rien ne m'échappait, rien... — Elle se tordait les mains avec rage. — Je crois que c'est exprès pour me faire souffrir; il me déteste, il me déteste.

— Qu'est-ce qui te donne cette idée-là?...

— Je suis pour lui moins que Bob, moins que son chien. Tenez tout le monde me tutoie ici, vous-même, ceux qui me connaissent le moins. Eh bien! lui il me dit vous...

— Parce que dans son pays personne ne tutoie.

— Quel pays! s'écria-t-elle en levant les bras au ciel. — Sans doute elle se représentait une sorte d'Hyrcanie où des hommes au cœur de roc suçaient le lait des tigresses.

— Mais alors pourquoi lui faisait-il les yeux doux à elle et lui disait-il des choses?... Non, je ne l'aurais jamais cru. Il faut qu'il ait perdu la tête. Est-ce que vous la trouvez jolie, avec ses cheveux jaunes et du noir par-ci, de la farine par-là? Car c'est peint autant qu'un tableau. La bonne de l'hôtel me le disait bien l'autre jour, allez! Ces femmes qui viennent nous empêcher de travailler sont faites comme des poupées. Elles laissent traîner, dans leurs chambres, des petits pots de pommades et des crayons, des pattes de lièvre barbouillées de rouge... Comment un homme qui est peintre ne voit-il pas ça? Moi, je le voyais bien sous son voile! Et croyez-vous, par hasard, qu'elles soient à elle ces tresses de filasse? Pas du tout. A sa place, ma foi, je les choisirais d'une autre couleur, reprit Faëlle, dénigrante comme une rivale. Et son corset est plein de coton; c'est un os, je vous dis, un os qui se serre!... Seulement voilà, elle a de belles robes, elle sait faire des mines, et... Combien de temps croyez-vous que ça va rester ici? »

Elle parlait avec une sorte de fièvre, en arrachant l'herbe autour d'elle, comme elle eût voulu arracher le cœur de cette femme fardée de nacre, modelée en coton.

« Ne vous occupez pas de pareilles créatures, lui dis-je en la prenant par le bras pour la forcer à se lever; ce n'est pas l'affaire d'une honnête fille. Allons, rentrez chez vous. »

Mais elle s'était de nouveau jetée la face contre terre en gémissant. Je me demandai si elle avait couru à côté de la voiture, derrière les buissons et les rochers jusqu'à ce que les forces lui eussent manqué, si, cédant à la fatigue, elle s'était tout de bon endormie dans ses larmes comme font les enfants, ou bien si, comme moi, elle avait rencontré le *rally-paper* et poussé jusqu'au carrefour où le bal avait lieu pour trouver là des motifs nouveaux de jalousie frénétique. J'essayai de le savoir, mais aux questions elle ne répondit rien, répétant toujours : « Oh! je me vengerai! Je me

vengerai ! Il s'en repentira ! » Couchée par terre, me tournant le dos, le visage collé au rocher.

Et, après beaucoup d'instances inutiles, je dus la laisser là, cuvant son désespoir comme une ivresse.

*
* *

Quand j'allai deux jours après demander à la mère Fouchard ce que devenait Faëlle, la bonne femme parut surprise de ma sollicitude et répondit : « Regardez-la donc, là haut, qui plume une poule ! »

En effet elle était assise sur le pas de la porte de l'atelier, dans une attitude tragique en désaccord avec sa prosaïque occupation, pâle de cette pâleur verdâtre de la mal'aria qui s'estompe de noir sous les yeux battus, aux paupières alourdies. Personne ne songeait à remarquer seulement cet air de souffrance. Il fallait que la malheureuse sentît autour d'elle bien peu de compassion pour m'octroyer, comme elle le fit, malgré une vieille rancune, le rôle de confident. Elle leva le doigt, par un de ces gestes de son pays qui lui venaient naturellement, et je compris qu'elle m'appelait. Quand je fus près d'elle sur la dernière marche du petit escalier :

« Entrez, dit-elle d'une voix contenue, vous verrez vous-même. »

Et, sans se soucier des exclamations de la mère Fouchard qui criait que le vent allait emporter les plumes, que les chats viendraient voler la poule, elle me précéda dans l'atelier désert. Sur un chevalet, je vis la *Liseuse* pour laquelle Faëlle était si fière d'avoir posé, singulièrement blondie dans l'ombre transparente de son dais de feuillage printanier. La figure tout entière avait été grattée, remplacée par le portrait ressemblant de la languissante Irma Michon.

« Il lui a donné mon livre, » dit la petite entre ses dents serrées.

Elle ne s'emportait plus, elle ne savait plus comment traduire son indignation, seulement ses yeux meurtris me demandaient :

« Après cela que peut-il faire encore ? N'est-ce pas le comble de l'outrage ?

— Allons, Faëlle, lui dis-je, allons... »

Et je ne trouvais pas de mots, moi non plus, pour exprimer ma sympathie.

— Oh! ce n'est pas tout, » continua-t-elle accablée.

Furetant parmi les papiers, elle me montra une feuille sur laquelle était esquissée une frêle et longue figure, la même, mais autrement posée, en robe flottante, appuyée à une sorte de balcon, le balcon doré du ciel, comme me le firent comprendre quatre vers de Rosetti griffonnés audessus.

« Qu'est-ce que veut dire cette écriture-là ?

— C'est de l'anglais...

— Mais puisque vous savez l'anglais, vous devez comprendre. »

Je lus : « Ses yeux étaient plus profonds que l'abîme — des eaux apaisées le soir. — Les cheveux qui tombaient le long de ses épaules — étaient jaunes comme le blé mûr... »

— L'abîme ?... Les eaux apaisées ?... » répéta Faëlle aussi peu avancée qu'auparavant.

Elle avait cependant compris quelque chose, car elle s'écria :

« Des yeux de poisson bouilli, des cheveux à mettre au bout d'une quenouille, des... »

Je ne la suivrai pas dans l'énumération qu'elle fit des beautés de mademoiselle Michon. Elle y employa tous les mots populaciers qu'elle avait pu entendre à Paris et ceux que ses parents avaient rapportés de Rome ; ce fut comme un torrent d'invectives qui roula soudain de sa lèvre férocement retroussée sur des dents qui voulaient mordre. Comme une bête fauve qui sort de son sommeil pour rugir et dévorer, elle avait secoué soudain l'espèce de torpeur qu'un instant j'avais pu prendre pour de la résignation, les furies la ressaisissaient ; debout devant l'intruse qui lui avait volé sa place, son costume, son coin de forêt, son livre et plus encore, elle la menaçait du poing, elle lui crachait des malédictions, des injures à la face, superbe de passion, de haine, de colère, telle qu'une jeune Médée, tandis que, dans la cour, la mère Fouchard criait hors d'elle-même : « Je te l'avais bien dit que le chat emporterait ta poule !

Descends,... descends donc, mâtine, que je te casse les reins!... » Et Bob joignait au concert des aboiements qui annonçaient l'approche de son maître. Je m'esquivai; même j'évitai d'entrer chez madame Fouchard, craignant que Hugh Carlton ne m'accusât de me mêler trop de ses affaires.

Je ne le revis que vers la fin de cette semaine-là, car, selon l'expression de son hôtesse, la noce se faisait servir à part. Il reprit sa place à mes côtés d'un air assez penaud et maussade.

« *Well!* lui dis-je, employant à dessein sa langue maternelle dans laquelle il était toujours un peu plus communicatif. *Well! The lovely lady?...*

— *The lovely lady* est retournée à Paris ce matin, répondit-il à demi-voix sans sourire. Et il était temps. Elle est par trop stupide à la longue... d'un commun avec cela!...

— Il me semble en effet, insinuai-je, que je préférerais mademoiselle Mouche. »

Il fit un mouvement dédaigneux qui signifiait : — Ma foi! elles se valent. Et je vis que j'avais auprès de moi un homme complètement revenu pour le moment des vanités de ce monde.

« Je parie, repris-je, que vous vous êtes remis au travail ce matin avec plus de plaisir que jamais.

— Je n'ai pu travailler, répliqua-t-il, se rembrunissant encore. Ma matinée a été bien employée cependant... J'ai mis Faëlle à la porte...

— Mon Dieu! qu'avait-elle fait, la pauvre enfant?

— La pauvre enfant est une petite brute obstinée; elle a refusé de poser, elle m'a fait une scène de larmes, elle s'est montrée parfaitement impertinente. »

Carlton exagérait l'accent anglais, comme il lui arrivait toujours quand il réprimait quelque agitation intérieure. Je sentis que je serais mal venu à défendre la coupable et je parlai d'autre chose; seulement, après déjeuner, je proposai à mon voisin de faire un tour en forêt.

« Je ne demande pas mieux, répondit-il, puisque aujourd'hui sera une journée perdue. Je n'avais plus besoin que de deux ou trois séances pour achever, et cette diablesse-là... Tenez voilà qu'il pleut, c'est complet, me

dit-il, en remarquant tout à coup que de larges gouttes d'eau tachaient les vitres. Je vais être réduit à flâner au cercle jusqu'à ce soir.

— Bah ! une petite ondée vous effraye ? Allons toujours... »

Mais la petite ondée devint si forte que nous dûmes nous arrêter dans son atelier.

« Votre modèle est déjà parti ? demandai-je avec un semblant d'indifférence, tandis qu'il roulait une cigarette.

— Non, je ne l'ai pas permis... Elle m'aurait ménagé encore, si je l'avais laissée s'en aller seule, quelque tour de sa façon. Une enragée qui menace de se tuer, de se jeter sur les rails du chemin de fer ! Vous n'avez aucune idée de la scène qu'elle m'a faite.

— Mais pourquoi ?

— Le sait-elle bien elle-même !... » répondit Hugh Carlton.

Il détourna les yeux en clignant comme pour éviter la fumée de sa cigarette, mais je crois qu'il rougissait un peu de son mensonge, ayant dans les plus petites choses un grand respect de la vérité.

« J'avais, reprit-il, autorisé ses parents à venir la voir ces jours-ci. Eh bien ! ils l'emmèneront, et je serai débarrassé d'elle à tout jamais... », ajouta-t-il avec un soupir de soulagement.

Deux coups timides furent frappés à la porte. Faëlle entra les yeux baissés ; elle portait sur son bras un petit justaucorps de velours râpé avec des crevés de percaline.

« Que me voulez-vous ? demanda brusquement son maître.

— J'ai fait mon paquet, dit-elle d'une voix défaillante, » en coulant de mon côté un regard qui me toucha, tant il exprimait de tristesse et de prière. Ceci est encore à vous. »

Lentement elle plia la loque d'atelier qu'elle tenait et la déposa sur une chaise.

« Très bien ! Je sais que vous êtes incapable d'emporter ce qui ne vous appartient pas, dit Carlton avec impatience. Est-ce tout ?

— Mes parents viendront demain, murmura-t-elle. »

Il lui tournait le dos maintenant et affectait de reprendre avec moi une

conversation où elle n'avait aucune part; mais j'observais la petite Faëlle. Sans bruit, elle marcha jusqu'à la porte qu'elle avait refermée derrière elle, puis, s'arrêtant, resta là une minute, plantée la tête basse, la poitrine haletante, évidemment irrésolue. Tout à coup, d'un bond et avec un grand cri, elle s'abattit sur ses deux genoux, aux pieds de Carlton.

« Ah! je vous en supplie,... je vous en supplie,... gardez-moi! Je ne veux pas,... je ne peux pas m'en aller. Pardon... Je ne le ferai plus... Je serai obéissante. Je ne me mettrai plus en colère, mais gardez-moi,... gardez-moi. »

Et il y avait un curieux contraste entre ces expressions de repentir enfantines et la façon passionnée dont elle le regardait à travers ses larmes, s'emparant de ses mains, les baisant éperdument, le visage en feu. Pris à l'improviste, il était demeuré d'abord presque interdit, choqué dans les intimes profondeurs du *cant* anglais.

« Vous êtes folle, dit-il en se dégageant, folle à lier. Que signifie? Relevez-vous... *Compose yourself...* »

Et cette adjuration adressée à Faëlle me fit sourire malgré moi.

« Ne vous donnez pas en spectacle ainsi. J'aimais encore mieux, je crois, votre insolence de ce matin. »

Mais elle était lancée en plein drame, heureuse de pouvoir enfin s'abandonner à son instinct, pleurer, crier à son aise, s'approcher de lui comme elle ne l'avait jamais fait encore, couvrir de caresses ses mains, ses habits, sortir enfin de cette contrainte à laquelle mille fois elle eût préféré les mauvais traitements, les coups même. Carlton ne comprenait pas.

« Craignez-vous les reproches de vos parents? Eh bien! je vous promets de ne pas leur dire pourquoi je vous ai renvoyée, de leur cacher la vraie raison... Ils croiront simplement que je n'ai plus besoin de vous. Là! êtes-vous contente? »

Elle haussa les épaules avec une suprême indifférence :

« Mais qu'ils me tuent! Qu'est-ce que ça me fait, s'il faut que je vous quitte!

— Vous êtes nerveuse, vous êtes malade, dit Carlton, d'autant plus froidement qu'il était peut-être plus ému. Rappelez-vous bien que je ne supporterais pas deux fois ces sortes de choses. Allons, debout!...



Et quand elle eut obéi enfin, quand il la vit à distance respectueuse, si humble, les mains jointes dans une dernière et muette prière.

« Que feriez-vous à ma place ? me demanda-t-il.

— Je la garderais, répondis-je, m'assurant ainsi, d'un seul mot, la reconnaissance de Faëlle.

— Et vous auriez tort, répliqua-t-il... J'aurai tort aussi,... n'importe ! Puisque je ne dois plus rester ici qu'une quinzaine...

— Vous ne me renverrez pas auparavant ? s'écria Faëlle avec un nouveau bond vers lui.

— A la condition que vous reprendrez, sur-le-champ, des manières convenables et que vous nous laisserez tranquilles, dit Carlton évidemment vexé contre lui-même. »

Repoussée par lui, elle se rejeta de mon côté. Elle m'envoya des deux mains un baiser rapide, puis disparut en sautant, redevenue dans son allégresse, la petite Faëlle, mais avec un sentiment de triomphe bien féminin, j'en jurerais, le sentiment d'avoir gagné du terrain ce jour-là au lieu d'en perdre.

*
* *

Comment aurait-elle eu la vraie naïveté de l'enfance menant une vie comme la sienne, ayant des parents tels que les siens ? Oh ! ces parents de Faëlle, je les vois encore dans la petite salle de l'auberge, derrière la cuisine, rassemblant dans un vieux journal les restes du gigot que leur avait fait servir Carlton et dont la mère demandait la permission d'emporter l'os pour ses petits. Tonino serait si content ! et Sandro ! Pauvres enfants, ils avaient rarement pareil régal. Elle regrettait bien de ne les avoir point amenés à la campagne,... dans ce beau pays. Mais elle n'avait pas osé. Le Signor était déjà trop généreux de l'avoir fait venir, elle et son mari. Le temps leur durait à tous les deux... A Raffaëlle aussi sans doute,... car c'était une bonne fille que Faëlla, qui n'oubliait pas ses père et mère...

La bonne fille en question, assise sur l'angle de la table, les jambes pendantes, semblait attendre impatiemment la fin de toutes ces phrases. Elle savait bien pourquoi sa mère était venue : elle était venue pour lui prendre

son argent et ses nippes, tout jusqu'au dernier liard, jusqu'à la paire de bas dont madame Grelu, dans un accès de subite bienveillance, lui avait fait cadeau.

Cette mère n'avait vraiment rien de respectable avec son sourire flétri, son teint de pestiférée, son regard oblique et l'expression dure que lui donnaient d'épais bandeaux crespelés, cachant aux trois quarts un petit front de statue. Elle avait recouvert son costume de modèle italien d'un châle à carreaux très sale qui, mal croisé sur son ample poitrine, laissait entrevoir l'attache lâche de la chemise et les grosses boules d'or du collier, pareilles à celles qui se balançaient aux oreilles, qui se plantaient dans la coiffure ; et, auprès de cette matrone robuste et trapue, ricanait sournoisement le mari aux dents blanches, aux yeux de velours avec ses allures équivoques de joli garçon plus jeune que la femme qu'il bat et qu'il exploite. Une chose l'intriguait évidemment, le ton sévère et paternel à la fois de Carlton lorsqu'il s'adressait à la petite. Ce devait être un malin,... car elle devenait belle et il n'était guère possible que, dans cette solitude, avec ce contact de tous les instants, il n'y fît pas attention. Quand Carlton annonça que pendant les mois d'hiver il n'aurait plus besoin de Faëlle et qu'il entendait qu'elle profitât de ses loisirs pour fréquenter l'école, les dignes époux s'entre-regardèrent. Ni l'un ni l'autre ne savaient lire et ils ne s'en trouvaient pas plus mal. Pourquoi leur fille ne ferait-elle pas comme eux ?

« Mais puisque je paierai, » dit Carlton avec impatience.

Santa Madonna ! Comment vivraient-ils tout de même ? Elle ne gagnerait rien pendant ce temps-là et justement elle entrait dans l'âge où les enfants peuvent rendre à leur famille ce qu'ils lui ont coûté. A l'école ?... Une grande fille ? Il y aurait de quoi la montrer au doigt ! — A treize ans, ajouta la mère, éclatant d'un rire plein de sous-entendus, j'étais déjà en ménage avec mon homme,... pas celui-ci, le premier... Dis, Pippo mio ?

Et Pippo mio, interpellé, répliqua tranquillement, en se baissant pour ramasser par terre un bout éteint de cigarette qu'il mit dans son gilet :
— Ton garçon (celui qui est mort) était en train de venir... Elle a eu d'autres enfants avant les miens, Signor.

Je pensai que Faëlle était peut-être de ceux-là, que cet Adonis de faubourg ne devait être que le père adoptif de la petite malheureuse.

« *Disgusting beasts !* » marmotta Carlton entre ses dents.

L'intention trop claire du dialogue, cette manière de rappeler que les treize ans de Faëlle étaient l'âge d'une femme, ne lui avait pas échappé plus qu'à moi-même.

« Soit! reprit-il tout haut, gardez-la. Il n'y a moyen de vous faire rien comprendre.

— Si fait, insinua Pippo d'une voix douce, si l'on nous donnait un petit dédommagement. »

Et Carlton promit de payer les séances perdues par Faëlle tandis qu'elle apprendrait à lire.

« Soyez sûr, lui dis-je, qu'ils mettront aussi dans leur poche l'argent de ses leçons et qu'ils la feront travailler en outre,... triple profit.

— Qu'y puis-je? répliqua Carlton d'un air de lassitude. Cette ignoble engeance se moquera toujours de nous. Il va sans dire que Faëlle sera vendue par son honnête famille si elle ne tombe pas de son plein gré. »

Là-dessus, nous dissertâmes à perte de vue sur la fatalité qui s'attache à certaines existences condamnées, vouées au mal par l'hérédité, le milieu, l'éducation, sans que rien puisse les arracher à leur sort lamentable. Je n'en prenais pas mon parti.

« De quel droit un petit nombre de privilégiés foulent-ils aux pieds cette couche de fumier que représentent les misérables, en s'enorgueillissant d'être les plantes rares qui croissent sur ce fumier et d'avoir le monopole de la vertu, des lumières, de la considération?

— Cela prouve, répondit Carlton avec son flegme accoutumé, que Dieu lui-même, en permettant ces choses, s'est montré favorable aux aristocraties. »

Et la politesse seule l'empêcha de procéder, devant un simple Français, à l'éloge de cette fine fleur de l'aristocratie humaine, *the english gentleman.*

« Nous verrons bien, pensais-je, comment vous sortirez de ce dilemme, tout *gentleman* que vous êtes, armé de principes inébranlables et d'un si fier sentiment du devoir. Où le placerez-vous votre devoir, s'il vous plaît?

Consistera-t-il à renvoyer cette enfant, à la livrer ainsi aux mauvaises influences de son entourage, ou bien à la garder jusqu'au moment où, bon gré mal gré, vous donnerez raison aux médisances des cyniques de l'auberge qui vous trouveraient sot de laisser à d'autres une jolie maîtresse? Dans les deux cas, le diable sera content. Elle ne peut lui échapper, la petite Faëlle. »

Cette pensée me hanta, je ne sais pourquoi, pendant une tournée assez longue que je fis, avant les pluies de novembre, de Barbizon à Bois-le-Roi, de Chartrettes aux Plâtreries, de là, par Fontainebleau, à Marlotte et à Grez, enfin, jusqu'à Nemours, en suivant les bords du Loing.

J'allai voir, dans la vieille église d'Avon, le tombeau de Monaldeschi, et visiter, près de Milly, le parc alors abandonné de Courances, et lire sur la façade du château de Fleury le monogramme d'Armand Duplessis, cardinal de Richelieu, après quoi je revins chez Ganne bien persuadé que je ne trouverais plus mon peintre anglais avec lequel j'avais échangé un shake-hands d'adieu.

« Pauvre petite Faëlle! » m'étais-je répété plus d'une fois, en m'apitoyant sur le mauvais destin de cette rose en bouton qui devait tomber inévitablement dans la fange. Je ne songeais pas à ce qui, en dehors de notre volonté ou des événements prévus, peut surgir et prêter secours, je comptais sans l'ouragan qui emporte les roses avant qu'elles ne soient cueillies, sans la protectrice inattendue qui allait soudain étendre le bras pour sauver cette abandonnée malgré elle, malgré tout.

* * *

Lorsque je rentrai dans le canton des rochers et des pins, il avait pris un aspect embrumé qui ne déparait pas son caractère sauvage.

Sur la route du Bas-Bréau, la dépouille des grands hêtres volait en nuages épais, roulée par la bise qui poussait devant elle les pauvres feuilles bruissantes, éperdues, comme un autre souffle, plus glacial encore et non moins inexorable, chasse lui aussi vers l'inconnu tant d'existences moissonnées chaque année en cette même saison. Les chênes gardaient encore leurs

rousseurs éclaircies, mordues, crispées par le premier givre; les pins ressortaient noirs sous la gelée qui faisait de chaque brin d'herbe flétri, une aigrette de diamants, de chaque toile d'araignée une dentelle brodée de perles.

Toutes les vasques moussues creusées dans le rocher étaient devenues autant de petites mares couleur d'encre où pourrissaient les lichens. Le croassement des corbeaux ressemblait à la voix même de l'hiver et le sol durci craquait sous mes pas. Il ne restait plus à l'auberge autour d'un nouveau-venu célèbre, l'interprète délicat du gris-perle dans la nature, qui s'est fait une spécialité de paysages d'hiver, que quelques pauvres diables tels que le Patriarche, voués par économie à l'éternelle fricassée de lapin aux pommes de terre, et ce fléau immuable, Bébé, que le petit graveur à l'eau-forte avait laissé en gage avec sa maman, par une heureuse combinaison qui lui permettait à la fois de se débarrasser de cette atroce famille et de retarder indéfiniment le quart d'heure de Rabelais. Plus de Grelu, plus de Boulotte, plus de Cèpe, et le cercle des chiens singulièrement rétréci, bien que plusieurs fussent demeurés en pension, leurs maîtres partis.

Comme je ne comptais prendre que le soir la petite diligence de Melun, j'arpentai, en sortant de table, la longue rue du village et fus amené ainsi naturellement à lier conversation avec la mère Fouchard, toujours en sentinelle sur le pas de sa porte pour un bout de causette.

« Tiens ! me dit-elle, je vous croyais à Paris. Est-ce que vous seriez revenu par hasard avec M. Carlton ?

— M. Carlton ?... Comment ?... Il est encore ici ?

— C'est-à-dire qu'il n'y est plus et qu'il y est — puisqu'il avait quitté le pays trois ou quatre jours après vous et que ce matin le v'là revenu. Il paraît que le médecin lui a *télégraphisé*... M. Clapier, de Chailly, vous savez bien, ce nouveau qui, l'an dernier, a ruiné ma fille, la femme du garde des Sablons, à force de lui en commander pour ses mioches de ce sirop *antique et scorbutique* et de ces *pirures ?* Ce n'est pas qu'il soit un âne, pour ça, non ! Depuis que mon gendre s'est *fluxionné* avec une bouteille qu'il lui a donnée, il ne traîne quasiment plus la jambe, seulement le docteur n'attache pas ses chiens avec des saucisses. M. Carlton s'en apercevra, je parie.

— Mais qu'est-ce que Carlton peut avoir à faire avec le docteur Clapier?

— Eh ben!... C'te maladie de Faëlle...

— Faëlle est malade?

— Vous ne savez donc pas! s'écria la mère Fouchard enchantée d'avoir quelque chose à m'apprendre et de pouvoir entrer dans des développements. Mais il n'est bruit que de ça dans le pays! Amener la petite vérole à Barbizon où jamais, au grand jamais, il n'y a eu d'épidémie, et où l'on vit cent ans,... faire tort à la réputation de *célérité* du pays,... il n'y en a pas de plus sain dans toute la France. Et ma maison... Comment que je la louerai, ma maison, si ça se sait?... Il y a de quoi mettre une pauvre femme sur la paille! La gaupe! Nous empoisonner comme ça! Elle aura, bien sûr, rapporté son mal de Chailly où elle allait traîner ses grègues à la messe... Je vous demande un peu! Une pareille païenne!... Pourquoi les chiens n'y vont-y pas aussi? Enfin il a bien fallu que je la garde quand M. Carlton est parti... Elle avait un transport! Ça l'aurait tuée de la tirer de son lit. Tout ce que je lui ai fait de boissons!... Heureusement que M. Carlton paye toujours bien, vous savez. C'est un homme juste,... il est même bon... trop bon! Croiriez-vous qu'il a fait venir la mère de cette pérette-là pour la soigner? Oh ben oui! soigner sa fille! La gueuse a autre chose en tête... elle a trouvé ici des peintres qui la font travailler, elle amasse des sous... Toute la peine est pour ma petite bonne qui ne vient pas à bout de tenir Faëlle, quand la fièvre l'enlève. Quelquefois elle vous bat la campagne que c'est une bénédiction. Toutes les bêtises qu'elle disait, les cris qu'elle jetait, et la Raton qui revenait toujours au milieu de tout ça! Vous connaissez bien la Raton, cette grêlée qu'on rencontre partout, son fagot sur le dos, une voleuse de bois, entre nous soit dit, parlez-en à mon gendre plutôt,... — mais qui vous a eu, la malheureuse, une de ces picotes!... Une écumoire enfin! Non, vous ne la connaissez pas?... Il n'y a rien de si laid. Pas plus de cils que sur ma main, des yeux qui saignent, un nez grignoté, des gros traits tout en coutures; jamais on n'a vu monstre pareil, et moi qui me la rappelle presque gentille, dans les temps, avant la grêle, cette horreur-là! Eh bien, donc, ma petite bonne, — les jeunesses ça aime à rire... — avait dit à

Faëlle quand les boutons lui ont poussé : « Te v'la devenue comme la Raton ! » — Sans penser à mal, pardi ! Là-dessus, vous n'avez pas l'idée des-z-hurlements qu'elle a jetés : « J'aime mieux mourir, qu'elle disait, qu'on me tue ! qu'on me tue bien vite !... » Dame ! ces créatures-là, ça ne tient qu'à leu' peau puisque ça en vit. N'empêche que la fièvre dure encore avec des hauts et des bas. Le médecin disait pourtant : « Ça ne va pas mal, ça suit son cours ! » Est-ce qu'ils savent, les plus savants ? Ils parlent comme les corneilles abattent des noix. La preuve c'est qu'hier, il me dit : « Je ne comprends pas ce qui s'est passé, qu'il me dit, il faut qu'elle ait pris froid. » A quoi je réponds sans me gêner : « Ça serait votre faute. Vous demandez que l'air soit *douce,* vous demandez qu'elle soit renouvelée. Auquel entendre ? C'est tout l'un ou tout l'autre. Vous nous faites tourner en bourrique... V'là, ma foi, à quoi vous êtes bon. » Il riait, car c'est un gentil garçon, tout de même, pas fier du tout, et là-dessus, comme je vous le contais, il avertit M. Carlton, et M. Carlton arrive dès le paître au jacquet. Je lui ai dit ce que je pensais, que la petiote tombait de faiblesse parce qu'on ne lui donnait rien à manger ; rien... c'est trop peu... Mais il paraît qu'elle est *poumonique* avec ça... Tenez il va vous l'expliquer. Le v'là qui vient... »

Elle voulut appeler : M. Carlton !

Mais ses lèvres sèches ne pouvaient plus la servir, elle fut prise d'une quinte de toux et continua son discours sans paroles, en gesticulant.

Carlton avait l'air inabordable, qu'il prenait toujours quand il était mécontent ou préoccupé. A ma vue cependant son front s'éclaircit un peu.

« C'est vous ! dit-il. Tant mieux. Vous êtes une des rares personnes qui s'intéressent à la petite. Je viens de reconduire le docteur. Savez-vous bien qu'il la regarde comme perdue ?... »

Perdue, cette enfant si robuste,... la force, l'entrain, la vie même !

« Oui, sa variole était des plus malignes. Cependant la fièvre commençait à décroître quand des complications nouvelles se sont produites, on ne sait comment, du côté du poumon. Du reste, elle a toute sa connaissance, paraît-il... J'en devrais profiter peut-être pour la voir, quoiqu'il m'en coûte. Qu'en pensez-vous ?

— Il faut la voir assurément, pauvre créature. A moins, ajoutai-je, que vous ne craigniez la contagion.

— J'ai affronté, dans mes voyages, la fièvre jaune et le choléra, » répondit-il avec un de ses regards hautains. — Et l'idée que je pourrais le soupçonner d'avoir peur, lui fit gravir quatre à quatre l'espèce d'échelle qui conduisait au réduit que Faëlle occupait au-dessus de la grange.

Je le suivis, mais je n'entrai pas dans le galetas dont il avait laissé la porte ouverte. Je me penchai seulement pour entrevoir la misérable chambre, un vrai grenier sous le toit que soutenaient de grosses poutres frangées de toiles d'araignées ; en fait de meubles, deux lits de sangle, une chaise de paille et un escabeau servant de table. Sur l'une de ces couchettes, gisait la malade, immobile, sa noire et rude chevelure ruisselant, tout emmêlée, à flots, sur l'oreiller.

Elle était seule, sa mère allait poser à cette heure-là.

— Faëlle ! dit le maître.

Elle eut un petit cri étouffé, cri timide de surprise, de joie et d'amour.

« Vous êtes revenu... Vous êtes revenu pour moi? »

Sa voix faible, haletante, très altérée, ne ressemblait plus guère, hélas, au clairon strident et nasillard qui lançait naguère, aux échos de la forêt de Fontainebleau, les refrains des rues de Rome.

— Oui, je suis revenu pour avoir de vos nouvelles, et elles sont meilleures, bien meilleures, répondit Carlton, rompant, à ce qu'il me parut, avec son inexorable habitude de dire toujours, et quand même, la vérité.

— Le médecin croit que je guérirai?

— Très vite, si vous vous laissez soigner, si vous êtes sage. »

Je ne lui connaissais pas cet accent attendri. Tout à coup le souvenir me frappa de ce qu'il lui était arrivé de me dire incidemment un jour que nous parlions de sa jeunesse Il avait eu, autrefois, une petite sœur qui était morte ;... il lui avait fait aussi de ces mensonges pitoyables et, devant une mourante du même âge, il pensait involontairement à elle.

« Mais, dit Faëlle dans un sanglot, si je guéris je serai laide, je ressemblerai à la Raton, je ne pourrai plus poser.

— Qu'importe!... Vous ferez autre chose. Vous apprendrez un état, cela vaudra mieux.

— Je ne serais plus bonne à rien, poursuivit Faëlle avec obstination, je ne vous verrais plus, vous ne voudriez plus me souffrir auprès de vous. »

Ce fut un sentiment de compassion irrésistible, je suppose, le poignant souvenir de sa petite sœur dont la voix brisée avait eu de ces inflexions plaintives, ou bien encore peut-être la certitude qu'il ne risquait pas grand'chose à s'engager ainsi, qui lui fit répondre :

« Non, non, soyez tranquille, malade ou bien portante, laide ou jolie, vous ne me quitterez pas, Faëlle.

— Vous me le promettez?...

— Je vous le promets.

— Oh! murmura-t-elle, que j'ai donc regret d'avoir ouvert la fenêtre! »

Carlton ne fit pas attention apparemment à ces mots balbutiés avec angoisse, mais ils restèrent dans ma mémoire.

« Allons, répéta-t-il, ne vous tourmentez plus, venez bientôt me retrouver. — Et, lui tendant la main : — Au revoir, petite Faëlle. »

Elle avait essayé de se soulever et de saisir cette main qui, pour la première fois, s'offrait à elle, mais brusquement elle recula jusqu'à la ruelle, ramena la couverture par-dessus sa tête d'un geste d'effroi et gémit :

« Oh! non, ne me touchez pas... Allez-vous-en... allez-vous-en vite,... ça se gagne!... M. Carlton, reprit-elle suppliante, au bout d'une seconde, si vous vouliez une fois, une petite fois seulement, me tutoyer?...

— Que Dieu te bénisse! dit gravement l'Anglais. »

Plus tard, après la mort de Faëlle, on sut toute la vérité. Je l'obtins à force de questions. Le docteur avait, à plusieurs reprises, recommandé devant sa malade les plus grandes précautions, en insistant sur le danger d'un refroidissement. Il avait répété : « On en peut mourir », sans se douter qu'il lui indiquait le moyen de ne pas rester laide, défigurée, couturée comme la Raton. Dans un désespoir qui touchait encore au délire, elle avait couru ouvrir la fenêtre et s'était exposée demi-nue, tout en sueur, à l'air glacial d'une matinée de novembre. La servante de madame Fouchard,

l'ayant trouvée ainsi, n'avait rien dit, de peur d'être grondée, car il lui était enjoint de faire bonne garde.

***

Il y a des années de cela. Hugh Carlton a tenu les promesses de ses débuts, il occupe un rang honorable parmi les peintres étrangers, de plus en plus nombreux, qui exposent chez nous. L'œuvre, très remarquée, qu'il envoya au dernier Salon, se recommandait par une certaine profondeur de sentiment et la simplicité vigoureuse de l'exécution. Cette toile, de dimension modeste, représentait le petit cimetière de Chailly enveloppé dans le crépuscule épais de l'hiver et, appuyée au mur très bas, qui laisse voir, parmi les broussailles, d'humbles croix en désordre, une figure féminine pensive, sous les plis de sa grande cape noire. Les traits voilés d'ombre étaient ceux de Faëlle. J'en conclus, bien qu'il ne m'ait jamais parlé d'elle dans nos rencontres, assez rares d'ailleurs, que Carlton ne l'a pas oubliée tout à fait et qu'absente elle jouit encore du privilège dont elle se montrait si jalouse, de poser pour lui.

TH. BENTZON.





LES QUARANTE DE LA PEINTURE



Vous connaissez la formule de M. Poirier dans la charmante pièce d'Émile Augier : « Ce que je veux, moi, c'est qu'on encourage les arts et qu'on décourage les artistes. » Est-on bien sûr que cette opinion prudhommesque ne soit pas partagée *in petto* par les membres du jury de peinture, pendant tout le temps du moins que défilent devant eux les tableaux soumis à leur examen ? Il a des bornes, et ce qui n'en a pas, c'est la production artistique. Si vous en doutez, veuillez suivre ce simple calcul. Prenez tel juré qui exerce son mandat depuis vingt ans. Pendant ce temps, il lui a passé, chaque année, — c'est la moyenne — cinq mille toiles sous les yeux. En vingt ans, cela fait cent mille. Or, un tableau a, en moyenne, un mètre cinquante centimètres de longueur. Donc, si, par la pensée, vous alignez ces cent mille œuvres d'art à côté les unes des autres il se trouvera

que notre juré aura examiné cent cinquante kilomètres de toiles, soit trente-sept lieues, un peu plus que la distance de Paris à Orléans. Voilà pour la longueur. Pour la hauteur, le calcul devient, c'est le cas de le dire, vertigineux. Si, par un prodige d'équilibre, vous superposez les cent mille toiles ci-dessus désignées, vous arrivez à des couches aériennes vingt-deux fois plus élevées que le Mont-Blanc. L'audacieux qui se percherait au sommet de la cent millième et dernière toile, ne pourrait que soupçonner l'emplacement de la tour Eiffel; il ne découvrirait pas la plus légère parcelle de M. Goblet.

D'autre part, on reste confondu à la pensée de ce qu'ont pu devenir depuis vingt ans ces trente-sept lieues de peinture. A l'aide de quelles fouilles reconstituerait-on leur identité? Où les trouverait-on? Au Luxembourg, au Louvre, dans les galeries particulières? Hum! Combien? Et les autres?... Il y a bien les incendies qui en ont détruit quelques-unes, pendant la Commune, par exemple; mais si peu! Les amis de M. Félix Pyat n'ont pas allumé leur pétrole directement contre la peinture. Ils ont dit : « Flambez, Finances! » Ils n'ont pas dit : « Flambez, Galimard! » Ce stock immense de tableaux invendus moisit dans un grenier, dans un couloir de chambre de bonnes, chez quelque marchand, chez quelque amateur. Ce qui le préserve d'être vendu au tas, sur les quais, pour le prix du cadre, c'est le souvenir des hausses fantastiques qui ont décuplé, centuplé, un beau jour, la valeur d'un Millet relégué dans quelque soupente. D'autres enfin de ces œuvres dédaignées, le plus grand nombre, ont dû retourner chez l'artiste, qui a mélancoliquement gratté la toile pour la faire resservir à une nouvelle inspiration destinée à se voir regratter à son tour. Avouez que le bonhomme Poirier a un peu raison.

Mais, laissons à leur ingrate besogne les malechanceux de l'art. Place aux élus, dans ce métier où il y a tant d'appelés! Essayons de passer la revue de ces privilégiés en les rangeant dans l'ordre même où les a placés le suffrage de leurs pairs, les électeurs du jury de peinture. Que ces messieurs me pardonnent l'imperfection des rapides silhouettes que je vais tracer d'eux. Je ne les ai tentées qu'avec l'espoir qu'étant jurés ils seront disposés, en vrais jurés modernes, à m'accorder les circonstances atténuantes.

Léon Bonnat. — Cinquante-cinq ans. Une tête à caractère, avec ses yeux noirs profonds, sa netteté de profil, ses traits énergiques et accusés. C'est un enfant de Bayonne, presque un Espagnol d'allures et de goûts. Son premier maître a été Madrazo, le troisième rejeton de cette illustre génération de peintres madrilènes dont le quatrième est devenu Parisien d'adoption. La vie de M. Bonnat est en partie double. Il travaille toute la journée dans son atelier de la rue Bassano et, le soir, il va dans le monde, où il est fort recherché, comme il sied lorsqu'on est le plus jeune membre de l'Académie des Beaux-Arts, un peintre de génie, un homme d'un excellent monde et qu'on porte au col la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Par exemple, ne lui demandez pas d'aborder la politique. Sur ce terrain, il se réserve en homme qui a pourtraicturé toutes les antithèses, M. Grévy et don Carlos, par exemple, et qui est resté dans les meilleurs termes avec ses deux modèles. Signe particulier : en vrai Basque qu'il est, M. Bonnat adore le sol natal. Il a gardé avec amour, à Saint-Jean-de-Luz, la maison paternelle ; mais, une fois qu'il s'y installe, adieu le monde. Tout pour la pêche et les parties en mer, avec la vareuse, le béret, les espadrilles classiques, la cigarette sous le ciel bleu !

Henri Harpignies. — Soixante et onze ans. Le doyen des membres du jury. A formé d'excellents élèves qui en forment de très bons à leur tour. Dans les *Charbonniers,* l'acteur Baron se faisait gloire d'être le secrétaire du secrétaire du commissaire de police. C'est quelque chose également que d'être élève d'un élève d'Harpignies. Enfant de Valenciennes, fils d'un industriel considéré, il a, comme tant d'autres, abordé la peinture malgré les résistances familiales. Il n'a pas à le regretter aujourd'hui. Honoré par ses pairs et par l'État, qui a fait de lui un officier de la Légion d'honneur, c'est le type de l'homme arrivé, heureux de vivre. Tout Paris connaît Harpignies : avec sa taille élevée et sa magnifique barbe, ce paisible amant de la nature a tout l'aspect d'un don Diègue. Avec cela ne s'en faisant nullement accroire. Lors d'un banquet donné chez Ledoyen pour fêter sa rosette d'officier, l'aimable vieillard a répondu modestement aux toasts portés

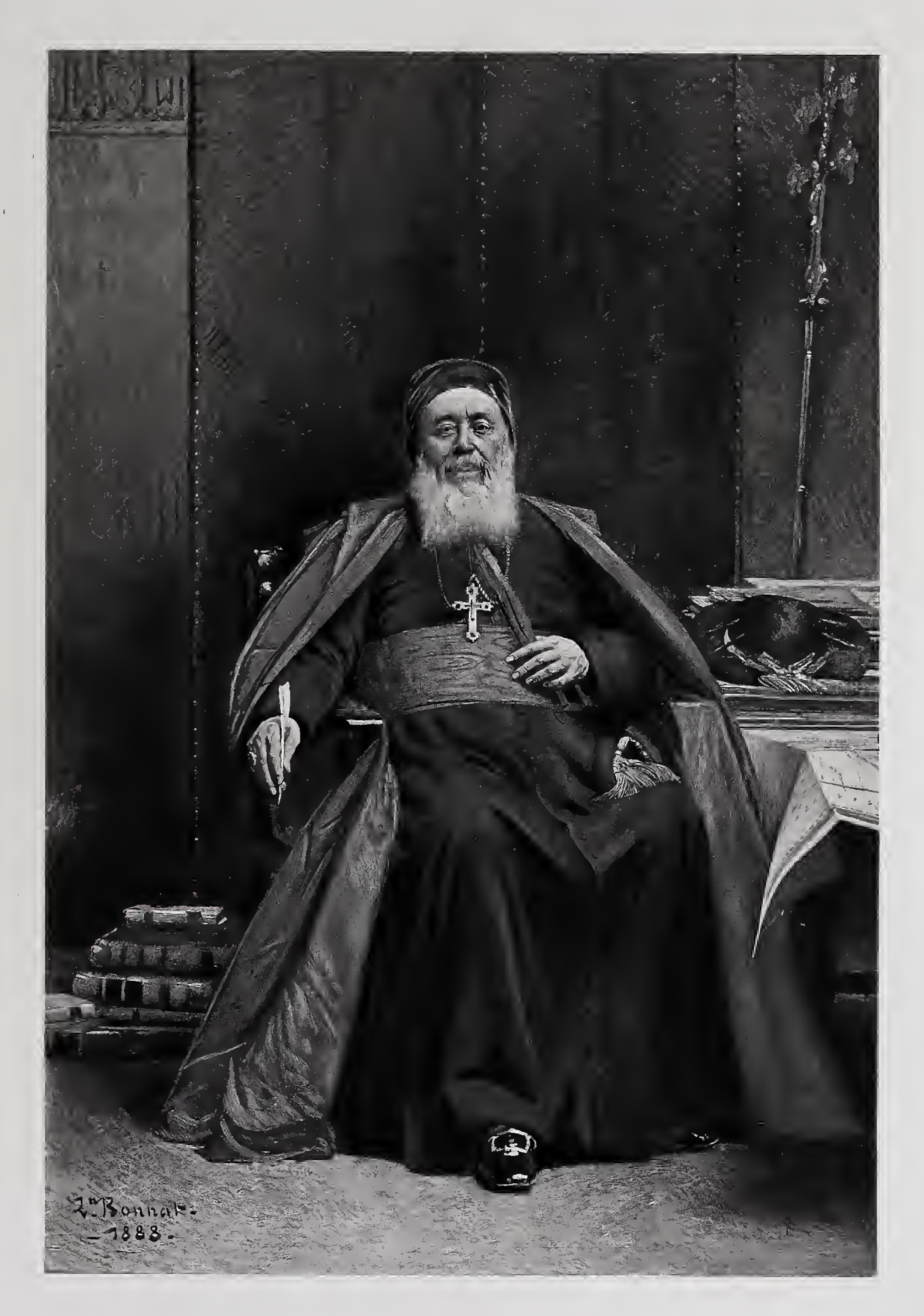
à sa boutonnière. « Au fond, à mon âge, tout ce que je mérite, c'est la médaille de Sainte-Hélène, le jour où les artistes y auront droit. »

Jean-Jacques Henner. — Alsacien pur sang, vrai fils du terroir, un « Ami Fritz » bon enfant, simple, dont le cœur est resté chaud sous les neiges d'un front de sexagénaire. Par exemple, si brave garçon qu'il soit, M. Henner n'aime guère à être dérangé quand il travaille. Nul plus que lui ne craint ces fâcheux qui, par leurs bavardages et leur va-et-vient agaçant, jouent dans la méditation du peintre le rôle du chien dans un jeu de quilles. Ne vous risquez donc dans l'atelier de la place Pigalle qu'aux heures tombantes du jour, alors que M. Henner, ayant enfin conquis son repos et laissé de côté sa palette, cligne de l'œil en souriant devant telle ou telle de ses études favorites : un profil de religieuse, une tête de saint ou tout un corps de nymphe voluptueusement étendu sous les rayons du crépuscule et vêtu d'un simple reflet.

William-Adolphe Bouguereau. — Rien d'extatique dans l'allure de ce peintre de vierges, rien même qui décèle l'artiste. Tout gros, tout rond, avec ses moustaches et sa barbe courte, il a l'aspect d'un brave juge au tribunal de commerce. En quoi il ne trompe pas son monde, car il passe pour un homme d'affaires consommé. M. Bouguereau a discuté *ex professo* avec tous les ministres des États-Unis accrédités à Paris le droit de douane qui frappe les tableaux de l'autre côté de l'Atlantique. C'est même à lui qu'un de ces diplomates, homme d'esprit, a dit au sujet de cet impôt : « Qu'est-ce que vous voulez ? Mes compatriotes ont voulu protéger nos manufactures nationales de Rembrandts. »

Alexandre Cabanel. — Enfant de Montpellier. Un des vainqueurs les moins contestés de la bataille qui a eu pour dénouement la conquête de la France par le Midi ; mais un vainqueur comme en souhaitent les vaincus, aimable, souriant, sans exagération ni jactance. C'est la politesse et le charme mêmes que ce vieillard soigné de sa personne, chez qui tout est

L. BONNAT



PORTRAIT DE S. E. LE CARDINAL LAVIGERIE

SALON DE 1888

avenant et prévenant. Membre de l'Institut, professeur à l'école des Beaux-Arts, titulaire de toutes les médailles d'or les plus internationales, M. Cabanel ne songe pas un instant à jouir en paix de sa gloire. Il est vrai qu'il est un des peintres attitrés de la jolie femme, et que lorsqu'on a fait le portrait de toutes les beautés parisiennes incontestées depuis trente ans cela doit être encore très récréant de faire poser leurs filles.

Gustave Boulanger. — Changerait de nom volontiers depuis quelque temps. Le cri de : Vive Boulanger! que les jeunes artistes en goguette ne manquent pas de lui corner aux oreilles, n'a rien de particulièrement récréatif pour un artiste qui n'a jamais eu Paulus pour lanceur. Boulanger a fait tout simplement son grand bonhomme de chemin sans s'aventurer dans les sentiers de la réclame. Comme peintre de l'Orient, il a pu apprécier les pastilles du sérail; il n'a rien à voir avec les pastilles Géraudel. Et pourtant — c'est peut-être la fatalité du nom — Boulanger (Gustave) a tout ce qu'il faut pour être populaire. Avec son œil vif, son geste familièrement impétueux, sa gaieté qui ne s'est jamais démentie, c'est bien le type de l'artiste qui a oublié les traverses de ses débuts et qui n'a plus qu'un souci, celui de se faire aimer de ses contemporains grands et petits. Les petits, nous n'en parlerons pas. Les grands s'appellent : Alexandre Dumas, Gérôme, Charles Garnier. J'en passe et des meilleurs.

Jules Lefebvre. — Né à Tournan (Seine-et-Marne) en 1836. Grand, muni de belles moustaches, mais l'aspect doux. L'air d'un officier de cavalerie qui n'a pas de façons cavalières. N'a d'ailleurs d'autres rapports avec l'armée que d'être le frère d'un employé au ministère de la Guerre. Marié et père de famille, vivant de préférence parmi les siens dès qu'il a tourné le dos à sa peinture. Très joliment installé dans un coquet hôtel de la rue La Bruyère, qui lui appartient. M. Lefebvre est de la génération qui n'avait pas encore découvert la plaine Monceaux. A obtenu toutes les récompenses souhaitées — y compris la médaille d'honneur — et ne les voit contestées par personne, non plus que sa rosette d'officier de la Légion d'honneur,

non plus que la confortable aisance qu'il s'est acquise et qui faisait dire à un rapin de ses élèves : « C'est pourtant par le nu que le patron est arrivé à être si bien habillé ! »

Antoine Vollon. — Né à Lyon, comme Puvis de Chavannes, mais dans un milieu beaucoup plus modeste. C'est un homme qui s'est fait lui-même, *self made,* selon l'expression anglaise, un artiste arrivé par la force de la *Vollon...té* comme dit plaisamment de lui un de ses amis. Un des rois de la nature morte. Le jour où il exposa pour la première fois ses raisins du Midi, il était caché dans la foule, inconnu, le cœur lui battant bien fort, devant son tableau. « Voilà des raisins qui me font faire la grimace, » dit une voix nasillarde auprès de lui. Vollon se retourna, piqué. « ...Parce que je n'en ferais pas autant », continua la voix. On devine si le visage de Vollon s'épanouit. C'était Philippe Rousseau qui venait de parler. M. Vollon est officier de la Légion d'honneur. Ce n'est pas M. Rochefort qui accusera cette rosette d'avoir été vendue par quelque politicien sans scrupule. *La Pêcheuse au bord de la mer,* un des chefs-d'œuvre du maître, est une des perles de la collection du directeur de l'*Intransigeant.*

Jules Breton. — Aimable sexagénaire, bedonnant, portant lunettes. L'aspect bourgeois. Et pourtant c'est un artiste, doublé d'un poète. Les vers de M. Breton sont, en effet, empreints d'un sentiment exquis de poésie rurale, et, ce qui ne gâte rien, ils sont faits de main d'ouvrier. La Bretagne et l'Artois — M. Breton est originaire de cette dernière province — ont inspiré tour à tour ce génie rêveur et délicat dont Paul de Saint-Victor a dit : « Il atteindra sans effort la poésie de l'églogue. Son œuvre est une page des Géorgiques traduites en patois artésien. » En 1872, M. Breton a obtenu la médaille d'honneur. Il a la rosette d'officier depuis l'Exposition de 1867. Rien ne manque à sa gloire et, plus heureux que Millet, cet autre maître de la peinture rustique, il peut se laisser appliquer ce vers de Théodore de Banville sur Victor Hugo :

Génie entré vivant dans l'immortalité.

L. DOUCET



APRÈS LE BAL

AVRIL 18[illegible]

Fernand Cormon. — Fils d'un des auteurs de ce mélodrame justement renommé qui s'appelle *les Crochets du père Martin*. M. Cormon père a été, en outre, directeur du théâtre du Vaudeville quelque temps avant M. Carvalho. Le fils aurait pu vraisemblablement réussir au théâtre, car il a de l'esprit, non sans quelque légère teinte de paradoxe; mais la peinture l'attira de bonne heure, et il n'a pas à s'en repentir. C'est un petit homme nerveux et d'une diaphanéité telle qu'il est, dit-on, en mesure de passer sa jambe, au lieu de son pouce dans le trou de sa palette. C'est un sylphe, en qui tout est invisible, hormis le talent.

Jean-Joseph Benjamin-Constant. — Né en 1845. Le plus jeune des dix premiers membres du jury. Il doit cette faveur non seulement à son talent mais au bon garçonnisme de sa nature toute en dehors, exubérante de vie et de gaieté méridionale. On a dit de M. Benjamin-Constant qu'il a une foi aveugle en son étoile. C'est une confiance bien placée. Depuis qu'il a quitté l'atelier de M. Cabanel, la vie s'est écoulée pour lui lumineuse et claire comme le ciel de cette Égypte ou de ce Maroc qui l'inspirent si heureusement. Marié à la fille de M. Emmanuel Arago, l'homme politique que l'on sait, il n'a jamais fait de politique. Sa seule question d'Orient est celle qu'il résout à merveille sur la toile.

Jean-Paul Laurens. — Sans aller jusqu'à dire qu'il a l'air de porter le diable en terre, on discerne à première vue, dans son apparence physique, une similitude singulière avec les sujets qu'il affectionne. L'œuvre de M. Jean-Paul Laurens aurait, en effet, sa place marquée dans une galerie des Pompes funèbres, si cette administration se piquait de dilettantisme. Prenons au hasard quelques-uns des titres de ses tableaux les plus appréciés : *Mort de Caton d'Utique, Mort de Tibère, Jésus et l'Ange de la mort, Mort du duc d'Enghien, François Borgia faisant ouvrir le cercueil de l'impératrice Isabelle, Mort de Marceau, Obsèques de sainte Geneviève, les derniers moments de l'empereur Maximilien*... j'en passe, et des plus macabres. Cet homme mélancolique, attiré vers les sujets lugubres, va, on le

comprend de reste, très peu dans le monde. On ne l'a guère vu autrefois que dans le salon de Dubufe, où ses confrères disaient de lui que, en fait de rafraîchissements, il ne pouvait demander que de la bière.

Tony Robert-Fleury. — Fils de son père, dont il entoure la mémoire d'une vénération touchante comme s'il n'était pas lui-même la plus belle œuvre paternelle, au point de vue plastique tout d'abord. La tête de M. Tony Robert-Fleury est, en effet, une des plus parfaites qu'ait déshonorées le tuyau de poêle contemporain. La caricature, elle-même, n'aurait rien à y mordre. La critique n'aurait guère plus de prise sur l'œuvre de l'artiste. Son tableau représentant le *Docteur Pinel à la Salpêtrière,* ses *Danaïdes,* sa *Charlotte Corday,* l'ont classé hors de pair. Et il n'a garde de se reposer sur les lauriers conquis. M. Tony Robert-Fleury passe dans le monde des artistes pour un des causeurs les plus attrayants qui soient. A l'occasion même il se révèle éloquent. Heureusement pour l'art, il n'a pas abusé de son talent oratoire pour briguer un mandat législatif qu'il emporterait, d'ailleurs, d'emblée le jour où les femmes auront droit de nommer les députés.

Édouard Detaille. — Quarante ans tout juste, blond, élancé, la moustache frisante, l'air et la tournure d'un parfait gentleman, avec quelque chose de l'aspect d'un jeune chef d'escadron promu au choix. Il n'est pourtant que lieutenant de réserve aux chasseurs à pied : mais en attendant qu'il soit commandeur — ce qui ne tardera pas — il est au moins officier de la Légion d'honneur. Regrette-t-il de n'avoir pas pris la carrière militaire ? On me l'a dit. Ceux qui savent le peu de temps qu'un officier peut consacrer à l'art ne partageront pas en tout cas ce regret que, d'ailleurs, je ne m'explique guère. Le jour venu, M. Detaille sera peut-être encore assez jeune pour payer de sa personne devant l'ennemi aussi allègrement qu'il l'a fait pendant le siège de Paris comme mobile de la Seine, et, en attendant, quelle charmante existence lui crée dans l'armée la spécialité même de son talent ! On se fait une fête de l'avoir et de le retenir comme hôte

FIRMIN GIRARD



SUR LA TERRASSE

partout où flotte un drapeau français, et, s'il franchit la frontière, on passe une revue pour lui à Krasnoé-Selo. Je ne parle pas de Berlin où, comme son ami regretté, Alphonse de Neuville, M. Detaille est l'objet d'une admiration jalouse de la part de nos vainqueurs. Dans la chambre à coucher de feu l'empereur Guillaume Ier, il n'y avait aux murs que des gravures d'après Neuville et d'après Detaille et, au-dessous d'une de ces gravures, l'Empereur avait écrit de sa main : « Hommage du vainqueur aux vaincus. »

Pierre Puvis de Chavannes. — Un gentilhomme d'origine et d'éducation, riche par surcroît, entré dans la vie, comme disent les Anglais, « avec une cuiller d'argent dans la bouche », mais l'antipode de ce que l'on appelle un amateur. Gardez-vous d'aller le chercher passé neuf heures du matin, dans sa demeure de la place Pigalle. Il a déjà sauté en voiture pour courir à Neuilly, s'enfermer dans son atelier où il peut aborder, dans toutes les conditions requises de dimensions et de clarté, les gigantesques compositions où il se plaît. A coup sûr, c'est de chic et par une intuition de génie qu'il a dû traiter cette œuvre superbe qui s'appelle *le Repos*. Grand, haut en couleur, avec une figure aimable et expressive, M. Puvis de Chavannes plaît à première vue. Par son éducation et sa culture intellectuelle, il était fait pour briller dans les salons les plus ouverts aux choses de l'esprit, mais il lui faudrait, pour cela, se mettre au lit passé minuit, et alors adieu la peinture, adieu le fécond travail du matin, adieu l'inspiration !

Charles Busson. — Une bonne figure honnête et rustique comme les sujets où il se plaît et qui plaisent tant au public. M. Busson vit une grande partie de l'année à la campagne, dans son village natal du Loir-et-Cher, Montoire, dont il a reproduit, d'une touche franche et large, les environs pittoresques. Mais, cet ami de la nature n'est pas un enfant de la nature. Il a beaucoup de relations à Paris et on le recherche fort pour sa bonne humeur et son esprit dans certains cercles de délicats. Il a été l'un des assidus de ce fameux domino d'Alfred Arago où se sont assis feu Ballu, feu Philippe Rousseau, feu Labiche (que de *feus*, hélas !) et où il

trouve, grâce à Dieu, encore pour partners Protais, Émile Augier, Albert Cavé et autres illustres ou joyeux compagnons qui boudent plus volontiers devant un double-six que devant un mot d'esprit. M. Busson a soixante-six ans, mais sa santé est robuste. S'il a plusieurs tableaux au Luxembourg tout fait espérer qu'ils ne passeront pas de sitôt au Louvre.

Edmond Yon. — Bien avant que M. Salis, du *Chat-Noir,* ait appelé Montmartre le mont Aventin de la civilisation et réclamé la séparation de Montmartre et de l'État, M. Yon demeurait sur ce mont qui ne passe pas pour sacré. Il faisait même mieux que d'y élire domicile : il reproduisait sur la toile cet Himalaya de l'ancienne banlieue. *Les buttes Montmartre en 1870* ont été une des œuvres les plus remarquées du maître. Quand il descend de Montmartre pour s'abattre en coup de vent joyeux dans Paris, c'est à qui ira au-devant de sa main largement ouverte. Peu d'hommes comptent autant d'amis que lui. Aussi c'est à grand'peine qu'il s'échappe de Paris pour travailler à ses paysages et il ne va jamais bien loin. Voyez la liste de ses œuvres : elle longe toujours la Seine et ses rives où ne paissent plus guère les agneaux de madame Deshoulières. Ce n'est pas l'État, c'est M. Yon qu'il est difficile de séparer de Montmartre.

J.-B.-Antoine Guillemet. — Quarante-cinq ans. Regard franc, moustache et barbiche. Encore un qui a la tournure et l'allure d'un officier. Quand il a planté son chevalet le long de la plage de Villers ou sur le haut des falaises de Dieppe, son air martial fait peur aux gamins normands généralement enclins, comme tous les gamins du monde d'ailleurs, à jeter des pierres aux « désigneux ». Très mondain à Paris et brillant causeur. M. Guillemet passe pour connaître ses classiques comme feu Désiré Nisard. Mais l'hémistiche latin dont il se souvient le mieux est le fameux *O rus quando te aspiciam.* Dès les premiers beaux jours de l'été, il se jette dans le train qui mène aux plages ensoleillées. Cet amant de la mer n'a fait à l'eau douce qu'une concession importante : *la Seine au pont de Bercy en décembre*, qui est aujourd'hui au Luxembourg.

P. GROLLERON



JANVILLE 1870

SAL. N.

Aimé Morot. — La distraction faite homme, le Ménalque de la peinture. Ses intimes disent de lui : « Il oublie son chapeau dans le rendez-vous où il oublie d'aller. » Jamais homme n'a été plus hanté par le démon de la peinture. C'est de l'envoûtement. Une douce obsession l'arrache sans cesse aux obligations de la vie quotidienne pour retracer devant son regard les franches scènes où son imagination et son pinceau se complaisent : une magnifique corrida, une charge étincelante de cuirassiers, un terrifiant corps à corps entre Français et Prussiens dans les plaines de Gravelotte. Cette année, à la première séance du jury de peinture, on se compte entre jurés. Pas de Morot. « Il aura oublié qu'il est du jury », dit quelqu'un, et l'on passe outre. Exceptionnellement, à cette occasion, et pour cette fois seulement, le jeune artiste avait volontairement péché par omission. Il se mariait. M. Morot vient d'épouser la fille de l'illustre maître Gérôme.

Dominique-Félix de Vuillefroy. — Un homme qui a son idée. Il avait été élevé par un père pour lequel le droit administratif n'avait pas de mystères. Président de section au Conseil d'État, plus tard sénateur de l'Empire, M. de Vuillefroy souhaitait de voir son fils entrer après lui dans les sentiers poudreux où s'égarent, non les amoureux, mais les Boulatignier, les Batbie, les Flourens. Ce vœu n'a été exaucé qu'en partie. Pour complaire à la volonté paternelle le jeune Vuillefroy travailla suffisamment pour passer avec succès son examen d'auditeur au Conseil d'État, mais un beau matin il faussa compagnie à la section du contentieux et se mit à peindre des bêtes à cornes. On a une vocation ou on ne l'a pas. Très instruit et très lettré, M. de Vuillefroy prend souvent la parole avec agrément dans les réunions d'artistes. Après avoir vécu longtemps célibataire, il s'est marié l'année dernière et il vit, depuis ce temps-là, une partie de l'année à la campagne, dans un château aux abords duquel posent pour lui tous les animaux qu'il retrouvera plus tard sous la forme de côtelettes ou de gîte à la noix. Ugolin de la peinture, il mange ses bœufs pour leur conserver un artiste.

Albert Maignan. — L'aspect d'un penseur avec ses yeux profonds sur-

montés d'un pince-nez. A débuté par le Palais. Licencié en droit, il devait, suivant le vœu paternel, plaider pour ceux qui font des veuves et des orphelins, mais il entra sournoisement en amateur dans l'atelier de Jules Noël et ce dernier, ayant remarqué ses heureuses dispositions, lui conseilla de suivre sa vraie vocation. Le père de M. Maignan regimba d'abord. Aujourd'hui, il doit s'applaudir de ce que son licencié de fils a pris des licences avec le barreau. On n'a pas tous les jours un héritier qui, à trente-quatre ans — ce fut le cas de M. Maignan en 1879 — remporte une médaille de première classe. Cette récompense a été fêtée dans un brillant banquet, au Cercle artistique, où l'on célébrait du même coup les médailles d'honneur obtenues par deux autres membres de ce cercle, Carolus-Duran et Saint-Marceaux. C'est à peu près le seul épisode à noter dans la vie calme et méditative de M. Maignan. Ce peintre d'histoire n'a pas d'histoire.

Carolus-Duran. — On l'a appelé un Velasquez descendu de son cadre. J'ignore si on lui a jamais signalé cette comparaison, mais je doute qu'elle lui eût déplu. Velasquez, en effet, est pour lui un dieu dans le ciel de l'art, un dieu qui n'a qu'un rival, Rembrandt. Le maître espagnol et le maître flamand n'ont jamais eu d'admirateur plus enthousiaste que M. Carolus-Duran. Pour chanter leurs louanges, sa guitare s'accordera toute seule. M. Carolus-Duran est un Flamand d'origine espagnole. Qui de nous, en se promenant dans les campagnes des environs de Valenciennes ou de Dunkerque, n'a reconnu les traces d'un atavisme castillan persistant chez plus d'une paysanne aux yeux et aux cheveux noirs, au teint mat, à la démarche souple? On s'étonne de trouver le fuseau à lin dans ces mains où l'on cherche involontairement des castagnettes. L'illustre artiste dont je parle a du sang des anciens conquérants des Flandres. C'est un Carolus qui devrait s'appeler Carlos. Par exemple, il est franchement devenu Parisien. Quand il a, dans son vaste et clair atelier du passage Stanislas, fait poser quelqu'un de ces modèles dont il a popularisé à jamais la beauté et la grâce, madame de Pourtalès, madame Feydeau, madame Vandal, mademoiselle Croizette, et tant d'autres, et que la nuit tombe sur les tentures rouges, sur les

H W MESDAG



LA NUIT; — PLAGE DE SCHEVENINGUE

SALON DE [illegible]

bibelots artistiques de l'atelier, vite, il prend son chapeau et court de son pied léger à la salle d'armes des Mirlitons. Là, il pousse quelques bottes toujours fougueuses, se précipite sous la douche et s'habille quatre à quatre pour aller dîner dans les quatre coins de Paris où on se l'arrache. Mais ne le cherchez pas dans les salons, passé minuit. C'est un lève-tôt, souvenir du temps de sa jeunesse où il a vécu six mois dans un couvent à Subiaco, en Italie, de la vie contemplative et frugale des moines et où il était debout pour travailler, dès la première sonnerie des matines.

Camille Bernier. — Ce n'est pas à lui qu'on peut appliquer la légende de l'artiste arrivé à Paris en sabots et vendant lesdits sabots pour s'acheter des couleurs. M. Bernier possédait, très jeune, une belle fortune, et c'est uniquement la vocation qui l'a poussé vers la peinture. Du reste, il travaille avec autant d'âpreté que si, dès ses débuts, il n'avait pas trouvé de pain riche sous sa serviette. C'est à peine s'il se délasse hebdomadairement de son labeur en réunissant à sa table nombre d'artistes de ses amis. Les déjeuners de M. Bernier, que l'amphitryon anime de sa verve aimable, ont une réputation gastronomique, paraît-il, très méritée; son chef, lui aussi, est un artiste. Ce fils de l'Alsace — M. Bernier est de Colmar — choisit ses principaux sujets en Bretagne. Installé à Bannalec, il reproduit, avec une intensité de tons saisissante, la poésie de ces landes,

Où, la nuit, vient danser le Korrigan moqueur.

Ferdinand Humbert. — Quarante ans. Taille moyenne, se tenant un peu courbé. Figure régulière où pétille l'intelligence. M. Humbert aurait réussi dans n'importe quelle profession. Si son frère, ancien prix d'honneur au Concours général, est aujourd'hui l'un de nos chirurgiens les plus distingués, lui aussi a obtenu de brillants succès universitaires et passe, à bon droit, pour un des esprits les plus cultivés de la gent artistique. Élève de Picot, plus tard de Cabanel, M. Humbert a eu également à se louer des conseils de Fromentin; mais c'est, avant tout, un talent puissamment original, débordant de poésie et de sentiment. Dès ses débuts, il se révéla tel. La

première récompense, une médaille, lui a été décernée en 1866. Il n'avait que vingt-trois ans. Nature à la fois bienveillante et enthousiaste, M. Humbert n'a que des amis parmi ses pairs et au dehors. Peu d'hommes causent d'art d'une façon aussi attachante que lui et c'est plaisir d'être en contact avec ce tempérament généreux et vibrant, soit dans le recueillement de son atelier, soit dans le brouhaha du Cinq à Six des Mirlitons.

Alexandre Rapin. — Vous vous doutez déjà des plaisanteries que l'on a faites sur son nom. L'ancien vaudeville, qui appelait régulièrement un pâtissier Croquenbouche et baptisait un menuisier M. Rabotte, est dépassé. Reste à savoir si M. Rapin a été poussé à se faire peintre par l'idée de réhabiliter son nom. C'est possible. Chacun sait, dans le monde de l'escrime, qu'un célèbre tireur n'a voulu être maître d'armes que parce qu'il s'appelait Gâtechair. En tout cas M. Rapin n'a pas à se repentir d'avoir fait une farce de rapin en devenant peintre. C'est un des paysagistes les plus justement réputés de l'école actuelle, et ses vues de la Franche-Comté sont le régal des délicats. Au physique, M. Rapin ressemble étonnamment à M. Jean-Paul Laurens, le plus mélancolique des hommes, ainsi qu'il est dit ci-dessus. Un Rapin qui a l'air triste, n'est-ce pas le monde renversé?

Paul Vayson. — Taille moyenne. Œil vif et bleu. Aimable enfant du Midi, auquel tout sourit dans la vie. Il est riche, bien posé. Ses camarades l'ont nommé du jury de l'Exposition universelle. Comme juré, son impartialité, qui confine cependant à l'indulgence, est appréciée de tous. M. Vayson est doux comme les moutons qu'il peint si bien.

Henri Pille. — Un gai, celui-là, un bon vivant, mais quelle tête, juste ciel! Hirsute d'aspect avec son débraillement voulu, sa voix qui a les intonations caressantes de Chopart ou de Jean Hiroux, ses cheveux s'érigent sur son front en broussailles désordonnées et retombent en cascades capricieuses sur des vêtements dont la coupe ne fait pas loi au Jockey-Club. Pille est élève de M. Barrias, aujourd'hui son collègue au jury. Il a débuté au

E. MEYERMACHER



LE LION AMOUREUX

Salon de 1865 par un *Bartholomé van der Helst.* Depuis il s'est livré avec bonheur à la peinture historique anecdotique. De temps en temps cependant, il donne dans le moderne. On lui doit un *corps de garde* saisissant de vérité. Très populaire dans les ateliers, ce qui explique, en dehors de son talent réel, sa nomination comme membre du jury. M. Pille aurait pu briguer aussi avec succès un mandat de député quand l'opportunisme était tout-puissant, il est l'ami de Coquelin-Cadet.

Évariste-Vital Luminais. — Taille moyenne, figure rosée et même rouge sous ses cheveux blancs. Il ne lui manque que d'avoir une cravate bleue pour ressembler à un drapeau tricolore. Né à Nantes en 1828. Fils d'un député à l'Assemblée nationale de 1848 et petit-fils d'un membre du Conseil des Cinq-cents, mais le cadet de ses soucis c'est la politique. Ses sujets favoris, en effet, à savoir les anciens Gaulois, n'ont rien de désobligeant pour les partis. Ni Vercingétorix, ni Dagobert ne troublent les nuits du général Boulanger. En revanche, Flaubert, le dernier des Gaulois, comme on l'appelait, regrettait amèrement de n'avoir point été pourtraicturé par M. Luminais. Il s'est ouvert là-dessus dans une lettre adressée à madame Sand. Le peintre de Chramne, de la reine Brunehaut et du roi Morvan est un homme excellent, vivant paisiblement à son foyer et aussi heureux des succès de sa femme, artiste de premier ordre, que des siens.

Félix Barrias. — Une belle tête de vieillard, un peu ce qu'on appelle irrévérencieusement « une vieille barbe ». Du reste, M. Barrias est un homme de 1848, de ceux qui ne demandaient rien à la République, hormis le droit de la servir. Avec cela, bon patriote. Pendant la guerre de 1871, il a vaillamment combattu dans les rangs du 8e bataillon de la garde nationale. Comme artiste, M. Barrias est un classique. Léon Coignet, sous la direction duquel il a remporté son prix de Rome en 1844, est resté son guide. Et c'est encore des traditions de l'auteur du *Tintoret peignant sa fille morte*, qu'il transmet le dépôt à ses disciples. L'atelier de M. Barrias est un de ceux où se sont formés le plus de talents. Mais, en dépit de ses préférences pour l'ancienne

école, le maître n'entend pas imposer à ses élèves une règle rigoureuse qui les coule tous dans le même moule. C'est ainsi qu'il a formé des artistes d'un genre aussi divers que Guillaumet et Vibert, Pille et Berne-Bellecour. Des peintures décoratives signées Barrias ornent, avec un rare éclectisme, plusieurs églises de Paris et le foyer de l'Opéra.

Gaston-Casimir Saint-Pierre. — Un joli talent qui a fait son chemin tout doucement, sans camaraderies d'atelier, sans réclame. Cet artiste vit tranquillement chez lui et ne se répand guère dans le monde. Ceux qui se risquent d'aventure dans son atelier parlent de lui comme d'un homme entre deux âges portant les cheveux noirs et longs et s'exprimant avec une grande douceur. Tous également s'accordent à vanter ses vertus privées. C'est un Saint-Pierre qui est assuré d'entrer dans le Paradis.

Hector Leroux. — Un Lorrain qui n'est traître « ni à Dieu ni à son prochain », surtout quand ce prochain s'appelle Jules Lefebvre. M. Hector Leroux a, en effet, une grande reconnaissance pour l'auteur de *la Vérité,* qui a chaudement encouragé ses débuts. Grand voyageur devant l'Éternel, ce Leroux, a promené sa magnifique barbe rousse dans la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Égypte, à la suite de son séjour réglementaire à Rome. Voyages très féconds d'ailleurs et très profitables pour l'artiste. Il en a rapporté un goût très vif pour les sujets archaïques, où il excelle : témoin sa *Messaline, Tibulle et Délie, les funérailles de Thémistocle.* Signe particulier : M. Hector Leroux est souvent sollicité par les directeurs des scènes classiques, qui lui demandent son avis sur la mise en scène. C'est le dernier avocat consultant de la tragédie.

François-Louis Français. — Le « père Français », comme on l'appelle familièrement dans les ateliers, est le doyen du jury ; il est né en 1814, année de la campagne de France. Mais, quant à le proclamer le doyen des artistes, n'y songez pas : M. Eugène Lami, qui est de 1800, a le droit de l'appeler gamin. C'est devant les montagnes natales de Plombières que M. Français s'est

révélé peintre. Cependant avant de reproduire sur la toile les beautés du Val d'Ajol, il a dû, pour vivre, exécuter des vignettes sur bois : plus tard seulement il put devenir l'élève de Corot dont il resta l'ami. L'Italie l'a inspiré longtemps. Les *Fouilles de Pompéi,* le *Ravin de Nepi* sont dans toutes les mémoires. Aujourd'hui, c'est la Bretagne qui l'attire. Chaque année il se transporte à Clisson où il prend des esquisses qu'il agrandit ensuite dans son atelier du boulevard Montparnasse. L'illustre paysagiste ne sent nullement, en effet, le poids des ans. Sa vieillesse, qui sait n'être pas morose aux autres, est douce à lui-même, et tout fait espérer qu'on célébrera un jour le centenaire du « père Français ».

Léon-Germain Pelouze. — Un quinquagénaire aux cheveux et à la barbe roussâtres. A longtemps vécu dans la vallée de Chevreuse, ce point de rendez-vous des peintres qui fait concurrence à Barbizon et à Marlotte. Depuis, il s'est transporté en Bretagne, et s'est épris d'une véritable passion pour

La terre de granit recouverte de chênes.

Comme presque tous les paysagistes, M. Pelouze maudit les arbres du boulevard et ne vient à Paris que le moins possible, en maugréant contre la destinée qui l'arrache à ses clairières et à ses futaies. C'est pourquoi, si vous me dites qu'il a intrigué pour être du jury, je ne vous croirai pas.

Auguste Feyen-Perrin. — Grand, un peu gauche, légèrement voûté, l'air triste. Tête régulière et expressive que domine une forêt de cheveux et que termine une barbe de patriarche. Élève de Léon Cogniet et d'Yvon. A débuté, en 1855, par le *Retour à la chaumière.* Dix ans après, obtenait une médaille pour son *Charles le Téméraire retrouvé après la bataille de Nancy.* M. Feyen-Perrin est un des artistes contemporains qui ont abordé le plus de genres divers. Après la peinture historique il s'est voué aux sujets maritimes, et tout le monde se rappelle son *Retour de la pêche aux huîtres,* qui est maintenant au Luxembourg. En même temps il se livrait au portrait avec succès : celui de M. Alphonse Daudet est digne du modèle.

Pascal-Adolphe-Jean Dagnan-Bouveret. — Un des jeunes peintres qui ont promis le plus dès leurs débuts et qui tiennent le mieux leurs promesses. C'est un petit homme sec, noiraud, ayant, en brun, une vague ressemblance avec le regretté Bastien-Lepage. Il est marié, et, en vrai artiste moderne, habite l'avenue de Villiers. Très connu et très aimé de la jeune génération, dont quelques-uns le reconnaissent déjà pour leur chef. Il a d'ailleurs déjà un peu, sinon du tranchant, du moins de l'ascendant d'un chef d'école.

Alfred-Philippe Roll. — Blond, gentil, aimable. Un de ses amis dit pittoresquement de lui : « Il est fort comme un ours et doux comme un agneau. » Pourquoi cet homme, distingué d'aspect, aime-t-il de préférence à reproduire sur ses toiles gigantesques des chantiers, des ouvriers et des entrepreneurs de bâtisse? C'est un secret entre le ciment romain et lui que je ne me charge pas d'expliquer. L'essentiel est qu'aucun de ses moellons n'ait été pierre d'achoppement pour sa carrière. M. Roll est aujourd'hui l'un des peintres les plus en vue de la jeune école réaliste.

Ernest-Ange Duez. — Un géant, celui-là. On dirait, à le voir, d'un de ces gigantesques Gaulois dont M. Luminais a peint les torses mérovingiens. Quand il sort du jury de peinture avec sa carrure développée, humant puissamment l'air, levant ses bras qui touchent aux premières branches des marronniers des Champs-Élysées, il a l'air de la tour Eiffel qui se met en marche. Au demeurant, comme presque tous les hommes grands et forts, le meilleur fils du monde. Et, de plus, à l'inverse de presque tous les colosses, un homme d'esprit. On cite de M. Duez des mots piquants et malicieux qui sont de vraies trouvailles. C'est un éléphant qui a avalé un singe. Marié avec la charmante fille du docteur Lebastard. A le bon esprit de suivre la vieille tradition artistique et de faire figurer souvent sa femme dans ses tableaux, de telle sorte que le public ne sait ce qu'il doit le plus admirer de l'œuvre ou du modèle et le plus envier de l'artiste ou de l'époux.

Luc-Olivier Merson. — Fils d'un critique d'art distingué. Habite, boule-

A. PROTAIS



LA FIN DE L'AVERSE

SALON DE 1888

vard Saint-Michel, un grand atelier bien éclairé où l'on remarque un beau portrait de madame Merson, par Machard : le samedi soir, l'artiste y réunit sans façon ses amis. Au physique, M. Merson est de taille moyenne ; figure sans barbe, les joues grasses ; cheveux blonds commençant à grisonner ; les yeux sont petits, mais, dès que l'artiste s'anime, ils s'illuminent d'un feu très vif. Très lettré, très instruit, il lit beaucoup et s'est formé depuis quelques années une belle bibliothèque. Sa facilité de composition est vraiment prodigieuse et l'on peut dire de lui qu'il a le génie de la décoration. A fait aussi d'importants dessins pour diverses publications illustrées, mais s'attache de préférence à la peinture historique et à des compositions poétiques, comme son *Printemps*.

Henry Gervex. — Un enfant de l'Helvétie — d'ailleurs naturalisé français — qui doit entendre le ranz des vaches sans verser de larmes : il est si bien acclimaté sur l'asphalte ! Il se sent si complètement à son aise sur ce boulevard où il n'a qu'un crochet à faire pour aller, à son cercle de l'Union artistique, assister à une réunion de la commission de peinture et bavarder un brin avec les aimables soupeurs d'hier et de demain ! Il se sent si peu dépaysé dans les Champs-Élysées où le restaurant Ledoyen posera pour lui, avec ses petites tables en plein air ! Il vit si parfaitement heureux enfin dans son atelier où les dames belles et honnestes lui servent de modèles à la seule condition que le portrait soit exposé avec un masque sur la figure pour qu'on ne voie pas leur rougeur ! Jamais l'épithète « bien parisien », dont on abuse tant dans les gazettes, ne s'est mieux appliquée qu'à Gervex. Il joint à la finesse de nos gamins l'élégance d'allure de nos gentilshommes ; c'est de l'élixir de tous les faubourgs qui coule dans ses veines, une essence de Parisine, comme disait Roqueplan.

Emmanuel Lansyer. — Français et très français, malgré son nom à l'allure britannique. Si français même, qu'il compose des vers français, très harmonieux et délicatement imprégnés du sentiment de la nature. Emmanuel Lansyer est né à l'Ile-de-Bouin (Vendée) en 1837. C'est un très bel homme,

d'une haute stature, portant les cheveux et la barbe en coup de vent. Vrai type d'artiste inspiré. Très lié avec M. André Theuriet, le poète délicat avec le talent duquel son propre talent a beaucoup d'affinités. A été élève d'Harpignies dont il est encore l'hôte assidu et auquel il a porté un charmant toast dans un banquet dont j'ai parlé plus haut. Comme tant d'autres, affectionne vivement la Bretagne qui est d'ailleurs presque sa province. La plupart de ses titres de tableaux commencent ou finissent par la syllabe « ker ». A les voir, on se sent des envies vagues de se vêtir de *bragoubras* et de danser au son du biniou. M. Lansyer porte le ruban rouge, cela va de soi : l'État lui ayant commandé, en 1875, une vue du palais de la Légion d'honneur, c'était bien le moins qu'il le nommât chevalier de l'Ordre.

PIERRE D'IGNY.



TABLE

DES MATIÈRES DU TOME DEUXIÈME

TROISIÈME ANNÉE

LIVRAISON DU 1er AVRIL 1888

LIVRAISON DU 1er MAI 1888

LIVRAISON DU 1er JUIN 1888

FIN

Asnières. — Imprimerie Boussod, Valadon et Cie, 2, avenue de Courbevoie.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00619 4092

